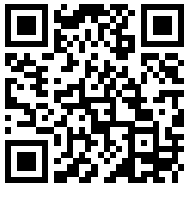
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

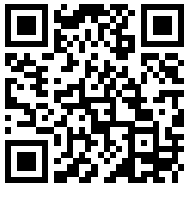
https://books.google.com



This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

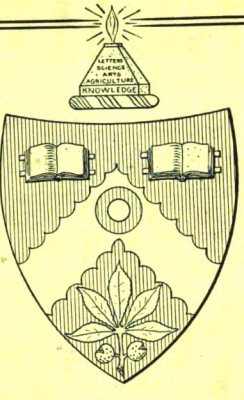
DEPOSITORY
004

REVUE
DE
BELGIQUE

116

Digitized by Google

Digitized by Google




LIBRARY *of the*
OHIO STATE
UNIVERSITY

Digitized by Google

# REVUE

DE

# BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE

DE

# BELGIQUE

— TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. L

BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49
—
1907

Digitized by Google

Digitized by Google

# UN NOUVEAU MINISTÈRE

Ce n'est pas du ministère de Trooz que je veux parler. Certes il renferme ce qu'on est convenu d'appeler des hommes nouveaux, et l'accession de M. Helleputte au portefeuille n'est pas un événement ordinaire. Mais le chef du cabinet était de la défunte combinaison, et avec lui M. Liebaert. L'esprit des morts plane sur ces Messieurs, leurs œuvres et leurs projets; leur expérience parlementaire, leur autorité, leur droit d'aînesse leur créent vis-à-vis de collègues comme MM. Davignon, Hubert et Renkin une supériorité d'influence que nul ne contestera. C'est à leur impulsion que la barque ministérielle devra d'aller à droite ou à gauche. En somme, dans la politique générale du pays, il n'y a pas grand'chose de changé, il n'y a qu'un cabinet de plus.

Mais dans ce cabinet figure un nouveau ministre, nouveau et par son emploi et par sa personnalité même. J'ai essayé, dans une étude de *La Grande Revue*, de silhouetter le baron Descamps-David; ce n'est donc pas à recommencer ici. Le collègue et le confrère qu'il fut pour moi me laisse un souvenir de grande aménité. Sans rien abandonner de ses principes, le baron Descamps-David a toujours su se concilier les sympathies de ses adversaires. Il a l'abord aisé, l'entregent, le sourire qui appelle, rassure ou engage. Ce sera, s'il ne trahit tous nos espoirs, le moins rébarbatif des ministres catholiques de l'instruction publique.

Car on nous a rendu un ministre de l'instruction publique, au lieu de ce ministre de l'intérieur, dans les dépendances

822323

Digitized by Google

administratives de qui se dissimulait honteusement l'organisation bureaucratique de notre enseignement. Êtes-vous déjà allé serrer la main de M. De Bruyn ou de M. Bekkers, rue de Louvain? Avez-vous, par ces couloirs sévères et mornes, fait la pénible ascension, à quoi ces hauts fonctionnaires sont condamnés deux fois par jour? On arrive essoufflé et tout en sueur, symbolique avant-coureur des déceptions qui attendent le solliciteur, trop confiant dans les profits et les charmes du métier d'instructeur du peuple, fût-ce même au degré éminent. Ce métier, depuis 1884, est devenu particulièrement difficile. Pour l'exercer avec compétence et indépendance, il faut être doué d'originale façon. La filière administrative, de plus en plus allongée, la brigue féroce, que l'immixtion du prêtre rend plus féroce encore, la multiplication indéfinie des appétits, enfin le développement hypertrophique de l'esprit de bureau, qui menace nos universités et tend à faire de nos jeunes maîtres des employés, matés, enrégimentés et s'acquittant à tant l'heure de leur redoutable tâche, voilà quelques-unes des constatations qu'on peut faire, après avoir gravi les cent marches qui conduisent aux bureaux de notre haut enseignement...

M. le baron Descamps-David corrigera-t-il tout cela? Ses intentions sont pures, assurément, et c'est déjà grand profit que le chef du département ait pris lui-même des grades académiques et qu'il en ait délivré. Jadis on élabora une loi sur l'enseignement moyen dans le cabinet d'un haut fonctionnaire, qui n'avait pas même fait ses humanités! Depuis, le sort de nos universités fut confié à un galant homme, qui avait peu ou point fréquenté ces établissements. A côté de lui, il est vrai, siégeait, siège encore un esprit fin, froid, délibéré, très chargé de savoirs divers, très riche en initiatives, dont certaines sont méritoires, un de ces esprits inquiets, chercheurs, passionnants et passionnés, auxquels rien n'échappe, si ce n'est la lenteur calculée et acceptée des élaborations scientifiques.

Voilà comment nous sommes logés! Ce n'est pas un lit de roses. Ce n'est même pas le lit de plumes rêvé par M. Joseph Prud'homme. C'est le lit de camp un peu rude et d'une minceur

Digitized by Google

toute militaire. Dieu veuille que le nouveau dignitaire de l'instruction publique change la couverture et les draps, s'il ne remplace pas le reste de la literie !

Il aura, d'ailleurs, fort à faire, s'il doit contenter tout le monde et lui-même. Son parti est de traditions, d'obéissance épiscopale et d'intérêt politique, l'adversaire avoué de l'enseignement public. Les purs, qui sont les sincères, y répètent, à chaque vote du budget, la même antienne : l'initiative privée, en matière d'instruction, voilà la panacée ! Voyez Louvain, voyez nos collèges de jésuites, nos écoles de petits-frères, nos couvents de bonnes sœurs ! Le baron Descamps-David a eu les oreilles cornées de ces piteux propos, depuis qu'il est assis dans son fauteuil du Sénat, sinon plus tôt encore. Toute sa fortune électorale est subordonnée au respect et au maintien de cette étrange conception, qui, dans un pays moderne, est aussi antédiluvienne que le manchestérianisme social. Comment fera-t-il pour réformer quoi que ce soit dans le sens démocratique, c'est-à-dire pour mettre un frein aux spéculations des établissements libres, qui sont dans l'ordre intellectuel ce que les exploitants du truck-système sont dans l'ordre industriel ?

Nul ne le sait, et nul ne peut le dire pour l'instant. Pourtant le nouveau ministre est un homme averti. Il doit avoir, sur les bienfaits de l'étatisme, de la centralisation, des échanges internationaux et aussi des emprunts qu'un pays peut faire à l'organisation scolaire d'un autre pays, des idées nombreuses et ordonnées. N'étaient les lisières de parti, je croirais volontiers qu'il serait tout disposé à prendre son élan et à marcher vers la Terre promise.

Mais les lisières existent ! Et c'est sans doute pourquoi notre nouveau ministre l'est *des sciences et des arts*, plus encore qu'il ne l'est de l'instruction publique. Attendons avec calme ce qu'il proposera aux Chambres et à l'opinion en faveur de notre organisation scolaire, mais ne nous illusionnons pas trop sur l'indépendance de ses initiatives.

En revanche, dans le domaine scientifique et artistique, on ne m'étonnerait pas en affirmant qu'il sera réalisé davantage. Et, vu l'indifférence totale des politiciens pour tout ce qui

Digitized by Google

intéresse la haute intellectualité, M. le baron Descamps-David a moins à redouter, ici, les oppositions et les préventions des siens.

Je le sais partisan ferme et sincère d'une académie des lettres. Ce fut entre lui et moi, à la classe des sciences morales de notre Institut, un beau sujet de polémiques courtoises. Notre dissentiment portait, d'ailleurs, moins encore sur le principe de cette institution que sur l'étiquette la plus favorable à lui infliger. Le nouvel « organisme » sera-t-il une académie, c'est-à-dire un corps d'apparat, dont les membres se réuniront dans des locaux somptueux, porteront, à l'occasion, un uniforme et assisteront, en bonne place, au *Te Deum ?* Ou bien sera-ce un conseil, une commission permanente aux attributions sévères, à la tenue grise, à la vie toute administrative et de stricte utilitarisme ?

Avec MM. Valère Gille et consorts, M. le baron Descamps-David a toujours tenu pour l'académie pompeuse, selon le rite périmé des Quarante de Paris. Ceux-ci font semblant de rédiger un dictionnaire de l'usage et ils distribuent de nombreux prix ; à cela se borne leur activité corporative. Celle d'une académie belge des lettres sera plus bornée encore ; elle aura peu de prix à décerner et point de lexique à composer ; ses élus seront les Invalides du labeur cérébral.

Puis, qui donc admettra-t-on parmi eux? Je posais, il y a quelques mois, la question au nouveau ministre. Il me répondit avec l'évident désir de me prouver l'impartialité des futurs choix, pour autant qu'il pouvait la cautionner alors. Je nommai Verhaeren... Il en sera, s'écria-t-il ! — Parfait. — Et Maeterlinck?... Il en sera aussi. Mais objectai-je, que faites-vous de certains articles sur la bataille de Courtrai, sur la vie flamande? Que diront vos amis? Et je mentionnai alors Georges Eekhoud, si embarrassant à prendre et si difficile à éviter sans scandale. M. le baron Descamps-David voulut bien reconnaître qu'il n'y avait pas, lors de la première fournée, possibilité de donner satisfaction à toutes les aspirations représentatives de notre culture nationale.

Après l'Académie, que nous promet sa munificence, obtien-

Digitized by Google

drons-nous une répartition meilleure des crédits attribués à nos hommes d'études? A l'heure présente, cette répartition est livrée au pire arbitraire. Il n'y a guère que les professeurs qui s'en ressentent, et il est exceptionnel qu'ils connaissent cette volupté, si leurs opinions ne sont point conformes à celles de la majorité politique. Je ne veux pas faire de personnalités plaisantes ou blessantes; mais si l'on révoquait en doute ce que je dis, j'ai par devers moi de quoi amuser la galerie et étonner beaucoup le nouveau ministre. On peut compter sur le désir d'impartialité scientifique de celui-ci. Point cuistre, gentleman et ayant, dans l'enseignement libre, pris le détachement forcé de certains petits profits, dont les fonctionnaires se préoccupent à l'excès, il est admirablement placé pour tenir tête, s'il y consent, à l'assaut des pétitionnaires bien pensants, qui guignent le beau voyage gratuit ou le paiement anticipé du mauvais grimoire, dont ils savent que nul acheteur ne voudra.

Donc place aux savants libres, et même aux savants libéraux! Quelle spirituelle réplique, vous tenez, M. le Ministre, à ces journalistes railleurs, qui ont gouaillé sur l'étiquette de votre portefeuille! Pour ma part, il ne me fâche nullement que les sciences et les arts, les sciences surtout aient leur place dans les préoccupations dirigeantes du conseil royal. Le rêve de Renan fut-il jamais autre? Et l'avenir n'est-il pas, en somme, à une direction des affaires par l'intelligence, au lieu qu'elle soit trop souvent dévolue à l'intrigue et à l'incapacité? Dire que les sciences ont leur ministre, c'est laisser espérer que le haut enseignement l'aura également, et que ce sera désormais par le haut, et non par le bas, que la question scolaire sera envisagée.

Le sera-t-elle ainsi? Il faut se le demander, en présence des éléments de conflit que le nouveau ministre trouve dès l'arrivée et avec lesquels il aura à compter.

C'est, dans la sphère des études moyennes, la lutte entre les partisans du *statu quo* et les réformateurs qui veulent attribuer aux sciences et aux langues modernes le temps que gaspille la jeunesse à apprendre les déclinaisons grecques et, peut-être aussi, à ânonner *rosa*, *la rose*... C'est, d'autre part, l'opposition

Digitized by Google

de tendances entre les conservateurs utilitaires et les nationalistes flamands qui, marchant dans le sillon de M. Coremans, veulent imposer à l'enseignement libre de la région néerlandaise le même programme linguistique qu'aux établissements de l'État. Les conservateurs, dont tout le haut clergé partage les scrupules, se disent que le jour où le flamand deviendra la langue principale des collèges de jésuites, ceux-ci seront désertés au profit d'autres maisons, que la loi n'atteint que plus difficilement et qui leur font déjà à Bruxelles, à Anvers et à Gand une certaine concurrence. Que de pères de famille flamands ont retiré leurs fils des athénées, travestis par la manie flamingante, et les ont confiés aux bons Pères, qui les reprendraient à ceux-ci, le jour où l'enseignement subirait le même avatar dans leurs collèges! Et puis comment improviser un personnel pour cet enseignement nouveau? Comment convertir à son opportunité les familles des hobereaux et celles de la riche bourgeoisie des villes, conservatrice par calcul, mais française de langue, d'éducation, d'orientation mondaine et de traditions?

Ce n'est pas tout. Le mondialisme prépare à M. le baron Descamps-David d'autres soucis, j'allais dire d'autres tortures. Engagé comme il l'est dans le parti des colonisateurs, *persona gratissima* auprès de Léopold II, auteur d'*Africa*, etc., il ne peut se désintéresser d'une propagande qui compte déjà en son principal adjoint, M. van Overberghe, un ouvrier de premier mérite. Nul n'a plus fait que le secrétaire général du Congrès de Mons pour accommoder à la sauce mondiale toutes les questions d'enseignement, et il a même fallu des prodiges d'ingéniosité, de sa part, pour amener un aussi grand nombre de savants et de maîtres officiels à écrire des rapports, où ils envisageaient, au point de vue « expansionniste », des problèmes pédagogiques qui n'avaient qu'un strict intérêt local ou régional. De plus, président de la commission constituée, à l'issue du Congrès de Mons, pour encourager l'exode des jeunes Belges, M. le baron Descamps-David se voit, en quelque sorte, engagé à sortir du platonisme et à hâter des réalisations que l'opinion méfiante attend avec une certaine

Digitized by Google

impatience. Or, on l'a prouvé ici par de solides arguments, s'il est désirable que les Belges ne s'en tiennent pas à des sorties irrégulières et isolées, mais organisent une marche d'ensemble et toute offensive, pour conquérir leur part entière du monde extrême-oriental et, plus généralement, du marché étranger, il est extrêmement malaisé qu'ils le fassent outillés comme ils sont, ignorants des langues étrangères, mal aiguillés vers les mesquines préoccupations de clocher, de parti, de secte, de patois, etc. ; ce qui revient à dire que plus ils seront Belges, imbus des préjugés linguistiques et moraux d'un nationalisme étroit, plus malaisément ils réussiront à dépouiller le vieil homme et à devenir ces « mondiaux » que des esprits patriotiques s'efforcent de multiplier dans la vie nationale.

Je n'ai pu qu'indiquer rapidement les graves soucis dont se hérisse la fonction supérieure dévolue au ministre des sciences et des arts. Je suis sûr d'avoir omis bien des cas de conscience qui vont le tourmenter, bien des difficultés de principe ou d'administration contre lesquelles s'émoussera sa bonne volonté. Ses plus dangereux adversaires ne sont pas à gauche, mais à droite, il est bon qu'il le sache et se détermine en conséquence. Tout ce qu'il osera tenter de sincère et de progressif en faveur de notre meilleur outillage intellectuel trouvera des appuis et des applaudissements dans le parti libéral, parti d'émancipation morale et de perfectionnement scientifique. Jamais chez nous on ne défendit à la terre de tourner, ni à l'animal d'évoluer jusqu'à la relative perfection humaine.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

## FRAGMENTS DE VIE

# ERWIN DURER [1]

La montagne avait enthousiasmé Hedwige. Elle était silencieuse et taciturne depuis le départ d'Erwin; lorsqu'on lui adressait la parole, elle levait ses yeux rêveurs et réfléchissait un moment comme si on lui eût parlé dans une autre langue. Elle n'avait répondu que par un sourire fugitif aux descriptions éloquentes faites par Mme Pétri au moment du départ sur les merveilleux spectacles qui les attendaient. Mais lorsqu'elle s'était trouvée en face de cette admirable nature, elle avait été transportée. Elle avait sauté à bas de la voiture, qui gravissait lentement le Kesselberg qui sépare le lac Hochel du lac Walchen. Les bras en l'air, elle s'était mise à courir le long de la pente, sans écouter les appels effrayés des deux dames.

On s'était installé dans l'hôtel d'Urfeld, c'est-à-dire dans la plus importante des trois maisons qui ont été l'origine de cette localité. Au bout de peu de jours, Hedwige avait fait connaissance avec plusieurs habitants du pays. Le pêcheur Toni lui apprit à ramer, sa fille lui indiqua les endroits où se trouvaient les plus belles fleurs et les plus belles fraises. Le pâtre lui apprit le nom de toutes ses vaches. Mais ce qu'elle aimait le mieux, c'était d'être seule. Dès le matin, elle grimpait dans les bois d'alentour ou ramait sur le lac. Elle avait découvert un écho au milieu de

(1) Fin, voir la *Revue de Belgique* du 15 avril 1907.

Digitized by Google

l'eau, c'est là qu'elle dirigeait de préférence son esquif; elle ne se lassait pas de faire sonner l'écho et c'était souvent le nom d'Erwin qu'elle lui faisait répéter, fière de l'entendre répercuter par toutes les montagnes.

Sa mère et Mme Pétri s'inquiétaient de ses expéditions et essayaient de la retenir. Mais c'était en vain, elle était saisie par un insatiable besoin de mouvement. Lorsqu'elle entendait dans sa barque la petite cloche de l'église de Walchen, un recueillement craintif la poussait à se jeter à genoux; mais ce moment d'extase était suivi d'une agitation fébrile et elle ramait alors à force de rames comme pour fuir ses propres pensées. Il y avait des heures où d'affreuses terreurs l'angoissaient; immobile, elle fixait le lac comme s'il eût menacé d'engloutir son bonheur.

Elle attendait toujours Erwin. Elle devenait superstitieuse et croyait reconnaître à certains signes des présages de sa venue. Pourtant, ce ne fut pas Erwin, mais Ruhland qui arriva, quoiqu'il eût juré énergiquement qu'il ne laisserait pas son travail en plan pour aller vagabonder par le monde comme un riche Anglais. Mais par un après-midi pluvieux qui, au grand désespoir d'Hedwige, exilait ces dames au logis, il entra avec une mine à la fois réjouie et embarrassée et fut reçu d'une façon si cordiale, qu'il prit en bonne part les railleries de sa belle-sœur sur le prompt changement de ses résolutions.

Il voulait d'abord ne rester que jusqu'au lendemain, mais Hedwige le pria si instamment de venir voir au moins quelques-unes de ses places préférées, qu'il finit par reporter sa valise dans sa chambre et grimpa dès l'aube avec Hedwige dans le bois.

Le jour naissant semblait vouloir expier les fautes de la veille, le ciel était d'un bleu pur; seul un léger zéphire ridait la surface de l'eau, dont la transparence reflétait les cimes.

Après une demi-heure d'ascension dans un taillis à mi-pente, ils s'arrêtèrent sur un rocher qui s'avance en promontoire et s'élève droit comme une chaire au-dessus du lac, qu'il submerge subitement au sortir du bois presque dans toute son étendue.

Digitized by Google

« Je reste ici des heures », dit Hedwige en s'asseyant sur un banc délabré et invitant de la main Ruhland à en faire autant.

Ils restèrent quelque temps sans rien dire, admirant le paysage magnifique qui s'étendait à leurs pieds. Hedwige se mit à tirailler l'écorce pourrie du banc et, tandis qu'elle émiettait un morceau détaché, elle dit en hésitant :

« Vous savez certainement quand il doit venir ; pourquoi ne me le dites-vous pas ?

— Comment le saurais-je si tu ne le sais pas ? reprit Ruhland avec un étonnement non joué. Je n'ai plus entendu parler de lui. »

Elle lui avait demandé de la tutoyer. Elle continua, après une pause, en regardant vers le lac :

« Je me demande parfois... ne vous en fâchez pas.

— Quoi donc, mon enfant ?

— Je me demande... s'il m'aime autant que je l'aime. »

Ruhland la regarda avec un air paternellement soucieux. Il avait eu aussi cette pensée, mais l'avait toujours repoussée. Si elle avait raison ? Cette possibilité le remplissait d'indignation. « Il serait alors un... » Effrayé, il s'arrêta et ajouta avec une gaîté forcée :

« Ce sont des chimères d'amour, ma fillette.

— Il aime quelque chose autre que moi ; dit-elle en fixant le lac,... son art, sa gloire. Il est tout pour moi, je ne peux vivre sans lui ! »

Une grosse pierre qui s'était détachée du rocher remua dans la vallée. Hedwige tressauta. Ruhland cherchait un moyen de changer le cours de ses pensées.

« Je crois vraiment que tu es jalouse de ta propre image, dit-il en riant.

— Oui, je déteste ce portrait ! »

Elle prononça ces paroles avec passion et jeta dans l'abîme les petits morceaux d'écorce avec lesquels elle jouait.

« Enfant, tu es un peu folle.

— Je le sais, c'est mon bonheur qui en est cause. »

Digitized by Google

Lorsqu'ils redescendirent, le soleil dardait ses rayons avec force; aussi Ruhland resta-t-il après le déjeuner sous la véranda avec Mme Pétri et Mme Roger pour faire la sieste. Hedwige, au contraire, voulut aller canoter sur le lac. On lui fit observer qu'elle ferait mieux d'attendre la soirée pour éviter la grande chaleur, mais elle répondit qu'elle ne se trouvait bien que sur l'eau et qu'on ne pouvait empêcher une petite sirène de vivre dans son élément.

Celui qui souffrait le plus des rayons du soleil à cette heure, était le voyageur qui gravissait la route escarpée du mont Kessel. Il s'arrêtait continuellement et demandait toutes les deux minutes si l'on était bientôt arrivé, au gamin qui portait maintenant non seulement sa valise mais aussi sa veste.

« Encore une petite demi-heure », répondait chaque fois l'enfant.

Erwin était de très méchante humeur. Il regrettait d'avoir renvoyé la voiture à Hochel. Il n'en pouvait plus en arrivant et il avait tant besoin d'être calme et maître de lui. Puis quand pourrait-il trouver l'occasion d'être seul avec Hedwige! Il entrevoyait des heures anxieuses d'une dissimulation qui répugnait à sa nature droite et loyale, il était obligé de se l'avouer. Il aurait peut-être mieux fait de régler l'affaire par écrit. Qui l'empêchait de le faire encore? Il était prêt à retourner à Hochel lorsque le petit garçon montra un poteau indicateur sur la hauteur :

« Nous y sommes. »

Retourner une fois arrivé au but ce serait de la lâcheté, Erwin s'arma donc de courage. Au bout de quelques minutes il vit derrière les arbres la nappe miroitante du lac Walchen. Quelques nuages gris apparaissaient dans le lointain, mais les cimes se détachaient cependant d'une façon admirable sur le bleu du ciel. Erwin arriva épuisé à la petite auberge qui se trouvait là. Il se remit en prenant des rafraîchissements et tout en se reposant, il interrogeait la brave femme qui le servait, sur tout ce qui l'intéressait. Il apprit ainsi que Ruhland et les deux

Digitized by Google

vieilles dames étaient à quelques pas dans la forêt pendant que la demoiselle ramait sur le lac.

« Voyez-vous, là-bas, cette barque juste à gauche du gros rocher », dit l'aubergiste en montrant le lac. Erwin ne vit qu'un point clair.

« Combien faut-il pour aller jusque-là? dit-il.

— Oh! pas plus de dix minutes.

— Y a-t-il quelqu'un qui pourrait m'y conduire? Il y a trop longtemps que je n'ai ramé moi-même. »

« Toni! Toni! » cria la bonne femme en faisant des signes dans la direction de la maison du pêcheur. Un homme vigoureux d'environ cinquante ans arriva et deux minutes plus tard la barque s'éloignait du rivage.

Hedwige reconnut Erwin de loin; elle se mit à l'appeler et à faire des signes :

« La demoiselle est bien heureuse, dit Toni, qui n'avait pas dit une parole jusqu'alors. Monsieur aura là une bien bonne petite femme.

— Vous savez? demanda Erwin mécontent de cette communication intempestive.

— Toni devine cela tout de suite », répliqua le vieux pêcheur qui continua à ramer vivement sans rien dire, mais en branlant la tête d'un air satisfait.

La barque s'approcha promptement de l'autre. Hedwige avait retiré ses rames et debout dans le charmant petit esquif elle agitait son mouchoir. Erwin pensa : « Il va y avoir une scène bien désagréable. »

Les barques se touchaient.

« Méchant! cria Hedwige les yeux brillants de larmes, enfin te voilà! »

Elle se porta si vivement vers lui que la barque pencha.

« Prends garde de chavirer », dit froidement Erwin.

Elle se rejeta en arrière et le regarda déconcertée. Oui, elle ne s'était pas trompée, sa première parole avait été une froide remontrance.

Digitized by Google

Il monta dans sa barque soutenu par le batelier. Le vieux leur lança un long regard d'intelligence, détourna son canot et navigua vers l'autre rive.

« Te voilà mon prisonnier, exclama Hedwige. Il faut que tu restes coi comme une souris tandis que je t'embrasse. » Elle l'entoura passionnément de ses bras, il la laissa faire, tant par indicible faiblesse que par peur de voir virer la barque.

Et maintenant, raconte-moi tout, continua-t-elle..., tout, je veux savoir tout, depuis que nous nous sommes quittés. Et pour que tu ne puisses rien me taire, je vais ramer plus loin vers le milieu du lac. Je ne retournerai que lorsque j'aurai entendu toute ta confession. » Elle saisit alors ses rames et avec un entrain amusant se mit en mesure de réaliser son projet.

« Laisse-moi la parole, dit Erwin, tandis que la barque prenait la direction du milieu du lac avec la rapidité d'une flèche. Je vais commencer par ce qui t'intéressera le plus. Je t'ai quitté n'étant dans le monde qu'un inconnu, je n'en suis plus un maintenant. Je me suis fait un nom.

— Crois-tu, reprit-elle, il y avait un léger reproche dans sa voix. Crois-tu que je t'en aime plus ?

— Oh non... assurément non. »

Il dit cela en triomphant intérieurement, car il croyait avoir trouvé la véritable voie pour lui indiquer d'une manière délicate la distance qu'il y avait entre eux.

« Mais la position que je pourrai occuper un jour ne te sera pas indifférente, continua-t-il.

Elle rit. — Mais que tu es devenu solennel! Tu parles comme au théâtre. Tout m'est égal, hors toi, toi seul. Je n'aime pas ce que tu peins, mais ce que tu es. Maintenant continue. Voudrais-tu ramer? ajouta-t-elle.

— Je ne sais pas bien.

— Je pensais que cela t'amuserait, car je suis loin d'être fatiguée. »

Il prit un air sérieux et se tut un instant, tandis qu'elle le regardait avec des yeux anxieux.



Digitized by Google

« Tu sais, dit-il, quel grand succès a obtenu le portrait ?...

— Oh ! ne m'en parle pas, ou je me bouche les oreilles !

— Eh pourquoi ? Y a-t il quelque chose qui nous touche de plus près?

— C'est justement parce que cela me touche de près que je ne veux pas en entendre parler.

— Ah ! je comprends alors pourquoi tu ne m'en as pas dit un mot malgré ma prière. »

Elle le regarda avec angoisse :

« Erwin, j'ai aimé infiniment ce portrait tant qu'il est resté notre secret. Mais maintenant que les journaux en ont parlé, que les étrangers l'ont admiré, il me semble profané. J'étais si heureuse !... si heureuse de t'avoir plu ! Et maintenant, le monde entier le sait !

— C'est le rôle de l'artiste de partager ses émotions avec le monde entier.

— Je le comprends, Erwin, et ne veux pas m'en plaindre. Mais les émotions que nous gardons pour nous seuls, que les indifférents ne pénètrent pas, celles-là sont les meilleures, n'est-ce pas ? »

Elle avait tiré les rames. L'air était si calme que la barque restait presque immobile. Elle saisit sa main et répéta plus bas : « N'est-ce pas, Erwin ? »

Il avait été fort embarrassé jusqu'à ce moment, il se crut alors maître de la situation.

« Écoute-moi tranquillement, dit-il avec un grand calme. Pendant notre séparation, j'ai réfléchi à beaucoup de choses auxquelles j'avais à peine pensé jusqu'alors. Je sais avant tout que j'ai un grand devoir, une mission à remplir dans le monde, je serais un insouciant, un inconscient si je m'écartais un instant de mon but. J'ai conscience de ma force et je ferai tout pour l'employer au profit de l'humanité. De plus, je sais maintenant que mon nom même me crée des obligations indubitables.

Albrecht Durer est mon ancêtre. Je suis son petit-fils et je dois m'efforcer de rester digne de lui.

Digitized by Google

— Dis-le donc, dis-le... tu ne m'aimes plus ! »

Ce fut comme un cri. Elle ne pleurait plus; mais ses yeux brillaient d'un feu étrange, ses mains étaient crispées. Il eut peur d'elle.

Il tenta de la calmer par une plaisanterie : « Mais, petite folle ! » Il sentit aussitôt comme cela détonnait cruellement.

Tout à coup elle saisit les rames et se mit à ramer avec une force désespérée.

Il ne trouvait pas un mot pour réfuter ses accusations, qui n'étaient que l'expression de la vérité. Mais il aurait voulu l'apaiser. « Au milieu du lac ! pensait-il. Quelle situation ! elle est propice à tout. » Il se pencha vers elle et voulut saisir la main qui allait et venait tremblante avec la rame. Elle tressaillit ; une volonté surhumaine semblait lui donner des muscles de fer.

« Ne me touchez pas, ou je saute à l'eau ! »

Elle n'avait plus qu'une pensée, qui aiguillonnait son excitation fiévreuse : « Être loin de lui ! »

Un bruit de tonnerre lointain fit entendre un roulement persistant qui se répétait dans la montagne. Ils n'avaient remarqué ni l'un ni l'autre que de gros nuages sombres s'amoncelaient rapidement vers l'ouest. Ils regardèrent alors tous deux. L'orage allait éclater d'un moment à l'autre. Une violente bourrasque qui fit bondir de grosses vagues contre les parois de la barque, confirma les présages précédents.

L'inquiétude d'Erwin était indescriptible. « Que faire ? pensait-il. Avant tout nous réconcilier ! » Mais un coup d'œil sur le regard fixe de la jeune fille lui enleva toute envie de lui adresser la parole.

Hedwige interdite regardait le fond de la barque. Ses mains jointes tremblaient. Elle avait peine à se tenir debout. Elle dit d'une voix sourde et lente :

« C'est à tout cela que tu as pensé ? Moi je n'ai pensé qu'à une chose...

— Et à quoi ?

Digitized by Google

— A notre bonheur! Elle mit ses mains devant ses yeux comme pour chasser l'effroyable évidence.

Il la regardait, ne sachant s'il éprouvait de la pitié ou de l'indignation.

« Hedwige tu ne me comprends pas ou...

— Je te comprends! Oui, je te comprends! — Ses larmes coulèrent. Elle cherchait à combattre sa douleur avec des efforts surhumains. — Tu aurais dû me dire dès le premier moment que tu me voulais comme modèle mais non pour partager ta vie; que tu ne venais pas ici de plein gré mais à contre-cœur! Tu aurais dû le dire tout de suite; car moi je l'ai senti dès le premier moment!

— Je ne comprends pas pourquoi tu fais l'offensée, alors que je ne suis... »

Elle s'efforçait de reprendre contenance et n'entendit pas.

— Et moi... combien ai-je désiré cette heure! Pas une de mes pensées n'était à moi, toutes t'appartenaient. Mon cœur brûlait pour toi; tu le glaces. Tu dis que je ne te comprends pas? Pauvre garçon!... C'est toi... toi, qui ne m'a jamais comprise.

— Voici donc l'effet que je te produis en te parlant de mon avenir, dit-il d'une voix plus animée. Il faut donc l'avouer ..

Hedwige avait saisi la situation avec la promptitude de pensée que seule donne une horrible douleur. On ne pouvait atteindre Urfeld avant une demi-heure; le village de Walchen était beaucoup plus près, on pouvait l'atteindre en dix minutes. Donc vers Walchen!

Ce fut une traversée terrible. Erwin avait encore tenté un mot de conciliation, offert même son aide. Elle n'avait pas répondu. Elle raidissait toutes ses forces pour arriver au but. Le vent devenait plus violent, les vagues plus grosses. Elles frappaient avec d'horribles mugissements la légère embarcation qui vacillait de plus en plus. Des éclairs se succédaient à des intervalles toujours moins longs suivis de coups de tonnerre retentissants. La pluie se mit à tomber d'abord en grosses gouttes isolées puis

Digitized by Google

serrées. Les cheveux d'Hedwige flottaient au vent. Erwin, blotti dans le canot, était terrifié. La pluie devenait torrentielle, il faisait si sombre qu'on pouvait à peine distinguer le rivage.

L'énergique jeune fille ne perdit pas sa présence d'esprit une minute, elle se dirigeait vers le rivage à travers la tempête, l'orage et la pluie. Si tout autre qu'Erwin se fût trouvé à ce moment dans le canot, il serait tombé à ses pieds d'admiration.

***

Enfin le canot, déjà presque rempli d'eau, aborde. Quelques personnes qui avaient aperçu l'embarcation étaient accourues, elles l'aident à amarrer et offrent généreusement des vêtements secs aux deux malheureux transpercés. Hedwige remercie brièvement et quoique d'une pâleur mortelle, et ayant manqué de tomber au sortir de la barque, elle prend à pas rapide la route d'Urfeld sans laisser tomber un regard sur Erwin.

Sitôt qu'Erwin avait senti un plancher solide sous ses pieds, il avait repris son assurance. « Je ne peux la laisser partir ainsi ! » pensa-t-il. Il se hâta vers la fugitive.

« Je vous conjure », s'écria-t il, — il n'osait plus la tutoyer. « Je vous conjure, non pour moi, mais pour vous : ne vous sauvez pas ainsi, même si vous êtes irritée contre moi. Prenez du moins le temps de changer de vêtements. Je commanderai alors une voiture. Que dirait-on ? Que dirait votre famille si vous arriviez dans cet état à Urfeld ! Il y a plus d'une heure de chemin, et avec ce temps ! »

Il montra le ciel qui était maintenant uniformément gris. La pluie tombait toujours à torrents, mais l'orage au contraire semblait s'être dissipé, le tonnerre ne grondait plus qu'à de longs intervalles et dans le lointain.

Hedwige avait sursauté lorsqu'Erwin lui avait adressé la parole. Dans l'état où elle se trouvait, lasse, désespérée, elle l'aurait peut-être écouté s'il eût su trouver un seul mot venant du cœur. Elle frissonna en l'entendant et marcha plus vite.

Digitized by Google

« Laissez-moi ! » Elle dit cela bas, mais avec une énergie si sauvage, qu'il recula inconsciemment.

« Vous n'avez pas votre bon sens, reprit-il. J'ai fait mon possible et décline toute responsabilité ! »

Elle lui jeta un coup d'œil méprisant. « Et j'ai aimé cet individu ! » s'exclama-t-elle. Elle courait plutôt qu'elle ne marchait. Au bout de quelques minutes elle avait disparu à ses yeux.

Il s'en retourna en haussant les épaules. Il s'en alla à l'*auberge de la Poste*. Il se sentait brisé et marchait avec peine. « Je vais certainement être malade, pensait-il. Quelle journée ! Quelle journée ! Mais pourtant c'est une bonne chose de l'avoir derrière soi. Je lui écrirai encore une fois ; elle sera alors plus calme et me rendra justice. » Il se mit à méditer le début de sa lettre.

Arrivé à l'auberge, il fit ses plans. Il ne voulait pas être vu à Urfeld, il envoya donc un messager chercher sa valise qui contenait heureusement tout ce qu'il fallait pour lui permettre de changer ses vêtements trempés. Il était 4 heures, dans deux heures au plus le commissionnaire pouvait être de retour. Donc il commanda pour 6 heures une voiture qui le conduirait directement à Hochel. Puis il se fit donner une chambre ; il se mit au lit, pour permettre à ses vêtements de se sécher assez pour qu'il put les emballer, et but plusieurs tasses de thé. La chaleur et le calme le remirent de ses émotions. Sa belle humeur revint vite. Il se mit à penser à l'avenir. Il avait fait une erreur, mais il l'avait réparée, non sans peine, mais n'était-ce pas prévu ? Il se disculpait complètement. Était-ce sa faute si une amourette n'avait pu suffire à son cœur ? N'était-ce pas son devoir de l'avouer avant qu'il fût trop tard ? C'était une obligation ; il s'en était acquitté aussi délicatement que possible. Tout était fini. Et maintenant il avait devant lui la liberté et la gloire. Comme il allait travailler ! Comme il allait montrer par des actes qu'il avait été trop grand pour s'abandonner à un amour bourgeois, qu'il avait dédaigné un bonheur platonique

Digitized by Google

pour servir librement l'art! Il pensait avoir fait une action peu ordinaire.

Le messager arriva d'Urfeld peu de temps avant 6 heures. Erwin s'habilla et descendit l'escalier. La voiture était prête et partit aussitôt.

La pluie avait cessé et le ciel était bleu. Une brise délicieusement fraîche et humide soufflait du lac, où quelques barques sillonnaient les eaux absolument calmes.

Le cœur d'Erwin battit en apercevant l'auberge d'Urfeld. Mais il la dépassa sans voir une figure de connaissance. Il poussa un soupir de soulagement lorsqu'il eut le lac derrière lui. Il n'y avait plus rien à craindre.

Le ciel s'éclairait de plus en plus, enfin un soleil tardif vint dorer les hautes cimes des sapins d'une dernière lueur rose. Le petit cheval qui avait été bon train jusqu'alors prit le pas pendant une montée. Dans un endroit particulièrement raide, le cocher pria son client de quitter la voiture jusqu'à ce qu'on eût atteint le sommet. Erwin descendit prestement et marcha derrière la voiture, s'amusant à faire tomber des gouttelettes d'eau des branches mouillées.

Le bruit de la voiture, les exclamations du cocher et les coups de fouet empêchèrent Erwin d'entendre les pas précipités d'un homme qui arrivait derrière lui. Ce ne fut que lorsque celui-ci l'eût atteint qu'il se retourna et vit Ruhland tout rouge et essoufflé. Une violente angoisse le saisit, mais il se remit vite et il dit en tendant la main à son maître avec le plus de naturel possible :

« Quel heureux hasard de vous rencontrer ici!

— Penses-tu? » dit Ruhland haletant sans prendre la main offerte. La marche rapide et la colère l'avait mis hors d'haleine et il ne pouvait reprendre son souffle. « Penses-tu? Eh oui! que ne fait pas le hasard? Mais assez de comédie. Si je cours après toi, c'est que je dois avoir de bonnes raisons pour cela. Je suis instruit de tout et voulais t'annoncer le plus tôt possible que c'en était fait de notre amitié. »

Digitized by Google

Erwin était comme foudroyé, il ne savait s'il devait en croire ses oreilles. « Comment? » dit-il enfin.

Ruhland tremblait et porta à plusieurs reprises la main à son cœur. Cet homme habituellement si pondéré ne se possédait plus. « Tu m'en demandes la cause? Elle crève les yeux! Mais qu'es-tu donc capable de voir; aveugle! aveugle! Là-bas près du lac j'ai laissé une enfant désespérée et chacune de ses larmes m'accusait d'avoir pu me tromper aussi grossièrement sur mes vieux jours. Sais-tu ce que tu as fait aujourd'hui? Insensé! tu as chassé le bonheur. Tu as dédaigné le cœur dont le voisinage seul suffisait pour te donner un reflet de gloire, ingrat! Et tu as étalé ta propre petitesse, imprévoyant! Tu as profané ton art; pour moi je me détourne de toi et je te renie! »

Il se détourna pour s'en aller, mais Erwin le prenant par le bras le contraignit à rester. « Écoutez-moi avant de me maudire, ce que j'ai fait aujourd'hui n'est pas un acte de légèreté, c'est un sacrifice auquel je ne me suis décidé qu'avec peine. Je pourrais m'étendre sur mes luttes intérieures, mais ce n'est pas ici l'endroit. Croyez-moi, j'ai sacrifié mon amour à mon art et je suis prêt à tout lui sacrifier. Vous le premier, devez le comprendre et l'approuver, car j'aime au delà de toute expression l'art que vous m'avez appris. »

— C'est faux. Tu n'aimes que toi, toi seul! Et ton art te reniera comme je te renie aujourd'hui. Adieu! »

Erwin voulait le retenir encore, lui dire une parole pour l'apaiser, Ruhland n'écoutait plus. Il redescendait à grands pas le flanc de la montagne.

***

Erwin ne se rendit pas compte immédiatement de tout ce qu'il avait perdu. La dure séparation d'avec celui qu'il avait considéré pendant des années comme un oracle l'avait assurément touché de très près; mais il se sentait dans son droit et croyait qu'il pourrait prouver sous peu à son maître combien il l'avait mal jugé. Il était naturel que Ruhland se fût laissé entraîner par

Digitized by Google

le premier dépit, d'autant plus que son rôle d'intermédiaire pouvait le mettre dans une situation désagréable auprès de sa belle-sœur. Cette considération faisait regretter à Erwin de ne pas s'être entendu au préalable avec son maître. Il regardait cette négligence comme la seule légèreté de sa conduite. D'ailleurs, il était résolu à jouer le rôle de l'innocent opprimé et de montrer à Ruhland par ses actes combien ses prophéties étaient injustes. Oui, par ses actes! Plus vite il consoliderait la gloire à laquelle il avait fait un si grand sacrifice, mieux il prouverait la nécessité de ce sacrifice.

Sitôt de retour à la ville, il loua un atelier, déménagea le plus vite possible, et dès que son installation fut à peu près terminée il se mit au travail avec une activité fiévreuse. Mais ce travail sur lequel il comptait pour se réhabiliter devait le condamner.

Il entreprit le portrait du major avec l'ardeur calme et pondérée qu'il avait toujours eue. La première esquisse l'effraya par son manque de vie. Il la mit de côté, en fit une seconde, une troisième, elles étaient encore plus faibles; il reprit la première, se disant pour s'encourager : « L'exécution lui donnera ce qui lui manque. »

Il s'appliqua, mais l'œuvre terminée il dut constater avec une douleur poignante qu'elle était absolument gâchée. Le client ne cacha pas sa déception.

Erwin brûla la toile et pria le monsieur de poser encore une fois. Celui-ci y consentit avec des réticences non dissimulées. Mais quelques jours après, le major venant de quitter l'atelier, Erwin jeta pinceaux et palettes sur le plancher, se cacha le visage de ses mains et cria : « Je ne peux pas! Je ne peux pas! »

Il resta plongé plusieurs heures dans une sorte de stupeur; lorsqu'il en sortit, il écrivit au major une lettre d'excuse sans fondement. Il prétextait l'état de sa santé, d'autres occupations qui l'absorbaient. Cela fait, il respira en pensant : « C'était une besogne où mon cœur n'avait point de part. Il me faut trouver un sujet qui m'attire, qui m'absorbe complètement... un nouvel idéal artistique! »

Digitized by Google

Il chercha ce sujet avec un emportement fiévreux. Il ne le trouva point. Il eut beau se creuser l'imagination, entreprendre chaque matin une nouvelle esquisse, entrevoir de grands projets, tout s'envolait sans s'être même fixé dans son esprit.

Et, pour ajouter à sa tristesse, l'horrible solitude! La plupart de ses camarades étaient partis dès les premiers jours de juillet, et quand bien même, y en avait-il un seul à qui il eût pu se confier? C'en eût été fait de l'estime qu'il venait d'obtenir. Le seul véritable ami qu'il eût jamais eu l'avait quitté en le maudissant.

Si Ruhland avait raison! Cette pensée accablante s'empara de lui. Son amour-propre tenta de la chasser. Pourquoi n'aurait-il plus de triomphes? Tout artiste n'est-il pas esclave de sa disposition d'esprit? Il n'était pas bien disposé, rien d'étonnant à cela, il le serait mieux un autre jour ou pour un autre sujet.

Mais il lui fallait des louanges, il fallait qu'on parlât de lui. Il se sentait si délaissé, si oublié! Pour la première fois il était jaloux de succès étrangers. Il sentait le besoin de retrouver la certitude de sa valeur personnelle.

Il se jeta à corps perdu dans le travail. Ne réfléchissant plus, ne cherchant plus, il peignait, peignait la première chose venue, ce qui lui venait à l'idée. Sitôt qu'il eut terminé une étude de jeunes paysans, il l'envoya à l'exposition de peinture, sans s'avouer qu'il l'aurait condamnée lui-même.

Quatre jours après, Ballerstedt arriva chez lui de bonne heure. Il dit d'un air joyeux, en se laissant tomber sur une chaise : « Tu es encore de ce monde? C'est ce que je voulais savoir. Car on n'entend plus parler de toi. Mais du moins, n'as-tu pas été victime d'une méprise?

— Comment?

— Là, lis », lui dit-il, en tendant un journal fraîchement imprimé et en indiquant une place marquée au crayon bleu; on y lisait : « Erwin Durer n'a pas du tout répondu, dans son dernier ouvrage, aux espérances attachées à son nom. Il est inutile de perdre un mot de plus sur une œuvre aussi manquée.»

Digitized by Google

Le journal échappa à Erwin. Il avança le bras comme pour se défendre contre un ennemi invisible.

« Allons! » dit Ballerstedt. « Ce jeune paysan de malheur n'est pas de toi?

— Mais si... je pensais...

— Pas d'excuses, on ne se laisse pas égarer à exposer une œuvre de jeunesse sans valeur après un pareil succès!

— Oui, oui... une œuvre de jeunesse », reprit Erwin balbutiant.

« D'ailleurs », continua Ballerstedt indifférent, sans remarquer la pâleur d'Erwin, « j'ai encore une importante communication à te faire. Mais j'allume d'abord ma cigarette... là! Donc écoute, il y a de quoi t'étonner. Tu vois devant toi un heureux fiancé. » Erwin bondit vers son ami et le secoua en criant : « Non! ce n'est pas vrai... ou... ou... »

« Es-tu fou? » reprit Ballerstedt en le repoussant, puis il ramassa tranquillement sa cigarette, qui était tombée, et il dit :

« Veux-tu m'expliquer ta conduite, je te prie? »

Erwin affaissé sur sa chaise respirait péniblement :

« Pardon, je ne me trouve pas bien, pas bien du tout... Tu m'annonces cela si vite... j'ai été surpris. Voilà encore quelques semaines tu me disais... » Il ne pouvait plus parler, une amère douleur l'angoissait.

« Oui, le diable m'emporte! » dit Ballerstedt en riant. « Je suis moi-même étonné de ma conversion. C'est pourtant vrai. La jeune fille m'aime, elle est jolie et riche, j'ai été pris. En vérité, que faire à la longue de cette maudite vie de garçon? Mais qu'as-tu donc? Tu parais vraiment malade. »

Erwin fit un mouvement de tête, il ne pouvait articuler une parole. Enfin, il dit avec peine : « Cela va passer, laisse-moi un peu seul. » Lorsque la porte se referma derrière le jeune peintre, Erwin éclata en sanglots convulsifs. Le soir de cette journée il resta sans connaissance. Une violente fièvre s'empara de lui et ne le quitta pas pendant plusieurs jours. Le médecin que ses braves propriétaires avaient immédiatement

Digitized by Google

appelé, trouva l'état du malade sans danger. Il était d'une très grande agitation, une série d'hallucinations le poursuivaient. Il se voyait en barque sur un lac, une tempête éclatait et des vagues furieuses menaçaient de l'engloutir. Il croyait travailler à de grands tableaux, les uns remplis de personnages, d'autres représentant des allégories. Mais il y avait toujours une même figure au premier plan de ses peintures : c'était une jeune fille aux cheveux blonds et aux yeux sombres. Tout disparaissait, et cette apparition restait seule en robe claire, une fleur dans les cheveux, fixant sur lui un regard doux, interrogateur et passionné. Et ce regard ne le quittait pas. Il voulait éviter ces yeux pleins de douleur, mais ils restaient attachés sur lui. Il voulait fuir, ils le suivaient. Il revenait alors, tombait à genoux et criait : « Pardonne! Pardonne! » Mais quoi, ce n'était pas une image; l'apparition vivait et respirait; des ailes naissaient de ses épaules et, se détachant du fond sombre, elle s'élevait lentement dans l'air, et lui restait seul, toujours seul...

Pourtant Erwin se remit plus vite même que le médecin ne l'avait espéré; une grande faiblesse seule persista.

« Vous pouvez vous considérer comme guéri, lui assura le docteur, mais il faut vous abstenir de tout travail pendant quelque temps.

— J'y ai pensé, docteur », répondit-il avec un triste sourire. Cette inactivité forcée était pour lui un véritable soulagement.

Comme il arrive souvent aux convalescents, il était poussé à considérer sa vie passée comme une chose finie. Il voyait maintenant avec une muette résignation que ce qu'il avait pris pour de la valeur personnelle n'avait été qu'une courte échappée hors de lui, une inspiration venue d'une âme étrangère plus forte. « Un reflet de grandeur! Ruhland l'avait dit. Oui, et cent mille fois oui! » Cet aveu qui le désespérait avant sa maladie, l'émotionnait à peine maintenant, car il trouvait une issue à sa triste situation ; il s'était trompé, qui l'empêchait de réparer son erreur?

S'il retournait à Hedwige, s'il pouvait dissiper ce malheureux

Digitized by Google

malentendu, tout le mal serait réparé. Car il ne doutait pas de son pardon. « Et, pensait-il avec satisfaction, je ferai une bonne action et je la rendrai heureuse. Mais sa présence me prêtera de nouveau la force qu'elle m'avait déjà donnée. Pourquoi n'ai-je pas eu plus tôt cette idée qui me sauve? »

Il bâtissait sur des ruines et un épouvantable coup de vent jeta tout l'édifice à bas.

En rentrant de sa première sortie, il trouva une lettre sur la table. Elle venait de la petite ville de Bavière où habitait Mme Roger, elle était signée de Mme Petri. Erwin lut les lignes suivantes avec une émotion croissante :

« Monsieur,

« La nécessité la plus pressante peut seule me décider à vous adresser cette lettre et je vous préviens tout d'abord que pas plus mon beau-frère que ma malheureuse amie ne soupçonnent ma démarche. C'est seulement par la bouche d'une enfant dangereusement malade que nous avons appris la portée de ce qui s'était passé devant nos yeux. L'héroïque enfant a caché les angoisses de son cœur jusqu'à hier même à sa propre mère. Pressée par le pressentiment de la mort, elle a parlé et nous savons tout. Nous savons qu'elle avait une passion profonde pour vous et que ses espérances ont été cruellement trompées. Mon intention, Monsieur, n'est pas de venir vous reprocher vos agissements, le moment serait mal choisi. Le jour où Hedwige revint à travers la tempête et l'orage, nous avons attribué le bouleversement complet de son être à la peur qu'elle avait eue sur le lac et nous n'avons considéré la dangereuse maladie qui se déclara quelques jours après que comme une suite de ce bouleversement. Oui, nous étions assez aveugles pour ne pas croire le docteur qui voyait une profonde souffrance morale à côté du funeste refroidissement. Ce que la pauvre enfant disait dans son délire nous instruisit bientôt mieux. Elle resta presque un mois entre la vie et la mort. Enfin une légère amélioration permit du moins de reconduire la malade chez elle, où elle

Digitized by Google

pouvait recevoir de meilleurs soins. Mais que peuvent les soins les plus attentifs et les ressources de l'art sur un être dont le cœur est blessé à mort ! Car, dois-je vous le dire, elle vous aime toujours. Et je suis persuadée qu'il n'y a qu'un moyen de guérison. Lequel ? c'est ce que je laisse trouver, sinon au reste d'amour qu'il peut y avoir dans votre cœur, du moins à vos sentiments d'humanité. Je ne peux vous dire combien il m'est dur de vous écrire cela. Mais de quoi ne serais-je pas capable lorsqu'il s'agit d'une amie presque désespérée et de la vie d'une enfant que j'aime moi-même comme une mère! »

Erwin ne réfléchit pas longtemps. Sans se préoccuper de sa propre faiblesse, il prit le train suivant. Quelques heures plus tard, il était arrivé. Le soir approchait lorsqu'il s'apprêta en chancelant à tirer la sonnette.

Mme Pétri lui ouvrit :

« Je vous attendais, il est grand temps, murmura-t-elle. Entrez ici, je vais préparer la malade. »

Elle l'introduisit dans une modeste petite chambre.

« Mme Roger dort un peu, ajouta-t-elle, les longues veilles l'ont épuisée. »

Elle s'éloigna en se glissant sur la pointe des pieds. Erwin passa quelques minutes horribles.

« Venez », entendit-il dire par Mme Pétri qui rentrait les larmes aux yeux. Il se leva et la suivit.

Lorsqu'il entra dans la chambre, Hedwige se dressa sur son lit. Sa figure décharnée était empourprée; ses yeux brillaient d'un feu inquiet. Elle essaya de sourire et en tendant sa main blanche et transparente à l'arrivant, elle dit d'une voix à peine perceptible :

« Est-ce toi enfin, Erwin ? »

Il se jeta à genoux près d'elle et couvrit sa main de baisers.

« Hedwige, Hedwige, peux-tu me pardonner ? »

Mme Pétri s'était retirée sans bruit. Hedwige caressait la joue brûlante d'Erwin avec la main qu'il avait baisée. « Je t'ai déjà pardonné Erwin. Vois-tu, je voulais te le dire avant... » Elle

Digitized by Google

faisait de grands efforts pour parler; elle retomba sur ses oreillers et releva encore la tête. « Je m'étais trompée, je le sais. Ton chemin est si difficile et si dur, que tu n'as pu m'emmener et il faut... il le faut... tu dois arriver en haut. »

Ces paroles lui traversèrent le cœur comme un poignard. Il voulut répondre, mais un gémissement sortit seul de ses lèvres. Enfin, il put dire :

« Je ne peux faire ce chemin sans toi ! Ne m'abandonne pas !

— C'est une erreur, mon ami, que tu reconnaîtrais et regretterais plus tard. Mon amour te reste. Et maintenant... adieu ! »

Elle était retombée et fermait les yeux. Elle semblait sans vie, un sourire heureux jouait seul sur ses lèvres.

« Hedwige, tu souffres, et je... j'en suis la cause !

— Non, murmura-t-elle, je suis bien, mieux que voilà longtemps. Bonsoir ! Bonsoir !... »

Elle se tourna encore pour trouver sa main. Il ne le remarqua pas, se laissant aller à sa douleur sans bornes. Le bras de la malade retomba tout à coup, elle poussa un profond soupir et resta immobile.

« Elle dort », pensa Erwin, lorsqu'il leva les yeux.

Elle dormait pour ne plus jamais se réveiller.

***

Erwin avait d'abord cru qu'il ne survivrait pas à cette heure. Il pensait même, en arrivant quelques jours plus tard dans sa ville natale, n'avoir fait ce voyage que pour faire son testament. Pourtant la réception enthousiaste de ses compatriotes lui fit trouver la force pour continuer à vivre. Il admirait son propre héroïsme.

Se laissant persuader par ses amis, il établit ses pénates dans la petite ville. Il s'installa un superbe atelier mais résolut de ne plus exercer son art que pour un public plus restreint.

Il n'aimait pas à parler de ses succès passés et l'opinion se

Digitized by Google

répandit qu'il avait été lassé de rechercher l'approbation d'une foule blasée et avait fui là où il y avait encore des cœurs purs et accessibles à l'art. Il ne voulait pas entendre parler de mariage.

Pourtant son mariage avec la fille aînée du maire paraissait chose faite. Lorsqu'on parlait de lui dans la petite ville on disait : « Notre illustre compatriote. » Mais le monde n'entendit plus parler de lui.

LUDWIG FULDA.

(Traduction de Mme LECOMTE-GAUTIER.)

Digitized by Google

# UNE QUESTION

DE

# FRONTIÈRE INTERNATIONALE EN FLANDRE

## AUX IXe, Xe ET XIe SIÈCLES (1)

Après la mort de Louis le Débonnaire (840), ses trois fils conclurent, en l'an 843, à Verdun, un traité par lequel ils se partageaient les territoires qui avaient constitué le domaine de leur père et qui englobaient, notamment, la Belgique actuelle.

Ce traité accordait à Charles le Chauve les deux Flandres, jusqu'à l'Escaut. Lothaire fut loti des pays entre le Rhin et l'Escaut, auxquels on donna, ensuite, la qualification générale

(1) BIBLIOGRAPHIE. — Léon Vanderkindere, *La formation territoriale des principautés belges au moyen âge*. 2 vol. Bruxelles, 1902. — C. Serrure, *Cartulaire de Saint-Bavon à Gand*. Gand, 1836-1840. — A. Van Lokeren, *Histoire de l'abbaye de Saint-Bavon*. Gand, 1855. — A. Van Lokeren, *Chartes et Documents de l'abbaye de Saint-Pierre à Gand*. Gand, 1868. — Frans De Potter en Jan Broeckaert, *Geschiedenis van de gemeenten der Provincie Oost-Vlaanderen*. Gent, 1889, etc. — Auguste Havenith, *Recherches historiques sur le château et la seigneurie de Heusden, autrement dite vicomté de Gand*. Anvers, 1900. — Auguste Havenith, *Quelques passages de la Chronique de Saint-Bavon de Jean van Thielrode*, Gand, 1902. — Alphonse Wauters, *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*. Bruxelles, 1866. — Van Lokeren, *Chronique de Saint-Bavon à Gand*, par Jean de Thielrode, Gand, 1835. — Pertz, *Monumenta germaniae historica*. — Meyeri, *Annales*. Antverpiae, MDLXI. — Warnkoenig-Gheldolf, *Histoire de Flandre*. Bruxelles, 1836. — Diericx, *Mémoires sur la ville de Gand*. Gand, 1814. — Van Mieris, *Groot charterboek der graven van Holland, van Zeeland, enz*. Leyden, MDCCLIII.



Digitized by Google

de Lotharingie. Le troisième copartageant, Louis le Germanique, reçut les territoires situés à l'est du Rhin.

La mort du fils de Lothaire, survenue en 869, entraîna un nouveau partage; ses oncles revendiquèrent sa part, malgré la présence d'un autre fils, et ils convinrent entre-eux, en 870, à Meersen, que Charles aurait les pays situés sur la rive droite de l'Escaut jusqu'à la Meuse, sauf la partie s'étendant entre les bouches de l'Escaut et celles de la Meuse, et qui appartenait à ce qu'on appelait la Frise.

Les choses ne devaient pas en rester là. Dès 879, Louis le Jeune, fils de Louis le Germanique, avait repris sur les successeurs de Charles le Chauve, la région comprise entre la Meuse et l'Escaut; et cela fut ratifié en 880, à Ribemont.

De graves difficultés surgirent pour la succession au trône, à la fois, en France et en Allemagne; puis éclatèrent les invasions des Normands, suivies d'occupation effective de notre pays par ces étrangers. On tomba dans le désordre le plus absolu et la retraite des envahisseurs étrangers seule, put réveiller les ambitions dont la Belgique était l'objet.

En 898, le roi de France Charles le Simple veut la reprendre, et on constate qu'il en est incontestablement le maître entre 912 et 922.

Mais, vaincu à la bataille de Soissons (923), il doit l'abandonner à l'Allemagne et Henri Ier en est le maître en 925.

Nouvelles luttes, en 936-938, entre le roi Louis IV de France et Otton Ier, fils de Henri Ier. Il s'agissait, d'ailleurs, non pas de savoir qui garderait la Lotharingie, mais aussi de fixer la limite de cette région, du côté de l'occident.

Or, s'il était facile de suivre cette limite, le long du cours de l'Escaut, depuis sa source jusqu'à Gand, il n'en était plus du tout ainsi à partir de cette dernière ville jusqu'à l'embouchure du fleuve dans la mer.

On arrivait dans une région de bas-fonds où le fleuve, grossi de la Lys, de la Dendre et du Rupel, se perdait dans un réseau de bras ou rigoles, formant un immense delta polygonal, dont le Zwyn, Gand, Termonde, Anvers formaient les sommets méridionaux; les côtés septentrionaux se confondant avec

Digitized by Google

les bouches de la Meuse et du Rhin, en Zélande et en Hollande.

Il y avait des quantités d'îlots entre ces bras ou rigoles et ces îlots commençaient à être habités et cultivés. La colonisation n'y pouvait prospérer que si l'on mettait les nouveaux occupants à l'abri des marées, par des digues et des travaux de surveillance continue. Les propriétaires et tenanciers de ces terrains avaient été constitués, ou s'étaient constitués d'eux-mêmes, en associations pour la construction, l'administration et la réparation de ces travaux de défense contre la mer. Ce furent des *ambachten*, mot dont le latin fit *officium* et le français « métiers ».

Il y en eut ainsi quatre au nord de Gand. Et, par le fait même de leur contiguïté, ils eurent des intérêts communs et se fédérèrent ; ce qui leur valut le nom de Quatre-Métiers. Leurs centres étaient Hulst, Axel, Assenede et Bouchaute.

A leur droite, mais toujours au milieu des méandres de l'estuaire de l'Escaut, il y avait un territoire un peu plus émergé, un peu moins exposé aux surprises de la mer, mais non moins limoneux que les autres et qui était couvert de forêts. On en avait fait un district spécial, un *pagus*, et il reçut un nom tiré de la nature même de son sol vaseux : *Het land van Waes*, *Pagus Wasi* ou *Wasiæ*.

Et il y avait, enfin, entre le confluent de la Lys et de l'Escaut, à Gand, et les endroits où commençaient le métier d'Assenede et le *Pagus* de Waes, un territoire qui resta rattaché à la ville de Gand elle-même, parce qu'il était sous la dépendance d'un établissement ecclésiastique dont le siège était dans cette ville et qui, nominalement au moins, était déjà vieux de deux siècles au moment où s'accomplissaient les événements dont nous nous occupons (l'abbaye de Saint-Bavon).

Au X^e^ siècle donc, les rois d'Allemagne et les rois de France continuaient à se disputer la Lotharingie et étaient en particulier désaccord sur la limite qui, d'après le traité de 843, devait être considérée comme constituant le Bas-Escaut.

Or, dans le delta que nous venons de déterminer, où fallait-il prendre le lit principal du fleuve, devant former cette limite?

Digitized by Google

Selon qu'on adoptait, pour ligne de démarcation, la branche extrême du Bas-Escaut vers l'orient, qui coulait de Gand, par Termonde et Anvers, jusqu'en Zélande ou selon qu'on adoptait l'autre rigole extrême, celle qui, vers l'occident, coulait de Gand, jusqu'à la Zélande également, jusqu'au Zwyn, on cessait, ou non, de considérer comme terres dépendant de la Lotharingie, les trois régions que nous venons d'indiquer : les Quatre-Métiers, le pays de Waes et les environs immédiats de Gand, au nord de cette ville.

La possession de ces territoires constituait une chose très désirable, depuis qu'ils avaient cessé d'être des landes incultes. Il n'est donc pas étonnant que les souverains allemands, voulant reprendre la limite de leur royaume, telle qu'elle avait été convenue en 843, ne se soient pas arrêtés à la limite Gand-Termonde-Anvers ; mais qu'ils aient revendiqué la limite Gand-le Zwin.

Il faut dire que l'on avait toujours éprouvé de grandes difficultés à tracer des frontières dans ces régions du delta que la marée menaçait sans cesse.

Elles avaient fait, incontestablement, partie de l'empire romain ; mais comme on ne connaît rien de la manière dont les premiers dominateurs de notre pays avaient subdivisé la Belgique, il faut s'en tenir aux premières divisions ecclésiastiques qui, de l'avis général, correspondaient aux divisions politiques ou administratives de l'Empire. Or, on constate qu'il y eut, dès les premiers siècles et jusqu'au XIVe, des doutes et des conflits, même entre évêques, sur le point de savoir jusqu'où, dans la région dont nous nous occupons, s'étendaient leurs diocèses respectifs.

C'est l'Escaut, aussi, qui servait de limite théorique entre les trois diocèses de Noyons-Tournai, de Cambrai, au sud, et d'Utrecht, au nord. Aucune difficulté sérieuse au sud de Gand. Mais, au nord de cette ville, on entrait dans le delta du fleuve et les deux évêchés de Tournai et d'Utrecht prétendaient au partage de ce delta. L'évêché de Cambrai paraît s'être toujours contenté de la rive droite du fleuve, entre Gand, Termonde et Anvers. L'évêque de Tournai eut dans son ressort

Digitized by Google

Gand et la région limitrophe, formant un doyenné; il y annexa le pays de Waes qui constituait un autre doyenné. Quant aux Quatre-Métiers, ils semblent avoir fait partie, primitivement, de l'évêché d'Utrecht; mais, après de longs débats, un concordat, conclu au XIII^e siècle, attribua définitivement les Métiers de Bouchaute et d'Assenede à l'évêque de Tournai, ceux d'Axel et de Hulst à l'évêque d'Utrecht.

Si donc les rois d'Allemagne et de France, au X^e siècle, avaient voulu se baser sur les divisions ecclésiastiques pour déterminer leurs possessions politiques, telles qu'elles devaient être tracées dans l'esprit du traité de 843, ils se seraient également heurté à des difficultés.

Aussi, quand les rois d'Allemagne eurent le dessus, ils ne s'arrêtèrent pas à reconnaître les limites de la Lotharingie, à la rive droite du bras de l'Escaut, Gand, Termonde, Anvers, ni à celle des rigoles du delta, entre Gand et la Zélande, qui coupait le polygone du delta en deux, en passant entre les Quatre-Métiers; mais, ils revendiquèrent, d'emblée, et ils occupèrent toute la région frontière entre Gand et le Zwin.

Les documents archéologiques sont peu nombreux pour ces époques; de plus, ils sont très peu précis. On ne compte pas les confusions et les erreurs de date qui s'y sont glissées.

Des traditions, déjà vagues au XIII^e siècle, mais qui ont, incontestablement, un fondement véridique, attribuent à l'empereur Othon I^er l'initiative des opérations militaires et des mesures administratives ayant pour but de conquérir et d'assurer à la Germanie cette limite extrême, à l'occident.

Mais, comme ce qu'il fit ne fut reconnu et accepté par les rois de France que vers la fin du XI^e siècle, il importe de suivre les événements, pour autant qu'il y ait des documents plus ou moins précis.

***

Ouvrons ici une parenthèse.

Quand, au VII^e siècle, saint Amand était venu et revenu, dans la région gantoise, pour en convertir les habitants à la

Digitized by Google

religion chrétienne et, en même temps, y affirmer, à la fois, l'autorité épiscopale et la souveraineté royale, il y fonda, avec ses compagnons (notamment avec saint Bavon), trois établissements religieux.

Cette région étant, à cause du confluent de la Lys et de l'Escaut, partagée en trois circonscriptions administratives, il établit le monastère dit de Saint-Pierre au mont Blandin dans le *Pagus Tornacensis* (entre Lys et haut Escaut), le monastère de Tronchiennes dans le *Pagus Menapiscus* (rive gauche de la Lys), et le monastère dit de Saint-Bavon ou de Gand, dans le *Pagus Bracbant* (rive droite de l'Escaut).

Les monastères de Saint-Pierre et de Saint-Bavon restèrent, seuls, enclavés dans la ville de Gand. Au début du IX^e^ siècle, ils avaient encore un chef commun, ce qui ne présentait aucun inconvénient, ni au point de vue politique, ni au point de vue ecclésiastique, tant que les deux districts *Pagus Tornacensis* et *Pagus Bracbant* gardaient le même souverain. Le roi Louis le Débonnaire proclama donc expressément, en 819, que le monastère de Saint-Bavon était dans le *Pagus Bracbant*.

Mais, du jour où, par le traité de 843, l'Escaut, du sud au nord, fut proclamé ligne frontière entre deux souverainetés, il se trouva que le *Bracbant* étant en Lotharingie, le monastère de Saint-Bavon fut, de fait, soumis à un autre maître que le monastère de Saint-Pierre; et, dès ce moment, il y eut des motifs de séparer, également, l'administration ecclésiastique des deux monastères, de leur donner à chacun un chef distinct.

Pourtant, il s'écoula un temps assez long avant que fut réalisée (982) cette séparation.

Chacun des deux monastères avait obtenu une autorité, à la fois spirituelle et temporelle, sur le district environnant. Celui de Saint-Bavon, notamment, avait autorité sur le pays entre Gand et la Durme; celui de Saint-Pierre, sur le pays entre la Lys et l'Escaut, depuis Gand jusqu'à Seeverghem. Ils avaient aussi des propriétés ou des droits temporels et spirituels sur d'autres domaines, parfois très éloignés, au hasard des donations dont ils avaient bénéficié.

Les documents relatifs aux propriétés et privilèges de ces

Digitized by Google

monastères, permettent de préciser certains points de la lutte engagée entre la France et l'Allemagne pour la limite à établir le long du Bas-Escaut. Les abbés avaient, en effet, pris l'habitude, au IXe et au Xe siècles, de se faire confirmer les biens et privilèges de leurs maisons par les souverains temporels, à chaque changement de règne et, en cas de besoin, par le Pape, considéré, grâce à ses armes spirituelles, comme étant le souverain des souverains.

* * *

Ceci dit, nous reprenons le récit des événements qui marquèrent la lutte pour l'établissement de la frontière internationale, dans le nord de la Flandre.

Nous avons vu que, en 870, par le traité de Meersen, le roi de France, Charles le Chauve, était devenu le maître de la Lotharingie, entre Escaut et Meuse. Rien d'étonnant, donc, s'il adonné, à la même époque, Tamise, située dans le pays de Waes, à l'abbaye de Saint-Pierre. L'établissement donataire et le bien donné étaient placés sous la même souveraineté.

Les rois de France venaient aussi d'établir ou de reconnaître, entre l'Escaut et la mer, un administrateur général, portant le titre de *comes*, et ayant la possession héréditaire des territoires qu'il administrait. Ce personnage était le comte de Flandre.

L'un de ces comtes, Arnould, rétablit, en 939, l'abbaye de Saint-Pierre, au mont Blandin, dans son intégrité, avec ses privilèges et avec ses propriétés, notamment Tamise, au pays de Waes; le tout, avec la permission du roi Louis, de France. Ce qui implique donc que, à cette époque également, le dit pays de Waes, avec la région intermédiaire, depuis Gand, appartenait à la France.

Mais, en 940, Othon Ier devient maître de Cambrai, le siège épiscopal central de la Lotharingie et c'est, probablement, pendant la campagne qui lui livra Cambrai, qu'il recouvra aussi la Lotharingie, complètement, jusqu'à l'Escaut.

Il s'occupe alors d'en fixer la limite et d'établir, sur celle ci,

Digitized by Google

des postes de défense, confiés à des chefs militaires spéciaux. C'est ainsi qu'il créa les châteaux de Valenciennes et d'Eenaeme (lez-Audenaerde), sur la rive droite du Haut-Escaut.

Pour le Bas-Escaut il s'empara du delta du fleuve à Gand et adjoignit (ce qui n'était pas rare à cette époque), au monastère de Saint-Bavon un château-fort, dont il confia la défense à un de ses fidèles, nommé Wichmann. Celui-ci reçut comme apanage le territoire environnant le monastère, avec le titre de comte, et nommément celui de comte de Gand.

En même temps, pour établir une limite fixe de l'empire, dans les méandres du Bas-Escaut, Othon recreusa ou fit reconnaître un conduit ou canal qui s'amorçait à Gand, au confluent principal de la Lys dans l'Escaut, au pont dit de Saint-Jacques (derrière l'église de ce nom) et qui s'étendait jusqu'à la mer.

Ce « fossé » dû à Othon, passait par le quartier du *Meerhem*, par Meulestede-lez-Gand, Cluysen, Ertvelde (où il y a encore un cours d'eau portant ce nom, tout comme à Gand), et débouchait, sinon dans le Zwyn, tout au moins dans un bras de mer que l'on appelait *Heidenzee* (mer des landes), et qui est devenu le *Hont* ou Escaut occidental.

Le territoire ainsi enclavé, entre le Fossé Ottonien, le Bas-Escaut devant Anvers et le *Heidenzee*, et qui comprenait donc les Quatre-métiers, le pays de Waes, et la partie du territoire de Gand entourant l'abbaye de Saint-Bavon, constituait un domaine offrant une certaine unité que le souverain allemand confia, dès le principe, semble-t-il, et tout entier au comte Wichmann.

De son côté, le comte de Flandre, Arnould, s'occupa des mesures à prendre, en raison de la séparation du district de Gand en deux parties, soumises à des souverainetés différentes.

Il transporta, sur des terrains vagues, situés sur la rive gauche de l'Escaut et du canal d'Othon, dans la zone d'influence de l'abbaye de Blandin, la cité marchande, dotée de privilèges spéciaux (*Portus*) qui avait déjà pris corps, au con-

Digitized by Google

fluent de la Lys et de l'Escaut, mais qui était restée, jusque là, dans la dépendance immédiate de l'abbaye de Saint-Bavon. Il fit construire, sur ces terrains, et consacrer, en 942, à l'usage de la cité, une chapelle vouée à Saint-Jean (cathédrale de Saint-Bavon actuelle).

D'autre part, il construisit ou renforça, à côté du *Portus*, également sur la rive gauche du canal d'Othon, et en opposition au château des comtes de Gand, un château-fort, qui avait, dans ses dépendances (*in novo castello*), une église ou chapelle aulique, dotée d'un chapitre de chanoines. C'est le château des Comtes actuel et l'Église de Sainte-Pharaïlde, aujourd'hui disparue.

Il s'établit promptement des relations, entre les comtes de Gand et les comtes de Flandre, à raison de leur voisinage. C'est ainsi que Wichmann épousa, en 950, la fille d'Arnould. Au surplus, dès 948, sinon plus tôt, il y avait eu, déjà, réconciliation entre le roi de France Louis et le roi d'Allemagne Othon ; on constate, en effet, que les deux beaux-frères assistèrent ensemble, cette année-là, au concile d'Ingelheim. Peut-être Othon restitua-t-il alors, à Louis, les terres du delta de l'Escaut, au nord de Gand ? Nous possédons, en effet, un diplôme de Louis (argué de faux, il est vrai), daté de 950/953, où il ratifie à nouveau la restitution faite, par le comte Arnould, à l'abbaye de Saint-Pierre, du domaine de Tamise, dans le pays de Waes.

En tout cas, en 958, le pays de Waes et le pays de Gand sont, incontestablement, entre les mains du roi Lothaire, de France, et cette domination dure jusqu'en 977.

Mais les comtes de Gand avaient été maintenus et leurs relations avec le comté de Flandre étaient devenues de plus en plus étroites. Wichmann, en 961, donne à l'abbaye de Saint-Pierre, le domaine de Destelberghen (dans le *Pagus* de Gand), et cette donation est confirmée par le roi Lothaire en 964, avec celle de Tamise et de nombre d'autres domaines situés en Brabant (*in pago bracbatense*). La même année, Thierry II, successeur de Wichmann, est désigné comme exécuteur testamentaire du comte Arnould. En 968, le roi Lothaire concède

Digitized by Google

au même Thierry II la disposition de la forêt domaniale (*forestum*) du pays de Waes.

La situation change après l'avènement d'Othon II (973-983). Car celui-ci apparaît comme protecteur de l'abbaye de Saint-Bavon en 977 et il accorde des privilèges, sur ses domaines, à l'abbaye de Saint-Pierre. Par le traité de Margut (980) Lothaire renonce, d'ailleurs, formellement, à la Lotharingie, en faveur de l'Allemagne.

Il est vrai que cela ne dura que trois ans et que, à la mort d'Othon II, Lothaire reprit, sur son successeur Othon III, Verdun et la Lotharingie. Mais ce ne fut l'affaire que d'un temps, et tous ces territoires furent restitués en 987, par Louis V, à la maison rivale.

L'abbaye de Saint-Pierre, ne sachant plus à quel souverain se vouer, avait cru prudent de demander au pape Benoit VII, de lui confirmer ses biens et privilèges (981-983) partout où ils étaient situés.

La dynastie des Carolingiens sombrait en France. Celle des Capétiens, qui la remplaça en 987, n'avait plus de motifs héréditaires pour revendiquer la Lotharingie.

C'est donc Othon III qui confirme les privilèges de l'abbaye de Saint-Pierre, en Brabant, en 987-995 et les comtes de Gand continuent à exister, sous la tutelle administrative des comtes de Flandre, plus volontiers sans doute, que sous celle des Ducs de Lotharingie ou de Lorraine, établis depuis 959; puisqu'ils se rattachaient depuis longtemps aux premiers par des liens de famille.

Les comtes de Flandre étaient, d'ailleurs, devenus de très puissants et très arrogants maîtres et ils manifestèrent des velléités d'agir souverainement, c'est-à-dire d'une manière indépendante de la France, dans leur comté. Ils se crurent même assez forts pour entamer, pour leur propre compte, la lutte contre les souverains allemands, afin d'accroître leurs domaines personnels.

Mais le roi Henri II, avec l'assistance du roi de France (celui-ci désireux, évidemment, de reprendre sa suzeraineté effective sur les comtes de Flandre), s'oppose aux ambitions

Digitized by Google

du comte Baudouin V et, en 1007, il se met, personnellement, en possession du château des comtes de Gand (*castrum gandense*); ce qui l'amène, d'ailleurs, dans la ville de Gand même. Baudouin, pour garder cette ville, s'empresse de restituer Valenciennes.

Peu d'années après, cependant, vexé sans doute de subir le voisinage menaçant de ce château impérial — voisinage d'autant plus désagréable que Gand se développait,—il cherche à faire disparaître l'obstacle. Il parvient à occuper le château ou à le faire occuper, par son représentant à Gand, le châtelain (*castellanus*) Lambert. Et il semble que cet événement se soit accompli en 1014.

Lambert devint, dès lors, *castellanus* pour tout le district de Gand, c'est-à-dire pour la ville même et pour le district s'étendant autour de l'abbaye de Saint-Bavon, pour et au nom du comte de Flandre. Le château des comtes de Gand disparut.

Le dernier comte de Gand, Thierry III, mourut, d'ailleurs, vers 1018, brouillé avec Henri II, qui lui avait enlevé les Quatre-Métiers et les îles de la Zélande. Il se peut donc que, dès ce moment, l'Allemagne ait reconnu le comte de Flandre comme vassal pour tous les territoires ayant appartenu aux comtes de Gand. Une énumération tendancieuse des domaines des évêques d'Utrecht ne considère-t-elle pas, en 1021, le comte de Flandre comme vassal de ces évêques pour les Quatre-Métiers ?

L'empereur Conrad II, en 1036, confirme à l'abbaye de Saint-Pierre les biens situés en Brabant et dans le Hainaut (Douchy), mais il n'est pas question de Tamise, ni de Destelbergen; tandis que, l'année suivante, c'est Henri Ier, roi de France, qui confirme, à la fois, l'octroi de Douchy, Tamise et Destelbergen.

C'est donc que ce roi a recouvré des droits sur toutes ces régions de la rive droite de l'Escaut ?

Droits précaires et peu précis, sans doute, puisqu'en 1040, c'est l'empereur Henri III, de Germanie, qui renouvelle la charte de Conrad II.

Digitized by Google

C'est, en tout cas, Henri IV, de Germanie, qui, en 1057, concéda, définitivement, au comte de Flandre, Baudouin V, le *Castrum gandense,* le pays de Waes et les Quatre-Métiers.

On y ajouta la Zélande et le comté d'Alost, c'est-à-dire les bouches de l'Escaut et la partie de l'ancien *Bracbant* située entre l'Escaut et la Dendre, tous domaines que les comtes de Gand avaient, d'ailleurs, possédés, et ainsi se constitua la Flandre, dite impériale, que les comtes de Flandre tinrent, en fief, de l'Allemagne ; comme ils tenaient des rois de Paris la Flandre proprement dite, ou Flandre de mouvance française.

Termonde, qui était, dans le comté d'Alost, une seigneurerie particulière, un alleu enclavé, s'allongeant sur les deux rives de l'Escaut, ne passa entre les mains des comtes de Flandre qu'à la fin du XIII^e^ siècle.

Il y a lieu de supposer que la France reconnut le fait accompli, — c'est-à-dire que la limite de l'empire, au nord de Gand, englobait le pays de Waes et les Quatre-Métiers — en 1076, à la Diète de Mayence, à laquelle assistèrent Henri IV et Philippe I^er^. Du moins n'apparaît-il pas que la France et l'Allemagne se soient encore disputé ces territoires.

Les comtes de Flandre durent, il est vrai, se résigner, de temps en temps, à se voir encore enlever leur fief de la Flandre impériale et ce n'est guère qu'au XIV^e^ siècle que la situation fut rendue définitive.

* * *

Le Fossé d'Othon, au moins dans sa partie entre Gand et Ertvelde, était devenu le Fossé des châtelains (*Burggravenstroom*) ; ceux-ci ayant reçu ou pris le titre héréditaire de vicomtes ou *Burggraaf.*

Mais, comme nous l'avons déjà vu pour les diocèses ecclésiastiques, on hésita encore longtemps pour réaliser une délimitation détaillée, certaine dans le delta de l'Escaut.

On ne savait pas, notamment, si l'on devait attribuer l'île de Walcheren (entre l'Escaut oriental et le *Hont* ou *Heidenzee*) à la Flandre zélandaise ou à la Hollande.

Digitized by Google

En 1167, les comtes de Flandre et de Hollande firent un traité provisionnel pour régler leurs droits sur les terres situées entre l'Escaut et le *Heidenzee*. Et, en 1217, encore, la *Keure* ou charte communale de Middelbourg fut sanctionnée, à la fois, par la comtesse de Flandre et le comte de Hollande...

Quand les vicomtes héréditaires de Gand eurent été remplacés, pour les besognes administratives et judiciaires — vers 1166, — par des baillis amovibles, ils conservèrent, à titre de fief, une certaine partie de la primitive circonscription de l'ancienne châtellenie, avec le domaine de Heusden comme chef-lieu. Mais les baillis de Gand continuèrent, pendant plusieurs siècles encore, à avoir juridiction sur Gand et son district, sur les Quatre-Métiers et sur le pays de Waes.

MAURICE HEINS.

Digitized by Google

# BARBEY D'AUREVILLY

**(1808-1889)**

Le temps traîne son long manteau d'ombres sur les agitations des hommes. On oublie très vite ceux qui furent récemment les plus notables, et répandirent de l'éclat ou soulevèrent quelque tourbillon de poussière. Seuls, quelques noms ont franchi l'obstacle de la mort et accompagnent les vivants sur la route de l'art et de la pensée.

Mais, ni tout à fait morts, ni suffisamment glorieux, quelques-uns continuent d'apparaître dans un éloignement de vision; et leur mémoire emprunte bientôt, à l'incertitude où nous la laissons et qui n'est pas l'oubli, un caractère déformé, fabuleux, légendaire.

Barbey d'Aurevilly est de ces derniers, et il est déjà plus légendaire, plus fabuleux, que Guillaume Tell lui-même. Il est déjà un mythe!

En avril 1889, dans un de ses *Billets du matin*, M. Jules Lemaître apprenait à sa cousine la mort de l'homme au chapeau de velours rouge, aux souliers verts et aux manchettes de dentelle. Et il disait :

« On ne saura jamais à quel âge il est mort, et s'il est né en 1807 ou en 1811.

« On ne saura jamais ce qu'il a fait pendant vingt ans de sa vie, de 1830 à 1850. Il ne l'a dit à personne. Plusieurs prétendent qu'il tint à cette époque un magasin de chasubles dans la rue Saint-Sulpice.

« Enfin, on ne saura jamais si cet homme mystérieux soutenait un rôle. »

Digitized by Google

Et dans le même temps, M. Anatole France disait la même chose :

« Il y a des parties obscures dans sa vie. On dit qu'il fut pendant quelque temps l'associé d'un marchand d'objets religieux du quartier Saint-Sulpice. Je ne sais si cela est vrai. Mais je le voudrais. Il me plairait que ce templier eût vendu des chasubles. »

Oui, vraiment, ce commerce de chasubles, ces riches et flamboyants costumes d'autrefois, les attitudes et les « mots », ne sont-ce pas déjà tous les éléments d'une légende avec ses caractères d'universelle publicité, d'exception, d'imprécision ornée? Et avons-nous affaire à un écrivain tout proche du XIX[e] siècle qui lança à la tête de ses contemporains cinquante boulets de canon, tonitruants et peu meurtriers — ses cinquante livres —, ou à quelque capitan magnifique des âges enfantins?

Pourtant, on n'a point fait autour de lui la conspiration du silence; et on pourrait, si on le voulait, dresser à son compte une bibliographie respectable.

Sainte-Beuve y figurerait tout au début, avec, à ses côtés, son secrétaire, M. Jules Levallois, et M. Alcide Dusolier qui siège actuellement au Luxembourg.

Il y aurait ensuite son « devinateur » et son préfacier, et, en quelque manière présente, son sosie : le catholique maistrien Paul Bourget.

Il y aurait un essai de Léon Riotor, d'allure poétique et de sens adroit, puis les articles occasionnels et parfois pénétrants de MM. André Theuriet, Jules Claretie, Cornély, Gustave Geffroy, Hughes Le Roux, Gaston Deschamps, Henry Bordeaux, Edmond Biré, etc., etc.

Et puis encore, formant pendant à celles de M. Anatole France, narquois et généreux, à celles de M. Jules Lemaître, moins tendre dans son ironie, il y aurait les pages plus récentes de M. Henri de Régnier, de M. Remy de Gourmont qui vous accroche avec ses brusques paradoxes, et de M. J. Ernest-Charles à qui l'on songe en lisant certaines pages de Barbey.

Or, tous ces articles nous proposaient une définition bril-

Digitized by Google

lante et facile de Barbey d'Aurevilly. Aucun homme, en effet, plus que lui, n'offrait à la virtuosité pressée du chroniqueur une surface plus considérable et plus pittoresque, tellement qu'on était comme dispensé de regarder par-derrière pour voir s'il ne s'y trouvait rien, et qu'on n'y songeait même pas.

Ce sont donc des articles vifs, parfois justes, toujours amusants. Ce ne sont que des articles, c'est-à-dire des ébauches, et non des portraits en pied.

Il y eut bien tout un livre de Charles Buet, *Barbey d'Aurevilly, Impressions et souvenirs*. Mais est-ce bien un livre, une œuvre ordonnée? Point. Et s'il est touffu, bourré de faits, de croquis, d' « impressions », s'il est perspicace, il ne constitue, en somme, que le plus vivant des répertoires anecdotiques.

Enfin, voici *le* livre sur Barbey d'Aurevilly. Il est complet, ou presque complet, et tel que, sinon le goût, du moins la curiosité de M. Anatole France ou de M. Jules Lemaître y trouvera son compte.

M. Eugène Grelé a écrit deux volumes, un sur *La vie*, un autre sur *L'œuvre* de Barbey (1).

La *vie* de Barbey d'Aurevilly depuis le berceau jusqu'à la tombe; et la vie morale et la vie littéraire recouvrant parfaitement la vie temporelle. C'est le déroulement d'un fleuve fastueux que nous suivons pas à pas, dont nous remontons même les affluents quand il s'en présente, afin de mieux connaître quelles eaux il roule et de quels paysages ces eaux emprisonnent le reflet.

La vie de Barbey dégarnie de ses légendes, même de la légende des chasubles, est tout aussi belle ainsi. Le caractère de Barbey dépouillé de son vêtement fabuleux, et apparaissant bien plus grand dans sa nue réalité.

Mais il y a une lacune, une étrange lacune : Et Barbey amoureux? L'auteur d'une *vieille maîtresse* n'a pas eu d'aventures? Il n'en est point question. Sans doute, le préfacier de M. Grelé, M. Jules Levallois, prend soin d'annoncer la destination académique de l'ouvrage. Mais il faut avouer que la

(1) Deux volumes à 7 fr. 50 c., publiés à Caen et chez Champion à Paris, 1902-1904.

Digitized by Google

pudibonderie de l'université et celle de M. Grelé sont extraordinaires. Et c'est tant pis.

Après la vie, l'*œuvre* de Barbey, envisagée à divers points de vue : individualisme, romantisme, aristocratie, catholicisme, etc.; et à côté de Barbey romancier, Barbey historien de la littérature, tout comme M. Emile Faguet en ses *Quatre siècles* !

On le voit, du journaliste et de l'universitaire qui cohabitent en lui — M. Grelé dirige un quotidien du Calvados et est docteur ès lettres —, c'est donc l'universitaire qui a entrepris ce considérable travail. En témoignent ces méthodes d'érudition, ce souci d'un plan nettement étiqueté en ses diverses parties, et aussi une impartialité qui nous met en confiance.

On tombe, en effet, si aisément dans le lyrisme immodeste et la grandiloquence, ou, comme on l'a dit plus haut, dans le décousu de l'anecdote, ou encore dans le dénigrement sommaire, quand on parle de ce mousquetaire qui fut lyrique et grandiloquent, qui attacha une aigrette à chacune de ses phrases, dont la vie est une riche collection de « mots » et d'attitudes, et qui fut un éreinteur enragé.

Les sympathies ou les rares sévérités de M. Grelé ne faussent guère son jugement, parce qu'elles restent calmes dans leur fond comme dans leur forme. Et cela est d'autant plus louable que les idées intellectuelles et politiques de M. Grelé contrarient autant qu'il se peut les idées intellectuelles et politiques de Barbey d'Aurevilly. Son livre est le livre d'un ennemi honnête, sincère et souvent ému.

Mais si c'est un livre complet ou presque, ce n'est point un livre parfait, et il semble bien que ce ne soit point un livre définitif.

Le journaliste a fait du tort à l'universitaire. Non point que son travail donne l'impression du bâclé ni du superficiel, — il a exigé un effort de six années et nous a valu 800 pages de gros in-octavo —; mais justement, cette hâte à souffle court qui est le bonheur ou le malheur du journaliste, peut devenir une hâte à souffle long. Tel improvise un « billet du matin ». Tel, et



Digitized by Google

c'est le cas de M. Grelé, improvise, quant à la rédaction, deux volumes interminables.

Sans l'excuser, on le comprend : il a fait de Barbey d'Aurevilly son pain quotidien, sa promenade et sa dévotion quotidiennes, durant d'innombrables jours ; et son livre, déjà méritoire par tant de côtés, aurait encore, pour nous comme pour lui, l'attrait du dernier piquant si nous pouvions consacrer à le lire le même temps qu'il a mis à l'écrire, et à condition que nous n'eussions rien oublié, la semaine prochaine, des découvertes appétissantes faites aujourd'hui !

M. Grelé est donc un peu monotone parce qu'il est trop disert. Il se répète çà et là avec une complaisance dépourvue de malice. Et son style prolixe sent « le style de copie ». Deux ou trois cents pages de moins — je cite au hasard celles sur le « parfum » des couronnes scolaires et du baccalauréat —, et les autres eussent été singulièrement dégagées, les autres qui sont bonnes, excellentes ou fortes ; et la physionomie de Barbey, noyée, mais présente sous le flot des phrases, eût acquis le relief désirable.

Tel quel, acceptons ce livre précieux et neuf. Remercions M. Grelé de la piété intelligente avec laquelle il l'a composé ; remercions-le des documents inédits qu'il y a semés ; il nous suffira de le suivre comme le plus sûr des guides.

## I

Barbey d'Aurevilly est Normand. Et ce n'est pas peu dire. Il est Normand comme Pierre Corneille, Charlotte Corday, Louis Bouilhet, Flaubert, Maupassant. Si on ne la connaissait que par eux, on pourrait déjà affirmer que la Normandie est un pays de grande allure.

Et puis, Barbey bénéficie d'ascendances redoutables. Du côté paternel, nous trouvons des Chouans ; et Théophile Barbey, père de notre écrivain, ne prétendit jamais se rallier à Louis XVIII ou à Charles X, parce que la charte était un monument révolutionnaire. « Il vécut solitaire, égoïste et dur ; et rien n'était plus terrifiant que son air taciturne, plus impla-

Digitized by Google

cable que son regard » (1). Il avait la parfaite ressemblance des héros sataniques qu'affectionna le romancier.

Du côté maternel, les mêmes conceptions fleurdelysées. Il paraîtrait même que son aïeul, Louis Ango, est un bâtard du Bien-Aimé, d'où son prénom, — ce qui donnerait du sang royal à d'Aurevilly. » Il n'a rien laissé qui prouve son génie, déclare celui-ci ; mais les *ratures silencieuses* qu'il avait faites à son exemplaire de l'*Esprit des lois* de Montesquieu montrent bien que son mépris était une grande intelligence ».

Et puis, et enfin, chose plus grave, Barbey est né le jour des Morts 1808. Ceci doit suffire à rendre un homme superstitieux, si cet homme n'a déjà le goût des superstitions et des diableries, et à étendre sur sa vie des ombres et des présages menaçants !

Le petit Jules-Amédée se plongea très tôt dans les délices de Lord Byron, de Robert Burns et de Walter Scott, cependant qu'autour de lui s'éteignait le fracas de l'épopée napoléonienne. La mer faisait un cadre merveilleux à ces lectures. Et de ces lectures, il lui est resté beaucoup, me semble-t-il, car il y a toujours eu un Walter Scott au fond de Barbey, un Walter Scott plus littéraire et moins extérieur.

La guerre de l'Indépendance grecque ayant éclaté, Barbey sentit le besoin d'y voler et de s'y couvrir de gloire. Malheureusement, il n'avait que quinze ans. Et ce Normand de Sancho Pança remontra à don Quichotte toutes les incommodités d'une telle entreprise. C'est pourquoi Barbey se contenta d'écrire un ode épique *Aux héros des Thermopyles*, par quoi il libéra sa conscience engagée, et pour quoi il reçut les » bénédictions » (2) de Casimir Delavigne, à qui le poème était dédié. Ce poème est détestable, et il renferme les mots honnis de » liberté » et de » république ».

Il s'en fut alors à Paris, au collège Stanislas, où il prépara son baccalauréat en compagnie de Maurice de Guérin, dont il fit son ami. Et quand, bachelier, il rentra à Saint-Sauveur-le-Vicomte, il jeta l'épouvante dans le cœur des siens en annon-

(1) Barbey d'Aurevilly.
(2) Le mot est de M. Grelé.

Digitized by Google

çant qu'il voulait quitter la Normandie pour la capitale, à moins qu'il n'allât faire le coup de feu en Algérie. Un Barbey, soldat de Charles X !

On l'envoie faire son droit à Caen, où il scandalise tout de suite les bourgeois par des costumes indécents, des aventures vite connues et la fondation d'une *Revue de Caen*, où, de conserve avec le tenancier d'un cabinet de lecture, Trébutien, imbu de Saint-Simonisme, il vante les principes de 89 et de 1830 !

C'est dans l'unique numéro de cette revue que Barbey publia son début, une nouvelle intitulée *Léa*. Histoire d'une jeune poitrinaire, rêveuse et fiévreuse, aimée par Réginald de Beaugency, qui lui ravit la vie dans un premier baiser... Réginald de Beaugency ! le voilà bien, le romantisme, ô René !

Après quoi, Barbey composa une œuvre parfaitement grise et ennuyeuse, qui était sa thèse de licence en droit, et pour laquelle il obtint trois boules blanches et une boule rouge. Un grand-oncle lui laissa dans le même temps une rente de 1,200 francs, ce qui permit au jeune auteur, brouillé avec ses parents, de regagner Paris, suivi de Trébutien, de son cousin Edélestand Duméril, savant philologue, et d'y retrouver son ami Maurice de Guérin.

De leur collaboration sortit une *Revue critique de la philosophie, des sciences et de la littérature*, d'où Barbey s'évada bien vite avec impatience. Le vrai titre de cette revue était, selon lui : Revue critico-germanico-impossible. Et il était préférable de vagabonder en compagnie du seul et suave Guérin par les chemins de l'imagination.

Voici *Amaïdée*, poème en prose, glorification de la courtisane que la nature relèvera de sa déchéance, comme toi, ô Marion Delorme !

Voici un roman, *Germaine*, qui s'appellera plus tard *Ce qui ne meurt pas*, et qui décrit encore ce même malaise romantique.

Puis ce sont des voyages, une vie inquiète, des mondanités, l'époque des *mémorandums*. Barbey « s'habille, se déshabille, se rhabille. » En société, « il s'abstient de nourriture, par respect

Digitized by Google

pour les femmes et pour les baleines de son gilet, deux choses d'une égale importance ». On sent qu'il honore grandement Brummel dont il va exalter les mérites. On sent surtout qu'il cherche sa voie et qu'il ne la trouve pas. Et en écrivant cet autobiographique *Amour impossible*, il se croit le plus malheureux, le plus impuissant des Olympios.

Enfin, son compatriote Amédée Renée l'introduit dans le *Journal de l'instruction publique*, et Thiers fonde le *Nouvelliste*, où Barbey fera la critique théâtrale. C'est un excellent commencement d'occupations régulières.

De là, il passe au *Globe*. Il est embrigadé au *Moniteur de la mode*, où, sous le pseudonyme de Maximilienne de Syrène, il disserte chiffons, dentelles, jupons, pantalons mousseux, chemises fines, à l'adresse « des plus pauvres esprits, et des plus jolies figures du siècle ». Mais il finit par tomber dans des généralités, dans la métaphysique de la toilette; et sur remarque du directeur, Maximilienne de Syrène se congédie fièrement lui-même.

Cependant, il court les bureaux de journaux et de revues, rabroué partout, malgré le patronage des Hugo, et bien qu'il se soit montré habile à faire le succès d'une élection! Serait-il un grand homme d'État?

Toute cette période confuse va prendre fin. Elle a duré trois lustres et plus. Barbey, à trente-sept ans, n'est pas encore parvenu à s'orienter, ni à accrocher l'attention du public, lorsqu'il rencontre Raymond Brucker, un dandy comme lui, un chroniqueur spirituel comme lui, et qui, fatigué de l'incrédulité élégante alors à la mode, vient de passer dans un perçant fracas de trompettes à l'ultramontanisme.

Barbey, nous affirme-t-on, très impressionné, fit « retraite au fond de son cœur », et il en ressortit tout bardé de convictions nouvelles. C'est une véritable volte-face.

Il fonde avec quelques jeunes gens une *Société catholique*, « pour la restauration, la régénération, le progrès des arts religieux. » Une *Revue du monde catholique* soutiendra la campagne du symbolisme médiéval contre les conceptions latines. Et voilà Barbey lancé, comme il le dit lui-même, dans une

Digitized by Google

*affaire industrielle*, à grand renfort d'éloquence ronflante et de prospectus minutieux ! Gare aux maisons concurrentes du quartier Saint-Sulpice :

« La société embrasse dans le cercle de ses opérations les bronzes, l'orfèvrerie, les ornements d'église, les vêtements ecclésiastiques et sacerdotaux, le linge d'autel, les broderies, les images, gravures et livres de piété, la librairie religieuse, la musique, la peinture et la statuaire sacrées, les décorations peintes et sculptées, les verrières, les autels, les chaires, les confessionnaux, les tapis, les stalles et les grilles de chœur, les orgues petites et grandes, etc., etc. ... »

Mais oui! Et s'il n'est pas au comptoir de la rue de Tournon, Barbey n'en fait pas moins l'article chasubles. Puis, toute chasublerie étant un foyer politique, notre gentilhomme devient président du Club des ouvriers de la Fraternité, qu'il dirige entre deux soutanes. « Où t'es-tu fourvoyée, Maximilienne de Syrène? » (1).

Nous sommes en 1848. On s'occupe d'élections. Barbey d'Aurevilly tient en mains les destinées de la France. Il écrit : « Mandez-moi l'opinion de votre province et son attitude! » Il écrit encore : « Combien me garantissez-vous de voix à Caen pour l'Assemblée nationale? »

Mais comme ses ouvriers font du bruit, et qu'ils ont lâché : « A bas les jésuites! », l'auteur des *Diaboliques*, grand admirateur de ces messieurs, se lève comme Jupiter foudroyant :

« Messieurs, je regrette de n'avoir pas comme Cromwell une compagnie de cottes de fer pour vous tomber dessus! (*Sensation prolongée.*) Comme il ne faut pas que le verbiage et les cris soient ici les vainqueurs, je déclare le club dissous. Sortons; le trimestre du local est payé; je m'en vais mettre la clef dans ma poche, pour qu'il ne serve pas de lieu d'aisances aux tribuns de cabarets. (*Tumulte épouvantable.*) »

Le Club des ouvriers de la Fraternité était dissous. La Société catholique s'écroulait. La *Revue du monde catholique* disparaissait. Et la situation redevenait « un abîme ».

(1) Le mot est de M. Grelé.

Digitized by Google

Mais enfin, notre Chouan avait en quelque sorte pris contact avec lui-même, avec le genre de talent et d'opinions qui convenaient à son costume. Il ne dirigera pas une armée régulière du catholicisme; il sera franc-tireur et mobile, chef et soldat. Et durant une quarantaine d'années, jusqu'à sa mort, il tiendra son rôle avec une frénésie inlassable, un courage, une abnégation et une inutilité admirables.

Il se rallie au régime du coup d'État et de la force, et voudrait donner des conseils à Napoléon III, avant de lui faire les plus amers reproches pour son utopie de l'empire libéral.

Catholique, il redevient Normand, il a une « vocation normande », et il se réconcilie avec les siens.

Écrivain, il inaugure à la *Mode,* il continue à l'*Assemblée nationale,* puis au *Pays,* puis au *Réveil,* puis au *Figaro,* puis au *Nain jaune,* puis au *Constitutionnel,* puis au *Gaulois,* cette série d'exaltations ou d'éreintements « majestueux » qui rempliront dix-sept volumes.

Il appelle cela : laver des assiettes. Disons plus justement : casser des assiettes.

Il est chassé de partout, car il compromet immanquablement ceux qui l'accueillent. Il en veut à l'Académie; il raconte la grandeur et la décadence du *Journal des Débats;* il aboie si hargneusement contre la *Revue des Deux Mondes* (1), que Buloz finit par sortir de ses gonds et qu'un procès s'ensuit.

Le défenseur de Barbey s'appelle Gambetta! Il improvise une brillante plaidoirie sur la liberté d'écrire, où il compare son client à Voiture!

Barbey bondit. « Monsieur, lui dit-il, vous m'avez comparé à Voiture, mais vous avez plaidé comme un fiacre. »

La cause est perdue. Et Villemessant, qui avait hospitalisé les diatribes du gentilhomme, lui laisse payer l'amende de 2,000 francs, en lui déclarant : « Comment voulez-vous gagner un procès avec une telle redingote! »

Ainsi, jusqu'à la fin de sa vie. Il en était résulté que ce

(1) « Cette revue a trente ans passés d'existence, des abonnés fossiles d'une fidélité de moutons antédiluviens, et elle rapporte, tous frais couverts 80,000 francs de rente à son directeur. »

Digitized by Google

homme, traité d'*idiot* sur les murs de Paris, était devenu sympathique à la jeune génération littéraire, révolutionnaire comme toute jeunesse. MM. Paul Bourget et François Coppée, qui n'étaient point encore catholiques, furent ses plus fameux thuriféraires. La *Revue blanche*, la *Plume*, le *Mercure de France* l'adoptèrent, puisqu'il était « irrégulier ». Edmond de Goncourt l'inscrivit, sans le consulter, sur les tables de son académie. Même des universitaires vinrent à lui, comme Ernest Havet, Caro, Fustel de Coulanges, voire Taine, mais non Ernest Renan! Et c'est dans un doux réconfort que ce « vieux paradoxe ambulant », selon l'épithète de Brunetière, trépassa le 23 avril 1889.

(*A suivre.*) ÉMILE GERARD.

Digitized by Google

# QUINZE JOURS DANS LE TYROL [1]

Poule, que la crainte des gendarmes travaille encore secrètement, ne sera rassurée complètement que lorsqu'ils auront passé la frontière au Fedajapass. Aussi, dès quatre heures du matin, dans la demi-obscurité, va-t-elle, en tâtonnant, réveiller son père, son oncle et son cousin, qui bâillent en bougonnant, trouvant l'heure un peu matinale; mais comme l'étape de la journée est longue, il ne sera peut-être pas mauvais d'en faire une partie avant la chaleur du jour.

Le sentier qui mène au col de Fedaja, traverse un bois de sapins, à proximité des petites stations d'un chemin de croix crépi à la chaux. La dernière chapelle, plus grande que les autres, semble prise de vertige et se colle aux parois verticales d'un gouffre que surplombe le glacier de la Marmolata et au fond duquel hurlent, en tournoyant, des eaux sauvages.

Depuis le départ de l'auberge, ils ont eu l'occasion d'apercevoir plusieurs fois devant eux, un petit vieux, à la démarche chancelante, qui les intrigue beaucoup. Comme il avance lentement, on l'a bientôt rattrapé et voilà que cette espèce de maniaque, sans autre préambule, leur expose, en les exaltant, les qualités extraordinairement nutritives du sucre! Il en grignote toute la journée, il s'en nourrit presque exclusivement, il en a les poches pleines.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 avril 1907.

Digitized by Google

Poule insinue qu'il le chipe aux différentes tables d'auberge où il passe; et c'est probable, car il a l'air si rapace et ses habits sont si rapés, qu'on se demande s'il ne voyage pas par économie!

Il a bien mauvaise mine et quoiqu'il prétende n'avoir que cinquante ans, il en paraît quatre-vingts. On s'empresse de le laisser en arrière, car il est crispant lui, son sucre et ses vertus nutritives. Henriette cependant a des remords, elle le trouve si minable qu'elle craint qu'il ne tombe en route et se demande s'il est charitable de l'abandonner ainsi.

La température, qui gêne beaucoup nos amis, reste très élevée, même à la Bambergerhaus où ils viennent d'arriver et qui est pourtant à 2,042 mètres d'altitude.

Un petit coup de vin ne se refuse pas dans de pareilles conditions, et pendant qu'ils vident leur verre, Poule, toujours au régime de l'eau, s'en va inspecter le local et trouve, appendu au mur, un avis, qui semble l'amuser beaucoup. On offre 20 couronnes à toute personne qui sauvera quelque ascensionniste en détresse, ou qui découvrira le cadavre d'un touriste quelconque; et elle va en riant proposer aux autres d'essayer de gagner la prime en découvrant le cadavre du vieux petit maniaque, qui passe précisément devant la maison, de plus en plus minable, mais sans s'arrêter toutefois, sa provision de sucre n'étant pas épuisée. Il semble agoniser; pour sûr que la journée ne se passera pas sans qu'on ait gagné la prime!

La troupe chemine à présent dans les prairies d'un haut vallon, sous le regard des champs de neige de la Marmolata; ils longent le petit lac de Fedaja, d'un vert émeraude et dont l'eau est si engageante qu'Henriette, qui s'est composé un costume de bain très pratique, n'alourdissant en rien son sac, ne peut résister à la tentation d'y faire la planche, à la grande déception de Poule qui voit retarder d'autant le moment de leur passage en Italie.

Cette baignade va prendre un certain temps et l'on décide de s'arrêter et de luncher sous l'abri en bois rustique de l'auberge *Valentini*, à deux pas de là. C'est un petit restaurant

Digitized by Google

primitif, tout italien, avec une cuisine à l'huile qui leur vaudra une digestion orageuse.

Le bain d'Henriette, qui a paru interminable à sa sœur, est enfin pris et l'on passe la frontière, la fameuse frontière italienne!

Poule pousse un long soupir de soulagement et a tout l'air de ne plus sentir la chaleur. Les autres sont obligés de s'arrêter à chaque instant, en quête d'un peu d'ombre, dans cette vallée de Pettorina, brûlante comme un purgatoire. Heureusement que la buvette de la Malga Ciapela se trouve là à temps pour prévenir l'imminente congestion qui les guette tous.

Un petit courant d'air frais vient du couloir de la Seraj di Sottoguda qui commence à quelques mètres de là. C'est un défilé rocheux, si resserré par endroit qu'on peut, en étendant les bras, en toucher les deux parois. L'eau du torrent, au-dessus duquel zigzague le sentier, est si cristalline qu'Henriette, si on ne l'en empêchait, y prendrait un second bain.

On pousse ainsi jusqu'à Rocco-Pietore, où l'on retrouve le petit mangeur de sucre, bien vivant, remplissant en cachette toutes ses poches du contenu des sucriers de l'auberge *Posta*, où la petite troupe se désaltère encore.

A Caprile, l'ingénieur n'a qu'une pensée, lire le télégramme qu'il s'est fait adresser à l'hôtel *Posta* et qui, hélas! n'y est pas arrivé. Mais par quelle ironie du sort, tous ces noms de Posta sont-ils donnés aux hôtels où l'ingénieur descend! Et pourquoi n'y a-t-il pas de télégramme? Tout à coup, il se frappe le front. C'est un trait de lumière. Au moment de lancer la dépêche, il n'a pas songé que Caprile était en Italie; l'adresse a donc été mal libellée. Il se précipite au bureau télégraphique pour se faire envoyer une autre réponse payée à Cortina, en Italie cette fois-ci, le mot Italie bien souligné dans le texte pour qu'il n'y ait plus d'erreur possible.

Pendant qu'il se repose à l'hôtel, en compagnie d'Albert, l'oncle Sibo et ses nièces, tout à fait entraînés, s'en vont encore admirer le beau lac d'Alleghe. L'éboulement du Monte Forca qui détruisit trois villages, lui donna subitement nais-

Digitized by Google

sance, en 1772, et les parois jaunes du Monte Civetta, éclairées par le soleil couchant, s'y reflètent maintenant en petites vagues d'or.

Le soir, à table, on fête l'anniversaire de l'ingénieur en vidant une coupe d'*Asti spumente* qui a pour résultat d'alourdir terriblement les jeunes filles. Elles se retirent bientôt dans leur chambre, tandis que les messieurs se font servir une seconde bouteille.

A ce moment vient s'asseoir en face d'eux un couple aviné, qu'ils prennent pour des Italiens. La femme ressemble plutôt à une cuisinière et le mari plutôt à un boucher; tous deux ont le nez terriblement rouge; et le peintre, certain de ne pas être compris, se permet, en marolien de Bruxelles, des plaisanteries d'un goût douteux sur le compte de la femme qui lui rappelle un ancien modèle d'atelier.

Tout à coup le boucher, cramoisi de colère, s'élance vers le peintre et en marolien aussi, lui jette les injures les plus grossières à la tête.

L'ingénieur et Albert se précipitent entre eux pour empêcher les voies de fait, la femme glapit en s'accrochant à son mari. Les deux antagonistes, entravés dans leurs mouvements, mais très surexcités, se provoquent en duel et se donnent rendez-vous pour le lendemain, à six heures du matin, dans la prairie le long de l'eau!

Le peintre est emmené par ses compagnons dans sa chambre, où ses nièces, réveillées par le bruit, se rendent à leur tour et essaient de calmer tout le monde en versant l'eau des carafes.

Petit à petit, on reprend son sang-froid et on envisage moins nerveusement la situation. Quelle malchance que cette rencontre avec ce Bruxellois! Le plus clair de l'histoire c'est que le peintre a un duel ridicule sur les bras. Mais il se rendra sur le terrain! L'honneur avant tout! Il n'en veut pas démordre!

L'ingénieur a beau lui dire qu'on ne se bat pas ainsi sans témoins choisis à l'avance, il s'obstine et se met au lit en

Digitized by Google

déclarant que le roi d'Italie lui-même ne pourrait l'empêcher de se battre!

C'est une nuit affreuse pour les jeunes filles!

* * *

Le sommeil dissipe les vapeurs capiteuses et porte conseil.

L'oncle Sibo n'a plus les mêmes idées sur son duel que la veille et se laisse assez facilement convaincre par son entourage de ne pas donner suite à cette sotte équipée.

Il s'agit maintenant de filer à l'anglaise pour ne pas rencontrer le boucher et, dès 5 heures du matin, on part à l'ascension du Nuvolau, le peintre jetant un regard oblique sur la prairie fatale où aurait dû se faire la rencontre.

Quel soulagement de se trouver hors de ce Caprile de malheur! Ils pressent le pas pour augmenter la distance qui les en sépare.

Arrivés au joli village de Selva, où la grand'route finit, ils s'engagent dans le chemin muletier et le peintre s'y sent encore plus loin des atteintes du terrible matamore.

C'est un jour radieux, mais qui sera chaud, car déjà le soleil est ardent. Qu'importe après l'algarade d'hier soir, tout leur semble bon!

Le chemin, pavé grossièrement, monte entre deux haies, assez haut au-dessus du ruisseau. On aperçoit bientôt, au loin, le *Rifugio in Som le Crepe* où ils comptent reprendre haleine, car ils ont couru comme des dératés, de peur d'être rejoints.

Les jeunes filles ont pris les devants et quand les hommes arrivent au petit restaurant du Refuge, le peintre est suffoqué en trouvant ses nièces, inconscientes de leur bévue, ayant lié conversation avec la femme du boucher!

C'est invraisemblable, il doit avoir la berlue! Et le duel alors? Il n'a pas rêvé cependant!

Mais voilà : le mari, qui lui aussi a redouté de se rendre sur le terrain, s'est esquivé de l'hôtel au petit jour, en compagnie de sa femme, pour ne pas être aperçu par son ennemi, et

Digitized by Google

maintenant, ils se retrouvent en face l'un de l'autre au moment où ils espéraient ne plus jamais se rencontrer.

La situation est des plus embarrassantes!

Pour se tirer d'affaire, on fait, de part et d'autre, semblant de ne s'être jamais vu et on se sépare le plus vite possible.

Toute l'excursion est gâtée, se dit le peintre; ils suivent la même route que nous, on se rencontrera à chaque détour du chemin. Cependant le sentier s'élève le long de roches escarpées et les mène au Sattel, où tout d'un coup se déploie, à perte de vue, un entassement formidable de rochers énormes, fendillés, entaillés, crevassés, déchiquetés, une gigantesque pétrification, un cauchemar de pierres! Ils n'en ont jamais vu autant de leur vie!

Comme ils doivent repasser par les mêmes lieux, en redescendant du sommet, ils déposent à l'ombre d'un « cairn » leur bagage qu'ils reprendront au retour, et, allégés de ce fardeau, pesant lourd par cette température sénégalienne, ils grimpent jusqu'à la Sachsendankhütte, où ils tombent de nouveau sur leur bête noire.

La femme du duelliste, fourbue, écroulée, la tête et les bras allongés sur une table, se plaint bruyamment de la soif, et est enfin soulagée par un verre d'eau minérale qu'Henriette lui offre, sans se douter qu'elle secourt et ranime la cause première du désastre de Caprile!

Les deux adversaires continuent à s'ignorer et le couple marolien disparaît bientôt, laissant le champ libre à nos amis. Ceux-ci s'installent autour d'une table à l'extérieur, devant un panorama inoubliable :

C'est un enchevêtrement inextricable de masses dolomitiques jusqu'aux recoins les plus reculés de l'horizon. On dirait que toutes ces roches se font la guerre, qu'elles en sont venues aux mains et que la mêlée a été générale.

Les unes ont été culbutées, définitivement terrassées, comme après une bataille perdue. D'autres sont moins maltraitées, mais toutes ont souffert. Des vallées entières sont encombrées, jusqu'à mi-hauteur des débris de l'armée vain-

Digitized by Google

cue : un amoncellement inouï de quartiers de roc ! Un vrai Sedan de pierres ! Ce qui reste de valide, se hausse au-dessus de ces ruines et semble encore agité par un désir de révolte, il suffirait de peu de chose pour que l'émeute reprenne, et tout cela, sous le soleil de midi, prend des teintes d'un gris cendré, d'un gris d'argent, d'un gris spécial, transparent, surnaturel !

Comme on est bien, se dit le peintre, loin des énergumènes qui pour un rien vous prennent à la gorge et vous étrangleraient ! Et pendant qu'ils attendent les mets commandés, entourés des milliers de bouteilles vides allignées méthodiquement en tas, Albert tourne et retourne une pièce d'argent autrichien et ne peut assez admirer le courage de l'empereur qui, en effigie, consent à se rendre souverainement ridicule, c'est le cas de le dire, en se laissant mettre sur la tête une couronne de lauriers avec le petit ruban noué dans la nuque. Cette coiffure niaise lui rappelle ces dîners où, au dessert, on tire des papillotes et où les vieux messieurs se mettent des bonnets en papier sur la tête et se rendent ainsi lamentablement grotesques !

A la descente au Sattel, la « honte du Tyrol » jette un cri de déception comique à la vue de son bagage retrouvé à la place où elle l'a laissé. En son for intérieur, elle avait caressé l'espoir d'en être délestée par quelque voleur de grand chemin !

La route se poursuit gaîment ; on passe à côté des Cinque Torri, cinq tours, formant groupe, dont l'une s'est écroulée et gît brisée en gros tronçons, à côté de ses compagnes plus résistantes.

Deux bœufs attelés viennent à leur rencontre en s'épuisant à traîner, sur l'espèce de montagne russe qu'est le chemin, un char à claire-voie. Henriette, qui a appris un peu d'italien en vue de ce voyage, entame une conversation petit nègre avec le vieux conducteur. Il s'en va plus haut, dans les Alpes, chercher un chargement de foin et comme elle lui demande le chemin le plus court pour descendre sur Cortina, il indique un

Digitized by Google

sentier peu battu qu'Henriette hésite à recommander à ses compagnons, mais que le peintre impose à toute la bande.

On s'égare bientôt complètement.

Ce n'est, d'ailleurs, qu'un petit nuage dans un ciel toujours serein et bientôt on retrouve le bon chemin et la bonne humeur.

Sur la grand'route que leur sentier vient de rejoindre, titube, dans un nuage de poussière, l'obsédant couple marolien, ivre comme toute la Pologne, la femme donnant la main à un guide qu'ils ont engagé en route et dont l'état d'ébriété fait concurrence au leur. Ils s'engouffrent tous les trois dans le premier débit de boissons qu'ils rencontrent, rendant ainsi la voie libre.

Le pays que nos amis traversent à présent, sans avoir la grandeur sauvage et parfois inquiétante des contrées parcourues jusque-là, offre des lignes si nobles, des avant-plans si calmes, le style en est si pur, une telle fraîcheur l'enveloppe, qu'ils se sentent remués jusqu'au plus profond de leur être!

Des grands prés d'un vert éblouissant, aux tons rares, où ruminent des vaches couchées, descendent en pente douce jusqu'au rebord de vallées qu'on soupçonne sans les voir. De sombres pins, disposés en groupes et suffisamment distants pour laisser deviner entre leur tronc des lointains mystérieux, s'échelonnent le long de ces pentes et descendent avec elles, sur un fond de montagnes mauves, dans la rose fluidité de l'air.

Émouvante pastorale qui évoque en eux le grand nom de Segantini!

Arrivés à Cortina, l'ingénieur, très nerveux, se plaint amèrement au propriétaire de la villa Appolonia où il sont descendus, de ne pas y trouver son télégramme. Il avait cependant bien stipulé : Cortina en Italie!

— En Italie?

— Oui.

— Ah, voilà, Cortina est en Autriche!

— Comment ça, en Autriche! Caprile, dont je viens, est en Italie cependant; j'en ai fait la triste expérience!

Digitized by Google

— Parfaitement. Vous avez passé la frontière entre les deux localités.

— Vraiment ! Pas de chance ! Alors je vais de ce pas envoyer une dépêche à Schluderbach ou à Misurina, en Autriche cette fois-ci, n'est-ce pas ?

— Non pas ! en Italie, Misurina est en Italie, vous repassez demain la frontière.

— Encore une fois ?

Et sur ce, il court au bureau télégraphique, lancer une dépêche pour Schluderbach en Italie !

Ah ! malheur ! pourquoi l'hôtelier n'est-il pas à ses côtés pour lui apprendre que Schluderbach est en Autriche, quoique Misurina soit en Italie, et que ses compagnons et lui passent demain deux fois la frontière !

* * *

Une chaleur lourde et accablante règne dès le matin.

Les jeunes filles, qui désirent visiter l'exposition permanente d'intertia et de filigranes, ont obtenu de ne partir qu'à dix heures.

Chacun va donc flâner de son côté.

Le peintre, attiré par des sons d'orgue dans l'église, pousse la porte capitonnée qui grince et ronfle en se rabattant sur lui.

Il se trouve tout à coup dans la fraîcheur moite de la grande nef de marbre.

L'orgue s'est tu, l'église est vide, ses pas sonnent creux sur les larges dalles qui suintent l'humidité et devant lui, sur un autel latéral est posé une grande bière en verre, laissant voir derrière ses vitres, un squelette de saint, couché sur un coussin brodé ; la tête dans les mains, le visage mystérieusement caché par un voile opaque, il a les mains et les doigts de pieds couverts de bagues et les os de tout son corps entourés de galons d'or et de clinquant qui lui donnent un aspect barbare. Il dort paisiblement et l'on se garde de faire du bruit, de peur de



Digitized by Google

troubler son sommeil. S'il s'éveillait pourtant et se mettait à parler, quelles choses étranges il dirait peut-être!

Plus loin, sur un autre autel, s'étagent de longs bocaux fermés à l'émeri, contenant des ongles, des cheveux, des dents, des doigts de bienheureux conservés dans l'alcool et qui font involontairement songer à un musée d'anatomie, ou encore aux boîtes de conserves de Chicago!

A dix heures, chacun est à son poste; les jeunes filles chargées de menus objets inutiles mais encombrants, achetés à l'exposition, et Albert un bouquet de *Vergiss mein nicht* à la boutonnière.

On monte vers Tre Croce, dans une chaleur de haut fourneau. La réverbération du soleil sur le sable blanc de la route donne l'ophtalmie et comme ombrage on n'a que des manches à balai plantés du printemps dernier. Quand par hasard un arbrisseau un peu moins dépenaillé donne une ombre grande comme un mouchoir de poche, on se dispute pour s'y mettre un instant. L'air est embrasé; le recroquevillement des écorces de la sapinière prochaine éclate en un bref craquement dans le feu de l'atmosphère et le ciel chauffé à blanc amoncelle de lourds nuages, chargés d'électricité.

L'enfer du Dante serait un lieu presque agréable à côté de cette vallée de Bigantina; et on se demande ce qui adviendrait si la Providence, sous la forme de la petite buvette de Laretto, n'était venue à point pour conjurer l'insolation générale.

Il est temps, en effet: l'ingénieur n'est plus qu'une masse boursoufflée et violette, faisant eau de toutes parts, et le peintre ne vaut guère mieux : la langue lui pend de la bouche et les yeux lui sortent de la tête.

Un peu décongestionnés, les compagnons reprennent leur calvaire et arrivent dans un état relativement présentable aux trois croix du col, où règne devant l'hôtel, à l'heure du midi, une grande animation et où sévit un concert de musiciens ambulants des deux sexes.

Dans le livre des étrangers où Poule est allée mettre son

Digitized by Google

nom, elle découvre la preuve du passage des Durand-Moutard, qui sont partis de l'hôtel ce matin même.

Un petit orage d'opéra comique éclate alors, avec des bruits de plaque de tôle secouée en guise de tonnerre et des éclairs truqués. Il suffit à retenir un moment nos voyageurs ; mais comme tout orage de théâtre, il ne dure que quelques instants et ils repartent pour le lac Misurina, où le grand hôtel construit sur ses bords leur gâte complètement le paysage.

La Société pour la protection des sites battait la campagne, le jour où elle a permis un tel vandalisme. A cette grande boîte percée de trous, aux allures de caserne, il ne manque que les hautes cheminées pour ressembler en tous points à une usine à vapeur d'un centre industriel important. Elle occupe tout le fond de la vallée ; on ne voit plus qu'elle et on la voit double, car les eaux du lac, qui dans son voisinage fait songer à un réservoir à pétrole, la reflètent entièrement.

A l'autre extrémité du tang, un monsieur et une dame sont assis sur une valise.

« Tiens les Durand-Moutard » ! et l'on fraternise à nouveau.

La mésaventure du Schlern ne paraît pas avoir fait perdre sa belle humeur au petit bonhomme. Il exerce en ce moment sa verve aux dépens des belles-mères en général et de la sienne, qu'il n'a jamais connue, en particulier.

Il voudrait les fourrer toutes dans cette grande prison qui lui gâche la vue. Quelle punition pour l'hôtelier !

Cependant Henriette propose un bain dans le lac à toute la compagnie.

Le mari d'Adélaïde se récuse ; s'il se noyait, sa femme aurait trop de veine ! Albert, qui a une peur innée de l'eau, lui tiendra compagnie et l'ingénieur, qui vient de faire un repas, doit renoncer aussi aux ablutions. Mais au grand étonnement de toute la société, Mme Durand-Moutard accepte la proposition et se met à chercher dans la fameuse valise, un vieux peignoir blanc qui lui servira de costume de bain.

On se déshabille dans le bois, derrière une petite colline à l'abri des regards indiscrets des excursions Cook, défilant sur

Digitized by Google

la route en troupeaux serrés, et l'on peut voir bientôt Adélaïde donnant la main au peintre en caleçon, s'avancer dans l'onde à pas prudents en poussant des petits cris de pintade effarouchée, son peignoir faisant ballon à la surface de l'eau.

Un coup de sifflet strident fait se retourner toute la compagnie!

En face, de l'autre côté de l'eau, une espèce de garde forestier, en uniforme, leur fait des signes impératifs; ils ont à déguerpir immédiatement. Défense de se baigner à cet endroit!

C'est un sauve-qui-peut général, on glisse sur les cailloux moussus dans l'affolement de la fuite! Ceux qui sont restés sur la berge, se sentant hors de cause, s'esclaffent et se mettent à siffler aussi, pour augmenter le désarroi.

Il reste entendu que les Durand-Moutard accompagneront leurs amis jusqu'à Schluderbach. On se remet en route, Albert, toujours galant, remplaçant Adélaïde à l'une des extrémités de la nouvelle canne, et on parvient ainsi à la frontière autrichienne où de grands poteaux explicatifs font sur l'ingénieur l'effet d'une commotion électrique.

« Comment, Schluderbach est en Autriche! » mais alors son télégramme ne lui parviendra pas! Et, en effet, rien à l'hôtel Sigmundsbrunn, où il se l'est fait adresser!

C'est la dernière goutte d'eau qui fait déborder le vase! il ne peut rester plus longtemps dans cette incertitude; tout peut être arrivé en son absence! Poule a beau crier que sa carrière est brisée si l'on ne continue pas le voyage, il ne veut rien entendre et part demain pour Bruxelles!

Son beau-frère lui donne raison, il retournera avec lui.

Henriette est profondément déçue, elle qui comptait si bien développer ses dispositions naturelles d'alpiniste, sur les glaciers de l'Ötzthal, où ils devaient excursionner pendant huit jours encore. Les calembredaines de Durand-Moutard elles-mêmes sont impuissantes à la dérider.

Poule boude et le coucher est lugubre!

***

Digitized by Google

Le dernier jour d'un condamné! C'est ainsi que Poule intitule sa journée d'adieu au Tyrol !

Dans le train qui les emporte les yeux demi-clos, elle revoit en esprit tout son voyage :

La petite affiche blanche du funiculaire de l'Uetliberg, les colonnes de secours de l'Ofenpass, l'affaire de l'ours, la perte de son poignard, la dame de la Tabarettawand, la fugue d'Albert, leur arrivée à Bad-Ratzes au son du cor, la valise des Durand-Moutard, la tourmente de neige au Schlern, les faux de la Cölnerhütte et la prime du petit monsieur au sucre, le duel de l'oncle Sibo, le bain dans le lac Misurina et cette stupide correspondance de son père qui fait rater toute la fin de cette belle excursion !

C'est vraiment trop bête !

Albert, lui aussi, repasse dans sa mémoire les faits saillants de son voyage, il revoit les miss poitrinaires de Davos, les « zimmermädchen » de Cierfs et d'ailleurs, et surtout son entolage à Méran qui lui donne encore la chair de poule!

En face de lui, une jeune femme est assise avec un enfant à côté d'elle. Le petit, aux yeux pétillant de malice, peut avoir cinq ou six ans, et comme le train longe maintenant des prés tout fleuris de reines-marguerites, de gueules-de-lion, de bistortes et de compagnons-blancs, il l'entend demander à sa mère : « Qui a mis ces petites fleurs ici, dis, maman ?

— Le bon Dieu, mon mignon.

— Ah ! maman, les petits enfants qui meurent vont au ciel, auprès du bon Dieu, dis ?

— Certainement, mon chéri !

— Ils restent toujours au ciel, toujours, toujours, dis ?

— Oui, certes.

— Ah ! »

Et puis après un moment de réflexion :

« Mais quand on aura été très sage, pendant très longtemps, est-ce qu'on ne pourra pas en sortir une fois, du ciel, dis, maman ? »

Le sifflet de la locomotive l'empêche d'entendre la réponse

Digitized by Google

et Albert pense maintenant à ce paradis dont chaque homme a une conception si différente; et de nouveau il se perd dans le monde des rêves.

Il réfléchit tant et si bien que ses idées se brouillent et qu'il éprouve comme une hallucination dans la veille. Il rêve qu'il est sur un plateau rocheux, entouré de glaciers. Son oncle Sibo sur un piédestal est déguisé en soldat romain; les jambes nues, un bouclier au bras, avec ses armoiries : un ours qui danse à la corde, gravées sur le métal. Il a une lance à la main et se bat en duel avec Cieske, le gros charcutier de la Montagne aux Herbes potagères, qui se défend à coups de tripes!

Comme témoin, l'ingénieur métamorphosé en borne postale, avec des bras tenant une corne d'abondance, d'où s'échappent des pièces d'or qui payeront les frais des télégrammes.

Et le charcutier occis est emporté sur une des civières vides de Cierfs; tandis qu'une auréole se forme au front du peintre avec ces mots : « Honneur au courage! » et qu'une théorie de jeunes bacchantes, sommairement vêtues, toutes ayant les traits de M^lle^ Kaberdousky, dansent autour du piédestal une ronde échevelée en lui faisant la nique à lui, Albert!... Insensiblement la vision s'imprécise, s'efface et glisse dans le néant.

Il se réveille étonné d'être prosaïquement assis dans un wagon de chemin de fer qui l'entraîne vers Bruxelles.

Il voit défiler les villages aux clochers pointus, les châteaux romantiques bâtis sur les rochers, les cascades, les chalets, les vallons boisés, les glaciers, les gorges profondes; il franchit les viaducs et s'engouffre dans les tunnels; et puis ce sont encore des montagnes, encore des vallées et il y en a tant qu'on ne regarde plus, fatigué d'admirer! Et les villes succèdent aux villes : Innsbruck, Bregenz, Constance, Bâle, Strasbourg. Et les montagnes deviennent collines et les collines, plaines!

On l'avait presque oublié, le pays plat!

Le peintre, à son retour, recevra par la poste son Baedecker, retrouvé à Champ-Loeng par un étudiant de Metz et aima-

Digitized by Google

blement renvoyé à l'adresse marquée sur la couverture, tandis que l'ingénieur verra arriver à la queue leu leu, quinze jours durant, cartes, lettres et télégrammes adressés, sur les indications du patron, toujours vingt-quatre heures trop tard, par le comptable de l'usine et ayant vagabondé par tout le Tyrol de hutte en hutte et d'hôtel en hôtel comme une longue queue de cerf-volant!

Et c'est ainsi que se termine ce beau voyage, « dont on parlera bien longtemps sous le chaume ».

SIMON FREDERICQ.

Digitized by Google

## CHOSES DE FLANDRE

# A PROPOS DE QUELQUES LIVRES RÉCENTS[1]

VLAAMSCHE OOGST, *Proza en Poëzie van hedendaagsche Zuid-Nederlandsche Schrijvers*, bijeengebracht door AD. HERCKENRATH. Amsterdam S. L. Van Looy.

ALBRECHT RODENBACH, *Gudrun*. Tweede druk naar het handschrift, door AD. HERCKENRATH. Amsterdam, S. L. Van Looy.

GUSTAAF VERMEERSCH, *De Last*. Roman in twee deelen. Bussum, Van Dishoeck.

CYRIEL BUYSSE, *In de Natuur*. Bussum. Van Dishoeck.

GUSTAAF D'HONDT, *Van Simpele Menschen*. Amsterdam, Van Holkema et Warendorf.

CYRIEL BUYSSE, *Het Bolleken*. Bussum, Van Dishoeck.

Prof. AUG. VERMEYLEN, *De Wandelende Jood*. Bussum, Van Dishoeck.

Il est beaucoup plus difficile qu'on ne l'imagine pour un *outsider* de se rendre compte du mouvement actuel des lettres flamandes en Belgique. Il

(1) Il se manifeste depuis quelque temps un mouvement très intéressant dans le domaine de nos lettres flamandes. Si l'on tient compte de l'activité déployée en Hollande, on arrive à reconnaître l'existence d'une littérature « néerlandaise » dont les productions, pour n'être pas toutes des chefs-d'œuvre, méritent cependant plus qu'une rapide mention. Il ne peut être question de vouloir écrire au jour le jour l'histoire de la littérature flamande d'aujourd'hui, ni d'apprécier d'une manière qui puisse paraître définitive, l'ensemble de sa floraison; il peut être utile pourtant de signaler ici, peu de temps après leur apparition, et pour autant que faire se peut, d'analyser avec quelque détail, les œuvres qui semblent douées d'un certain mérite.

La revue que nous commençons aujourd'hui, devra bien comprendre quelques livres parus avant 1906 et qu'il était impossible d'exclure, nous espérons pouvoir la continuer, la compléter et, autant que possible, la tenir à jour. J. L.

Digitized by Google

faut une initiation assez longue et difficile à acquérir. On ne s'attendra donc pas à ce que nous nous posions ici en oracle. Pour bien des raisons que nous démêlerons et exposerons peu à peu ici, nos lettres flamandes constituent quelque chose comme un domaine fermé. Elles sont constituées par une série de groupements plutôt jaloux l'un de l'autre, plutôt exclusifs et — il faut bien le dire — appliquant parfois la formule de l' « admiration mutuelle ». C'est le malheur de tous les mouvements d'art jeunes, surtout dans un pays d'une intellectualité aussi spéciale que la nôtre.

***

Lors de l'apparition de *Jezus de Nazarener* (1) il paraissait qu'un autre Vondel nous était né, il a fallu en rabattre. Le roman *De Last* (Le fardeau), de Gustaaf Vermeersch, que nous analyserons plus loin, a éveillé, lui aussi, de grandes espérances. L'œuvre suivante, *Maunenwettere*, a été loin de les réaliser.

Il semble donc que pour beaucoup on soit encore à la période des « débuts glorieux », c'est-à-dire à une époque d'inexpérience et d'incertitude. Il n'y a pas encore dans la Flandre une élite dûment avertie et mise en garde par son habitude de certaines lectures d'une certaine « tonalité » contre les surprises doublement fâcheuses (pour le public et l'auteur) de ces engouements subits. La presse périodique ou quotidienne n'exerce peut-être pas encore avec assez de rigueur et de compétence son métier de vigie ; enfin les applaudissements de chapelle se font entendre bien haut.

Pourtant certains talents se sont affirmés récemment : Cyriel Buysse est devenu un grand romancier flamand et ses dernières œuvres sont profondément mûries.

Comment s'affirme la vitalité des lettres flamandes ? Plusieurs petites — et grandes revues —, peu d'hommes de lettres ou de littérateurs proprement dits, mais énormément d'activité et d'ambition littéraire, des naïvetés qui déconcertent et de vraies, d'admirables trouvailles, tout cela joint à un esprit de particularisme très prononcé et à l'emploi jusqu'à l'abus — du dialecte et des archaïsmes ou des termes de terroir, complique singulièrement la tâche de quiconque n'a pas été formé dans ce milieu même.

A quels éléments, en effet, peut-on se fier ?

Ce n'est pas à l'académie flamande qui couronne des mémoires et fait une

(1) RAFAËL VERHULST, *Jezus de Nazarener*. Anvers, G. J. et E. Jansens, Carnotstraat, 1904.

Digitized by Google

œuvre souvent utile d'étude des dialectes et le dépouillement des archives, mais n'exerce absolument aucune influence sur les lettres.

Ce n'est pas non plus aux défenseurs acharnés de la thèse « flamingante ». Ils sont, avant tout, eux, utilitaires et pratiques. Au point de vue littéraire, leur admiration retarde souvent d'un quart de siècle. Ils désirent avant tout que le flamand soit cultivé et développé, ils préfèrent les œuvres très simples et très abondantes, celles de la tradition de Henri Conscience (*hij leerde zijn volk lezen*), c'est-à-dire des œuvres dont la rapide, aisée et large diffusion sert directement leurs desseins. De plus, ils se défient des écrivains qui, par instinct artistique — ou autrement —, recourent au dialecte. Car il existe bel et bien une « question des dialectes » dans les milieux flamands actuels.

Cependant, la jeunesse des écoles lit et aime les jeunes écrivains flamands et hollandais et beaucoup de petits jeunes gens que je vois autour de moi, éprouvent pour leur littérature actuelle un vif enthousiasme.

Le peuple compte à peine, moins encore ici qu'ailleurs — il y a dans l'arrondissement d'Eecloo 37 p. c. d'illettrés —, la classe bourgeoise des villes lit dix, sinon vingt fois plus le français que le flamand.

On le voit, à côté de facteurs favorables, il y en a qui le sont moins; la production littéraire constitue encore dans l'ouest de la Belgique quelque chose comme une conquête, en même temps que la saine affirmation de vitalité de la langue et de la race.

Heureusement les jeunes littérateurs ont ici la foi qui transporte les montagnes; heureusement aussi la clientèle de la Hollande leur a, depuis quelques années, donné un public important et le public flamand a suivi.

Car l'engouement de la Hollande pour la littérature flamande actuelle est indéniable. Il est justifié pour une grande part, il est aussi, qu'on me permette de l'ajouter, quelque peu fait de caprice et de snobisme.

***

L'histoire de cette littérature flamande depuis 1830 n'est pas encore faite; le livre du professeur Hamélius n'en constitue encore qu'une esquisse et la mauvaise brochure que M. Edw. Coremans a publiée en flamand, en français et en anglais, et qui, originairement, devait figurer à l'Exposition de Saint-Louis, a tous les défauts d'un panégyrique officiel, sans coloris, sans netteté, sans aucune audace.

Pour ma part, je préfère l'anthologie (1) que l'inlassable Pol de Mont

(1) J'ai déjà eu l'occasion de signaler ce livre : *Verzen van Noord en Zuidnederlandsche dichters*, bijeengebracht door Pol de Mont (1875-1904). Zwolle, Tjeenk Willnik.

Digitized by Google

vient de publier dans sa seconde édition ; mais à ceux qui voudraient spécialement s'attacher aux choses flamandes actuelles, il faudrait recommander une autre anthologie dont je voudrais dire ici quelques mots : *Vlaamsche Oogst* (1) (récolte flamande), qui nous donne une série de fragments empruntés à la revue *Van Nu en Straks* et refait rapidement l'histoire des lettres flamandes de 1890 à 1905.

Il n'y faut pas chercher autre chose, et ce qui n'appartient pas à cette chapelle littéraire a été complètement mis de côté. En outre, en affirmant que leur influence avait été considérable, les auteurs de cette anthologie, qui sont des membres même de ce groupe, ont cru que le moment était venu de dégager la signification historique de ce mouvement.

A n'en pas douter, il y a là quelque chose d'un peu naïf et téméraire, mais d'instructif aussi pour nous, et c'est ce qui me pousse à relire, la plume à la main, l'introduction historique qui précède ce volume.

***

Le mouvement dont il s'agit commence en fait avec la revue *Van Nu en Straks*, fondée en 1893 par Cyriel Buysse, Emmanuel de Bom, Prosper van Langendonck et Auguste Vermeylen. La première livraison parut en avril 1893. Je me suis plu à rechercher l'âge des fondateurs de cette revue : Buysse, le grand homme de tout ce mouvement, avait 34 ans ; Van Langendonck 32, De Bom 25 et Vermeylen 21. Mais à 19 ans déjà, Vermeylen avait fondé avec deux amis une petite revue flamande. Il était étudiant alors, tandis que Van Langendonck était employé au ministère. Pour aucun d'entre eux, la littérature n'était ni un passe-temps, ni un tremplin.

Le début de l'œuvre du prêtre génial Guido Gezelle date de 1858 ; avec lui, Hugo Verriest et Rodenbach, les lettres flamandes comptaient, vers 1880, trois âmes de grands poètes.

Mais Guido Gezelle se tut longtemps, Verriest cessa de produire et Rodenbach mourut en 1880. Il s'écoula, entre 1880 et 1890, une période sans grandeur et sans espoir. On imitait Conscience, on imitait Ledeganck, on manquait de spontanéité et de sincérité. Ou plutôt, une évolution s'était

(1) *Vlaamsche Oogst*. Proza en Poëzie van hedendaagsche Zuid-Nederlandsche schrijvers, bijeengebracht door AD. HERCKENRATH. Amsterdam, Van Looy.

Signalons aussi les ouvrages analogues :

*Een Pic-Nic in Proza* (2 volumes de prose des écrivains du *Nieuwe Gids*). Amsterdam, Van Looy ; la sélection de STIJN STREUVELS, dont l'œuvre fut couronnée au concours quinquennal de littérature flamande : *Bloemlezing uit de werken van Stijn Streuvels*. Anvers, Smeding, et un choix de GUIDO GEZELLE, *Verzen*, 3 volumes, chez Smeding à Anvers.

Digitized by Google

produite dans le peuple, que la littérature ne reflétait plus, elle ne disait ni ses haines, ni ses révoltes, ni ses espérances.

On sent bien que, pour raconter l'histoire de toutes les tentatives isolées, pour rompre avec cette littérature factice et l'indifférence populaire, il faudrait de véritables mémoires.

Pol de Mont usa son beau talent de poète à toutes les besognes d'orateur, de nouvelliste et de critique d'art. Son influence sur la formation d'une bourgeoisie flamande éclairée a été énorme et il a suscité l'éclosion de toute une floraison de talents.

Entretemps, en Belgique comme en Hollande, comme en France et ailleurs, 1890 marquait un tournant pénible en littérature.

Partout les jeunes se révoltaient ; *La Jeune Belgique* se créait chez nous comme *De Nieuwe Gids* en Hollande. Il n'était guère aisé de donner des directions.

On chercha cependant à rattacher les tendances littéraires flamandes à la tradition populaire et sincère de Guido Gezelle et de A. Rodenbach ; on y joignit une profonde sympathie pour les problèmes sociaux si angoissants et c'est dans ce sens qu'on orienta la revue *Van Nu en Straks*.

Vers la même époque, et après un silence de trente ans, Guido Gezelle se remettait à publier et Hugo Verriest lui-même sortit de sa retraite. Et ainsi s'établit comme une collaboration extrêmement féconde entre les jeunes et les vieux. Surtout, on renonça, une fois pour toutes, aux imitations allemandes ou hollandaises et on voulut être sincèrement flamand.

Puis vinrent les renforts, et parmi ceux-ci Stijn Streuvels a acquis déjà une réputation européenne. Puis, la cause étant définitivement gagnée, d'autres groupements se fondèrent et d'autres revues naquirent. Les conséquences de ce mouvement, ce fut un réveil très intéressant des lettres flamandes. Nous aurons l'occasion de le constater dans le courant de cette revue. Actuellement on assiste à l'éclosion de toute une série de talents pleins de promesses pour l'avenir. Il importe cependant de ne rien exagérer et de se rappeler que s'il y a ici des tendances précieuses, des bonnes volontés innombrables et beaucoup d'espérances éveillées, malgré tout, nous sommes encore dans une période de crise et qu'on ne peut, sans témérité, se laisser aller à faire des prophéties.

***

Nous l'avons dit plus haut, il règne, en Flandre, un désaccord, ou du moins un malentendu, dans l'opinion publique quand il s'agit de juger certains littérateurs et certains poètes. Le groupe éclairé des flamingants déplore que de si beaux talents se déploient sans rien apporter de pratique à la régénération de la Flandre, pour aider à l'établissement et à la géné-

Digitized by Google

ralisation du néerlandais littéraire. En un mot, on est très divisé sur la place à accorder aux West-flamands.

J'ai montré quelles difficultés il y avait là pour un *outsider* à prendre parti. Que l'enthousiasme souvent exprimé pour les West-flamands ne comporte pas à l'heure actuelle un peu de snobisme, c'est ce que personne n'oserait soutenir. Cependant, toute exagération mise à part, il y a là une activité littéraire qui mérite d'être connue, et il serait séant par exemple qu'on ne confondît pas chez nous le poète flamand de *Gudrun* avec son homonyme de *Bruges la Morte* ou de *Chambres closes*. Aussi faut-il être reconnaissant au jeune poète gantois A. Herckenrath, et à l'éditeur d'Amsterdam, S.-L. Van Looy aux soins de qui nous devons une nouvelle édition de *Gudrun* : l'œuvre vaut qu'on en parle en Wallonie comme en Flandre.

***

Albrecht Rodenbach naquit à Roulers en 1856, y étudia au petit séminaire, sous Hugo Verriest, fut étudiant en philosophie et en droit à Louvain et mourut en 1880, il n'avait pas 24 ans. Sa biographie enthousiaste a été écrite par son ancien maître Hugo Verriest. Elle nous apprend peu de choses. Que dire d'ailleurs d'un homme qui n'eut pas le temps de vivre, qui mourut en laissant son œuvre à peine entamée et qui emporta des dons de poète si prodigieux ! Mieux vaut, semble-t-il, relire son œuvre ébauchée, en noter la beauté réelle en dépit de certaines inexpériences ; chacun sentira alors quelle perte fit la poésie flamande en le perdant.

***

Je ne puis m'attarder sur la préface de *Gudrun* (1) datée de Louvain 1879, elle constitue un document qui mériterait une étude spéciale dans l'histoire du mouvement flamand. Causes, grandeurs, servitudes et iniquités du flamingantisme, rôle de la langue dans la civilisation, question du dialecte west-flamand, tous ces problèmes y sont ébauchés, mais l'état d'abaissement où est tombé le flamand et l'indifférence ou l'hostilité des classes cultivées des Flandres pour leur langue arrachent au jeune poète des plaintes amères.

Dieu veuille améliorer tout cela, dit-il, mais moi je ne sais pas comment il s'y prendra.

Aussi la haine du Français vain, élégant et beau parleur, l'amertume de voir la langue flamande honnie et méprisée, le secret espoir de restaurer

(1) Albrecht Rodenbach, *Gudrun*. Tweede druk herzien naar het handschrift door Ad. Herckenrath. Amsterdam, S.-L. Van Looy.

Digitized by Google

le germanisme vainqueur en face du *Gaulois* détesté, sont-ils pour quelque chose dans le choix du sujet de *Gudrun*.

Il faut chanter la grandeur de l'ancienne Flandre, stigmatiser tous les faux-frères qui se laissent charmer par la civilisation française, exalter comme des vertus purement germaniques la constance, le respect de la foi jurée, la grandeur d'âme, l'amour farouche de son pays.

*Gudrun*, c'est la jeune princesse, fille d'empereur, fiancée de roi, qu'un aventurier gaulois a réduite à l'esclavage; c'est la Flandre humiliée, que Herwig, le roi de la mer, le chef des Viking sauvera. Pour peindre son amour de la mer, son culte pour son pays, son admiration pour la vierge flamande, Rodenbach a trouvé des accents incomparables et le prologue où il expose son rêve d'une Flandre régénérée est dans toutes les mémoires. Il était inévitable, d'autre part, que le drame en lui-même comportât des faiblesses et des inexpériences.

Donc, Carausius, le chef des marchés de Bretagne, l'allié de Rome, s'est fait nommer empereur par ses troupes. C'est lui qui va restaurer l'indépendance du Moerland.

Gudrun, fille de Carausius, est promise au légat romain Allectus, mais elle aime le viking Herwig.

Pour échapper au mariage, elle s'enfuit avec Herwig. Mais la barque du viking ne peut contenir aucune femme, et Herwig se séparera de Gudrun. Plus tard, Allectus trahit son chef, se fait nommer empereur à son tour et réduit Gudrun à l'esclavage. Elle est sauvée par le retour de Herwig.

Je crains fort que cet aperçu sommaire ne soit décevant. J'ai négligé la puissante figure de Watte, le vieux descendant de roi, le païen mi-sorcier qui n'a qu'un but dans la vie : chasser le Gaulois, délivrer son pays.

Carausius, de son côté, est un personnage de grande envergure, vaillant, habile, éloquent et brave; il succombe frappé par derrière par un traître.

Mais la psychologie du drame est forcément rudimentaire. Les personnages ne sont pas des hommes, mais des idées, et des idées auxquelles vont sans conteste, dès avant le début de la pièce, toute la dévotion ou toute la haine du poète.

A Herwig le viking, le Germain pur, une admiration sans conteste. Il aura toutes les qualités, sera frappé par un malheur intéressant, renoncera à sa fiancée pour garder son honneur de marin, puis apparaîtra au dernier moment pour venger la Flandre et épouser Gudrun.

A Carausius, soldat germain qui se mit au service de Rome, une sympathie moins complète. Malgré ses qualités, cet homme est trop habile, il n'est ni assez simple ni assez spontané pour être un vrai Flamand. Aussi arrivera-t-il au faîte de la gloire pour en tomber sans grandeur.

Digitized by Google

A Allectus le Gaulois, tous les défauts et toutes les tares : bassesse, lâcheté, trahison, amour du lucre et du luxe. Le malheureux est affligé d'une mère satanesque et est prêt à toutes les ignominies, même sans raison, pour le plaisir de les faire.

J'insiste un peu cruellement sur la faiblesse du plan parce qu'elle est caractéristique. La grandeur et les inégalités de l'œuvre ont la même source, un amour très pieux, très profond et très louable pour la Flandre, avec parfois trop de haine aveugle pour le Gaulois ou le Wallon.

Rappelons-nous seulement que ceci fut écrit par un tout jeune homme en 1879 et qu'à ce moment bien des griefs étaient, en effet, fort sanglants. Et ainsi l'œuvre entière acquiert une valeur documentaire sur la mentalité du flamand éclairé à cette époque.

J'ai dit en débutant que certains groupes flamands regrettaient de voir des œuvres de valeur écrites en west-flamand.

De savoir si le « particularisme » a raison contre l'intérêt général, c'est ce qu'il serait trop long d'examiner ici. Rodenbach lui-même s'en est expliqué longuement dans sa préface.

Retenons seulement que, chez lui, ce n'est pas le snobisme qui est en cause.

Ceux qui veulent n'écrire que pour une province, disait-il, peuvent écrire dans la langue de cette province. Si justifié que soit son point de vue, on devrait cependant regretter de le voir triompher, le peuple flamand qu'il aimait tant, a tout à perdre dans une renaissance des dialectes. Mais en 1879 les résultats actuellement acquis étaient encore en question et la résolution un peu désespérée de Rodenbach d'écrire pour une seule province pouvait paraître justifiée.

Le sentiment qui reste de la lecture de *Gudrun* c'est l'admiration pour cette œuvre immense d'un jeune homme de 23 ans; on sent que la veine poétique est ici riche et profonde, que le cœur du poète était ardent et chaud, que son âme était haute et droite et on ne peut se passer — après tant d'autres — de regretter qu'une si belle flamme se soit éteinte prématurément.

Nous avons montré plus haut que c'est à l'école de Rodenbach et de Guido Gezelle que s'est rénovée la jeune littérature flamande; nous tâcherons d'analyser ici prochainement l'œuvre de K. Van de Woestijne, le représentant le plus brillant de la poésie flamande actuelle.

***

C'est le roman et la nouvelle qui pourtant sont, dans l'ouest de la Belgique, le plus largement représentés. Parmi les écrivains récents et de notoriété prompte et justifiée, Gustaaf Vermeersch mérite une mention spéciale.

Digitized by Google

Il appartient à la « démocratie des lettres » et son apparition fit chez nous la même sensation que celle de Hugo Bertsch en Allemagne ou de Johanna Breevoort en Hollande. Il doit à son origine populaire de grandes qualités de réaliste et aussi le grand travers d'écrire une langue peu ferme, mêlée d'emprunts à Stijn Streuvels, de vocable gantois et de locutions purement hollandaises.

Sa première œuvre, *De Last* (1) (Le fardeau), la seule qui compte pour le moment, ne met en scène en réalité qu'un *cas de maladie de la volonté*. Si l'on compare l'œuvre du garde-convoi gantois à celle de Bertsch ou de Johanna Breevoort, on note qu'il a su plus complètement se détacher de son sujet, qu'il regarde de haut et qu'il traite en littérateur de profession sans y mêler directement le récit de sa vie.

Artistiquement donc, l'œuvre de Vermeersch est supérieure à celle de Bertsch ou de Johanna Breevoort; on peut de plus l'examiner sans s'occuper outre mesure de la vie de l'auteur.

Le héros — dont la caractéristique serait, ici aussi, de manquer en tout point d'héroïsme — est une nature fruste, brutale, impressionnable à l'excès, nature impulsive et indécise en même temps, qui ne sait dominer aucun événement, les subit tous mais sent très profondément sa déchéance. C'est donc une œuvre dans les teintes grises et qui n'est pas dépourvue de certaines longueurs.

Dirons-nous avec d'autres qu'un tel héros n'a rien d'intéressant? Réservons ce jugement pour la fin et tâchons de noter d'abord à quel groupe littéraire on peut rattacher notre écrivain flamand.

Bien que la période naturaliste soit depuis longtemps close, cependant le romancier flamand Cyriel Buysse en a continué, pour une part, la tradition. Et s'il est vrai que les jeunes talents n'ambitionnent plus d'écrire — comme ce fut de mode il y a quelque quinze ans — la *vie des gens auxquels il n'arrive rien*, cependant, même en français, il est resté du labeur énorme d'un Maupassant des œuvres définitives et un certain nombre de conquêtes : la vérité du détail, le souci de l'exactitude, l'horreur du poncif sont des points parfaitement acquis. Ils s'allient souvent au mépris absolu, à la méconnaissance totale de pudeurs d'autrefois et de ménagements les plus élémentaires. J'ai quelque peine à croire que Gustaaf Vermeersch ne se rattache pas par certains côtés à Guy de Maupassant et à son école. Deux restrictions pourtant s'imposent : Vermeersch écrit une langue bigarrée de dialectes et, d'autre part, quoique décrivant l'avilissement d'un terme, son récit reste chaste. D'une part, donc, les influences ambiantes

(1) *De Last*, romancie 2 deelen, door GUSTAAF VERMEERSCH. Bussum, Van Dishoeck. G. Vermeersch naquit à Furnes le 20 mai 1877, fut « porteur de dépêches » à partir du 1er janvier 1890; il devint garde convoi après le 31 mars 1897 et chef-garde depuis le 1er janvier 1905.

Digitized by Google

ont perverti chez lui la notion de la langue littéraire; d'un autre, côté le germain se traduit ici par l'absence de toute grivoiserie et de tout appel à la sensualité du lecteur.

Le naturalisme s'affirme dans la peinture du milieu ouvrier; la noce de Jan est dans son genre une reprise de celle de Flaubert, mais Jan épouse une fille séduite par un autre et n'entre dans une famille de gueux que pour se placer sous la domination de beaux-parents aussi répugnants que tyranniques.

Et pourtant l'œuvre de Vermeersch se rattache par certains côtés, elle aussi, au romantisme. Le héros est comme l'objet d'une malédiction. C'est un caractère triste et ombrageux; à sa manière, il est atteint de mélancolie byronnienne. Mais le naturalisme a passé par là, et Jan ne sera ni Manfred, ni le chevalier Harold, ni Caïn, mais un pauvre diable de gratte-papier à 100 francs par mois qui épouse une drôlesse, trouve la vie peu enviable, cherche l'oubli dans l'atmosphère enfumée des cabarets flamands et finit par mourir dans la vase de l'Escaut, apparemment parce que l'auteur ne sait plus que faire de son héros.

Il y a çà et là dans l'œuvre des peintures très intenses de milieux et de caractères flamands.

Maladie de la volonté du héros, écriture naturaliste de l'œuvre, trame du roman trop volontairement simpliste, ce ne sont là que des caractéristiques insuffisantes si on n'ajoute l'intensité d'expression des sensations et la vérité psychologique du caractère. Le cœur du personnage est plein d'intentions excellentes, de sentimentalité, de vraie bonté même, mais deux ou trois maladresses — plutôt que des fautes — ont ruiné sa vie, et toute la droiture qui est en lui non agissante ne sert qu'à rendre plus sensible son abaissement.

Et ainsi, le livre acquiert, à mon sens, une portée considérable. La vraie misère de bien des vies n'est-elle pas le peu d'endurance morale, la volonté insuffisamment dressée, la maîtrise de soi-même trop souvent en défaut, le laisser-aller qui anéantit les fruits de notre labeur désordonné.

Ici encore le germain s'est traduit malgré tout. L'œuvre ne veut être qu'un *document* et en creusant un peu on trouve que c'est quelque chose comme une méditation sur le sens de la vie. Nous verrons que chez Buysse, chez Vermeylen lui-même cette préoccupation est également apparente.

Par plus d'un endroit, mais surtout par le sens de la fatalité et la complaisance envers un héros misérable et qui connaît sa misère, Vermeersch rappelle le grand romancier anglais Thomas Hardy et Jan évoque le père de Tess d'Urberville (1). Seulement, Vermeersch semble dédaigner la campagne et ne se plaire qu'à décrire les taudis des faubourgs.

(1) *Tess of the d'Urbervilles.* A pure Woman, faithfully presented. Thomas Hardy. Leipzig, Tauchnitz, 2 vol.



Digitized by Google

L'œuvre de tous deux cependant, du garde convoi gantois comme de l'architecte anglais devenu romancier, a une portée considérable. Non seulement les héros sont frères par l'indécision et la faiblesse qui les caractérisent, mais encore, c'est le même problème qui est posé et c'est la solution pessimiste qui l'emporte. Du spectacle de la vie, ils retirent surtout une raison de désespérer, la même désespérance parcourt les deux œuvre sans que l'un ni l'autre écrivain sachent éviter d'ailleurs partout la note discordante du mélodrame. Ce pessimisme, nous le verrons, domine, un peu partout, le naturalisme flamand.

***

Le conte et la nouvelle sont des genres presque exclusivement français et s'il est possible de grouper quelques récits de Dickens, de Poë, de Hoffmann et de Conscience, fort présentables et non sans valeur, il est difficile de rien trouver ailleurs de comparable à Daudet, à Maupassant, voire même à Theuriet et à Claretie.

A côté pourtant de cette suprématie française dans le genre léger, brillant et joyeux, plein de délicatesses et de nuances, il y a place, semble-t-il, pour un récit plus sobre, moins scintillant et un peu plus ému. La vie quotidienne des pauvres, des simples, de ceux dont l'âme n'est pas compliquée, mais dont la sensibilité est profonde, malgré une psychologie fruste et « toute d'une pièce » : voilà ce qui semble bien tenter nos conteurs flamands actuels. Ce que nous avons dit de Gustaaf Vermeersch justifie, semble-t-il, cette appréciation.

S'il y a là un héritage du naturalisme français, il y a aussi peut-être une notion très purement flamande que Maurice Maeterlinck a fait entrer dans le domaine des idées européennes.

Reprenez le volume si caractéristique d'une époque, *Le Trésor des Humbles*, les titres mêmes de certains chapitres : *le Silence, le Tragique Quotidien, la Vie Profonde*, qui furent de si pénétrantes attaques contre certains excès du positivisme et du matérialisme, pourraient servir d'épigraphe à toute une catégorie d'œuvres de nos conteurs flamands actuels.

A côté de l'étude des faits, comme la réclamait Zola, en dehors de la manie psychologique de Bourget, il faut tâcher de suivre et de noter la pensée obscure de l'être et son inspiration instinctive, la vision sommaire ou chimérique qu'il a de la vie et du monde. En sorte que la journée terre à terre d'un être simple et borné soit, non une nomenclature précise de faits et de menus gestes, mais une évocation de sa vie intérieure d'autant plus intense qu'elle n'arrive pas à s'exprimer consciemment.

Voilà, semble-t-il, un trait commun à beaucoup de nos conteurs flamands. Le particularisme en est un autre Le conteur flamand aime son coin de

Digitized by Google

pays; la langue ou le dialecte qu'il écrit garde un écho fidèle de sa sensation parce qu'elle n'est pas figée et qu'il la modèle un peu à son gré.

Aussi chacun s'efforce-t-il d'apporter avant tout sa note personnelle. Je néglige volontairement Stijn Streuvels et Reimond Stijns, auxquels j'espère revenir un jour, et je voudrais tâcher de caractériser ici un ou deux récits de Cyriel Buysse (1) parus il y a quelque temps déjà et le recueil tout récent de Gustave d'Hondt : *Van Simpele Menschen* (2).

Cyriel Buysse nous a donné une série de petits tableaux de la vie campagnarde dans quelques villages autour de Gand. Le recueil ne comprend que des peintures détachées, rassemblées parfois sous l'une ou l'autre rubrique générale, et, je ne sais s'il faut approuver ou blâmer la coutume qui devient constante, pour tout le groupe de littérateurs belges d'expression flamande, de publier après coup, en volumes, les séries de nouvelles parues dans *Vlaanderen* ou ailleurs.

Il est certain, cependant, que si ces recueils avaient toujours la valeur des livres de Buysse, nous les accueillerions avec faveur.

Nous analyserons plus loin le dernier roman de lui qui vient de paraître. Le recueil *In de Natuur* possède, dans tous les cas, un charme particulier. Le talent de Buysse s'y montre puissant, sobre de détails, mais d'un coloris intense. Il y déploie ses dons d'observations, son amour pour la Flandre et le flamand, sa connaissance de l'âme fruste, tour à tour brutale et résignée du paysan, de la servante, du « conscrit », de toute la population des Flandres que l'abîme de sa langue et de son ignorance sépare du monde. Son attitude reste impartiale, ses notations objectives, pourtant sa sympathie vibrante de fils de la race qu'il décrit lui donne une extrême clairvoyance. Tout cela donne à ces petits tableaux une portée considérable et un attrait puissant. C'est que toute une humanité est enfermée ici. Il s'agit toujours des paysans des confins de la West-Flandre, sur la Lys, au delà de Gand, dans un coin de nature devenu illustre grâce à Émile Claus.

Pour savourer complètement le charme de ces récits, il faut connaître le cours si lent de la Lys aux détours paresseux :

Lys tranquille, Lys douce et lente
Dont le vent berce, aux bords, les herbes et les plantes,
Vous entourez nos champs et nos hameaux, là-bas,
De mille et mille méandres
Pour tenir mieux serrée entre vos bras
La Flandre.

(1) Cyriel Buysse, *In de Natuur*. Bussum, Van Dishoeck.
(2) Gustaaf d'Hondt, *Van Simpele Menschen*. Amsterdam, Van Holkema et Warendorf.

Digitized by Google

Il faut être sensible à la beauté du paysage des Flandres, non seulement en admirer la couleur, mais en saisir la grandeur, la poésie très intime, très douce, en écouter la voix intérieure. Il faut aussi savoir quelle barrière sépare le bourgeois fransquillon et jouisseur (1), du paysan ignare et complètement inculte, rivé à son coin de terre et pour qui le patois d'un village un peu lointain semble presque une langue étrangère.

Il ne faut rien exagérer, et la bicyclette, par exemple, accomplit ici une vraie révolution.

Les paysans — presque tous — possèdent une bicyclette, sont ainsi aisément rattachés à la ville, peuvent y chercher du travail et y prendre quelques idées générales. Mais la masse est telle que Cyriel Buysse l'a décrite — peuple et bourgeoisie — et telle qu'il continue à l'observer quand, l'été venu, il quitte La Haye et revient à Afsné.

Relisez le premier tableau de *In de Natuur*, c'est une peinture d'enterrement de petite fille à la campagne. Je ne sais rien de plus simple, de plus éloigné de toute convention, de plus sincère que ce récit, mais rien non plus d'aussi profond comme sensation de nature calme, chaude et riche. Et notons précieusement que pas la moindre note forcée de romantisme, pas la moindre antithèse « voulue » entre les deux sujets n'est évoquée.

Vie recluse d'une servante en exil à la ville loin des champs, odyssée de forgeron qui voulut s'établir « à son compte », ont des notes poignantes et tragiques d'une intensité inattendue.

Quant au tout récent volume de Gustave d'Hondt : *Van Simpele Menschen*, il fait, lui aussi, dans l'effervescence des lettres flamandes actuelles, fort honorable figure. Ce sont des tableaux réalistes, mais sans charge, où l'auteur note avec sympathie et avec un grain d'émotion contenue les mêmes péripéties de la vie des humbles autour de lui.

De ce genre, il semble bien que Eugène Demolder nous a donné dans le *Cœur des pauvres* (2) un modèle définitif. Cependant les conteurs flamands actuels : depuis Reimond Stijns, mort l'an dernier, après avoir écrit *Hard Labeur*, qui est son chef-d'œuvre, jusqu'à Gustaaf Vermeersch, qui s'est révélé dans *De Last* par une œuvre importante, n'ont pas sur la vie des humbles la vision sereine et optimiste de Demolder. Presque tous, et Gustave d'Hondt lui-même, restent un peu les épigones du naturalisme : la vie des pauvres est morne, leur joie est bête ou féroce, leur cœur n'a pas la paix. *Les misères de la ville,* voilà comment il intitule son premier récit. Une petite fille d'ouvrier, gentille et fraîche, prête à se dévouer pour tous, rejetée hors de sa maison parce que son père veuf se remarie à une

(1) Que nous retrouverons dans le roman suivant de Cyriel Buysse, *Het Bolleken*.

(2) Paris, *Société du Mercure de France*.

Digitized by Google

coquine, devient la maîtresse d'un « employé » quelconque qui la délaisse. Elle roule au ruisseau, comme tant d'autres; retrouve un jour son séducteur, et le tue.

Sur ce thème presque banal, Gustave d'Hondt a brodé un récit sans aucune note de mélodrame. La peinture du milieu ouvrier est exacte et la psychologie de Manske, pour n'être pas nouvelle, est bien évoquée.

Mais la perle du recueil me semble être le rapide, émouvant et tragique tableau des troubles révolutionnaires près de Charleroi en 1886.

L'évocation des masses d'hommes sombres, agissant en foule, anonymes, terribles, aveugles comme un destin, la peinture sobre et émouvante des épisodes les plus dramatiques de l'émeute : incendie de l'usine Baudoux, à Jumet, rencontre entre lanciers et grévistes, échauffourée de Roux, assaut donné aux chasseurs-éclaireurs de Charleroi par les femmes de mineurs exaspérées et s'avançant, poitrines nues, font de ce récit une page vraiment poignante et d'une portée littéraire considérable. Un peu de l'émotion terrifiante qui saisit devant certaines sculptures de Meunier, semble s'exhaler de cet enfer.

Par ces quelques notes rapides et forcément décousues, on peut juger, en tout cas, de la vitalité et de l'indépendance de nos conteurs flamands. Il faudra tâcher, un jour, de montrer comment, dans *Hard Labeur*, de Stijns, par exemple, se meut une figure de paysan âpre, digne de Balzac.

Mais, entre la note amusante, puérile, optimiste du trop fécond narrateur hollandais Justus van Maurik et le souci de réalité de nos conteurs flamands, il y a un abîme.

Nous le répétons, ce n'est ni le moment, ni l'endroit de porter des jugements définitifs; on ne peut méconnaître pourtant que nos conteurs flamands se sont effectivement affranchis du sentimentalisme pleurnicheur et qu'ils cherchent à saisir de très près et l'homme de leur temps et la vie de leur époque, nous allons le voir mieux encore par l'examen de la dernière œuvre de Buysse et de Vermeylen. Leur évocation du pays flamand, de la terre et de l'homme des Flandres est pleine de grandeur, tandis que leur éducation d'écrivain s'est affinée et qu'ils cherchent à mettre à profit toutes les ressources de leur langue.

***

On pourrait réunir les deux derniers volumes (1) que j'ai à examiner ici, le roman de Buysse et le conte de Vermeylen, sous une rubrique commune. L'un est un récit de mœurs villageoises, l'autre un symbole philosophique tiré de la légende chrétienne; la matière des deux œuvres est donc aussi

(1) Cyriel Buysse, *Het Bolleken*, Van Dishoeck-Bussum. Prof. Aug. Vermeylen, *De Wandelende Jood*, Van Dishoeck-Bussum.

Digitized by Google

dissemblable que possible, et le talent très réel des deux écrivains ne peut donner lieu à aucun rapprochement. Pourtant, ici, comme dans toute œuvre littéraire complète, c'est une vue sur la vie qui nous est donnée, et la question posée, d'une façon particulière dans chaque œuvre, concerne le sens ou le but de la vie.

Dans *Het Bolleken* (La boule), Cyriel Buysse nous dépeint le lent dépérissement de toute idée et de tout sentiment élevés chez un jeune homme devenu riche et indépendant, par suite d'un gros héritage, mais qui s'abandonne à la vie facile, grasse et lourde du propriétaire campagnard (1).

Dans *Le Juif errant*, Aug. Vermeylen expose les doutes, les fièvres, les illusions et les souffrances de toute notre génération de sceptiques.

*Het Bolleken* (La boule), c'est l'oppression dont souffre le vieil oncle, alcoolique et débauché, à qui « Monsieur Vital », le héros du roman, succédera comme châtelain. La philosophie du vieil oncle a été fort simpliste : célibataire endurci, paysan et taillé en hercule, riche en forces et en biens, il a demandé à la vie de la campagne tout ce qu'elle pouvait lui donner de jouissances ; il a joui de sa table et de sa cave, il a eu pour maîtresses toutes les jolies filles, saines et fortes du canton ; madré et populaire, il est l'idole de son village ; jusqu'à ce que la vie se venge à son tour. « L'alcool et Flavie », dit le médecin Van de Muijt, voilà la cause de cette « boule » qui oppresse le vieil oncle et hâtera sa fin.

Or, l'étudiant en droit Vital Dubois, subitement enrichi par la mort de son oncle et devenu le propriétaire de tous ses biens, a assisté à cette déchéance, il sait de quoi est mort son oncle et connaît le danger qui le menace : n'importe, il y succombera à son tour.

Je ne puis m'empêcher de songer au héros de *De Last*, de Gustaaf Vermeersch, dont j'ai analysé l'œuvre ici, et noter la sympathie des romanciers naturalistes flamands d'aujourd'hui pour ces « cas » de maladie de la volonté. Ce qui distingue ici le « héros », c'est sa complète inaptitude à agir par lui-même avec calme et bon sens.

« Monsieur Vital », comme tout le monde l'appelle dans le village, et comme Cyriel Buysse dénomme son héros, est un faible et un impulsif, c'est un maladroit et un malheureux et toutes ses tentatives pour sortir de son triste milieu, pour s'arracher à la compagnie des cinq ou six ivrognes qui sont la « société » du village, tous les efforts qu'il fera vers une vie plus digne ou mieux remplie sont voués à l'échec. Il faut noter ici la part énorme faite à l'imagination chez ces héros. Le monde extérieur, les contingences réelles ne tiennent pas devant une idée absurde, une crainte irraisonnée ou un désir fou. Joignez y l'oisiveté, le trop de « bien-être »

(1) Le roman serait, dit-on, copié d'après nature et on cite tout haut le nom du modèle choisi par le romancier flamand.

Digitized by Google

et, de plus en plus, la « sensualité dominante », et vous arriverez sans heurt ni secousse à une déchéance lente, mais sûre, de toute grandeur humaine. Ce dont Vital, « Monsieur Vital », mourra, c'est de ne pas avoir eu de but dans sa vie.

En Vital, pourtant, Cyriel Buysse a incarné deux choses : une étude de dégénérescence de la volonté, et, au début tout au moins du volume, une compréhension très vive des choses de Flandre, un grand amour pour ses mœurs, son paysage, ses habitants.

Mais on ne peut s'empêcher de se demander si cette imagination excessive du héros, si cette volonté si faible et si pleine d'à-coups impulsifs, si cette vue si peu raisonnable des réalités de la vie, cette sensation persistante d'amertume que causent les humiliations, sont les caractéristiques d'un genre littéraire ou d'une race?

J'ai peur d'avoir trop insisté sur la « philosophie » de l'œuvre, car elle est, avant tout, un roman bien vivant; pourtant, en dédiant l'œuvre « A mes compatriotes », Cyriel Buysse semble avoir voulu que nous en saisissions aussi la portée. Résumons-la donc à grands traits : Vital n'achèvera pas ses études d'avocat, première défaite et première concession à son entourage; il se mettra à fréquenter les cabarets, sera de la société des joueurs de cartes et des tireurs à l'arc, perdra toute élégance, renoncera à toute lecture — sauf à son journal, et même à la fin il tombera jusqu'aux « illustrés ».

En cela, il sera semblable au receveur De Reu, au docteur Van der Muijt, au jeune Taghon et aux autres piliers de cabarets cossus du village. Hélas, le malheureux ne saura pas s'arrêter à temps, et vivre béatement comme un brave alcoolique. D'avoir demandé dans des formes trop sommaires la main de M^lle^ de Saint-Valéry et d'avoir été éconduit sans ménagement, voilà ce dont son cœur saignera longtemps et, par désœuvrement, il court la campagne en automobile et s'alcoolise, puis par coup de tête il épouse une fille d'auberge dont le baiser l'a grisé et qui, très mâtine, ne veut lui céder qu'après le mariage.

Il fera l'éducation de sa femme! Hélas, encore une fois l'échec est certain, la tâche serait au-dessus des forces humaines, ce n'est pas « Monsieur Vital » qui la mènera à bien.

Ce qu'il ressent le plus cruellement, c'est l'humiliation de ses échecs successifs, et je crois bien que cette amertume est fidèlement et sincèrement observée : l'amertume des humiliations n'a pas manqué aux Flamands, et ils en ont ressenti toute la douleur. Mais que de tableaux il faudrait pouvoir reproduire ici de la vie flamande et de la psychologie un peu fruste des héros, « Monsieur Vital » assistant à la naissance de l'amour dans l'âme d'Eleken, et jouissant comme d'un bonheur céleste des toutes petites privautés qu'on lui permet. Puis, la lutte très brève entre Elle et

Digitized by Google

Lui, la décision rapide de la jeune fille : « Si vous m'aimiez sincèrement, vous m'épouseriez », puis le mariage grotesque, effectué comme une cérémonie ordinaire et remarquable seulement par un peu plus de contrainte et l'absence de toute plaisanterie et de tout sourire, puis le voyage à Paris, la visite des musées et les leçons de français.

Ensuite, la désharmonie entre les deux êtres s'accentue, ce qui manquait à Eleken apparaît au grand jour, puis ce sont de lents changements dans la vie de Vital, l'action dissolvante des habitudes prises, jusqu'à ce que la sensation même de cette désharmonie s'en aille et que Vital se trouve parfaitement à l'aise avec elle, parce que redevenu l'égal d'Eleken.

Chez Vital agit tyrannique la peur d'être seul, la peur d'être avec soi-même et la compagnie des ivrognes du village lui est, de plus en plus, indispensable.

Mais comment se venger du baron qui lui refusa la main de sa nièce, M^lle^ de Saint-Valéry ? Une occasion s'offre qui apparaît favorable. Vital se portera candidat comme conseiller communal contre la liste du baron. Je prie ceux qui veulent des détails circonstanciés sur une élection en Flandre, de lire le chapitre que Cyriel Buysse y consacre. Ils seront édifiés. Mais Vital échoue, abandonné même par les ivrognes notables qui faisaient sa société habituelle, mais qui ne veulent pas encourir l'hostilité du « baron » et du curé. Vital en est de plus en plus abattu ; il est isolé plus encore, et doit choisir pour ses trois « tournées » quotidiennes d'autres cabarets. Quant à Eleken, sa femme, elle s'est créé un petit groupe de commères : la femme du sacristain et celle du commandant de gendarmerie et elle prend le café avec elles, à la cuisine, et elles potinent longuement.

Que va-t-il rester à Vital comme raison de vivre ? Le cabaret et sa femme. « L'alcool et Flavie », comme disait le docteur Van der Muijt, en parlant du vieil oncle. Le soir même des élections, il ruminait sa défaite dans les allées du parc, sa femme vint l'y relancer. Et l'apparition d'Eleken, dans la nuit, alors que le malheureux se rappelle toutes ses défaites, et qu'au château du « baron » on célèbre bruyamment le résultat des élections, lui apparaît comme une révélation. Il doit renoncer à tout effort pour sortir de son abaissement. Sa femme lui reste, et c'est assez.

Le terme de cette implacable progression semble un peu hâté dans le roman ; il était peut-être nécessaire qu'il en fût ainsi et il fallait un dénouement : Vital succombe dans la quarantaine en proie au *delirium tremens*. Pour n'avoir pas su « s'adapter », accepter de prime abord les mesquineries, les habitudes, les petits vices de son milieu, Vital n'a pu obtenir le sort paisible échu au receveur De Reu ou au docteur Van der Muijt, et comme il n'était pas complètement dépourvu de bonnes intentions, il a voulu « s'évader » sans le pouvoir ; il a lutté peu et mal, et sans

Digitized by Google

la grandeur d'une défaite, il a eu l'amertume de toutes les humiliations. Le pessimisme reste donc ici encore la dominante du naturalisme flamand.

Voyons comment, de son côté, l'auteur du conte philosophique *Le Juif errant* posera à son tour le même problème.

***

Il ne peut échapper à personne, tout d'abord, que nous venons d'assister comme à un réveil de la poésie philosophique, dont la vieille légende chrétienne et son opposition aux doctrines helléniques font presque tous les frais. Sans insister trop longuement, on peut signaler ici l'influence persistante de Laforgue, dont témoignent *Lilith* de Remy de Gourmont et *Pan* de Van Lerberghe et tout un groupe d'autres œuvres des jeunes littérateurs. Sans trop bien les connaître, on s'inspire de Nietzsche ou l'on pille *Faust*. J'ai déjà dit, pour combien d'esprits un peu timorés de l'heure présente, les exagérations du positivisme avaient été l'occasion d'un retour vers les croyances mystiques ou même vers les pratiques des sciences occultes.

Si la littérature française, dont le génie semble opposé à toute recherche métaphysique et paraît l'ennemi de toute bizarrerie, se laisse entraîner dans ce courant un peu malgré elle, les littérateurs d'impression germanique s'y trouveront mieux à l'aise.

Frederik van Eeden, qui, en 1887, ouvrait la série du *Nieuwe Gids* par le charmant récit *De Kleine Johannès*, vient d'y ajouter, à vingt ans d'intervalle, une suite fort longue, où il discute tous les problèmes du temps présent.

Dans la littérature flamande, au contraire, c'est un peu partout le naturalisme qui triomphe. L'influence de Zola, de Maupassant surtout, a persisté, semble-t-il, chez Buysse, Teirlink et Vermeersch; Stijn Streuvels lui-même n'a rien de philosophique.

Voilà pourquoi l'apparition du volume de Vermeylen, *Le Juif errant*, est, à sa manière, tout un événement littéraire (1). Je ne sais si ce genre de « conte philosophique » a quelque avenir en flamand, la jeune littérature flamande nous a habitué à de telles surprises qu'il est prudent de ne pas faire de pronostics.

Le récit de M. Vermeylen apporte ici, en tout cas, une note originale qui a son prix.

L'œuvre est divisée en quatre chapitres : Ahasverus et le Nazaréen,

(1) Aug. Vermeylen, *De Wandelende Jood*. C.-A.-J. Van Dieshoeck. Bussum, 1906.

*Meuse blanche*, mercredi 2 janvier : Deux livres flamands ou le sens de la vie.



Digitized by Google

Ahasverus en chemin vers l'Enfer, Ahasverus en route vers le Ciel et Ahasverus parmi les hommes. Le Juif errant Ahasverus est un pauvre savetier de Jérusalem, au caractère sombre et fier, plein de mépris pour la foule des lâches et des hypocrites et qu'un doute, une inquiétude éternelle poursuit.

A quoi sert-il de vivre ? Le Juif errant ne parle guère, mais rumine cette question insondable. Or, la vie est dure et mauvaise, les pauvres sont exploités honteusement, les riches sont mauvais, l'armée renforce la tyrannie et les prêtres de Dieu sont des cabotins égoïstes et sans grandeur.

Quand cela cessera-t-il ?

C'est alors qu'Ahasverus rencontre le Nazaréen, celui qui doit balayer toute cette peste. Hélas, le Nazaréen est bafoué et crucifié et Ahasverus, qu'un espoir immense avait animé, est d'autant plus cruellement déçu.

Pourtant, de la croix infamante le regard du Nazaréen est tombé sur lui. Il a lu dans ses yeux la même inquiétude, la même ardeur farouche et il a senti qu'il était le frère du crucifié !

Toute la scène se joue dans le décor des primitifs flamands et c'est une sensation parfois bien étrange que celle des tableaux de l'écriture se déroulant un jour de foire ou de kermesse sur le « marché du Vendredi ». Ailleurs, les allusions sont plus modernes : le vieux Pilate, mis en scène, est un « doctrinaire incorrigible », parlant de Jésus à la foule, il dira : « Quel mal peut-il faire ? Ce n'est qu'un rêveur, un intellectuel. »

Parfois, les scènes « popularisées », ramenées aux proportions d'une émeute de tous les jours, semblent perdre leur auréole du Nouveau Testament. Mais, surtout, le pessimiste, ici aussi, persiste : mépris de l'homme et de l'humanité avec toute la douleur que cette constatation entraîne. On trouve ici des « gildes », des « associations pour développer le trafic étranger », des « chambres de maîtres de maisons et de propriétaires ». Mais un souffle révolutionnaire anime cette partie de l'œuvre et les « marchands du Temple » sont traités de bonne façon.

Ni l'auteur, ni Ahasverus ne se mettent en avant. Le personnage principal, c'est la foule anonyme et changeante, l'âme mystérieuse, les masses tour à tour héroïques et lâches. Voici la conclusion d'Ahasverus : « Tout cela est inutile et la vie est inutile. »

Et pourtant, dans le dernier regard du Christ sur la croix, il y avait pardessus l'abîme du doute, comme une bénédiction et comme un sourire.

Les trois parties suivantes de l'ouvrage représentent l'évolution d'une âme, l'évolution de toute âme, peut-on dire, qui cherche à se créer une philosophie de la vie.

Donc, Ahasverus s'en ira sur le chemin de l'Enfer, il sera la proie du doute, il professera que rien n'est bon ou mauvais, vrai ou faux. Mais une

Digitized by Google

inquiétude persistera en lui. Depuis le regard du Christ, il craint la mort et un besoin s'est révélé en lui, le besoin de rechercher l'absolu.

Son besoin d'absolu lui rend insupportable la vie ordinaire, il va s'abrutir dans l'alcool ou jusqu'à désirer le cataclysme final qui anéantira le monde.

Autour de lui tout l'incite au mal, le monde vu à certains moments dans la sauvagerie des bois, est instinct charnel et lutte pour la vie. L'amour lui-même est un combat. Quant aux hommes, ils les a vus déchaînés lors de la prise d'une ville, il a vu massacrer sans raison les enfants à la mamelle, il a assisté aux viols et aux meurtres éhontés. Et sur son chemin il rencontre la « Syrène », la sensualité insinuante et que rien n'arrête, et qui promet à ses victimes toutes les jouissances.

Il succombe, mais lutte et se reconquiert. Et d'un pauvre ermite il apprendra plus tard la foi en une lumière éternelle qui subsiste en dépit de toutes les apparences. Son orgueil sera vaincu, il ne saura plus haïr, puis il comprendra qu'il doit faire sa tâche au milieu des hommes, peiner, souffrir et aimer avec eux.

Ce résumé rapide, cela va de soi, est loin d'épuiser le sens de l'œuvre et plus d'un épisode mériterait d'être analysé en détail. Il faut noter ici, en tout cas, un souffle d'humanité précieux, en même temps que, si on a exalté un orgueilleux, cependant, une grande idée de pitié traverse l'œuvre. Je ne cherche pas à justifier l'enlèvement par Ahasvérus d'une fille d'auberge fort peu sévère (il y a une œuvre à faire même pour ceux qui ne sont pas des terrassiers peinant pour la construction d'une digue). Notons précieusement que la conclusion dernière semble être :

« Faites courageusement parmi les hommes l'œuvre qui se trouve à faire devant vous, une parole d'amour vaut mieux qu'un geste d'orgueil. »

On voit que nous pouvions rapprocher ce livre si original et si plein d'idées du roman récemment paru de Cyriel Buysse et que tous deux concernent le sens ou le but de la vie.

On peut espérer aussi que l'apparition de ce conte philosophique indique pour la jeune littérature flamande le début d'une ère de complète maturité.

***

Cette revue très rapide et très sommaire que nous espérons avoir l'occasion de compléter (1) et de tenir au courant suffira, nous l'espérons, pour

(1) Les œuvres suivantes, qui n'ont pu trouver place dans cette chronique déjà longue, seront signalées prochainement :

Remmond Stijns, *Hard Labeur*. Rotterdam, Meindert Boogaerdt.
Karel Van de Woestijne, *Verzen*. Bussum, Van Dishoeck.

Digitized by Google

attirer l'attention sur tout un groupe de productions littéraires fort intéressantes et qui ne jouissent peut-être pas, en Belgique, de la notoriété qu'elles méritent.

Gand, février 1907. J. LHONEUX.

VIRGINIE LOVELING, *De Twistappel* et *Erfelijk belast*. Rotterdam, Brusse.
LEO MEERT, *Van Jongere Geslachten*. Amsterdam, Van Holkema et Warendorf.
STIJN STREUVELS, *Bloemlezing uit zijne werken*. Anvers, Smeding.

Parmi les publications hollandaises également réservées citons :

ADRIAAN VAN OORDT, *Warhold*. Bussum, Van Dishoeck.
IS. QUÉRIDO, *Menschenwee, Zegepraal, Kunstenaarsleven*. Haarlem, Erven F. Bohn.
L. BÜCKMANN, *Is. Querido*. Haarlem, de Erven, F. Bohn.
Dr ALEIDA NIJLAND, *Jacques Perk* (Mathilde Iris) Eene Studie. Amsterdam, L.-J. Veen.
HÉLÈNE LAPIDOTH SWARTH, *Nieuwe Verzen*. Amsterdam, Van Kampen.

Signalons aussi : *De Vlaamsche Belgie sedert 1830*, une encyclopédie de la Belgique flamande publiée par le *Willems-Fonds* de Gand (éditeur, J. Vuylsteke, Gand), dont le premier et le deuxième volumes ont paru.

Digitized by Google

# LA LOI COREMANS

## ET L'EXAMEN D'ENTRÉE A L'UNIVERSITÉ

Le passionnant problème que pose la discussion de la loi Coremans ne me paraît pouvoir être sagement résolu que si l'on distingue bien trois points de vue que l'on peut appeler respectivement le point de vue de droit, le point de vue d'utilité sociale et le point de vue de culture générale.

* * *

La Révolution de 1830 s'explique en grande partie par ce fait que les Wallons exaspérés par les grammaires du roi de Hollande ont voulu redevenir Français. Le succès du mouvement s'est affirmé sur ce point par un texte dont le véritable sens historique me paraît pouvoir être formulé dans ces termes : « Désormais, on ne forcera plus des Liégeois à savoir le flamand. » Quelle que soit d'ailleurs la véritable origine du principe constitutionnel, je ne pense pas qu'on puisse y voir autre chose qu'une application d'une règle de droit suivant laquelle aucun homme ne doit souffrir du fait qu'il ne connaît d'autre langue que celle que sa mère lui a appris à bégayer. Pour se conformer strictement à ce principe, il faut aller jusqu'au respect de tous les parlers locaux et décider, par exemple, qu'un juge de paix de Liége doit connaître le liégeois et un juge de paix de Courtrai le courtraisien. Toutefois, comme il serait dans bien des cas fort difficile de tenir compte de tous les par-



Digitized by Google

lers locaux, le respect dû à la langue de chaque individu peut être transféré à la langue littéraire qui s'en rapproche le plus, soit au néerlandais pour les Flamands, au français pour les Wallons et à l'allemand pour quelques groupes de Belges du Luxembourg et de la province de Liége. Une première conséquence de ce principe est qu'il est nécessaire que tout fonctionnaire administrant des populations de deux langues connaisse ces deux langues, soit par exemple qu'il faut exiger du Wallon fonctionnaire en Flandre la connaissance du flamand; une autre conséquence du même principe, c'est qu'on ne peut imposer la connaissance du flamand à un Wallon, lorsque cela n'est pas nécessaire pour respecter le droit du Flamand de pas souffrir du fait qu'il ne connaît que le flamand. Si, en dehors de cette nécessité, on veut imposer à un Belge une langue autre que la langue littéraire correspondant au dialecte de la commune où il est né, on ne peut le faire que pour des raisons distinctes de celle dont je viens de parler. Il ne s'agit plus alors du respect dû à la langue parlée par un individu, mais d'une mesure de protection en faveur d'une langue, et cette mesure de protection doit être justifiée par l'une ou l'autre des considérations dont je vais m'occuper, la considération d'utilité pour la prospérité d'une région déterminée, ou une considération de culture générale.

* * *

Le principe constitutionnel impliquant simplement le respect des langues parlées en Belgique, on doit se demander jusqu'à quel point chacune d'elles mérite d'être protégée. La question doit être appréciée différemment suivant les différentes parties du pays.

Il y a en Belgique un certain nombre de communes où l'on parle des patois qui se rattachent à l'allemand littéraire. Il n'est pas douteux que le français, langue littéraire des populations limitrophes, doit y jouer un très grand rôle. Mais quelle part faut-il y faire à l'allemand? Il suffit à mon sens de prendre des précautions pour que ces populations ne souffrent pas du

Digitized by Google

fait qu'elles parlent des patois germaniques, mais il n'y a pas lieu d'y protéger très fortement la culture allemande, l'idéal étant que, sans heurts ni persécutions, le français y prenne la prépondérance sur l'allemand.

Pour la Belgique nettement wallonne, il n'est pas douteux que le français qui domine et corrode ses parlers locaux doit y être honoré. La seule question à discuter est celle de savoir jusqu'à quel point il y a lieu d'y protéger la langue flamande. Le principe constitutionnel n'implique nullement, — il sous-entend même le contraire —, que tous les Wallons cultivés devraient savoir parler le flamand. Pour aider au respect de ce principe, il suffit de fournir des moyens aisés d'apprendre le flamand aux jeunes Wallons qui pensent devenir fonctionnaires. Pour aller au delà, — par exemple, pour imposer l'étude du flamand à tout lettré wallon —, il faudrait démontrer que la connaissance de la langue flamande est indispensable au point de vue de la culture générale; or, cette démonstration, on ne l'a jamais faite et on ne la fera jamais. Sans méconnaître le moins du monde la valeur des écrivains et des savants qui ont employé et qui emploient le néerlandais, on doit dire que le néerlandais est loin d'occuper une place d'honneur dans l'échelle d'importance des langues. En attendant que l'adoption d'un idiome international auxiliaire, adoption que je crois assez prochaine, nous débarrasse de certains excès de polyglottisme, on ne peut considérer comme langues importantes que le français, l'allemand et l'anglais. Le néerlandais est une petite langue qui isole ceux qui la parlent et l'écrivent, fait si bien compris par les savants de Hollande que plus d'un préfère écrire, soit en français, soit en allemand. Que le néerlandais soit honoré là où il existe déjà, rien de mieux, puisque c'est le meilleur instrument de progrès pour les populations néerlandaises; mais aucun homme sensé ne peut y voir un article d'exportation. Imposer l'étude du flamand plutôt que celle de l'allemand ou de l'anglais à un jeune Wallon qui ne pense pas devenir fonctionnaire, c'est commettre un attentat contre la culture générale de l'humanité. Il serait inconcevable, par exemple, qu'un jeune homme

Digitized by Google

qui étudie pour être un jour médecin à Namur, fût obligé d'apprendre le flamand plutôt que l'allemand. Ceux qui estiment le plus les naturalistes et médecins de la Flandre et de la Hollande ne pensent certainement pas que leur œuvre soit équivalente au travail gigantesque qu'ont accompli et accomplissent chaque jour leurs confrères des universités de langue allemande. Empêcher le jeune homme dont je parle d'avoir rapidement accès à cette science allemande serait une sottise, et il ne faut pas la commettre, parce que le respect dû à la Constitution ne nous y oblige pas. Dans tous les cas analogues à celui que je viens de supposer, il ne peut être question de flamand dans un collège d'un arrondissement nettement wallon que s'il est possible et utile d'enseigner aux jeunes gens une seconde langue germanique.

Dans la partie nettement flamande du pays, la question des langues doit être envisagée aux deux points de vue qui suivent. Depuis le moyen âge, et c'est un des éléments de son originalité, le pays flamand vit dans le rayonnement de la culture française et on ne peut songer à l'y soustraire. Ceux qui rêveraient de déraciner le français des Flandres seraient des criminels, parce que ce serait mauvais; ce seraient d'ailleurs des fous, parce que c'est impossible. Quant à la culture germanique du pays flamand, il faut donner raison à ceux qui reprochent à la bourgeoisie des Flandres d'avoir négligé sa langue littéraire et laisser se creuser un abîme entre la masse du peuple et ses meneurs. Pour que les Flandres se régénèrent, il faut, surtout un moyen d'un enseignement intensif du flamand littéraire, amener la classe des mandarins à rentrer en union morale avec les ouvriers et les paysans, c'est-à-dire forcer les médecins, avocats, etc., à parler et écrire le flamand au moins aussi correctement que le français.

Le problème des langues à favoriser est simple tant qu'il s'agit de milieux nettement flamands ou de milieux nettement wallons; il se complique lorsqu'il s'agit du milieu où les deux langues se touchent et s'enchevêtrent, c'est-à-dire dans l'agglomération bruxelloise. Faut-il tout régler en prenant la forêt de Soignes comme limite entre les parlers romans et les

Digitized by Google

parlers germaniques? Ce serait méconnaître la réalité. Bruxelles est une capitale nettement orientée vers la culture française, ainsi qu'on peut le voir par les librairies, les théâtres, les journaux, les œuvres d'éducation populaire, etc. Il n'est pas croyable que jamais la culture flamande puisse y jouer un rôle bien important, même si elle y était fortement encouragée. La conséquence, c'est qu'il ne faut nullement exagérer la protection du flamand à Bruxelles; les Wallons qui forment le groupe le plus vital de l'agglomération sont en droit de se plaindre si l'on veut appliquer à Bruxelles des règlements qui sont excellents pour Bruges ou pour Anvers. J'ajouterai qu'à mon sens les partisans de la cause flamande feraient chose très sage en acceptant que Bruxelles ne soit pas traité comme Bruges; leurs propositions froissant en général le milieu bruxellois, ils sont contraints de se contenter de demi-mesures pour les milieux qui les intéressent le plus. L'idée que je viens de formuler étant admise en principe, il resterait à résoudre par une formule simple la question de savoir si dans telle ou telle commune de l'agglomération bruxelloise il y a prépondérance du français et celle de savoir si telle ou telle petite commune située le long de la frontière linguistique ne doit pas être traitée comme le milieu bruxellois doit l'être quand on le prend dans sa masse. Cette formule pourrait être la suivante. En mettant à part les coins de Belgique où on parle l'allemand, on diviserait les communes belges en trois catégories; seraient considérées comme flamandes les communes dont la majorité des habitants (ou des électeurs) ne parlent que le flamand ou un dialecte flamand; seraient considérées comme wallonnes les communes dont la majorité des habitants ne parlent que le français ou un dialecte gallo-roman; toutes les autres seraient considérées comme bilingues. Il y aurait trois degrés correspondants de protection de la langue flamande. Pour prendre comme exemple l'enseignement moyen, j'admettrais volontiers la solution suivante : Dans un athénée d'une commune flamande, une partie importante des cours se ferait en flamand. Dans un athénée d'une commune bilingue, le flamand serait la langue

Digitized by Google

germanique principale à étudier depuis la sixième jusqu'à la rhétorique, tandis que l'allemand ou l'anglais ne seraient étudiés qu'à partir de la troisième; dans un athénée d'une commune wallonne, la langue germanique principale serait l'allemand, l'étude du flamand ou celle de l'anglais étant ajournée à la classe de troisième. Pour rester dans le domaine de l'enseignement moyen, ces divers degrés de protection du flamand pourraient résulter d'une loi organisant un examen d'entrée à l'université, comme on le verra dans les remarques aux articles 3 et 5, n° 1, du projet qui fait l'objet de la seconde partie de cet article.

* * *

Il y a cinq mois, et sans penser le moins du monde à la loi Coremans, quelques universitaires, dont MM. Jean Demoor, Paul Héger, Maurice Philippson, Maurice Wilmotte et moi [1], ont formé un groupe d'étude des réformes à apporter dans l'enseignement supérieur. Le premier problème qu'ils ont envisagé a été celui d'un examen d'entrée à l'université. Tous ont été unanimes à penser qu'il était indispensable, d'abord d'écarter de toutes les facultés, et dans leur propre intérêt, les jeunes gens dont l'esprit était insuffisamment mûri, ensuite d'écarter de chaque faculté déterminée ceux qui ne possédaient pas certaines connaissances positives nécessaires dans cette faculté. L'accord s'étant établi sur le principe d'un examen visant surtout à établir la maturité intellectuelle des candidats-étudiants, j'ai été chargé de rédiger un projet d'organisation. Toutes les phrases de la rédaction à laquelle j'ai abouti ont été discutées une à une. Il en est résulté un texte dont je

[1] Je ne cite que les noms de ceux dont la pensée ne me paraît pas trahie dans les pages que j'écris ici. J'omets systématiquement les noms d'une dizaine d'autres membres du groupe. Les uns n'ont pas suivi les réunions avec assez d'assiduité pour que je ne risque pas, en les citant, de leur attribuer, ou des idées qu'ils repoussent, ou des idées qu'ils n'ont pas étudiées; d'autre part, il en est qui sur quelques points importants ont exprimé des opinions assez divergentes de celles que j'expose; n'ayant pas le temps de mentionner toutes leurs opinions, je ne puis, en les citant, leur endosser la responsabilité des miennes.

Digitized by Google

vais donner ci-dessous un remaniement sous la forme d'un projet de loi muni de quelques considérants [1].

ARTICLE PREMIER. — A partir de la session d'été de l'année 1913, aucune personne âgée de moins de 25 ans [2] ne pourra être admise par une université belge à se présenter à la première épreuve d'une série d'examens pouvant lui donner ultérieurement le droit d'exercer une profession en Belgique, si elle n'est âgée de plus de 18 ans et si elle n'a obtenu, huit mois au moins auparavant, d'un des jurys institués par l'article suivant, un certificat de maturité.

REMARQUES.

Un délai d'au moins six ans doit être indiqué, puisque le programme de l'examen entraîne certaines modifications dans l'enseignement moyen. On pourrait toutefois réduire le délai fixé par l'article premier en adoptant des dispositions transitoires du type suivant : *La règle formulée par la seconde phrase de l'article 3* (voir ma remarque à cet article), *ne sera appliquée qu'à partir de l'année 1915*.

Un examen d'entrée ayant pour but d'écarter de l'université une foule encombrante de jeunes gens mal préparés qui s'engagent dans une voie qu'ils pourront difficilement parcourir, il n'y a pas lieu d'en imposer les ennuis et le retard à un homme âgé qui veut changer de carrière ; pour celui-ci, la première épreuve de chaque série d'examens doit être considérée comme une barrière suffisante.

Un examen d'entrée ne peut être exigé par l'État que de ceux qui veulent un jour exercer certaines professions; les universités doivent rester libres de décerner des grades académiques ne conférant pas ce droit; c'est à elles à décider si les récipiendaires à ces grades doivent subir un examen préalable et dans l'affirmative à déterminer le programme de cet examen. Il faut songer spécialement au cas des étrangers qui n'ont pas fait leurs

[1] Pour rendre la question claire à un lecteur non préparé, je ne puis me contenter de recopier des procès-verbaux et des notes; aucune formule par exemple n'a été arrêtée pour les motifs des diverses règles; quant aux règles elles-mêmes, je me crois d'autant plus permis d'en modifier quelque peu ici le fond ou la forme, que dans la majorité des cas le texte préféré par la majorité du groupe venait de moi et m'apparaît assez naturellement comme un brouillon qu'il me reste à mettre au point. Au surplus, quelques détails n'ont pas été discutés, ou parce qu'on n'y a pensé, ou parce qu'on n'en a pas eu le temps.

[2] Il y a ici huit mots qui, faute de temps, n'ont pas été discutés par le groupe qui a admis les principes de ce projet.

Digitized by Google

études moyennes en Belgique et sont ainsi mal préparés à un examen en rapport étroit avec une organisation belge.

Les règles d'âge écartent des auditoires universitaires les jeunes gens de moins de 17 ans; cela revient à décider que l'enseignement moyen doit les retenir au moins jusqu'à cet âge, c'est-à-dire être complet, et par conséquent cela dispense d'exiger un certificat relatif à la durée des études moyennes.

ART. 2. — Le certificat de maturité est délivré par des jurys siégeant à partir du dernier lundi de septembre de chaque année dans les locaux des universités dont l'État reconnait les diplômes. Le recteur de l'université où siège un jury, ou le professeur qu'il délègue, en est de droit le président. Les autres membres sont choisis par le ministre des Sciences et des Arts dans une liste de candidats qui lui est présentée par le recteur intéressé avant le premier mai de chaque année. La liste de candidats doit comprendre deux fois plus de noms qu'il n'y a de sièges. Un tiers au moins des candidats doit appartenir au personnel enseignant des athénées de la province où siège le jury ou des provinces limitrophes. Le nombre des membres de chaque jury est fixé à .., de façon qu'ils puissent se grouper en commissions de trois membres appelées chacune à juger souverainement de la partie de l'examen qui leur est réservée.

REMARQUES.

Je précise ici la pensée du groupe qui est l'auteur du projet que j'expose; elle consistait à admettre autant de jurys que d'universités et à déclarer que la majorité des membres devait appartenir à l'université intéressée et la minorité à l'enseignement moyen. Sur ce dernier point, on a été unanimement d'avis que si des professeurs d'athénée devaient à cause de leur expérience être appelés à interroger, la majorité revenait cependant à ceux qui sont les plus intéressés à bien garder la porte de leur forteresse.

L'idée émise les jours passés de confier l'examen à une commission formée pour chaque collège de professeurs de ce collège, est tout a fait malheureuse. A supposer que le système n'aboutisse jamais à des certificats de complaisance, il serait notamment inférieur au système que je propose sur les points suivants : la décision d'un jury de collège serait en fait sans appel; la bonne influence que l'institution d'un examen à programme intelligent peut exercer sur l'enseignement moyen, disparaîtrait, puisque les collèges n'auraient plus tous le même idéal; la trop grande

Digitized by Google

multiplicité de jurisprudences aboutirait à de véritables injustices, les bons collèges se montrant plutôt sévères, tandis que les mauvais laisseraient passer des cancres qu'ils jugeraient appartenir à la bonne moyenne de leurs élèves ; en ce qui concerne les dispositions sur l'emploi du flamand, le jury de collège offrirait peu de garanties aux partisans des idées de M. Coremans.

ART. 3. — Dans ses réponses écrites ou orales, le récipiendaire peut se servir, soit de la langue française, soit de la langue flamande, sauf dans les cas où l'article 5 ci-dessous spécifie l'emploi de la langue française.

REMARQUE [1].

Si l'on veut réaliser dans ce qu'elle a de légitime l'idée-mère des projets Coremans et Cie, c'est-à-dire imposer la connaissance du flamand littéraire à tous les lettrés de la Belgique réellement flamande, il suffit d'ajouter la phrase suivante au texte de cet article : *Toutefois le récipiendaire qui est né dans une commune dont la majorité des habitants a déclaré lors du recensement décennal le plus récent ne connaître que le flamand et dont le père et la mère sont également nés dans des communes appartenant à cette catégorie, devra répondre en flamand à l'une des questions posées en application des 3° et 4° de l'article 5 et à l'une des questions posées en application de l'article 6.* Cette rédaction me paraît avoir deux avantages : En ce qui concerne l'examen, elle est moins compliquée que tout ce qui est proposé dans les documents parlementaires ; elle se relie directement à la loi de 1883 en permettant au récipiendaire de répondre en flamand aux questions qui se rattachent aux cours flamands des athénées, ce qui suffit amplement comme preuve de sa connaissance de sa langue maternelle. En ce qui concerne le groupe de récipiendaires obligés de répondre en flamand, elle le détermine avec une grande précision, puisqu'elle ne fait porter l'obligation que sur le *né natif* [2], c'est-à-dire sur celui qui a le devoir de connaître la langue du peuple auquel appartient sa famille et elle opère la classification par des moyens aisés à contrôler, — trois données d'état civil —, ce qui écarte les combinaisons que certains partisans de la cause flamande redoutent au

[1] L'objet de cette remarque n'a pas été discuté par le groupe qui est l'auteur des projets que j'expose, pour cet excellent motif que ses dernières délibérations remontent à une époque où l'on ne voyait pas nettement comment la question de l'examen d'entrée pouvait se rattacher à la discussion de la loi Coremans.

[2] Je me demande, en corrigeant l'épreuve de cette page, si l'expression qui est ici tombée de ma plume, est bien connue de la majorité des lecteurs ; elle appartenait à la langue de l'ancien droit de la principauté de Liége ; je ne sais si on retrouve ailleurs cette courte désignation de l'indigène fils d'indigène.

Digitized by Google

point que leurs propositions de flamandiser les collèges de la Wallonie n'ont guère d'autre motif que la crainte de voir les bourgeois de Gand ou d'Anvers y envoyer leurs fils. Au surplus, les autres moyens de déterminer ce groupe, — tout au moins, le domicile des parents du récipiendaire, le domicile du collège d'où il sort, ou l'indication d'arrondissements avec exclusion de certaines communes —, me paraissent avoir des inconvénients que je m'abstiens d'énumérer parce que tout lecteur peut les reconnaître aisément lui-même s'il veut y réfléchir quelques instants.

ART. 4. — L'examen comprend deux épreuves entre lesquelles les jurys sont autorisés à établir un intervalle de quelques jours. Le récipiendaire qui échoue à la première épreuve a le droit de se présenter deux fois à des sessions ultérieures de l'un ou de l'autre jury. Le récipiendaire qui après avoir subi avec succès la première épreuve échoue pour la seconde ou préfère ne pas s'y soumettre, reçoit un certificat provisoire lui conférant le droit de se présenter deux fois pour cette seconde épreuve à des sessions ultérieures de l'un ou de l'autre jury.

REMARQUE.

L'examen se divise en deux épreuves parce qu'il a un double but. Dans la première épreuve (article 5), le récipiendaire doit justifier de sa maturité intellectuelle par des rédactions qui n'impliquent aucun surchauffage et qui par conséquent ne pourront avoir sur l'enseignement moyen la mauvaise influence de l'ancien graduat; dans la seconde épreuve (article 6), il doit montrer qu'il possède quelques connaissances positives indispensables dans la faculté dont il veut suivre les cours. Je dois faire remarquer que la division en épreuves permet de faire disparaître certains des inconvénients que peut présenter la bifurcation indispensable des études moyennes dans les hautes classes. Ainsi, un jeune homme qui échouera à la seconde épreuve pour le latin, pourra, en consacrant une année entière, sans autre souci d'étude, aux mathématiques, se préparer à subir cette seconde épreuve de façon à entrer à la faculté des sciences.

ART. 5. — La première épreuve de l'examen comporte :

1° Une traduction en français, avec l'aide de dictionnaires [1],

[1] J'avoue n'être pas bien fixé sur l'utilité de ces quelques mots; on peut discuter, ou leur suppression, ou leur remplacement par les mots : *avec l'aide d'un seul dictionnaire*, ce qui implique une connaissance plus parfaite d'une des langues exigées.

Digitized by Google

de trois textes à choisir par le récipiendaire parmi six textes dont deux allemands, deux anglais et deux flamands ; pour chacune de ces langues, l'un des textes sera assez long, — vingt lignes environ —, et relativement difficile, tandis que l'autre sera très court, — cinq lignes environ —, et n'exigera qu'une connaissance sommaire de la langue.

Remarques.

Cette organisation d'apparence assez compliquée me paraît, ainsi qu'à plusieurs de mes amis, le meilleur moyen de tenir compte de diverses considérations. Avant de l'établir, je ferai remarquer au lecteur que l'article permet notamment [1] au récipiendaire de choisir, d'après ses études antérieures, l'une des six combinaisons suivantes :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Deux textes allemands et un texte flamand facile. | | | | |
| — | — | — | — | anglais — |
| — | — | anglais | — | allemand — |
| — | — | — | — | flamand — |
| — | — | flamands | — | allemand — |
| — | — | — | — | anglais — |

Il en résulte que l'on exigera de tout Belge lettré qu'il connaisse bien une langue germanique et qu'il possède les éléments d'une autre langue du même groupe, c'est-à-dire soit à même d'en poursuivre seul l'étude, soit par la conversation, soit par le déchiffrement de textes. Je justifierai cette exigence en prenant des exemples. Supposons un jeune Yprois élevé par ses parents dans l'idée qu'il sera médecin dans sa ville natale. Quelles langues germaniques ce jeune homme devrait-il connaître à l'âge de 18 ans? Certainement le flamand littéraire, puisqu'il va faire partie d'une élite ayant pour devoir d'élever le niveau de culture de la Flandre. Mais ne devrait-il pas connaître d'autres langues germaniques? Le flamand ne lui suffit pas. L'allemand lui est à peu près indispensable, s'il veut faire un voyage d'étude dans les hôpitaux d'Allemagne qui sont, je pense, les plus intéressants à visiter, s'il veut passer un semestre à Bonn, à Berlin ou à Vienne, s'il veut lire l'un ou l'autre des innombrables ouvrages qui paraissent chaque année en Allemagne sur toutes les études qui se

[1] Je dis *notamment*, parce qu'il peut choisir d'autres combinaisons : prendre les trois textes dans les trois langues, choisir les trois plus difficiles ou choisir les trois qui sont le plus faciles. Je n'y vois nul inconvénient. Celui qui choisirait les trois textes difficiles prouverait qu'il est un polyglotte remarquable; celui qui choisirait les trois textes faciles établirait qu'il peut seul et sans grands efforts acquérir rapidement une connaissance parfaite de l'une ou l'autre de trois langues germaniques, situation qui n'est pas à dédaigner.

Digitized by Google

rattachent à la médecine. Doit-on pour cela compliquer tout collège flamand d'un enseignement intensif de l'allemand? Je ne vais pas jusque-là; je me contente de désirer que l'allemand soit enseigné à Ypres, à partir de la troisième, c'est-à-dire que le jeune Yprois que je prends pour exemple y soit initié, et qu'il puisse plus tard, en peu de temps, à coups de dictionnaire, arriver à comprendre le premier ouvrage allemand qu'un de ses maîtres lui conseillera de lire. Si maintenant nous songeons à un jeune Yprois désirant devenir ingénieur plutôt que médecin, nous devons faire des raisonnements analogues en ce qui concerne l'anglais et désirer qu'à 18 ans ce jeune homme soit mis à même de lire un billet écrit en anglais, c'est-à-dire soit capable d'arriver un jour avec assez peu d'efforts à comprendre les revues anglo-saxonnes relatives à sa profession. Transportons-nous en pays wallon et supposons le cas d'un jeune Namurois songeant à devenir médecin dans sa ville natale. L'allemand est la seule langue germanique qui lui soit indispensable. J'estime toutefois qu'il est utile de lui enseigner, dès l'âge de 15 ans, assez de flamand ou assez d'anglais pour qu'il puisse aisément dans la suite, ou bien décider, ses études finies, de s'établir médecin à Anvers, ou bien abandonner ses études médicales pour en aborder d'autres, où la connaissance, soit du flamand, soit de l'anglais, serait nécessaire à l'un ou l'autre point de vue.

Le système que je propose pour cette partie de l'examen se rattache trop intimement à l'idée que je me fais, — et je ne suis pas le seul à penser de cette manière —, d'une bonne organisation de l'étude des langues au collège, pour que je ne dise pas quelques mots de celle-ci. Mon point de départ est une opinion sur l'enseignement du latin. J'accorde bien volontiers que le latin est à peu près indispensable à tous ceux qui, à l'université, devront s'initier à l'une ou à l'autre des sciences de l'Humanité. Notre civilisation est fille de la civilisation antique, telle que celle-ci nous est parvenue, c'est-à-dire en costume romain, et nous ne pouvons avoir pleine conscience de ses facteurs principaux, si nous ignorons la langue de Rome. Il s'ensuit que le latin ne devrait être obligatoire au collège que pour les jeunes gens qui se destinent aux facultés de philosophie et de droit. On ne l'impose aujourd'hui aux autres que par un esprit de routine que l'on cherche à justifier par l'argument suivant : l'étude du latin est pour tous une excellente gymnastique intellectuelle. L'argument est spécieux. J'admets bien volontiers que l'étude d'une langue étrangère a une valeur pédagogique; mais je ne pense pas que l'enseignement du latin ait, à ce point de vue, d'autre privilège que d'être organisé depuis plus longtemps et d'avoir notamment, pour lui faire donner des fruits, un corps professoral généralement bien formé. J'estime que les langues modernes auraient autant de valeur pédagogique, si on les enseignait mieux, notamment si on formait les professeurs d'allemand avec autant de soin que les professeurs de latin. Or, à valeur pédagogique égale, on doit préférer pour la masse des élèves une langue qui peut servir à tous dans la vie à une

Digitized by Google

langue qui ne peut être utile qu'à un petit nombre et qui, lorsqu'elle est imposée à la plupart des élèves, engage un trop grand nombre d'individus dans un couloir sans bonne issue.

Des idées qui précèdent, je conclus, avec bien d'autres d'ailleurs, au système suivant[1] : Dans les trois premières années du collège, l'enseignement doit être identique pour tous et sa partie philologique, envisagée surtout comme gymnastique intellectuelle, doit se borner à l'étude d'une seule langue moderne. A partir de la quatrième année du collège, il y aura bifurcation. Les élèves qui songent à entreprendre des études, droit, philosophie, etc., qui rentrent dans les sciences de l'Humanité, feront du latin et même du grec, tandis que les autres consacreront un même nombre d'heures aux mathématiques, à la chimie, à la physique, etc., en vue d'entrer un jour dans les Facultés où l'on s'occupe des sciences de la Nature. Reste dans ce système à choisir la langue moderne à étudier au collège de la sixième à la rhétorique. Le choix dépend du milieu. Dans la Belgique nettement flamande, de même que dans tous les pays germaniques sans exception, cette langue doit être le français, parce que le français, — il n'y a que des nationalistes à l'esprit étroit qui puissent le contester —, est l'expression la plus parfaite de la culture moderne[2]. Dans la Belgique nettement wallonne, de même d'ailleurs que dans la plupart des pays latins, il ne me paraît pas douteux que la langue à enseigner au collège de la sixième à la rhétorique doit être l'allemand, d'abord parce qu'au point de vue pédagogique la structure de l'allemand s'écarte plus que celle de l'anglais de la structure des langues romanes, d'où des avantages analogues à ceux qu'on reconnait au latin, ensuite parce que de futurs étudiants doivent avant tout connaître la langue employée dans une quarantaine d'universités qui à elles seules abattent autant ou même plus de besogne que toutes celles où l'on parle d'autres langues. Ce choix de l'allemand comme langue pédagogique ne peut être contesté que pour quelques petits territoires où des raisons d'utilité sociale pourraient lui faire préférer une autre langue, et à ce point de vue j'admets bien volontiers que le flamand soit préféré à l'allemand dans quelques athénées du Brabant. Je ne pense pas toutefois que l'enseignement des langues modernes au collège doive se borner à la langue pédagogique adoptée dès la sixième. Notre monde est malheureu-

[1] Je m'abstiens systématiquement de parler du rapport entre le système que j'esquisse et ce qui se fait actuellement en Belgique dans le même domaine ; cela compliquerait sans avantage mon exposé.

[2] Voyez les belles pages que Wells a écrites sur le sujet. J'ajouterai que la primauté du français est pour moi tellement certaine que je suis convaincu qu'une langue internationale auxiliaire ne peut réussir que si elle constitue une sorte de français simplifié, c'est-à-dire un français accessible à ceux qui n'ont pas le temps d'apprendre des conjugaisons compliquées et autres difficultés de la reine des langues modernes.

Digitized by Google

sement très polyglotte. Une seconde langue doit être étudiée au collège, et à partir de la troisième pour ne pas surcharger le programme. En règle générale, et je pense ici à toute l'Europe continentale, cette seconde langue doit être l'anglais, langue parlée ou comprise par près de 250 millions d'hommes et qui est aisément accessible à celui qui connaît le français et l'allemand. A cette règle générale, on doit cependant admettre quelques exceptions locales; ainsi, dans la Belgique nettement wallonne, il faut permettre au collégien de choisir le flamand plutôt que l'anglais, parce qu'il peut désirer devenir fonctionnaire ou s'établir en pays flamand. En admettant les théories qui précèdent, on pourrait avoir en Belgique la situation scolaire qui suit :

**Langues modernes étudiées dans les collèges.**

| *A partir de la sixième.* | *A partir de la troisième au choix des parents.* |
|---|---|
| A Bruges : flamand et français. | allemand ou anglais. |
| A Bruxelles : français et flamand. | — — |
| A Ixelles : français et allemand. | flamand ou anglais. |
| A Liége : français et allemand. | — — |

Avec l'organisation que je viens d'esquisser, la partie de l'examen dont je m'occupe en ce moment se règlerait aisément : le récipiendaire choisirait trois textes représentant les deux langues germaniques qu'il a apprises au collège où il a fait ses études.

Une dernière remarque peut être faite sur la proposition de l'article 5 : imposer, dira-t-on, la connaissance des deux langues germaniques à l'étudiant wallon comme à l'étudiant flamand, c'est donner à ce dernier un privilège, puisque, en général, il en connaît déjà une par le milieu dans lequel il vit. Il y a certes privilège, mais ce privilège est largement compensé par un privilège en faveur du Wallon; celui-ci n'a guère d'efforts à faire pour arriver à écrire le français correctement, tandis que le même travail est, en général, beaucoup plus dur pour le Flamand. On pourra le constater dans la partie de l'épreuve dont je parle ici; ce sera une version pour le Wallon, mais ce sera un thème pour le Flamand. Sa copie en français sera considérée en elle-même et il pourra perdre un point s'il se borne à calquer une phrase germanique au lieu de donner la tournure française équivalente.

2° Un résumé avec appréciation sommaire, le tout en une trentaine de lignes écrites en français, d'une demi-douzaine de pages où est exposé en français un raisonnement suivi. Le

Digitized by Google

récipiendaire aura le choix entre deux textes qu'il trouvera indiqués par des signets, dans deux volumes qui lui seront remis au moment même où il devra commencer son travail. Le choix des passages, ainsi que l'assemblage des volumes qui les contiennent, se feront en assemblée générale du jury quelques instants auparavant; le sort répartira les paires de volumes entre les récipiendaires; le jury devra choisir un nombre de passages au moins égal au nombre des récipiendaires.

Remarques.

Cette partie de l'examen est à mon avis essentielle; je ne vois pas de moyen plus pratique de distinguer les imbéciles de ceux qui ne le sont pas. Au surplus, elle consiste à rechercher, et rien n'est plus légitime, si le récipiendaire est assez prompt d'intelligence pour prendre des notes à un cours, ce pourquoi, ajouterai-je entre parenthèses, le résumé doit être fait en français d'après un texte en français, toutes nos universités étant des universités de langue française.

Ce n'est pas seulement en me plaçant à un point de vue universitaire que je crois à l'utilité de ce mode d'épreuve; j'espère fermement qu'il aura une excellente influence sur l'enseignement littéraire au collège. En général, cet enseignement consiste trop uniquement à apprendre à faire un maximum de phrases sur un minimum d'idées, c'est-à-dire à préparer des rhéteurs qui encombrent les annales parlementaires de discours kilométriques et les journaux de longs brouets où se délaie en 300 lignes ce qui peut être dit en vingt [1]. Sans méconnaître que le devoir consistant à amplifier peut amener à découvrir des idées nouvelles, j'estime que le devoir consistant à résumer est autrement profitable; il habitue à remarquer, et les traits dominants d'une description, et les points essentiels d'un raisonnement, c'est-à-dire à sentir plus vivement et à penser plus clairement, d'où, par une conséquence naturelle, une netteté plus grande de l'expression, c'est-à-dire un meilleur style. Pour en revenir au point de vue académique, je crois bon d'observer que si dès l'âge de 12 ans on exerçait les enfants à résumer de petits récits, on en ferait de bons poignettistes, c'est-à-dire de bons étudiants, sachant suivre les leçons en les résumant au lieu de copier machinalement toutes les phrases de leurs professeurs, système vicieux, parce que, d'une part, une inévitable pitié pour les copistes amène le professeur à dicter et que, d'autre part, l'étudiant n'ayant guère

[1] Au cas où, à cause de cet article, on me rangerait dans la catégorie de ceux qui font « trop long », j'en rejeterai la faute sur tous ceux qui m'ont appris à écrire.

Digitized by Google

raisonné pendant le cours ne se retrouve pas au bout de six mois dans le trop gros cahier qu'il a griffonné.

3° Deux réponses dont l'une devra être assez développée, une vingtaine de lignes environ, à deux questions que le récipiendaire choisira dans une liste de dix questions dont trois de géographie et sept portant sur les diverses périodes et les divers aspects de l'histoire.

REMARQUE.

J'ai cherché par cette formule à aboutir à la fois à constater la maturité intellectuelle et un certain bagage de connaissances positives. Suivant qu'on se place au premier ou au second point de vue, on peut penser, soit à diminuer, soit à augmenter le nombre des réponses exigées [1]. Je crois sage de n'exagérer ni dans un sens ni dans l'autre. La même remarque s'applique au numéro suivant. Dans les deux cas, si on préférait augmenter le nombre des réponses exigées, il pourrait y avoir lieu de changer quelque peu le dosage des points, soit, par exemple, 20 points pour chacune des parties de l'épreuve, afin de donner un peu plus d'importance aux connaissances positives du récipiendaire.

4° Deux réponses, dont l'une devra être assez développée, une vingtaine de lignes environ, à deux questions que le récipiendaire choisira dans une liste de six questions relatives aux sciences de la Nature, la chimie et la physique exceptées.

REMARQUE.

La chimie et la physique sont détachées de l'épreuve commune à tous les étudiants parce qu'on ne peut, pour ces sciences, exiger d'un futur avocat autant que d'un futur médecin; on les retrouvera dans les diverses formes de la seconde épreuve.

Le nombre des points attribuables à chacune des parties de l'épreuve est de 20 pour le 1° et pour le 2° et de 10 pour le 3° et pour le 4°.

REMARQUE.

Le but de ce dosage est d'accorder plus d'importance aux exercices qui établissent la maturité de l'esprit qu'à ceux qui indiquent la puissance de la

[1] Les deux opinions ont été défendues lors des discussions d'où est sorti ce projet; je dois dire que c'est la première (une seule réponse) qui a été préférée par la majorité.

Digitized by Google

mémoire, c'est-à-dire à aboutir à un examen qui ne prête pas au surchauffage et ne donne pas comme but à l'enseignement moyen la préparation mécanique à un déballage de petits détails. Je n'entends nullement dire par là qu'il ne faut pas enseigner de détails à des garçons de 12 à 18 ans et que la mémoire ne doit pas être exercée; ma pensée est simplement que cet enseignement de détails doit avoir pour but principal la formation des intelligences et que l'essentiel, c'est de constater le résultat.

Le récipiendaire est autorisé à répondre, s'il en trouve le temps, à plus de questions qu'il n'y est obligé; le jury tient compte de toutes les réponses dans la fixation du nombre de points obtenus, sans toutefois préférer la variété des connaissances à leur perfection.

REMARQUE.

Une seule réponse parfaite vaut toujours mieux que deux médiocres; mais deux médiocres valent mieux qu'une seule médiocre, puisqu'elles indiquent un plus grand nombre de connaissances.

Les récipiendaires qui ont obtenu plus de la moitié des points sur l'ensemble, sont seuls admis à se présenter à la seconde épreuve.

ART. 6. — La seconde épreuve de l'examen varie suivant la faculté dans laquelle le récipiendaire désire entrer.

*A*. Pour la faculté de philosophie, elle comprend :

1° Une interrogation orale sur le programme de mathématiques de la classe de rhétorique (section latine);

2° Une interrogation orale sur les éléments de la physique et de la chimie;

3° La traduction cursive d'un texte latin ou d'un texte grec, ou d'un texte latin et d'un texte grec, au choix du récipiendaire.

Le nombre des points attribuables à chacune des parties de l'épreuve sera de 10 pour le 1° et pour le 2° et de 20 pour le 3°; les récipiendaires qui obtiendront plus de la moitié de ces 40 points seront admis.



Digitized by Google

*B.* Pour la faculté des sciences, elle comprend :

. . . . . .

*C.* Pour la faculté technique, elle comprend :

. . . . . .

REMARQUES.

Je laisse des blancs dans toute la fin de l'article parce que je n'ai pas la prétention d'indiquer au-dessus de ma signature la dose plus ou moins forte de mathématiques ou de physique qui est exigible d'un futur médecin ou d'un futur ingénieur; si l'ensemble du programme proposé est jugé bon, des hommes très compétents sauront remplir les blancs. Je me suis permis, dans la première partie de l'article, d'être un peu plus précis, pour avoir l'occasion de faire remarquer que certaines études devaient être représentées dans la seconde épreuve, afin de ne laisser dans la première épreuve que ce qui représente les études communes faites au collège par tous les récipendiaires, quelle que soit la faculté à laquelle ils se destinent. Les programmes divers de la seconde épreuve correspondront ainsi aux bifurcations indispensables de l'enseignement moyen.

Pour la traduction d'un texte latin ou grec, je préfère laisser le choix au récipiendaire. Je ne doute pas qu'un jeune homme capable de traduire Xénophon à vue ne soit également capable de traduire un passage du Digeste. Le plus simple est qu'il choisisse la langue qu'il croit connaître le mieux; il en sera plus à l'aise. J'estime qu'il faut de plus engager les récipiendaires à répondre, s'ils le peuvent, sur les deux langues, parce que la mention des deux langues par le certificat peut être ultérieurement utilisée. On doit songer, en effet, à un cas spécial qui mérite une étude très sérieuse. Certains de mes amis estiment que le grec devrait être exigé de tous les étudiants entrant dans la faculté de philosophie avec l'intention de conquérir un des diplômes de docteur que délivre cette faculté. Une règle de ce genre me paraîtrait fort dangereuse; ou il ne faut absolument rien dire, ou il ne faut pas aller au delà d'une phrase ainsi conçue : *Les diverses facultés de philosophie sont autorisées à interdire l'accès de leurs doctorats ou de certains d'entre eux aux étudiants qui n'auraient pas été interrogés sur le grec comme sur le latin à leur examen d'entrée.* La question que je soulève ici étant d'une importance capitale pour le recrutement de la moitié du personnel scientifique du pays, je crois bon de justifier mon opinion par quelques commentaires. Peu de jeunes gens entrent dans une faculté de philosophie avec l'intention d'obtenir de cette faculté un diplôme de docteur; mais leur groupe se trouve souvent renforcé par des condisciples qui, venus sur les mêmes bancs dans l'idée de faire leur droit, s'enthousiasment pour les études de philo-

Digitized by Google

logie et d'histoire. Supposons quelques cas précis. Un jeune Gantois que ses parents destinent au barreau et qui a trouvé jusqu'à 18 ans ce projet si naturel qu'il n'a présenté que le latin à son examen d'entrée, peut très bien à 19 ou 20 ans préférer à tous autres les cours du professeur Pirenne et penser à devenir sous sa direction un docteur en histoire. Si l'on exige le grec pour les futurs docteurs de la faculté de philosophie de Gand, on obligera ce jeune homme à présenter à nouveau la seconde partie de son examen d'entrée, ce qui, à supposer qu'il réussisse, l'empêchera d'obtenir son diplôme de docteur avant l'âge de 23 ou de 24 ans, à moins de changer pour ce cas spécial les règles de durée des études. Mieux vaut donc ne rien dire. Quant à la liberté qui serait laissée aux facultés d'exiger le grec à l'examen d'entrée pour les futurs docteurs en histoire, j'estime qu'il vaudrait mieux qu'elles n'en usent pas. Les études d'histoire dans les universités belges portent principalement sur l'histoire de notre pays ; la plupart de nos historiens ne s'occupent guère de ce qui a précédé le contact de César avec le clan des Nerviens. La connaissance du grec n'est nullement indispensable à la formation d'un docteur en histoire, puisque les professeurs importants de ce doctorat, — ceux qui font les cours de critique historique —, parlent rarement de choses grecques à leurs élèves. Exiger le grec à n'importe quel moment des études d'histoire peut enlever des élèves d'avenir à l'un ou à l'autre de nos meilleurs historiens. Le mieux toutefois est de ne pas avoir ici de règle absolue, parce qu'il se peut qu'un jour, dans une de nos universités, le principal professeur d'histoire s'occupe plutôt de l'antiquité et qu'il y aurait lieu alors d'exiger de ses futurs élèves la connaissance du grec à l'un ou l'autre de leurs examens. Ce que je viens d'écrire du doctorat en histoire s'applique aussi au doctorat en philologie romane. L'exigence du grec à l'examen d'entrée peut entraver des vocations, et au surplus il me paraît que l'on peut devenir un excellent professeur de français et même un excellent romaniste sans connaître beaucoup plus de grec que n'en peut savoir aujourd'hui un bon collégien de 15 ans. Pour le doctorat en philologie germanique, je préfère également un système très libéral, bien que je pense toutefois qu'un germaniste doit savoir beaucoup plus de grec qu'un romaniste, parce que, notamment pour se rendre compte du changement de la voyelle radicale (exemple *binden*, *band*, *gebunden*) et de celui de la consonne radicale (exemple *ziehen*, *Zug*), il faut des études de philologie comparée pour lesquelles la connaissance du grec est indispensable. Quant aux doctorats où le grec est un élément essentiel, le doctorat en philosophie pure et surtout le doctorat en philologie classique, j'estime encore qu'il n'y a pas nécessité à exiger *dans la loi* de ceux qui voudront les aborder, qu'ils aient traduit un texte grec lors de leur examen d'entrée. Le mieux est de laisser les facultés libres et j'ajoute que je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'elles n'usent pas de cette liberté. Les étudiants qui s'engageront dans ces études ne seront jamais que des étudiants qui ont

Digitized by Google

fait du grec au collège, et les facultés, avec le système nouveau comme avec le système actuel, auront toujours contre une invasion de mauvais hellénistes la barrière de la première épreuve de l'examen de candidature préparatoire au doctorat.

ART. 7. — Toute infraction constatée dans les cinq ans aux dispositions qui précèdent, que cette infraction vienne d'un jury ou qu'elle vienne d'un récipiendaire, entraîne la nullité du certificat de maturité et suspend la validité des diplômes acquis postérieurement, jusqu'au jour où l'examen est subi à nouveau avec succès.

*
* *

Je résume en terminant quelques-unes des idées qui ont inspiré cet article.

Une barrière est nécessaire pour écarter les imbéciles et les ignares des universités et permettre, dans la suite des études, — mais je n'ai pas le temps d'insister aujourd'hui sur ce point [1], — des réformes qui supprimeront plus d'une chinoiserie de notre système d'examens.

Une formule d'examen d'entrée ne présentant pas les inconvénients de l'ancien graduat est aisée à trouver, et je me permets de croire que le texte que je propose pourrait servir de base à la discussion, bien plus, qu'il obtiendrait dans son ensemble l'adhésion de la majorité des universitaires belges.

Les désirs de MM. Coremans et Cie seraient bien plus sûrement satisfaits si par un système d'examen l'on exigeait que les collèges officiels ou libres aboutissent à un certain résultat, tout en laissant l'État d'une part et les évêques de l'autre, choisir les divers moyens qui peuvent y conduire (maintien ou transformation des règles admises par la loi de 1883). Quant

[1] Je dois me contenter de résumer en deux mots le système préféré par le groupe dont je suis ici l'organe; il faut établir à l'entrée de l'Université un examen de maturité et après la sortie des examens professionnels; entre ces deux barrières, *et grâce à elles*, il y aura la plus grande liberté possible, liberté pour le professeur (*Lehrfreiheit*), liberté pour l'étudiant (*Lernfreiheit*) et liberté pour l'Université comme groupe, même dans le cas où ce groupe dépend de l'État.

Digitized by Google

à l'examen désirable à ce point de vue, il ne peut constituer qu'un numéro du programme d'un examen d'entrée à l'Université.

Ces désirs des partisans de la cause flamande ne doivent être satisfaits que dans la part où ils sont légitimes ; le flamand littéraire mérite d'être protégé dans la partie nettement flamande du pays et les Wallons n'ont rien à y redire si l'on n'impose d'obligations qu'aux Belges de souche réellement flamande ; cette protection est désirable, parce que la formation d'une élite intellectuelle capable de conférencier en flamand est le meilleur moyen de régénérer la partie germanique de ce pays, ce qui dans ma pensée consiste surtout à y faire pénétrer les idées rationalistes et démocratiques et à mettre fin à la domination d'uue bourgeoisie fransquillonnante qui opprime la terre de Flandre en se servant de l'épouvantable machine à abrutir que l'échec de la Révolution du XVI[e] siècle lui a imposée dans toute sa puissance, l'Église catholique, apostolique et romaine.

EUGÈNE MONSEUR.

Digitized by Google

# BARBEY D'AUREVILLY [1]

## (1808-1889)

### II

Voilà donc, en quelques mots, la vie de Barbey d'Aurevilly. Elle se divise assez nettement en deux parties : quarante années de préparation, de tâtonnements brillants, que nous connaissions mal, et que le zèle attendri de M. Grelé a pour ainsi dire révélées; quarante années de réalisations, sans fléchissement, qui étaient assez bien connues et qu'il n'était pas nécessaire de raconter par le détail du détail.

Et maintenant, venons au jugement de cette vie féconde en œuvres. Tâchons de voir quelle interprétation on lui peut donner, quelle place elle occupa dans la vie générale contemporaine, et quelle influence elle exerça.

Donc, Barbey d'Aurevilly, fils de chouans, fils de Normands ennoblis, fils de catholiques, et certainement petit-cousin de Corneille, de Flaubert, de Maupassant, et voisin de l'île qu'illustrèrent Byron et Walter Scott, Barbey d'Aurevilly sera, dans ses romans et dans ses œuvres de critique, un chouan irréductible, un poète de terroir, un contrebandier du catholicisme, un écrivain amoureux de la pompe et du faste, un ennemi des bourgeois, un dédaigneux de la plèbe, tout cela selon les modes d'un romantisme soi-disant compliqué, tout cela se mêlant en des réactions inattendues.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de mai 1907.

Digitized by Google

Il évoque la figure du *Chevalier des Touches* et les vaines épopées de la chouannerie.

Il chante en des pages qui ont dû nombre, qui éclatent en images grandioses et qui rappellent Chateaubriand, l'héroïsme de sa petite patrie et de la mer prochaine.

Il le chante, son Cotentin, comme Maurice Barrès fera de la Lorraine ; et il le chante à une époque où l'on ne parlait guère de décentralisation ni de littérature provinciale.

La vision de Valognes, de Saint-Sauveur-le-Vicomte, de Caen, le hante et le possède ; et il écrit ces lignes qui contiennent en germe la thèse des *Déracinés* :

« Paris est la patrie anonyme de tous les hommes qui ont brisé le lien de la famille, et qui ont quitté la province pour en éviter le regard qui tombait de trop près sur eux... »

« Paris est vraiment la patrie de ceux dont la destinée de cœur est perdue... »

« J'ai besoin de Paris, peut-être parce que je ne suis pas heureux... » Et il n'était pas heureux — il le croyait —, parce qu'il était exilé de Normandie.

De l'individualisme provincial à l'individualisme patriotique, il n'y a qu'un pas. Barbey s'écrie fièrement :

« Quand ils disent de partout que les nationalités décampent, plantons-nous hardiment, comme des Termes, sur la porte du pays d'où nous sommes, et n'en bougeons plus. »

Il est naturellement aristocrate ; il ne conçoit que des intrigues et des personnages de choix ; et il est autocrate comme un vieux podestat italien.

Il est catholique. Mais de quel catholicisme ! Celui des guerres de religion et non celui de Jésus-Christ. Ne lui demandez pas de pratiquer la tolérante charité ; il vous répondra que « nos pères ont été sages d'égorger les Huguenots à la Saint-Barthélemy, et bien imprudents de ne pas brûler Luther ». Ne lui demandez pas de pratiquer l'humilité et de confesser la crainte de Dieu ; il vous toisera avec mépris et vous répondra que justement « la lâcheté humaine s'est accroupie derrière Dieu ». Ne lui demandez pas s'il se par-

Digitized by Google

fume de chasteté et de renoncement ; il vous traitera d'eunuque ou de quelque autre diminutif.

Ce qu'il aime du catholicisme, outre les bûchers et les tocsins, c'est le péché, le péché selon l'orthodoxie romaine; c'est Lucifer qui fut un prince de l'orgueil, le créateur de la beauté et de l'imagination perverse. Mais enfin, il est catholique; il a le souci méticuleux du dogme, le respect de la hiérarchie ultramontaine, la passion de l'absolutisme ultramontain.

Il est catholique, certes; et il est artiste; et il est critique! Et il a écrit dix-sept ou dix-huit volumes (les *Prophètes du passé,* les *Hommes et les œuvres*), où cent, deux cents, trois cents écrivains, poètes, philosophes ou bas-bleus sont passés en revue.

On devine avec épouvante et le nombre des morts qu'il a mitraillés, et la somme d'erreurs qu'il a accumulées, et l'incohérence de ses « attendu que ». Puis, tout compte fait, on reste bien plus stupéfait encore de voir que son instinct, son génie verbal, un peu semblable à celui de Victor Hugo, aient pu rencontrer des expressions justes dans leur extravagance.

« Ronsard est un descendant des Huns. Chez les Huns, on avait pour coutume d'égorger les esclaves ennemis sur les tombes entr'ouvertes. Sur la tombe vidée de Ronsard, montant tout à coup dans l'assomption de sa gloire, nous ne nous sommes pas contentés de Malherbe, nous avons égorgé Boileau... »

« Rabelais est un mastodonte émergé radieusement du chaos dans le bleu d'un monde naissant. Mon adorable vieux Rabelais! » Un vrai Gaulois, Rabelais, et qui, par-dessus tout, célébra la vie.

Barbey d'Aurevilly aime aussi ce parpaillot d'Agrippa d'Aubigné, « espèce de torse à la Michel-Ange, en corselet, Corneille de la première heure ».

Et il aime Corneille, romain et gaulois, figure à la Rembrandt.

Et il aime Montaigne, ce sceptique, parce qu'il a l'amour de la vie.

Digitized by Google

Et il aime Racine, en dépit de ses perruques et de ses cothurnes, parce qu'il vit.

Et il aime Molière, cet autre Gaulois, parce qu'il a écrit *Tartufe*, et parce qu'il est éternellement jeune.

Et il trace de La Fontaine un portrait saisissant :

« C'est une popularité sans exemple, inégalée dans aucune littérature, — la seule popularité qui ne soit une bêtise ni un mensonge... Les enfants de toutes les générations plongent dans les *Fables* comme dans leur premier bain d'intelligence... Les autres écrivains, et les plus grands, ne laissent dans nos souvenirs que l'impression de leurs chefs-d'œuvre et le nom qu'ils ont immortalisé. La Fontaine y a laissé son œuvre même. Il est en nous. Il vit en nous... Nous avons tous, en France, été baptisés en Jean La Fontaine, et fait notre première communion intellectuelle dans ses *Fables*... Il n'y aurait pas de Villon, de Marot, de Rabelais, de siècle de Louis XIV; La Fontaine serait toujours La Fontaine, c'est-à-dire le plus étonnant génie d'expression qui ait jamais existé. »

Nous commençons après cela, semble-t-il, à débrouiller la pensée de Barbey. Et mieux encore après la contre-partie que voici :

Malherbe est « le roi des impuissants » ; Descartes a découvert la Raison; Pascal est « le loup-cervier du jansénisme » ; Boileau est « un eunuque » ; et quant à saint François de Sales, c'est « de la compote de roses, gardée dans un buffet d'Ursulines, bonne pour des abbés douillets ou des chattes de parloir » ; Massillon est « un galantin » ; Bossuet aime trop « le bon sens qui est la petite pagode des gens vulgaires » ; et quant à Mme de Sévigné, quel dommage qu'elle soit du même sexe que les bas-bleus.

Donc, on croit comprendre, on tâche de comprendre, ou du moins de sentir ce que Barbey nous veut. On se dit qu'il n'aperçoit pas les liens nécessaires unissant Malherbe et Corneille, Boileau, Racine, La Fontaine et Molière. On se dit qu'il a en exécration le bon sens, la raison, la fadeur, l'intellectualité froide, les pensées de mortification ou de mort, et qu'il est attiré par ce qui grouille, ce qui palpite, ce qui se cabre, ce qui

Digitized by Google

rit, et qu'enfin c'est là un point de vue légitime. Mais tout à coup voilà que cet ennemi de la Règle austère et de Descartes, porte aux nues Mme de Maintenon ; voilà que ce tiède contemplateur de Mme de Sévigné et de Fénélon, entonne l'ode suivante :

« Savez-vous ce que c'est que M. de Saint-Évremond? L'esprit le plus harmonieux et le plus fort, le plus grand historien, le plus grand politique, la tête la plus complète qui ait jamais existé. Je suis effrayé de cette hauteur à pic de supériorité intellectuelle... Il écrivit les plus belles pages qui aient illustré la langue française dans ce qu'elle a de plus impérissable et d'immortel. Du cadavre de son génie sont sortis deux vers énormes qui l'ont dévoré. Ce sont Voltaire et Montesquieu. »

C'est pour le coup que nous perdons pied. Et est-il vraiment nécessaire de continuer? Oui et non. Non, si nous désirons une vue d'ensemble ferme ou originale. Oui, si le spectacle de Barbey pour lui-même nous sollicite et si nous aimons ses qualifications étonnantes.

Ainsi, il n'aime point le « Siècle de la Règle », parce qu'il est, lui, un irrégulier, un insoumis. Mais il trouve que ce même siècle est le plus grand et le plus fort. Il n'aime point davantage le siècle suivant qui est celui du Dérèglement; et le voilà qui redevient soumis et absolutiste.

Après avoir vilipendé cette « vieille mule de la Tradition », il honnit les encyclopédistes, démolisseurs de la tradition. Et il dit leur fait, à « Jean-Jacques, ce laquais cosmopolite », à « ce saltimbanque de Diderot, père de Gœthe et valant mieux que sa géniture ». « Voltaire haïssait Dieu et riait contre lui, comme Satan qui est de bonne maison, et qui a plus d'esprit que tous les autres diables dont il est le chef. » « Chamfort est l'Hercule et l'Apollon des boudoirs. » Un bon point. Et ce serait Buffon qui mériterait la palme de ce siècle médiocre, peut-être à cause de ses belles manchettes de dentelles, s'il n'y avait Rivarol, « l'homme le plus admirablement doué du XVIIIe siècle ». Un autre Saint-Évremond, quoi!

Sautons la Révolution, « la grande brute sanglante », et,

Digitized by Google

pêle-mêle, pour le plaisir, nouons une gerbe de gentillesses au nom des auteurs et des politiques du XIX^e^ siècle.

Chateaubriand et M^me^ de Staël reçoivent des fleurs.

Mais voici des épines : « Benjamin Constant est le chapon du libéralisme, sorti de dessous les jupes de *Corinne*. » « Veuillot est un bedeau. Assis dans un banc de marguillier, il fourre une tonsure sur toutes les questions. » Auguste Barbier est devenu « un notaire à lunettes d'or ». Berryer, c'est la « vieille actrice de la légitimité », Jules Janin « fait de la causerie à ventre déboutonné sur tous les sujets ». Sainte-Beuve n'est « qu'anecdotes et détails », ou encore « un crapaud qui voudrait bien être une vipère ».

Et le bon vicomte Armand de Pontmartin « se croit entre amis un Sainte-Beuve chrétien —, il est bien chrétien, mais il n'est pas Sainte-Beuve — », simplement « un mixte négatif ». Bref, et en ajoutant à ceux-là les noms massacrés de Gustave Planche, de Prévost-Paradol, d'Hippolyte Rigault, d'Edmond About, on peut affirmer qu'entre 1855 et 1860 « la critique n'existe pas ». « On en chercherait en vain. » Nous avons devant nous un troupeau de « lâches », incapables de manier « le sabre d'une main, le goupillon de l'autre », sabre et goupillon étant les symboles de « la vraie critique ». Hosannah pour cette vieille mule de la tradition !

Tant et si bien qu'on ne sait plus du tout s'il faut tenir pour sérieux les dix-sept volumes de critique où les principes directeurs avoués se contredisent en plus d'un endroit, et où le réquisitoire, à moins que ce ne soit le plaidoyer, se substitue au jugement.

Alors, que résoudre?

M. J. Ernest-Charles dit que le critique vaut plus que la critique. C'est un jeu de mots ou plutôt une échappatoire.

On recourrait peut-être à la formule de M. Jules Lemaître : « Mettons que le chef-d'œuvre de Barbey d'Aurevilly, c'est Barbey d'Aurevilly lui-même. » Mais cette formule ne nous explique pas ce « Barbey d'Aurevilly lui-même ».

Faut-il user du subterfuge des comparaisons?

On compare Barbey à Brummel, dont il a célébré les élé-

Digitized by Google

gances impassibles et les arrogances calculées. Et très complaisamment, il voulut nous faire croire à cette ressemblance dans son livre du *Dandysme*. Mais un Barbey impassible! un Barbey calculateur! un Barbey de cœur sec, d'âme froide ou inexistante et d'esprit nul! un Barbey contempteur des belles-lettres! Le seul point qu'il ait de commun avec son modèle, c'est la science du costume; et l'habit ne fait point un Brummel; ou plutôt, l'habit seul fit un Brummel. Et Barbey ressemble au parfait dandy Brummel comme Alexandre VI au pape exemplaire (1).

On le compare à Baudelaire, en ce qu'il a eu, avec Baudelaire, l'amour de l'horreur diabolique, le goût d'un catholicisme plus infernal que paradisiaque. Hé oui! Mais Baudelaire mourut jeune encore, et mourut halluciné, ravagé par le parfum de ses fleurs mauvaises, victime de l'attitude littéraire ou morale qu'il s'était donnée, tandis que Barbey, le « Titan de Normandie » comme il se qualifiait lui-même, s'éteignit plein de jours, l'humeur joyeuse, après avoir joui d'une santé et d'appétits prodigieux (2).

On a dû le comparer à Léon Bloy, son jeune ami, entre les bras duquel il rendit le dernier souffle. Et sans doute, Léon Bloy pense faire comme lui figure de champion orthodoxe violent. Comme lui, il fait des moulinets vertigineux, il pense assommer des gens; mais qu'il est donc monotone et fatiguant et plat et morose dans ses rancunes intéressées de moine mendiant!

Reste le romantisme — d'aucuns disent le « bas-romantisme » —, auquel on pourrait rattacher Barbey, vu qu'il cultiva l'exagération, la grandiloquence, et qu'il tortilla volontiers du panache mélodramatique. (Je gage qu'il eût, tout comme M. Faguet, trouvé un mérite extrême aux œuvres de

(1) Voir le livre récent de M. Jacques Boulenger : *Les Dandys sous Louis-Philippe*. On y voit la différence qui sépare Brummel de Barbey, et que le parfait Dandy méprise les lettres et les arts.

(2) On peut remarquer que dans les *Diaboliques*, pour une fois qu'il est parlé de Dieu et des anges, il est parlé trois fois du diable. Et avec quelle complaisance plus vive!

Digitized by Google

M. Rostand!) Mais ce romantique, outre qu'il n'est point un écrivain de vers, ou si peu, — ce romantique connut-il le mal du siècle, à l'instar de Werther, de René, d'Antony, d'Olympio, de Rolla? Il le prétend à tort. Est-ce un contemplatif, un méditatif? M. Grelé le prétend, à tort aussi. Et bien qu'il soit né avant Musset et Gautier, Barbey n'apparaît sur le théâtre qu'en 1850, c'est-à-dire après la représentation; il n'est pas mêlé aux disputes de l'école ni à ses belles guerres; il n'est mêlé à aucun mouvement, à aucun groupe; c'est un isolé; il ne ressemble qu'à lui-même, et il le sent si bien qu'il parle d'une *tanière* comme du seul endroit où il pourrait vivre à sa convenance.

Alors?

Alors, serait-il purement et simplement un mystificateur? Non. Le mystificateur s'affuble de mystère, par définition. Et on conçoit que des Baudelaire ou des Péladan aient été gratifiés de ce titre. Lui, Barbey, se montre, s'étale, s'extériorise, fuit l'obscur et l'ambigu; il a cette impétuosité qui fait tout de même croire à la sincérité, et il s'y tient avec une constance que rien n'a trahie.

Il est un enfant qui aima la vie, et qui, l'aimant autant qu'un enfant peut l'aimer, parvint à la rendre pittoresque et amusante jusqu'au bout.

Et il est un enfant, non point de la seconde, mais de la première et éternelle et divine enfance, celle qui crée les illusions merveilleuses. Et de l'enfant, il a toutes les qualités et tous les défauts; et comme lui, il est exempt de vices.

Ah! certes, il ne se lassa jamais de vivre! Ce fut son secret de ne point vieillir! La vie, la force, la bataille l'exaltèrent, et le soleil, dont il eut toujours, à son dire, un morceau dans sa poche. Il s'amusa prodigieusement dans la vie, comme il était persuadé que Dieu s'amusait dans son Paradis (relisez les premières lignes du *Chevalier des Touches*), et mieux encore comme Lucifer dans son Enfer d'huile bouillante (voyez encore les *Diaboliques*). Sa façon n'a rien de narquois comme celle des Jérôme Coignard et des sceptiques; elle est sérieuse; elle est pompeuse avec un grand naturel.

Digitized by Google

Sa plume rencontre à tout instant les mots de hurlement, de rugissement, de claquement, d'égorgement. Plaies et bosses! On songe à Guignol! C'est une fantasmagorie qui rejette son homme hors du siècle, qui le transporte en un âge de passions actives, d'intrigues joyeusement ténébreuses, de costumes flottants et de santé robuste. Logique avec lui-même, et encore une fois comme les enfants, sans conscience du ridicule, Barbey a vécu de cette époque fabuleuse ce qu'il a pu : ses pélerines et ses jabots, pour pouvoir se carrer à poitrine que veux-tu.

Un témoin raconte que J.-J. Weiss, étant fort jeune encore, fut présenté dans un restaurant à d'Aurevilly, et que celui-ci laissa tomber ces paroles effarantes :

« Mon ami, si vous voulez réussir à Paris, il est indispensable que vous ayez un domestique en livrée dans votre antichambre. Venez donc me voir. »

Et quand J.-J. Weiss s'en fut le voir, ce fut Barbey d'Aurevilly lui-même qui lui ouvrit la porte de son pauvre logis, et en bras de chemise! Ce n'est point grotesque. C'est sublime. Et en chacun de ces détails comme dans l'ensemble, il y a vingt fois plus de candeur que de vanité.

De même que ce romantique est sain, et par conséquent n'est point un romantique (1), de même ce catholique est païen, et par conséquent n'est guère catholique. Aux traits cités plus haut, est-il besoin de joindre celui-ci : Barbey déclare solennellement qu'il vénère Jésus-Christ comme Dieu, mais que, comme homme, il lui préfère Annibal!!

Tout ce qu'il y a de plus directement païen! Foin de la mortification! Mais des sensations nettes, franches, glorieuses! L'amour de la nature, de la mer bruyante, de la femme, de tous les biens périssables et condamnables! On dit qu'un jour Barbey, invité quelque part à dîner, parut à neuf heures seulement, et que, pour s'excuser, il déclara du haut de ses soixante-dix ou soixante-quinze ans, et bien droit sur ses jambes :

« Un rendez-vous! Le dernier... »

(1) Voyez le livre récent et violent de M. Lasserre, paru au *Mercure*.

Digitized by Google

De la fatuité? Non, de la candeur encore et toujours; et un individualisme débridé.

Mais prenons garde que cet individualisme n'a rien de compliqué. Il est unilatéral, il est prompt. Ce n'est point le succédané, laborieusement déduit, de théories stendalhiennes ou nietzschéennes. Il jaillit de l'instinct ingénu, et s'épand en un beau fleuve hardi, qui n'a nul besoin de se canaliser pour accroître son élan. Puis, n'étant point une œuvre de volonté, cet individualisme fut généreux sans effort.

Car la générosité fut l'une des plus riches vertus de cet homme. Ses belles colères de tantôt en procèdent, qui sont les plus inoffensives du monde. Et certaines divinations courageuses vont la confirmer.

Peu d'hommes autant que lui ne se sont aussi chevaleresquement dévoués à certaines causes nobles et décriées. Il fut l'un des premiers à proclamer le nom de Stendhal à travers tout le fracas que faisait celui de V. Hugo, romancier :

« Cette crapule de génie, ma dépravation intellectuelle. Je l'ai toujours aimé ce brigand-là, ce qui ne m'a pas empêché de lui dire que c'était un brigand, digne de toutes les cordes de la critique et de leurs nœuds. » Et combien son Waterloo est supérieur au Waterloo des *Misérables* !

Il fut l'un des premiers à proclamer la suprématie de Balzac que tout le monde trouvait *ennuyeux*.

« Il est tout simplement un Bonaparte littéraire, sans détrônement et sans Waterloo, un grand homme de caractère et de génie, mort, comme Moïse, après avoir vu, sans y entrer, le Chanaan du bonheur domestique et de sa gloire... Là où il avait percé l'horizon, à ce qu'il semblait, jusqu'à sa dernière limite, il en creusait un autre encore qui s'ouvrait dans les profondeurs du premier... »

« Prenez les œuvres de Balzac ! Cela ennuie beaucoup les Mamelouks de M. Hugo que je cite toujours Balzac, et je le conçois : ils n'ont pas tort...

« Balzac est une mesure terrible, qui montre combien *ils* sont petits en comparaison de cette grandeur. »

*Ils*, à savoir George Sand, et « sa femme littéraire » : Jules

Digitized by Google

Sandeau et Octave Feuillet, « ce bébé du succès » avant d'en devenir « le barbon », et même Zola, ce « singe », assis « dans la crotte du matérialisme ».

Où la générosité de Barbey apparut surtout vivace et profonde, ce fut à l'endroit des débutants et des tous jeunes hommes. Nulle envie. Nul appétit de réclame. L'inépuisable prodigalité du cœur.

Il découvrit Baudelaire, qu'il osa défendre avec une poignée de téméraires contre la meute des plumitifs et des magistrats. Il découvrit Jean Richepin. Il salua bien bas ce républicain de Cladel, en lui permettant, comme un droit naturel, de faire le paon. De même Ferdinand Fabre. Et aussi, on l'a déjà dit, Bourget et Coppée, qui trouvèrent peut-être en ce pauvre logis de la rue Rousselet leur principal foyer intellectuel. Mais surtout il osa, devant les œuvres applaudies et médiocres d'Émile Augier, de Victorien Sardou, d'Octave Feuillet, dresser le nom d'un jeune homme parfaitement inconnu, auteur d'une pièce décriée, *Michel Pauper* : Henri Becque. Ceci, dès 1870 !

Et enfin, voici peut-être le plus incontestable mérite de cet individualiste généreux : une pauvreté indéfectible. Durant quatre-vingts ans, Barbey ne s'aperçut pas, ou ne voulut pas s'apercevoir que ses talents et ses œuvres lui pouvaient rapporter une fortune, ou du moins une aisance de petit fonctionnaire. Écrivain glorieux, il habitait une simple chambre d'étudiant ou de grisette, papier à ramage, cretonne à fleurs, aux abords de Vaugirard. Comme les enfants, il ignorait l'argent ; l'argent était incapable d'accroître les sensations magnifiques qu'il éprouvait, la féerie des imaginations au milieu de quoi il évoluait en roi. En ce temps où l'argent est première et dernière question, Barbey fut l'honneur des lettres ; et ses attaques incessantes contre les consciences vénales, les marchands de la pensée, les situations fondées sur des reins souples, — ses attaques ne furent jamais commandées par le dépit. Qu'après cela, il se soit habillé comme on sait, et que ses pélerines, ses pantalons de soie, ses vastes chapeaux, les encres diverses, bleue, mordorée, verte, rouge « sauce

Digitized by Google

tomate », dont il traçait ses dédicaces somptueuses (1), aient dévoré le plus clair de ses modiques ressources quotidiennes, voilà qui ne nous regarde plus; et nous serions bien mal avisés d'en rire. Encore une fois, c'est puéril, c'est superflu; et sur un grabat, c'est sublime.

Que restera-t-il de Barbey? Et a-t-il eu sur le symbolisme l'influence que M. Grelé lui accorde? Toute réponse catégorique serait hasardeuse. D'un regain actuel de vogue, on ne peut conclure à rien d'éternel. En tout cas, Barbey d'Aurevilly reste un bel exemplaire d'humanité; et celui qui l'étudiera, celui qui le lira, qui pénétrera dans sa vie et son œuvre comme dans « un beau labyrinthe où il y a un palais », selon le mot charmant d'Eugénie de Guérin, celui-là verra qu'à côté de sa pénétrante et fort incomplète intelligence, de son talent superbe et isolé, de son effort désintéressé, sain, grandiose et inutile, Barbey cachait un cœur d'un or le plus pur, n'y eût-il dans sa vie que cette adoration délicate précisément pour Eugénie de Guérin : « la colombe du Chayla », « fleuve dévoré par la terre à l'endroit même d'où il jaillit », âme au « divin langage », jeunesse « confinée en des soins vulgaires » et qui n'aura pas « lancé une seule fois ses coursiers faute d'espace devant soi ». N'y eût-il aussi que ce culte, cette dévotion chevaleresque à l'endroit du frère, Maurice de Guérin, mort dans sa fleur : « Je ne voulais publier ses *Reliques* qu'en temps utile. Or, le temps utile, pour moi, vous le savez, c'était le temps où j'aurais moins d'obscurité littéraire sur mon nom. Je voulais avoir des clochettes d'or à mettre à mon Gerfaut, mon doux Gerfaut de génie ! »

ÉMILE GÉRARD.

Paris, Mai 1907.

(1) M. Bonnefons en prépare actuellement un recueil.



Digitized by Google

# L'ILE PARFUMÉE

## MARSEILLE

### La Foule.

Après la douceur d'une nuit d'été baignant de pâles rayons des paysages de rêve, puis l'éveil d'une aube mauve et rose vêtant de brume transparente les collines provençales, voici, bruyamment affirmé, le claironnant triomphe de la lumière, de la vie et de la couleur.

Marseille !... De la voûte azurée une poussière d'or s'éparpille, vibre dans l'air, envahit les rues et les boulevards, avive les façades aux volets clos, fait rutiler les bariolages de la foule et, tamisée par les feuillages, crible de taches lumineuses l'ombre que les platanes projettent sur les trottoirs jonchés de détritus.

Sous cette pluie d'ocre, tout un monde s'agite, extraordinaire mélange de races et d'activités diverses; et une rumeur monte, infatigable, faite du bruit des tramways, des cris des marchands en plein vent et du heurt sourd et confus de toutes les langues de l'univers. Une vie intense bouillonne autour des kiosques à journaux, des corbeilles fleuries au massif de béton, où sous un auvent trônent les bouquetières, des étals de nougats, de jujubes, de cacawettes, de melons, de « panisses » graillonnantes ou de

Digitized by Google

fèves torréfiées ; le long des rangées de charretins de cotonnades multicolores et d'articles de mercerie, des boutiques de fruits — parfois ornées de l'inattendue enseigne « cabinets d'aisance » qui révèle le bizarre cumul de la vendeuse — et des magasins de nouveautés « à l'instar de Paris » dont les « confections » criardes, disposées sur mannequins, envahissent le trottoir, surmontées de chapeaux excentriques et protégées par les voiles de tulle contre les souillures des mouches.

C'est à l'intersection des deux principales artères, au carrefour de la Cannebière et de la rue de Noailles, des cours Belzunce et Saint-Louis que l'animation est le plus caractéristique. Camions, haquets, fardiers, fiacres au vélum clair roulent à la file, se croisent, stoppent et s'ébranlent à nouveau au gré de l'agent dont le geste impérieux ordonne et réglemente ce chaos. Les trams électriques, blancs ou bruns, filant vers Lonchamps, Bonneveine, la Joliette ou le Prado, foncent dans la cohue en sonnant sans relâche.

Oh, cette cohue ! que dominent les petits toits des marchandes de fleurs et les dais chatoyants des vastes fauteuils cloutés de cuivre où se carrent les clients des décrotteurs ; comment en décrire l'amusant pittoresque ?

Les terrasses des cafés de la Cannebière, qu'évente en ces chaleurs d'août le mécanique balancement de larges panneaux de toile, fournissent un admirable poste d'observation. Des camelots circulent, des tourlourous flânent, des matelots regagnent le port, des gamins passent, en caleçon de bain, la peau brunie par le soleil ; des savoyards, boîte au dos, se glissent entre les tables — « Cirer, M'sieu ! » — obsédants et tenaces. Les Italiens bavards, au sourire astucieux, dont l'élégance s'atteste crûment par des cravates éclatantes, sont légion dans cette foule bruyante qu'égaient de rouge et de bleu

Digitized by Google

zouaves et turcos ou que sillonne la bizarrerie de costumes exotiques. Des Égyptiens en stambouline et en tarbouche musardent, la cigarette aux lèvres ; des juifs d'Algérie, chafouins et sales, obséquieux et affairés, insinuent parmi les groupes l'ampleur de leurs culottes bouffantes ; une Martiniquaise bien cambrée fend la foule, panier au bras, la chevelure emprisonnée dans un mouchoir écarlate; des nègres traînent la savate, haillonneux, ou promènent leur gandinerie outrée et inexperte ; et dans le poudroiement lumineux ensoleillant ce saisissant amalgame d'êtres et de choses, des Arabes enturbannés ou coiffés d'étoffes qu'enserrent au front des cordelettes passent gravement, le profil impassible et rude ; et si noblement se drape leur prestance que leurs burnous blancs, noirs ou bruns semblent taillés en plein drap royal.

### Vieille ville et vieux port.

Entre l'église de la Major et l'Hôtel de ville, dans le quartier des Accoules, au cœur même de la vieille cité phocéenne, s'enchevêtrent de petites rues animées, bruyantes et sales, aux trottoirs encombrés de marchandes, au pavé envahi par la marmaille demi-nue. Sur les places, les grands parasols rouges ou jaunes des vendeurs mettent la crudité de leurs teintes vives dans ce décor lépreux, loqueteux, vermineux, et tout flambant de soleil.

Des ruelles s'allongent, couloir d'ombre et de fraîcheur, entre de hautes maisons dont les crêtes découpent des pans de ciel en fusion. D'autres dévalent en escaliers que le ruisseau dégringole, entraînant de gradins en gradins les ordures et les détritus qu'un geste insouciant jeta, suivant l'ancestrale coutume, par la fenêtre. Et par ces

Digitized by Google

rues et venelles aux odeurs rances de friture, où les nervis s'acagnardent à l'ombre, où les purs autochtones au type grec accentué gesticulent et pérorent, c'est toute la vie du vieux Marseille qui palpite, grouille et bourdonne, charriée en ces artères étroites dont chaque pulsation marque l'afflux, vers les quais, d'un peu plus de fièvre et de bonne humeur.

Le vieux port est là, forêt de mâts, fouillis de vergues, abritant voiliers de toute mâture, goëlettes et bricks, balancelles et tartanes, yachts et steamboots, et les lourds chalands et mahonnes qui déchargent à quai les myriades d'oranges, les huiles, les blés et les autres produits des régions méditerranéennes.

Ce n'est point l'aspect grandiose du nouveau port, avec son imposante escadre des paquebots d'Afrique, du Levant ou de l'Asie orientale alignant leurs énormes cheminées dans le bassin de la Joliette ; ses quatre-mâts apportant dans leurs flancs les richesses des deux Amériques, et ses vastes quais sillonnés de wagons et de véhicules, chargés à perte de vue d'amoncellements de ballots, de caisses, de barriques, encombrés de paniers, de bonbonnes, de piles de bois ou d'amas de houille. Mais partout, à l'entrée de la Cannebière comme au pied de la Cathédrale, c'est la même activité ardente et verveuse, robuste et saine comme ces dockers athlétiques dont les yeux d'enfant sourient dans les faces de brutes ; c'est la même fanfare de couleurs et de parfums.

Pourtant un attrait de flânerie, une note de pittoresque moins confuse, la variété de petits tableaux de mœurs moins noyés dans le fourmillement de l'action dotent le vieux port d'un caractère spécial. Les richesses du négoce s'y affirment sans âpreté ; le haillon des misères s'y dore d'un rayon de fière insouciance. Le rêve y côtoie la vie

Digitized by Google

mieux que partout ailleurs, le rire y atténue l'amertume des lourdes tâches ; et tandis qu'un débardeur accablé sous le faix s'éponge en plaisantant, je regarde les voiles, les petites voiles latines des bateaux de promenade raser les vagues bleues et fuir là-bas, loin de la vie, vers l'illusoire et consolante Aventure.

## La Corniche.

Deux routes conduisent au chemin de la Corniche : le Prado et le boulevard de la Corderie. La première est une longue avenue de majestueux platanes, poussiéreuse, élégante et monotone, bordée d'hôtels et de villas. La seconde, qui mène à la mer par le faubourg des Catalans et le vallon des Auffes, intéresse surtout par l'évocation successive de tous les aspects de la vie marseillaise.

Après l'activité des rues commerciales du centre, voici les temples cossus, mais dépourvus de luxe, du gros négoce, les fabriques, les usines, les dépôts. Des ruelles malpropres, amorcées à la grande artère, grouillent d'une vie miséreuse qui empiète sur la voie principale à mesure qu'on s'approche de la caserne, du fort Saint-Nicolas et du quartier des pêcheurs.

Voici l'Estaque, Saint-Henri, les Catalans, renommés pour l'aioli et la bouillabaise. Aux bains des Catalans commence cette admirable route de la Corniche, taillée dans la roche crayeuse et qui côtoie la mer à pic, tandis que villas, bastides et cabanons égaient de leur note claire le flanc verdoyant du rocher.

Le chemin longe l'Anse du Prophète que borde en contre-bas de la Corniche, un pittoresque agglomérat de maisonnettes de pêcheurs, franchit d'autres anses et à chaque tournant découvre un nouvel aspect de la mer. Au loin le château d'If, les îles du Frioul, les îles Pomègue

Digitized by Google

et Ratonneau découpent leurs silhouettes grisâtres, et sur l'eau bleue, roulant par milliers des éclats de soleil, des voiles planent, telles des mouettes lasses bercées au gré des flots.

J'y suis retourné le soir, au clair de lune. La lumière pâle se jouait dans les criques, jaspait au loin d'éclaboussures le bleu sombre et soyeux d'une mer bruissante. Le long de la Corniche — tantôt encore brûlante d'un soleil implacable — soufflait une fraîcheur exquise. Le clapotis des flots s'alanguissait en caresse. Une douceur de vivre émanait de la baie lazuline, de la côte fouillée par les rayons lunaires, des nids modestes de marins et des villas luxueuses ; — et devant la splendeur de cette nuit d'été, une pauvresse s'était arrêtée, partageant machinalement avec un caniche un chanteau de pain auquel, à tour de rôle, très fraternellement, chacun mordait à même.

## L'ILE PARFUMÉE

### En Mer.

Lentement, comme à regret, au bruit étourdissant de la manœuvre, l'*Insulaire* a quitté l'appontement où parmi la cohue des gens du port et des oisifs, des vols blancs de mouchoirs palpitent, traduisant l'émoi de l'adieu ou l'affectueuse sympathie des souhaits, — vivants signaux qui pour beaucoup adoucissent la brusquerie des séparations, atténuent la sensation d'esseulement des départs.

Pour moi, nul chapeau brandi, nulle main levée, nul mouchoir agité n'a de signification précise ; et cependant j'en prends ma part ; j'en goûte le réconfort comme si

Digitized by Google

j'allais tenter de grandes traversées. Pour la première fois j'entrevois confusément que les badauds ont une mission sociale. Je m'explique qu'ils mettent, à saluer des partants inconnus, la même insistance cordiale que s'ils leur étaient attachés par des liens de parenté ou de camaraderie; car ils sont à coup sûr les inconscients interprêtes de ceux qui, bien loin, songent au cher absent, et dont la pensée imprègne d'une émotion si communicative leur salut anonyme. Comme le couvert pieusement ajouté à la table hospitalière en prévision de l'hôte de hasard, ce geste courtois — à l'heure où se larguent les amarres — c'est la « part à Dieu » du voyageur que nul n'accompagna jusqu'à la coupée du navire.

Le quai grouillant, la cathédrale byzantine aux cinq dômes s'éloignent peu à peu. Sur un ponton, un âne brait, le licol accroché à un bloc de bois. Des canots passent et filent, à force de rames, vers le vieux port. La mer, d'un bleu de roi, s'alanguit en caresses. Une brise légère tempère l'ardeur de cette chaude fin d'après-midi.

Nous longeons la côte crayeuse que domine la statue dorée de Notre-Dame de la Garde. Parmi les pins, les villas ont clos leurs volets blancs ou verts. De loin en loin, une barque déploie sa voile triangulaire, et l'on dirait un grand papillon jaune piqué sur le fond grisâtre des rochers.

Des vaguettes frangées d'écume courent le long de la carène de l'*Insulaire*; l'onde a des chatteries câlines, des grâces langoureuses, un coloris inexprimable. La Grande Bleue paresse, s'étire sommeillante, et son geste mol s'éparpille en frôlements voluptueux.

Voici l'île Maire et son archipel d'îlots. Près d'un roc, trouant la soie bleue des eaux, surgit l'extrémité d'un mât. Des doigts pointent vers l'épave à peine visible sur laquelle jumelles et kodaks sont braqués. C'est le dernier

Digitized by Google

vestige du *Liban* qui le 7 juin 1903, en route pour Bastia, fut heurté par l'*Insulaire* venant de Nice, et sombra avant d'avoir pu atteindre la côte. Je me remémore les détails de cette catastrophe, qui fit une centaine de victimes; je m'efforce, devant le décor du drame, d'en évoquer les tragiques péripéties, de reconstituer ces scènes terribles : les femmes au bastingage d'arrière poussant des clameurs déchirantes en élevant leurs enfants dans leurs bras raidis, des marins grimpant aux cordages, des grappes humaines accrochées à l'échelle, puis l'épouvantable plongeon des mâts, l'explosion des machines et les suprêmes appels étouffés par les flots, tandis qu'un enfant de quatre ans sauvé avec sa mère et déposé momentanément sur un ilot s'écriait, inconscient du péril couru : « Nous sommes déjà à Bastia, maman? Où donc est grand'père? »

C'était par un beau jour d'été comme celui-ci, par une mer aussi belle. Et si paradoxale semble l'idée que le malheur et la mort puissent troubler cette sérénité, que ces détails n'éveillent qu'une curiosité passagère à peine allumée d'un éclair d'émotion.

Marseille a disparu. Les côtes crayeuses se boisent par endroits en approchant d'Hyères et les taches vertes rongent les falaises comme de lépreuses moisissures.

A bord, parmi l'encombrement des malles et des valises, la foule des passagers se presse sur le pont. Monde bigarré par des uniformes de soldats et de sous-officiers, des soutanes de séminaristes, des cornettes de religieuses, et la sombre faldetta de vieilles femmes corses. Les enfants grouillent, maintes familles rentrant au pays pour la période des vacances.

*Six heures.* — Un cuirassé est signalé à tribord, et tandis qu'il s'éloigne à toute vapeur, un autre passe à babord. Lorgnettes, kodaks ; mais déjà la curiosité est plus

Digitized by Google

prompte à se lasser. La côte de France s'efface sans qu'on y prête attention. On regarde la mer ; des sourires s'éteignent, des mines s'inquiètent. Depuis quelques instants, le bercement des vagues s'est accentué, leur caresse est devenue plus pressante, plus obstinée, et le paquebot roule complaisamment sous leur étreinte. Deux garçonnets perdent de leur turbulence, puis de leur gaieté. La mère les entraîne. Des personnes pâlissent, se penchent par-dessus le bastingage, ou descendent aux cabines en s'accrochant désespérément à tout ce qu'elles rencontrent. Sur le spardeck, frileusement allongée dans un fauteuil, une nonnette, blanche comme sa guimpe, gémit doucement...

Dans le crépuscule qui tombe, la cloche du dîner sonne un ironique appel.

Autour des tables joliment dressées, qu'éclaire le rose épanouissement de tulipes électriques, des places vides marquent les premières défections. Avalerai-je le potage? Irai-je jusqu'au rôti ?... Potage, melon, poisson grillé, volaille en deuil, entrecôte aux pommes, salade, tarte à la crême, fruits et fromage m'ont successivement distrait de mes préoccupations égoïstes. Maints convives s'étaient discrètement éclipsés ; et le sentiment du privilège que m'avait octroyé le sort m'a fait savourer mon café dans une demi-béatitude.

Sur le pont, des corps vagues sont étendus, enveloppés de couvertures. La religieuse sommeille, veillée par une autre sœur.

La lune s'est levée, et sa lueur sereine se joue parmi les vagues. Et je songe aux vers de Laforgue :

> Comme la nuit est lointainement pleine
> De silencieuse infinité claire !
> Pas le moindre écho des gens de la terre
> Sous la lune méditerranéenne !

Digitized by Google

L'heure est exquise, et l'on dirait qu'un peu de la tiédeur du soir persiste dans le léger souffle de brise. Mais le ciel pur s'emplit peu à peu de nuages blancs, de nuages sombres qui voilent tour à tour la lune. Et ce jeu d'ombre et de lumière, qui peuple de fantasmagories le céleste horizon, prolonge deux heures durant ses combinaisons capricieuses. Puis le ciel se rassérène; le vent se lève, et les lames courtes et pressées battent les flancs du navire dont le roulis s'accélère.

« On sera secoué cette nuit » a dit tantôt un homme de l'équipage.

La passerelle est presque déserte, et je gagne à mon tour ma cabine aux moiteurs d'étuve. Les vagues s'entrechoquent en un assaut précipité, et par le hublot ouvert j'aperçois les rayons scintiller au creux des flots. Bonsoir, Madame la Lune !

*Six heures du matin.* — Je m'éveille, avec le souvenir confus d'un repos troublé de baignantes sueurs et de saccades brusques Le salon est encombré de malades. La religieuse a passé la nuit dehors, sur la passerelle, et repose enfin, bien emmitouflée dans des couvertures, les traits douloureusement tirés par l'atroce et écœurant malaise. La nuit a été assez orageuse ; une lame a même bondi par-dessus le bastingage et mouillé jusqu'aux os trois passagers.

Ce matin, la mer s'est apaisée ; et sous la clarté du soleil, les vagues jouent, s'amusent et se poursuivent, glissant en débandade effarée le long des flancs du navire. Au loin, une teinte grisâtre, aux contours indécis, annonce la proximité de la terre.

Vers 7 heures, les lignes se précisent; et les îles Sanguinaires surgissent, pointes avancées du grand massif montagneux qui se dégage lentement des vapeurs matinales.

Digitized by Google

Ces îlots farouches surmontés d'un phare et d'une vieille tour génoise, m'apparaissent non point rougeâtres, comme l'indique leur nom suggestif, et tels que les peignit Daudet, mais comme d'énormes roches fauves, nues, désolées et battues de soleil.

A peine avons-nous doublé ce débris de promontoire que les flots se calment, s'étalent et bleuissent davantage, et que l'immense panorama du golfe d'Ajaccio se dessine, gaiement ensoleillé aux avant-plans, estompé au loin de brumes légères.

Dominées par des cimes hautaines, des collines mamelonnées ondulent jusqu'à la côte, leur teinte violet tendre assombrie çà et là par le vert foncé des bosquets ou égayée par de coquettes villas blanches, ici pressées en hameau, ailleurs disséminées parmi des oliviers, des palmiers, des pins ou des cyprès. Des villas ? Non. Ce sont des tombes. A mi-distance de la ville et des jardins d'orangers de Barbicaja, le cimetière groupe ses tombeaux d'allure monumentale ; mais nombre de mausolées s'érigent isolés en dehors de ses murs d'enceinte, jalonnent, blanches maisonnettes, la voie qui y conduit, ou s'éparpillent au flanc des collines et jusqu'au bord du golfe.

Au seuil de l'Ile parfumée, dont la brise nous apporte l'odeur pénétrante, et dont le nom n'évoque que des drames sanglants et d'héroïques tragédies, c'est la Mort qui salue le voyageur, mais une Mort poétiquement parée, et qui sous la verdure, le soleil et les fleurs fait moins penser à l'horreur du sépulcre qu'à la douceur de l'éternel repos.

**Ajaccio.**

Sitôt qu'on a dépassé la nécropole, Ajaccio se découvre, allongée au bord de la mer, dans son nid de verdure, et

Digitized by Google

concentrant en soi le charme et la beauté du prestigieux décor.

Ce matin-là, quand *l'Insulaire* fendit la soie à peine crissante de la baie céruléenne, les monts achevaient de dénouer leur écharpe vaporeuse, et derrière les lambeaux de gaze flottante qui se dissipaient lentement, la ligne décroissante des crêtes arquait sa courbe harmonieuse jusqu'à de lointains promontoires.

Une impression de beauté sévère se dégageait de l'admirable site et caractérisait d'un charme inexprimable cette première initiation aux aspects de la nature corse.

Dans le port, vide de bateaux, de mâts, de vergues, de cheminées, où rien ne décelait le trafic, des barques sommeillaient à l'abri de la jetée. Parmi le fouillis des feuillages, les hautes maisons claires apparaissaient plus nettement avec leurs volets verts, alignées le long des quais, et se miraient dans l'azur uni du golfe. La brise tempérait la chaleur déjà forte.

Oh ! ces quais ensoleillés, sans labeur et sans bruit, dont quelques piles de liège et quelques centaines de barriques accidentent comme par hasard le pavé désert. Des pêcheurs, des douaniers s'y prélassent en un far-niente indolent. Il faut l'arrivée du paquebot de Marseille ou de Nice, de Calvi ou de Propriano pour que les quais s'animent un instant du roulement des omnibus d'hôtel et du grouillement des flâneurs et des porte-faix. Animation peu bruyante d'ailleurs et qui ne rappelle en rien le mouvement fiévreux des ports méridionaux. Les voyageurs ne sont point harcelés, agrippés par des mains qui leur arrachent porte-manteaux ou valises.

Tout ici semble régi par la loi du moindre effort. Au marché qui envahit jusqu'aux trottoirs du boulevard du Roi Jérôme, les paysannes assises dans le désordre des fruits et légumes étalés au soleil — roseurs de pêches,

Digitized by Google

bleu sombre de figues et de raisins, glaucescence de prunes, pourpre de tomates, jaune d'or des melons et des raquettes d'opuntias — n'accrochent point les clients par de pressantes sollicitations.

Presque toutes vêtues de noir, la tête recouverte d'un foulard ou d'un chapeau de paille à larges bord, elles gardent, même accroupies, cette dignité grave que l'humilité de leur assujétissement séculaire aux mâles de la famille n'a pu abolir. Peut-être est-ce parce que cet effacement devant le père, les frères ou le mari est volontairement consenti par elles comme devant leurs naturels défenseurs et gardiens de l'honneur du nom.

En tout cas, ce sont elles qui, par les avenues ensoleillées d'Ajaccio, ombragées de platanes ou de palmiers poudreux, ou par les sombres venelles du vieux quartier du port, affirment le plus éloquemment les qualités et l'énergie de la race. Tandis que les hommes s'allongent au pied des murs, au seuil des échoppes à grande porte cintrée ou jouent passionnément à la morra, elles supportent le poids de toutes les tâches domestiques avec une résignation et une sérénité que le deuil du vêtement dote, dirait-on, d'une allure sacerdotale.

Aux heures où est accessible la fontaine dont la vaste voûte se creuse sous le double escalier de la caserne Abbatucci — car la rareté de l'eau en fait régler le débit — on peut les voir, femmes et fillettes, le buste épais mais droit, la cruche sur la tête, le geste arqué vers les hanches ou vers les flancs pansus du vase, hiératiques comme des canéphores, s'avancer parmi la cohue des enfants.

Car même sous la torride chaleur d'août, la marmaille anime la ville de ses jeux, emplit les rues de sa rumeur. Les plus jeunes courent pieds nus ; des fillettes sont en chemise ; et dans l'insouciance de leur païenne nudité, des

Digitized by Google

gamins de huit à dix ans livrent leur chair ambrée aux morsures du soleil.

Le gros événement de la matinée, le départ des diligences, les attire au cours Napoléon. Le spectacle vaut d'être vu. Dans l'étroite voiture aux panneaux verts et rouges, des hommes barbus, en velours côtelé, des femmes en deuil, des marmots braillards s'entassent sur les banquettes, pendant que le conducteur, l'œil vif et le bras prompt, fourre des colis partout. Paniers, sacs, caisses, paquets divers encombrent l'intérieur de la guimbarde, bouchent les moindres interstices, compriment côtes et tibias; si bien que quand la diligence s'ébranle, aux gémissements de ses ais mal joints, on se demande comment les voyageurs ainsi encaqués dans cette boîte surchauffée, pourront supporter ce supplice des heures durant.

C'est pourtant dans une malle-poste de ce genre, vous fera-t-on remarquer, que Bonaparte gagna Bastia, par Bocognano et Corte, quand il se rendit au collège d'Autun. Mais Bonaparte n'avait alors que neuf ans, et la joie du voyage dut lui en faire oublier l'inconfort.

Le souvenir du grand homme continue à hanter sa ville natale. Tout l'évoque à chaque pas. Son nom, celui de ses proches étiquettent les voies publiques : quai Napoléon, rue Napoléon, cours Napoléon, rue Bonaparte, avenue du Premier Consul, rue du Roi de Rome, place Letizia, boulevard du Roi Jérôme... Aux vitrines sa silhouette légendaire se multiplie sous des formes diverses ; telles images et statuettes pieuses en des lieux de pèlerinages. Son profil au nez busqué et au menton volontaire, le petit chapeau devant qui vacillèrent tant de couronnes, se retrouvent sur les objets les plus hétéroclites. Des mains

Digitized by Google

naïves ont historié du portrait impérial des gourdes sculptées, des bonbonnières, des ouvrages en bois de myrte, d'olivier, de châtaignier. A l'étalage des bijoutiers, parmi les poignards dont la lame triangulaire porte le souhait vengeur : « Vai al cuore del nemico », des faïences d'Ajaccio sont décorées de l'effigie populaire.

L'Hôtel de ville a ses reliques napoléoniennes, le palais Fesch a les siennes. La cathédrale nous montre la cuve en marbre blanc où Napoléon Bonaparte fut baptisé le 21 juillet 1771, deux ans après sa naissance et le même jour que sa sœur Maria-Anna. L'acte de baptême, conservé au musée de la mairie, est ainsi conçu :

« L'an mil sept cent soixante-onze, le vingt un juillet, se sont faites les sacrées cérémonies et prières sur Napoléon, fils né de légitime mariage de M. Charles de feu Joseph Bonaparte et de la signora Maria Letizia, son épouse, auquel lui fut donnée l'eau dans la maison par licence du très R^d^ Lucien Bonaparte ; né le quinze août mil sept cent soixante-neuf. Etant assisté aux sacrées cérémonies pour parrain le très illustre Laurent Giubega de Calvi, procureur du Roi, et pour marraine la signora Geltruda, épouse de M. Nicolas Paravicino, présent le père. Lesquels uniment à moi se sont soussignés.

« J. B. DIAMANTE, curé. LAURENT GIUBEGA.
« GELTRUDA PARAVICINO. CHARLES BONAPARTE. »

Place du Premier Consul, au milieu d'un bouquet de palmiers enclos d'une grille, la statue de Bonaparte en toge, surmonte la fontaine monumentale des quatre lions; et place du Diamant, sur le vaste soubassement que dessina Viollet-le-Duc, Napoléon I^er^ en empereur romain se dresse, face à la mer, sur son cheval de bronze, ayant pour garde d'honneur ses quatre frères, Lucien, Joseph, Jérôme et Louis, sentinelles épiques profilant sur l'azur

Digitized by Google

leurs sombres silhouettes et qui semblent veiller à la défense de la ville.

Aussi, comment échapper à l'ombre géante que projette ici, sur les êtres et les choses, le Corse Imperator? Si l'on rencontre quelques ruraux regagnant leur village à dos de cheval, d'âne ou de mulet, ou des bergères d'Alata coiffées, par-dessus le fichu, du grand chapeau de paille à bords plats et venant vendre en ville, au petit trot de leur monture, des paniers de paille tressée ou d'exquis gâteaux de *broccio* (fromage blanc de chèvre) ; si l'on croise quelque montagnard à barbe blanche ayant le fusil sur l'épaule et le bâton à la main, on songe malgré soi que ce pittoresque du type corse n'a point changé depuis l'époque où le jeune *Napolïone* vagabondait par les rues d'Ajaccio. Comme alors, des façades lézardées se pavoisent de linge aux fenêtres, des ruelles étroites découpent sur le ciel méditerranéen le même pan d'azur violent ; des femmes, accroupies au bord du golfe, battent leur lessive du même geste que leurs aïeules ; et plus d'une fois, sans doute, Bonaparte enfant aida au halage des grands filets, de ce même geste qui raidit les mollets nerveux des pêcheurs et crispe leurs orteils sur le sable.

Car si rien ne prouve qu'il ait organisé avec les galopins de son âge des guerres de quartiers, combiné des embuscades et simulé des attaques de forts, il est avéré que c'était un diable à quatre, adroit, vif, preste, fort négligé dans sa toilette, pillant les figues dans les enclos, enfourchant des poneys effarés, prompt aux plus folles escapades et, malgré sa précoce maturité de caractère, si enclin aux gamineries qu'étant officier — en 1786 — il fut fustigé par sa mère pour avoir singé sa grand'maman Fesch, une bonne vieille, bossue et contrefaite, qui marchait en s'aidant d'une canne.

Et c'est pourquoi, tandis qu'au hasard des flâneries à



Digitized by Google

travers Ajaccio, de suggestives méditations accentuent jusqu'à la puérilité cette tendance à tout ramener au souvenir de l'Empereur, je me plais à incarner Napoléon enfant en quelqu'un de ces gamins turbulents et lestes qui s'ébattent au seuil des larges portes cintrées des échoppes.

Mais la légende, qui pourtant n'est faite que de ces puérilités-là, préfère à ces évocations trop brutales l'attrait des anecdotes conventionnelles. C'est ainsi qu'à l'extrémité du cours Granval, au fond de la place du Casone, une grotte formée par deux blocs de granit inclinés l'un sur l'autre et toute entourée d'une végétation luxuriante passe pour être l'endroit de prédilection où Napoléon enfant allait se recueillir. Or, à cette époque, la grotte était enclose dans une propriété fermée que le cardinal Fesch, oncle maternel du futur empereur, n'acquit qu'après la première campagne d'Italie. Mais où fleurirait la légende, si ce n'était sous les pas de la gloire?

*(A suivre.)* A. VIERSET.

Digitized by Google

# LES 8 HEURES DE TRAVAIL

Si nous nous appuyons sur les observations des physiologistes, nous constatons que la respiration humaine exige le passage de :

500 c³ air, par inspiration dans les poumons, pour la vie faible.
1,000 c³ " " " " moyenne.
2,000 c³ " " " " active.
3,000 à 4,000 c³ " " " pour les efforts anormaux.

Appliquant ces données au travail humain, nous trouvons :

*Journée de 8 heures.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 8 h. sommeil | à 500 c³ = | 480 litres air | par heure | × 8 = | 3,840 litres air. |
| 8 h. vie moyenne | à 1,000 c³ = | 960 " | " | × 8 = | 7,680 " |
| 8 h. travail actif | à 2,000 c³ = | 1,920 " | " | × 8 = | 15,360 " |
| 24 h. | | | | | 26,880 litres air. |

*Journée de 12 heures.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 6 h. sommeil | à 500 c³ = | 480 litres air | par heure | × 6 = | 2,880 litres air. |
| 6 h. vie moyenne | à 1,000 c³ = | 960 " | " | × 6 = | 5,760 " |
| 12 h. travail actif | à 2,000 c³ = | 1,920 " | " | × 12 = | 23,040 " |
| 24 h. | | | | | 31,680 litres air ou 12 p. c en plus. |

*Vie posée.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 8 h. sommeil | à 500 c³ = | 3,840 litres air. | |
| 16 h. vie moyenne | à 1,000 c³ = | 15,360 " | |
| 24 h. | | 19,200 litres air | ou 60 p. c. de la journée de 12 heures, ou 70 p. c. de la journée de 8 heures. |

Digitized by Google

Que signifient ces chiffres? Ils établissent que la vie normale détermine une consommation normale de 20 mètres cubes d'air pur par jour. Cette vie-type est celle du rentier, de l'oisif, de tous ceux qui limitent leurs dépenses physiques. C'est aussi celle du patron et de l'employé, lesquels surmènent plutôt leur système nerveux.

La journée de 8 heures majore cette consommation d'air de 30 p. c., et celle de 12 heures de 40 p. c. Malgré la souplesse de l'organisme à l'adaptation et l'accoutumance, la machine humaine ne peut être forcée d'une façon continue; le surmenage physique rend le sommeil moins réparateur, l'équilibre ne peut se rétablir que par le relâchement pendant les 8 ou les 12 heures de travail actif. Dans le travail des mines, la tonicité due à la lumière solaire manque et complique les conséquences fâcheuses d'un régime hygiénique et alimentaire défectueux par ignorance ou manque de ressources. L'anémie, la dégénérescence incitent à user des stimulants factices, l'alcool, le tabac, etc., au détriment de l'intelligence au travail et de la perfection de l'œuvre entreprise.

A la respiration s'ajoute la circulation troublée et le surmenage du cœur. Le travail du cœur est normalement très considérable et il exige la quiétude morale. Les fonctions cardiaques étant limitées ne peuvent obéir complètement aux sollicitations de la respiration et l'hématose est mal faite, incomplète, tout en prêtant à l'hypertrophie cardiaque, à l'anévrisme, à des ruptures diverses.

La femme a sa vitalité organique atteinte et sa valeur génitrice compromise. L'homme est également déprimé dans ses facultés génitrices au point de vue de la résistance organique des descendants (prédisposition à la tuberculose, hérédités organiques et mentales préjudiciables). Ces conditions de milieu expliquent l'énorme mortalité infantile dans la classe ouvrière.

Le travail du paysan ne se prête pas à la réglementation de par sa nature même, mais on ne peut prétendre qu'il épuise les populations rurales à voir l'état de santé habituel et à constater la longévité des travailleurs. Le travail des champs est

Digitized by Google

éminemment varié, ce qui le rend plus hygiénique ; il comporte des efforts momentanés à côté d'un labeur passif, de repos prolongés, de la quiétude cérébrale absolue, la tonicité de la lumière, une alimentation mieux assimilée quoique peu variée et souvent peu riche en albuminoïdes, et ce milieu vivifiant qui matérialise le proverbe campagnard affirmant que *l'air nourrit*. La machine libère le travailleur rural des grosses œuvres sans surmener son intelligence. Encore le morcellement des terres ne favorise-t-il pas suffisamment les applications mécaniques et l'on manque, en Belgique, d'initiative à cet égard (1). A l'époque des récoltes, la fatigue est grande, mais les repos sont fractionnés (sommeil de 20 ou 21 heures à 4 heures; siestes, 9 à 10 heures, 12 1/2 à 13 heures, 16 à 16 1/2 heures), soit dix heures de sommeil et d'un sommeil profond, réparateur.

Dans les ateliers, la machine libère également des grands efforts, mais l'attention doit être constante (accidents, réglage du travail) et la fatigue nerveuse se substitue au surmenage physique. L'attention que réclame la machine n'est pas comparable, dans sa monotonie, au travail cérébral des intellectuels, précisément parce qu'elle influence constamment les mêmes localisations cérébrales, qu'elle détermine les mêmes réflexes, et l'épuisement devient encore une fois un épuisement d'ordre physique. Le surmenage physique musculaire ou nerveux, est toujours préjudiciable; aussi, en dehors du labeur varié de l'agriculture, la longévité est-elle plus fréquente parmi les professions plus exclusivement intellectuelles.

Quand le travail s'effectue dans une atmosphère malsaine (alcools, essences, air comprimé, poussières, émanations, etc.), l'intoxication s'oppose à la réglementation; toutes les heures sont de trop, si l'on ne prend les mesures préservatrices les plus efficaces.

La réglementation des heures de travail envisagée au point de vue économique appartient au domaine législatif politique,

(1) *L'Agriculture de l'avenir*, par PIERRE LARAIRE. — Éditeur : Gilon, à Verviers.

Digitized by Google

qui ne pourra la résoudre qu'en faveur de la production. Mais la question est aussi d'ordre physiologique et alors c'est à la science qu'appartient la solution. Comme le point de vue économique est, quoi que l'on veuille, dépendant des facteurs physiologiques, c'est en somme la science qui résoudra la question. On pourra discuter le chiffre de 8 heures et admettre que la science établira un barême professionnel, mais physiologiquement les écarts seront insignifiants. Une base commune sera imposée un jour *par la législature* au nom de l'hygiène des populations, du patriotisme rationnel, de l'expansion mondiale même, comme elle est intervenue, dans le même but contre l'alcoolisme, l'absinthisme, l'hygiène des habitations et des ateliers, le repos hebdomadaire, la tenue du bétail, etc., etc.

Les 8 heures de travail ne sont pas un idéal. On peut, avec le progrès des sciences, réaliser les mêmes efforts en un temps de plus en plus réduit. Si le patron cherche à édifier une fortune pour vivre en toute indépendance, il doit trouver naturel le même desideratum chez l'ouvrier. La différence porte sur la vision de la vie : les premiers entendent jouir de la vie quand l'âge et les infirmités la leur rendront irrémédiablement amère et décevante; l'ouvrier désire avoir des satisfactions journalières, plus délassantes du labeur également journalier, balance équitable et nécessaire qui rend ses revendications très raisonnables (1).

Il est évident que les économistes sensés seront d'accord

(1) Le travail répond à une nécessité physiologique, mais il doit être varié, mesuré dans son effort, et volontaire. Le même excès de travail accepté librement et de gaîté de cœur, est supporté plus allégrement par l'organisme que s'il est professionnellement obligatoire. La limitation des heures de travail n'envisage donc nullement la suppression du travail aux heures de liberté; elle rend l'homme au travail libre, personnel et non rémunéré; elle le rapproche des vivifiantes conditions naturelles.

Si le travail physique professionnel exagéré est nuisible, on peut en dire autant de tout exercice physique qui répond mal à l'organisation humaine (sports quelconques) ; leur pratique modérée est une cause de jouissance salutaire; leur abus — qui dépend de l'individu — déprime le physique et le moral, au même titre que le travail industriel abusif.

Digitized by Google

pour appuyer toute réduction d'heures de travail compatible avec une quantité et un fini déterminés. Si le même travail, recevant le même salaire, peut être exécuté successivement de 10 heures en 8, de 8 en 6, puis en 4 heures totales, on ne pourrait que s'en féliciter au point de vue patronal pour l'exécution, au point de vue de l'humanité pour le personnel ouvrier, qui aurait le temps de s'appliquer à son perfectionnement moral, en se conformant aux conseils dont on est si prodigue à son égard.

Mais on complique immédiatement cette équation économique d'une donnée nouvelle qui éternise le débat. Il ne s'agit plus d'une quantité déterminée de travail, mais au contraire d'une production illimitée. Alors, nécessairement, on ne peut satisfaire ce programme-vampire qu'en augmentant le personnel, les ateliers, l'outillage, ce qui rétablit la lutte plus ardente que jamais entre le doit et l'avoir, avec exploitation inévitable du personnel, sinon par le salaire, tout au moins par la quantité de travail, ce qui revient au même (bras ruraux, personnel féminin, machinisme perfectionné).

Disons, en passant, que l'augmentation illimitée du personnel industriel au détriment des campagnes, est la plus lourde faute économique qui se puisse commettre. Les États où s'observe la dépopulation rurale — et ils se multiplient sans cesse — paieront d'une crise mortelle la rupture d'équilibre entre la production agricole et l'utilisation industrielle, si l'activité urbaine ne s'épanche pas vers les campagnes en contre-courant réparateur.

Le patron est entraîné malgré lui vers la surproduction pour lutter par les bas prix, et, la concurrence étant permanente, et même provoquée par ses propres succès, il tendra de plus en plus à abuser de la force ouvrière, ou cherchera à la remplacer par le machinisme. Il est nécessairement une limite à la concurrence par la baisse des prix; la surproduction en se généralisant détermine une crise fatale à l'industrie et au commerce. La fabrication ne répond plus aux besoins réels satisfaits par les budgets fixes; elle tourne au jeu spéculatif en cherchant à vaincre la concurrence et à attirer le client par

Digitized by Google

des nouveautés qui ne répondent à aucune nécessité, mais qui séduisent par leur aspect attrayant et ce faux bon marché des objets inutiles.

Le capitalisme, qui facilite l'américanisation des moyens de production, le patronnat qui en use par nécessité et aussi par l'orientation du milieu où il a puisé ses connaissances techniques (1), le milieu commercial qu'il occupe, sont nécessairement contraires au parfait équilibre du travail utile et aux aspirations ouvrières plus modestes et plus positives. Il se comprend donc que la mutualité ouvrière s'organise en vue de se substituer au patronnat et à gérer l'ordonnance de la production selon ses conceptions de la vie. N'est-ce pas le patronnat lui-même qui lui a désigné la route à suivre en créant la société anonyme et en hiérarchisant un personnel de plus en plus nombreux? N'y a-t-il pas eu, après le salaire fixe, la part aux bénéfices, le secours aux malades, la retraite aux vieillards? Il ne s'agit plus que de stabiliser tous ces progrès.

Si, par impossible, la science pouvait abolir la main-d'œuvre en la remplaçant par le machinisme automatique absolu, la mutualité ouvrière utiliserait la découverte à son profit, au mieux de ses intérêts, et elle ne pourrait agir autrement pour prévenir les conséquences terribles qu'amènerait la généralisation d'un chômage forcé sans limite. Elle en obtiendrait du coup le plus idéal minimum d'heures de travail; on pourrait même parler de minutes de travail.

A nos vues si étroitement humaines, il est bon de comparer le travail dans la nature, car le travail n'est qu'une des formes de l'évolution de l'énergie. Toutefois nous n'envisagerons sommairement que ce qui se rapproche de notre mode de travail.

(1) S'il peut être utile de rajeunir notre enseignement en l'intéressant aux actualités économiques, il ne serait pas moins nécessaire d'apprendre, dans l'enseignement professionnel commercial, que, à côté de la conquête de l'argent, il est des conquêtes scientifiques désintéressées, des jouissances artistiques, des beautés philosophiques et des lois naturelles, qui permettent de mieux apprécier la vie et de la rendre plus agréable.

Digitized by Google

Dans la nature l'animal obéit aux indications cosmographiques, il dort la nuit. Nous entendons les espèces qui travaillent, car les mœurs nocturnes sont très communes. La nuit varie selon les latitudes et les saisons. L'hiver compte chez nous un minimum de 8 heures de jour et un maximum de 16 heures de nuit (nombres qui concordent avec l'aspiration des trois huit). Les 8 heures de jour d'hiver occasionnent une déperdition de calorique considérable et une activité respiratoire plus grande à récupérer par l'alimentation, et plus d'énergie pour s'en emparer. Les 16 heures de sommeil, excessives pour le repos normal, ne le sont plus pour le repos physiologique d'hiver qui prépare, pendant le sommeil, les réserves graisseuses destinées à permettre les déperditions caloriques du jour.

A l'Équateur, les 12 heures de jour et de nuit favorisent le repos à l'état de veille plutôt que de sommeil. L'intensité solaire est nuisible et oblige à un repos supplémentaire au milieu du jour (11 heures à 15 heures). En l'absence de travail, les 12 heures de repos sont superflues ; aussi les peuplades peu actives les dépensent-elles en danses nocturnes.

Les abeilles et les fourmis, les sociétés animales les plus comparables aux sociétés humaines, ne connaissent ni la réglementation des heures de travail, ni le repos hebdomadaire : elles suivent les conditions cosmographiques (lever et coucher avec le soleil, repos hivernal complet). Ce sont assez exactement les conditions du travail agricole humain.

Mais si ces humbles travailleurs de la nature ne connaissent pas de réglementation du travail, ils ne connaissent pas davantage le surmenage, leur travail quotidien est proportionné à leurs moyens d'action. Leurs conditions physiologiques sont tout autres que chez l'homme : ces insectes représentent plutôt le travail inlassable de la machine, que celui de son personnel dirigeant. L'insecte reçoit par sa peau dure des impressions solaires plus vives avec des réactions proportionnelles ; il y a entre eux et l'homme la différence de calorification du corps mou à la roche, c'est-à-dire approximativement de 30° C. à

Digitized by Google

80° C.; l'action solaire exagérée, déprimante chez les vertébrés, devient stimulante et énergétique chez les insectes. L'insecte est musclé de façon à déployer un effort mécanique vingt fois supérieur à celui de l'homme (abeille; peut-être davantage chez la fourmi, laquelle emporte au pas de course la cadavre d'une compagne). Ces insectes sont pourvus d'un chapelet de ganglions nerveux — bien supérieur à notre système nerveux, toute comparaison faite — qui multiplient l'excitation motrice et les réflexes; ils ont un organisme graisseux qui fournit largement le combustible nécessaire aux dépenses caloriques actives; ils recherchent les féculents qui leur servent de matières premières à transformer en graisse, et surtout les sucres, aliments revigorants et également de transformation graisseuse. En outre le travailleur cesse d'être un reproducteur. C'est la machine productrice dans toute la force du terme, c'est le machinisme animal ou automatique dont nous soulevions l'hypothèse plus haut; ce qui n'exclut nullement l'intelligence lorsque des obstacles viennent s'opposer au travail routinier.

Il est intéressant de noter que le travail continu de l'abeille et de la fourmi s'observe sous un régime communautaire absolu. Leur gouvernement est en réalité anarchique, car ce que nous appelons les reines, ce sont les mères, issues du peuple, soignées et vénérées comme reproductrices, mais dénuées d'autorité. Le peuple, composé de travailleurs (femelles neutres) et de soldats (fourmis termites) ne reconnaît aucune suprématie apparente; tous travaillent avec la même conscience et la même ardeur, leur individualité annihilée par l'intérêt commun, ce qui, encore une fois, les assimile à la machine impersonnelle.

La supériorité intellectuelle des vertébrés ne tolère plus semblable abnégation, et les colonies de chiens des prairies, de corneilles, des passereaux républicains, etc., quoique fort bien disciplinées, laissent quelques écarts à l'initiative individuelle; leur régime collectif semble plutôt défensif.

Cette discipline se retrouve chez les peuples primitifs, soit par l'instinct naturel de l'entr'aide, soit par suggestion reli-

Digitized by Google

gieuse ; mais elle s'affaiblit avec l'élévation de l'intelligence (1).

Nous sommes bien loin du plein épanouissement de la liberté individuelle appuyée sur la puissance des facultés ; mais les masses suggestionnables sont sollicitées de plus en plus par des intelligences divergentes, et tendent plus vers la division des groupes d'intérêts que vers la fusion communautaire des idéalistes. Les conflits s'aggravent entre la gestion collective sociale, qui s'appuie en fait sur le principe communiste — malgré sa répartition atavique qui entretient les privilèges — et l'indépendance des intellectuels supérieurs qui souffrent de toute contrainte.

La nécessité du travail prête à l'entente : le pouvoir doit sa protection, par intérêt, aux sources de production, lesquelles alimentent les impôts ; et c'est par le travail et ses obligations que les intellectuels cherchent l'aisance qui peut leur valoir une indépendance, toujours très relative.

Remarquons encore que le communisme de l'abeille (reproduction et travail) est utile à la nature (fécondation des plantes et multiplication des fruits et semences), alors que le communisme plus belliqueux des fourmis et des termites (travail souvent destructeur, conquêtes) multiplie les zones stériles.

Dans l'évolution des sociétés animales l'excès de développement entraîne les causes de destruction nécessaires à la lutte vivifiante des espèces pour leur conservation et leurs progrès. Les abeilles rencontrent des adversaires, mais moins que les fourmis et les termitières auxquelles la nature a opposé des ennemis spécialement organisés pour leur destruction, et que l'homme imprévoyant chasse sans merci (fourmiliers, tatous, pangolin, oryctérope, échidné, oiseaux, reptiles).

Les lois naturelles sont inéluctables. L'homme les subira sous la forme pathologique : physique quand il dépassera les

(1) La culture intellectuelle émancipe les individus et rompt de plus en plus la discipline des groupes humains (famille, associations, partis, etc.). La tendance est vers l'anarchie et la décadence sociale ; les accords, éphémères et acceptés par tactique, ne pouvant s'appuyer que sur un minimum de revendications trop restreint et qui ne satisfait personne. Le parasitisme, individuel ou collectif, bénéficie seul de la situation.

Digitized by Google

limites de ses fonctions normales; mentales et plus cruelles, si l'artificialité de sa vie industrielle et commerciale se poursuit sans entraves. L'évolution qui emporte nos générations et qui envahit la terre en sa presque totalité, se montre déjà funeste aux arts, nés de la nature, lesquels reposent, réconfortent et vivifient, et qui, jusqu'ici, avaient une part prépondérante dans la vie des peuples.

LÉON DUMAS.

Digitized by Google

# LE JOURNAL

# D'HENRY LUXULYAN

(EXTRAITS)

Lorsque Henry Luxulyan mourut à Venise, il y a déjà quelques années, il laissa un testament d'après lequel tous ses papiers devaient m'être envoyés cachetés. C'était un de mes concitoyens, et ce legs constituait presque le premier lien entre nous, bien que je l'eusse connu depuis l'enfance et que pendant son existence nous nous fussions quelquefois rencontrés, accidentellement et à de longs intervalles. Enfant, il eut peu d'amis, il ne les cherchait pas ; et je ne sais s'il me regarda jamais comme un ami véritable. On avait toujours vaguement supposé qu'il était très intelligent : il ne prenait jamais part à nos jeux d'enfant, jamais il ne montait à cheval, ne se livrait à la nage, mais semblait passer son temps à flâner et à méditer, à réfléchir ; on supposait qu'il s'occupait de sujets intéressants pour lui seul, qu'il serait ou ferait un jour quelque chose de remarquable. Il n'était aucunement communicatif, mais une fois ou deux, dans les dernières années de sa vie, il me parla de ses études historiques, et j'en conclus qu'il devait faire des recherches en vue d'un livre sur la vie d'Attila : sujet assez éloigné et obscur, pensai-je, pour avoir un attrait naturel à ses yeux. Pendant plusieurs années je le perdis complètement de vue, lorsque, à ma grande surprise, je le rencontrai dans la maison d'un baron allemand et de sa femme, établis à ce moment à Londres où ils recevaient avec un grand faste. C'était la dernière maison où je me serais attendu à le trouver, bien que la baronne fût une femme instruite, très intelligente et vraiment sympathique. J'appris qu'il était devenu leur bibliothécaire et vivait dans la maison. Il paraissait malade et agité. Chaque fois que je dînai à la maison, il était là. Je remarquai que la baronne le traitait plutôt en ami qu'en bibliothécaire, faisant appel à lui à

Digitized by Google

chaque occasion, comme s'il avait la direction de toute la maison. Je n'avais jamais de longs entretiens avec lui, mais il semblait content de me voir; il faisait parfois allusion à son travail historique, mais jamais d'une manière très précise; je l'encourageais à le continuer. Son isolement semblait presque étrange, mais je me rappelai qu'il n'avait jamais aimé vivre autrement. L'agitation nerveuse que j'avais remarquée en lui devint plus accusée chaque fois que je le vis, et j'appris sans surprise que sa santé avait décliné et qu'il était parti à Venise pour essayer de la recouvrer. Cependant c'est à Venise qu'il contracta la fièvre dont il mourut.

Je ne sus jamais pourquoi il laissa cette étrange requête que ses papiers me fussent envoyés; il ne s'y trouvait pas de message, pas la moindre indication de ce qu'il voulait que j'en fisse. La plupart d'entre eux se rapportaient à la vie d'Attila, mais il n'y avait pas trois chapitres terminés, et la masse des fragments, citations, références, notes ébauchées, conjectures qui se détruisaient mutuellement et problèmes irrésolus déjouaient mes plus grands efforts : ces papiers restaient pour moi, et, je le crains, resteront toujours après tant de travail sans résultat, comme une énigme dont la clef est à jamais perdue. Mais au milieu de ces papiers, fourré précipitamment dans une des liasses en sorte que la corde avait coupé les feuilles des manuscrits mal assemblés, il y avait un livre mince, relié en parchemin, presque rempli de l'écriture pénible et serrée de Luxulyan. C'était un journal maintes fois commencé et abandonné, finissant à une date fort proche de sa mort. Entre les pages, il y avait deux lettres d'une écriture de femme. Je brûlai les lettres sans les lire; je lus alors le journal.

Ce que j'imprime ici est rapporté avec très peu d'omissions; seulement j'ai changé les noms et n'ai laissé aucune allusion, autant que j'ai pu le faire, aux circonstances qui pourraient permettre d'identifier aisément les personnages. Pour les omissions que j'ai faites, j'en prends moi-même toute la responsabilité, ainsi que pour l'impression du journal entier. Il me semble un document original, étrange, déconcertant comme l'homme qui l'écrivit, profondément déconcertant pour moi à la lecture, à mesure que j'y découvrais l'être réellement mystérieux que pendant sa vie j'avais seulement connu à la surface par quelques rares traits à peine perceptibles qui étaient comme l'esquisse de sa physionomie. Tel qu'il est, je donne ici ce document, réservant pour plus tard quelque chose que j'aurai à dire en matière de commentaire ou d'épilogue.

*5 avril.* — J'ai parlé au docteur aujourd'hui et il m'a dit que mes nerfs sont sérieusement détraqués. En cela natu-

Digitized by Google

rellement il a tout à fait raison et il ne me dit rien que je ne sache déjà. Seulement pourquoi me le dit-il? Voilà précisément ce dont la pensée seule me fait mal. Si je dois me maintenir dans un équilibre aussi peu assuré et qui peut devenir pire, il est indispensable que j'oublie qu'il y a là quelque danger. Quelle folie d'être docteur et honnête!

Pour moi je fus tout à fait franc avec lui. Je lui ai dit que c'était terrible d'être seul et de penser à la mort chaque jour de sa vie. D'un geste professionnel il avança doucement la main et se mit à dire quelque chose comme : « avec des soins ... je ne vois pas pourquoi... il n'y a assurément aucune raison pour qu'avec des soins vous ne viviez pas ». Je l'interrompis : « Combien de temps? » Et comme il hésitait : « Trente ans, quarante ans? » Mais lui, d'un ton confidentiel : « Pourquoi pas? Je vous le dis, il n'y a pas de raison pour que vous n'atteignez pas un âge très avancé. » Et il pensa qu'il me consolait! Je dis seulement : « C'est horrible! » « Au nom du Ciel, dit-il, avec un réel étonnement, qu'y a-t-il là d'horrible? » Je lui répondis : « Cette diminution, cette perte continuelle de toutes les forces qui retiennent à la vie, cet inévitable empiètement de l'autre chose, l'obscurité et l'incertitude de tout cela, la fin exceptée ». « Voyons, dit-il, comme s'il discutait avec un enfant, soyez raisonnable, croyez-vous que vous allez vivre éternellement? » « C'est juste » dis-je, et je lui fis cette question : « Ne trouvez-vous pas que c'est horrible d'y penser? » « Je n'y pense jamais, dit-il. Je vois chaque jour mourir : on s'habitue à ce que l'on voit si souvent. Vous, vous y réfléchissez, parce que ce tableau se cache à vos yeux. »

Il dit cela comme s'il disait quelque chose de beau, de courageux, même d'intelligent.

Je frissonnais à mesure qu'il parlait si légèrement de voir mourir chaque jour et je repris : « Vous n'y pensez pas du tout? » « Pour moi, dit-il, plus sérieusement, c'est la chose la plus naturelle du monde. On est fatigué, on se couche, on dort. Et même si l'on n'a pas conscience de la fatigue, il n'y a rien d'aussi bon que le sommeil. » Ce qui me frappa, c'est

Digitized by Google

qu'il faisait une citation indirecte de Marc Aurèle, et je le laissai continuer; mais lorsqu'il me regarda et dit : « Jusqu'ici je n'ai jamais rencontré personne qui se tourmentât à la pensée qu'il aurait à mourir à l'âge de soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix ans! », la simplicité de cet homme me frappa comme une chose risible; un enfant aurait mieux raisonné et je lui dis : « Si je vis pour devenir nonagénaire, je n'aurai jamais passé un jour sans penser à la mort et je sais que logiquement j'ai raison de ne jamais perdre de vue ce qui est d'une importance infinie. Vous appelez cela une disposition morbide, mais en somme si j'étais le seul tout à fait éveillé et si vous et les autres vous marchiez tout droit à l'abîme les yeux fermés? » Ce fut alors qu'il me répéta que mes nerfs étaient sérieusement détraqués. Il me dit que je devrais trouver une distraction. En d'autres termes, je dois fermer les yeux de temps en temps. Bien, il n'y a pas de doute là-dessus. Voilà ce que je dois essayer de faire, mais comment?

*6 avril.* — Je suppose que c'est seulement parce que je suis nerveux et parce que le docteur m'a dit que je ne dois pas vivre autant replié sur moi-même, mais je commence à penser de nouveau à Clara; je n'y avais plus pensé depuis longtemps. Lorsqu'on a vécu avec une femme dans la même maison jour et nuit pendant trois ans — réfléchissez-y, il y a mille quatre vingt-quinze jours en trois ans — oui, quelque chose reste dans l'aspect et dans le contact du mobilier, dans le vide perfide des miroirs qui n'oublient rien et cachent si bien quelque chose qui ne partira jamais; et je ne dois pas espérer guérir mes sens, comme j'ai guéri mon esprit et ma volonté de la domination de cette femme. Seulement, moins je pense à elle, mieux cela vaut et il n'y a pas danger que je désire son retour. Ce serait singulièrement déplacé, si, comme je ne peux que le supposer, elle est parfaitement heureuse avec cet individu très ordinaire qu'elle a eu le goût curieux de préférer à moi. On doit se garder d'être ridicule, même quand on est seul avec soi-même, et je suis content de ne pas prendre l'air d'un héros devant ce valet serviable qui est mon journal; mais

Digitized by Google

c'est en partie l'impossibilité d'avoir bon goût qui rend les hommes si intolérables.

Il y a des hommes à propos desquels je me suis dit à moi-même : maintenant, si Clara s'éprenait de cet homme ou de celui-ci, ce qui me paraîtrait si naturel, si légitime, je pourrais presque la mépriser de ne pas céder à une fascination que seul un être insensible pourrait ne pas sentir. Mais un poseur, un nigaud, un homme de rien, un de ces hommes que l'on perce à jour dès la première poignée de main, un flatteur bien mis dont les compliments sont des banalités, l'air du boutiquier instruit de tous ses avantages, voilà bien l'homme sur qui va se poser le choix des femmes! La vulgarité est-elle une chose guérissable et l'éducation elle-même peut-elle guérir les femmes de la vulgarité?

Une fois, j'ai essayé de croire qu'il y a femme et femme; mais même alors je n'ai jamais trouvé que cette expression eût un sens bien précis.

*7 avril.* — J'ai dîné dehors cette nuit avec des amis juifs, les Kahn, que je ne m'étais pas soucié de voir depuis longtemps, et cette distraction m'a fait du bien. Ils furent charmants, sympathiques, leur sollicitude ne devint pas de l'importunité; ils me firent bon accueil, comme si j'étais réellement un ami, et il n'y avait à table que des personnes aimables. Seulement je ne comprends pas comment ils pouvaient inviter à dîner une certaine baronne de Eckenstein qui était là. On devrait garder une certaine décence dans ses relations; il y a des choses dont on serait dispensé! Je m'assis en face d'elle et elle me parla beaucoup de l'autre côté de la table où elle était assise; elle semblait intelligente, elle pouvait être tout ce qu'il y a d'admirable. Sa figure était ferme, grande, presque majestueuse, et le visage avait été autrefois d'un dessin non moins élégant, mais surtout le côté gauche de son visage; du front jusqu'au cou on voyait une grande balafre, blanche, informe, horriblement blanche, taillade de coups profonds qui avaient formé des cicatrices d'un blanc encore plus effrayant. La peau exsangue et livide, sillonnée et ridée par



Digitized by Google

les cicatrices formant bourrelet, était fortement tendue sur les pommettes. La paupière étrangement déformée avait seule la couleur naturelle de la chair, mais elle semblait artificiellement rattachée à la partie inférieure du sourcil et sur le front au-dessus de l'œil, il y avait encore une balafre blanche comme si la chair avait été coupée pour former la paupière. Je n'osais pas la regarder, et cependant en dépit de moi-même mes yeux continuaient à chercher son visage. Une tête de mort aurait été une compagne plus agréable à table. On m'a dit qu'elle est depuis peu de temps à Londres, qu'elle est très riche, très hospitalière; Mme Kahn avec son intolérable indulgence pense s'en faire une amie ; si je retourne dans cette maison je suis sûr de l'y rencontrer et la seule pensée de cette disgrâce naturelle me fait frissonner. Dois-je précisément supprimer de nouveau ce qui m'a semblé devoir être une réelle distinction? Je veux rester chez moi, travailler, ne pas penser, m'enterrer dans mes livres.

*8 avril.* — Je me figure en pensant à cela avec une humeur parfaitement calme, sans aucune sorte d'excitation nerveuse, que j'ai toujours craint la société des femmes, et c'est une des raisons, la principale peut-être, pour que j'aie toujours vécu si isolé, aussi bien lorsque Clara était avec moi qu'avant et après ce moment. Précisément, comme je ne peux pas chasser de ma tête cette idée qu'il y a quelque part un complot caché ourdi contre moi dans les choses terrestres, ainsi il me semble qu'il y a dans l'autre sexe une espèce de colère et de trahison cachée qui me rend inquiet. Je ne fus réellement jamais heureux lorsqu'une femme s'assit de l'autre côté de la table, à l'autre bout du foyer. Vigny a raison :

Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr...

Je n'en citerai pas davantage : le vers devient biblique. Précisément ce qui m'attire dans une femme me révolte : C'est « l'amour fort comme la mort » qui n'est plus que « la candeur de l'antique animal » élevé à la puissance de l'expression per-

Digitized by Google

sonnelle. Cela me désoriente, me tourmente, me terrifie. Que les femmes soient meilleures et pires que nous ne pensons, j'en suis certain, et il n'y a pas de doute que la nature était sage en nous mettant à genoux devant l'énigme. Être si mystérieux et si méprisable! Cette seule pensée, si on l'a, leur ferme notre cœur et nous éloigne d'elles, nos amis de demain peut-être, comme un grand mur derrière lequel elles ne peuvent être que des ennemies. Nous capitulons peut-être, mais c'est l'ennemi qui a conquis.

*9 avril.* — J'ai travaillé ferme, n'allant nulle part et restant trop chez moi, je pense. Je commence de nouveau à être agité. Les Kahn ont écrit, me demandant de dîner avec eux dimanche. Sera-t-elle là, cette femme? Hans Greger vient avec sa vieille musique et je voudrais bien entendre les violes et le clavecin. Je pense que je ferai bien d'y aller.

Sur ces entrefaites des bruits de guerre m'ont passionné, car ils touchent à une de mes énigmes favorites. N'est-il pas incroyable qu'il y ait des gens au monde qui s'entre-tuent et se fassent tuer pour une foule de folles raisons? Comme si la vie même la plus longue n'était pas assez courte et si les souffrances physiques n'étaient pas un tourment suffisant sans y ajouter le risque des accidents! Cependant nous faisons de notre mieux pour venir en aide à l'ennemi général; nous devons nous faire les lieutenants de la mort. Et pourquoi? Le point de départ, ce sont les idées que nous nous faisons de l'honneur, de la supériorité, du patriotisme, ou de tout autre nom, grand ou petit, dont nous voulons baptiser un tout petit germe de déraison. La guerre avec sa pompeuse puissance meurtrière réduit toute la discussion à une absurdité. J'avais imaginé à part moi une théorie de ce mal de l'humanité, à laquelle les hommes de science auraient donné un nom. Elle doit être étudiée dans les caves, comme on étudie les bacilles.

*10 avril.* — Aujourd'hui a été une de ces journées où Londres devient intolérable. Les tombereaux, la fumée des

Digitized by Google

auberges, les corps sales vêtus de guenilles, empuantissent l'air, et l'air est trop lourd pour balayer cette odieuse malpropreté : on la respire et elle semble donner mal au cœur. Je suis sûr qu'un gaz empuanti s'élève du canal sous mes fenêtres : j'ai des tournements de tête lorsque je me penche pour y jeter un regard; et maintenant entre deux lumières il fait presque trop obscur pour voir et pas distinctement, et pas assez sombre pour tirer les rideaux et tourner le commutateur électrique. C'est l'heure du jour que je hais le plus, c'est le seul moment où je veuille activement faire quelque chose et j'éprouve alors une souffrance aiguë de n'avoir rien à faire.

Depuis que j'ai écrit ces mots, la dernière demi-heure a été plus pénible pour moi que n'importe quel moment de ma vie. Cependant, il n'y a rien à relever que cette absurde sensibilité nerveuse qui m'envahit. Pourquoi s'attacher à la vie quand elle vous jette en un si vaste ennui? Je ne suis pas assuré d'avoir jamais senti ce qu'on appelle la joie de vivre; la vie m'a toujours semblé un compromis plus ou moins ridicule; cependant il n'y a rien que je redoute plus qu'une sorte de vérité, la vérité qui peut mettre une fin, une fois pour toutes, à ce compromis. Y eut-il jamais chose aussi illogique? Je hais la vie et cependant je veux continuer à vivre. Parfois revenant de nuit après un concert où quelque grande musique vous a rempli de pensées profondément sérieuses, une étrange et terrifiante sensation s'empare de vous, à mesure que la voiture tourne soudain hors de l'enchevêtrement des rues pour s'engager dans une route large entre les arbres et les maisons : on y entre comme dans une longue allée peu éclairée, et à la fin de la route se trouve le ciel avec une étoile suspendue comme une lanterne dans l'obscurité; il semble que le ciel est à la fin de la route et que, si l'on conduisait droit devant soi, on se précipiterait sur la lisière du monde. Tout ce qui est solide sur terre semble se fondre autour d'un point, c'est comme si l'œil avait été soudain ouvert et qu'on eût regardé pour la première fois. Et la grande crainte m'envahit, la crainte de ce qui peut être de l'autre côté de la réalité. Et cela me semble comme si toutes les années de la plus longue vie, mesurées en jours et en heures,

Digitized by Google

n'étaient pas assez longues pour reculer l'horreur qu'inspire cet abîme.

*11 avril.* — Elle m'a trompé, toutes les femmes trompent. J'ai tort de la condamner plus que je ne condamne mon docteur qui me trompe quand je suis malade. Il me dit : « Vous serez mieux demain, » sachant que le seul moyen de me mettre en meilleur état c'est de me faire croire que je vais être ainsi. Ce serait pis pour nous, si les femmes ne nous trompaient pas.

Elle était vaine, égoïste, sensuelle : me serais-je soucié d'elle si elle n'avait été tout cela? A presque tout le monde elle paraissait douce et modeste : était-ce réellement que je la connaissais mieux, ou chacun connaissait-il sur elle quelque chose que je n'avais jamais découvert? C'est de cette étrange chose que je commence à m'étonner. Elle vécut avec moi pendant trois ans; puis elle me laissa. A qui la faute si elle me laissa après une cohabitation de trois ans? Dans cet état extraordinairement humble où je me trouve à présent, je ne peux dire si la faute ne venait pas de mon côté, ou du sien parce qu'elle était femme. Qu'est-ce qu'être femme et combien troublantes sont même leurs vertus! Elles ne sont pas faites, comme nous le sommes, tout d'une pièce : elles ne sont pas faites pour être conséquentes avec elles-mêmes; leur pensée est si peu occupée de ce qui occupe tant la nôtre; même leur sexe est à leurs yeux une chose légère, simple et naturelle à laquelle elles n'attachent aucune de nos valeurs malsaines. C'est pour cela que lorsque je ne suis pas dans cet état d'âme particulier, je les hais et je les redoute; mais aujourd'hui tout cela me semble naturel, et les femmes elles-mêmes me semblent pardonnables. Pensez aux habitudes quotidiennes de leur vie : que de fois dans le jour elles s'habillent, se déshabillent et tout cela a une signification! Avec chaque nouvelle robe une femme revêt une personnalité nouvelle faite pour s'assortir avec cette robe. Pendant tout le long du jour elles jouent la comédie, tandis que nous, simplement assis dans les stalles, nous écoutons, nous observons, nous applaudissons. Du moins la pièce est jouée pour notre distraction; nous les

Digitized by Google

payons pour la jouer, soyons indulgents si le jeu n'est pas toujours de notre goût.

*13 avril.* — Je viens précisément de chez les Kahn. Certainement il n'y a pas de musique qui puisse autant que cette vieille et infatigable musique de clavier, jouée par Gregor, et qui donne une sorte de paix fantastique, fantasmagorique, comme si le présent s'estompait dans une espèce de recul, tandis que la vie devient un souvenir demi-triste, demi-heureux et, par-dessus tout, pas trop poignant. Je ne peux plus me permettre d'entendre Wagner, encore moins Tchaïkowsky, c'est de la musique de suppliciés.

Naturellement la baronne était là. Elle s'assit à côté de moi à dîner, mais à ma gauche, et je pus voir seulement la partie intacte de son visage. De temps à autre je pensais à l'autre côté et une espèce de malaise m'envahissait. Une fois je me retournai vers mon autre voisin au milieu d'une phrase. Mais la plupart du temps j'oubliais, et alors il me semblait que je parlais à la femme la plus accomplie qu'il m'ait été donné de rencontrer. Elle a voyagé, elle connaît plusieurs langues, plusieurs pays, elle a du sentiment et, je crois, quelque chose des connaissances de l'artiste; nous parlions de musique, de peinture, de l'art de la vie; et ce qui est assez étrange, elle a une passion précisément pour les mêmes objets que moi; l'histoire est sa lecture favorite et lorsque je parlais de mes dadas, d'Attila, elle citait Jornandès et un paysage, je me le rappelais, que Thierry n'avait pas traduit; elle doit l'avoir lu en latin. Comment a-t-elle trouvé du temps pour faire tout cela? Pour moi elle ne me semble pas très jeune, mais je pense qu'elle n'a guère plus de quarante ans. Elle parlait de chaque chose avec la plus grande franchise; seulement elle ne parlait jamais d'elle-même. J'ai à peine parlé au mari, à qui d'ailleurs je ne lui avais jamais vu adresser la parole. Il est très grand, très élancé, avec cela un air de politesse si excessif qu'il semble une espèce d'ironie. Elle m'a demandé d'aller la voir, elle me promet de me laisser user de sa bibliothèque. Puis-je, je me le demande avec étonnement, triompher de la répugnance qui

Digitized by Google

s'élève en moi, quand je vois le masque déchiqueté, la paupière recousue?

*14 avril.* — Je venais de remplir ces pages de mouvements vagues et d'appréhensions et maintenant — au moment même où je m'y attendais le moins — voilà qu'il m'est arrivé quelque chose de précis qui me semble mettre tout le reste au second plan et le rejeter dans la banalité. La société de construction *L'Argonaute*, dans laquelle j'avais placé dernièrement le peu d'argent que j'avais, a fait faillite; c'était une société d'escrocs, je suis ruiné. Que vais-je faire? J'aurai à gagner ma vie, le ciel sait comment. Je devrai renoncer à mon travail, vendre mes livres, trouver un appartement moins cher. Voilà bien la seule chose que je ne croyais pas voir arriver. J'ai redouté la plupart des épreuves, la pauvreté exceptée, et à présent c'est la pauvreté qui vient fondre sur moi. Peut-être quelque chose sera-t-il sauvé du naufrage de cet Argonaute qui fait mentir son nom. Je dois attendre, jusqu'à ce que j'apprenne avec certitude qu'il n'y a rien.

*15 avril.* — Je viens de rendre visite à la baronne de Eckenstein. Je ne m'attendais pas à voir une telle bibliothèque. Elle a été créée par trois générations de savants et continuée par elle-même. Il y a là des in-folio qu'on ne trouve pas au British Muséum; un même que j'avais fini par considérer comme n'ayant jamais existé. Si elle me laisse réellement user parfois de sa bibliothèque, je peux vendre mes livres de bon cœur. Elle a une intelligence remarquable. Seule cette balafre l'empêche d'être vraiment aimable. Qu'est-ce qui peut l'avoir causée, je me le demande avec étonnement? Elle ressemble à la balafre que je vis un jour sur le visage d'une femme sur laquelle sa rivale avait jeté du vitriol. Je suis loin de supposer une tragédie aussi vulgaire au foyer des Eckenstein!

*16 avril.* — Pas de nouvelles encore de *L'Argonaute*. Je puis seulement envisager le pire, par anticipation. Rien que la pluie au dehors et cette intolérable incertitude dans l'esprit. Je ne suis en état ni de travailler, ni de penser.

Digitized by Google

*17 avril.* — Aujourd'hui le temps a changé et voyez comme le baromètre de mes nerfs enregistre ce changement! J'ai été me promener à Regent's Park, la campagne la plus voisine de moi à Londres, et je me sens singulièrement bien, sage et heureux. Ce parc, sans intérêt en lui-même, a le don de vous rafraîchir, lorsqu'on y va au sortir des rues de la ville. Je me trouve appuyé à la rampe pour observer une petite créature brune avec des pattes et un bec rouges, qui nage au milieu des cygnes, grimpe sur l'herbe et court çà et là à la dérobée avec une grâce timide. Il y a une île où vont tous les oiseaux aquatiques, elle est couverte d'arbres, de buissons et de mauvaises herbes, jusqu'au bord de l'eau; c'est là qu'ils se retirent quand ils veulent être seuls, comme on va dans un bois profond au sortir des rues où les gens vous regardent. Aujourd'hui j'étais parfaitement heureux, me promenant simplement dans le parc. Je restai assis sous un arbre pendant une demi-heure et ce fut seulement lorsque je me figurai qu'un son étrange qui était venu frapper mon oreille — cri lugubre, prolongé, que j'avais entendu dans une espèce de rêve — était le cri des fauves là-bas derrière leurs barreaux, que je me levai pour m'en aller.

Je suis revenu à mon journal à trois heures du matin, parce que je ne peux dormir et qu'une de mes horreurs m'a repris. J'écris afin de me donner presque la sensation de la compagnie : la conversation engagée ainsi avec soi-même sur le papier est si différente du vide profond de la nuit, lorsqu'on est éveillé et que nos pensées nous échappent à grands cris. Je me levai soudain et je sentis l'obscurité autour de moi, comme une horrible oppression. J'eus la sensation que j'avais quelquefois éprouvée, lorsque le train m'emportait dans un grand tunnel. Tout le sang me vint à la tête, comme si j'étouffais et si j'avais besoin de la clarté du jour. Je tournai le bouton électrique, mais il n'y eut aucune différence; cela n'était que la lumière dans le compartiment, tandis que l'obscurité, comme un tonnerre, retentissait autour de mes oreilles. J'avais la sensation d'un monde où la lumière du jour avait été effacée, où les hommes trébuchaient dans une nuit perpétuelle que les lampes ne rendaient que plus visible. Je sentis que je serais

Digitized by Google

incapable de continuer à respirer si je ne chassais la pensée de mon esprit; je me levai, j'allumai toutes les lampes et je me promenai en tous sens à travers l'appartement; j'en vins alors à m'apaiser par l'expédient que j'avais trouvé si bon en écrivant toutes mes craintes et tous mes scrupules, aussi froidement que possible, comme si c'étaient ceux de toute autre personne dont la psychologie m'intéressât. Déjà le malaise m'avait presque quitté. Et cependant qui sait si en agissant ainsi, je ne fais pas comme celui qui enroule une couverture autour de sa tête, afin de pouvoir courir à travers le feu sans le voir?

*18 avril.* — J'ai eu aujourd'hui un de mes vieux maux de tête, en partie parce que j'ai si peu dormi la nuit dernière, en partie parce qu'il a tonné par intervalles tout le long du jour. Et maintenant qu'avec la nuit la température s'est tout à fait rafraîchie, après la pluie qui a balayé la chaleur suffocante de la journée, le ciel semble avoir encore de temps à autre un tic nerveux, comme un visage qui a perdu le contrôle de ses muscles. Hier, il me semblait que le printemps était arrivé; mais aujourd'hui un été prématuré a fondu sur le monde avec une de ces fureurs désolantes des éléments où je subis plus que ma part du malaise général. C'est seulement dans ces quelques dernières heures que je me suis reconnu, et je trouve déjà difficile de me rappeler cette autre personnalité qui était couchée sur le sofa, les yeux à demi fermés et le front rongé par les petites dents aiguës des nerfs. Comme nous nous mesurons nous-mêmes au temps, et comme nous mesurons le temps à nous-mêmes! Alors il me semblait incroyable d'avoir de nouveau ma personnalité ordinaire; mon foyer avait été soudain modifié et rien n'y était le même. Je pense que nous devons être plus reconnaissant que nous ne le sommes de telles occasions; car cette sorte de réajustement est certainement utile. Toutes les habitudes, et non pas seulement celles que nous appelons des mauvaises habitudes, sont nuisibles; et la vie est une longue habitude qu'il est parfois bon de varier.

Digitized by Google

Je suppose que mon mal à la tête n'est pas encore tout à fait parti, ce qui me fait écrire ces réflexions banales. Je dois m'arrêter d'écrire cette nuit.

*20 avril.* — J'ai reçu une lettre étrange, généreuse, presque incroyable de la baronne. Elle a entendu dire par les Kahn que j'ai perdu tout mon argent et elle m'offre un poste de bibliothécaire chez elle : je pourrai vivre dans la maison et j'aurai un salaire qui est supérieur à ce que j'avais avant que *L'Argonaute* sombrât. J'ai seulement à dire oui et je suis sauvé.

Puis-je accepter cette charité? Ce n'est rien moins. Qu'est-ce que je peux donner en retour? Rien. Qu'est-ce qui peut l'avoir amenée à m'offrir ce service immédiat? Qu'elle soit généreuse, je n'en doute pas, mais jusqu'à ce point? Je dois reviser mon opinion sur les femmes.

Voilà de la charité, certainement, et je serai bientôt sans le sou et peu en état de la refuser. Elle tient à sa bibliothèque, elle désire qu'elle soit mise en ordre, cataloguée, bien tenue, complétée; elle voit ce qui m'intéresse; elle sait que je suis parfaitement capable de réaliser son projet. Y a-t-il après tout quelque chose de peu naturel dans ce qui doit en somme rester son immense bonté?

Une dernière objection. Puis-je m'accoutumer moi-même à la voir chaque jour, à m'asseoir à table avec elle, à répondre constamment à son appel? D'abord ce ne sera pas aisé, et après qui sait? Mais ce serait le pire de tout, que je puisse trouver une sorte de plaisir pervers à la regarder, le plaisir qui est en partie de l'horreur, et qui me vient du dégoût que j'affronte et qui m'encourage à demi.

*28 avril.* — Je n'ai rien écrit dans mon journal depuis la semaine dernière; trop de choses sont arrivées et il m'a semblé que je les subissais presque machinalement. Je suis déjà dans mes nouveaux quartiers; j'ai mon appartement près de la bibliothèque où je travaille, dans la vaste maison à Queensgate; et déjà je regrette plus qu'à moitié mon vieil

Digitized by Google

étage sur le canal du Régent, où je pouvais être seul du matin au soir.

Il n'y avait pas de raison sérieuse pour refuser cette excellente occasion ; je n'avais pas le choix : c'était cela ou rien, car si je recouvre cent livres sterling du krach de *L'Argonaute*, ce sera le maximum. La baronne est une femme active ; elle insistait, elle avait réponse à tout et je me suis trouvé là sans avoir rien fait que de consentir à laisser faire les choses pour moi. Certainement c'est un arrangement qui me convient, et ici la vie m'est paisible ; je n'ai qu'à l'accepter et même avec satisfaction. Le baron doit être énormément riche; il y a je ne sais quoi qui est presque de l'ostentation dans l'étalage de l'or, de l'argent et de la soie. Rien n'est simple ; le prix de chaque chose coûteuse semble étiqueté, et il y a des couronnes partout. Mais moi qui n'ai jamais sérieusement pensé à l'argent jusqu'au jour où le peu que j'en avais a été fondu, je n'avais jamais eu l'idée que de l'or pouvait être distillé en une huile souveraine pour aider au mouvement de tous les rouages de la vie. Je suis traité comme un membre de la famille ; je profite à peine moins qu'eux de tout ce que j'aime dans la fortune des riches.

Cependant il y a là quelque chose qui pèse sur moi, une sorte d'atmosphère morale qui m'incommode. Je vois clairement ce que j'avais deviné, qu'il n'y a pas d'affection, qu'il y a même un certain éloignement entre le baron et la baronne. Rien ne peut être plus rempli de prévenances que les procédés du baron envers sa femme, mais tout cela avec une sorte de politesse énigmatique qui cache je ne sais quoi. Il est d'une politesse scrupuleuse, exagérée envers chacun ; et comme il est trop cérémonieux avec moi, cet excès m'impose une certaine gêne. Je me figure qu'il me déteste, simplement à cause du soin extrême qu'il prend pour essayer de me convaincre de son amabilité. Tout l'homme me semble faux, sauf peut-être qu'il ait joué un rôle pendant un temps si long que le rôle se soit attaché à lui. Ses yeux et sa bouche ne semblent jamais dire la même chose ; ils gardent comme aux deux seuils de la porte les pensées qui s'élaborent dans son cerveau.

Digitized by Google

Il y a dans l'attitude de la baronne envers son mari une nuance différente : froidement polie, elle garde une manière d'aversion plus évidente. S'il avance une opinion elle le contredit ; tandis que lui approuve ouvertement toutes les opinions qu'elle exprime, quoique avec un air d'ironie qui semble lui-même une négation. C'est un grand amateur de sports et je ne l'ai jamais vu un livre à la main ; elle, aime passionnément la lecture et déteste tous les genres de sport. Mais ce n'est pas seulement une différence de tempérament ; il y a, j'en suis convaincu, quelque chose de plus précis qui met entre eux une barrière. Qu'est-ce? Il y a là un problème, pour une fois, en dehors de l'éternel, du fatigant et de l'inévitable problème de mon moi, et je ferais bien de l'étudier. Avec quel contentement j'accueille tout ce qui peut détourner mon attention de mes propres sensations, au milieu desquelles j'ai si longtemps vécu isolé, seul avec moi-même !

*5 mai.* — La bibliothèque est même plus belle que je ne pensais. En faire le catalogue sera non pas un travail, mais un amusement. Pour le moment, je ne m'applique à aucun de mes travaux personnels ; je suis absorbé dans cette occupation nouvelle. Que c'est étrange, que c'est heureux d'être en même temps éloigné de mes pensées et soustrait à ce qui devenait monotone dans mes études ! J'ai trouvé, paraît-il, précisément la distraction que le docteur m'ordonnait. Seulement la vieille existence solitaire me semble aimable, maintenant que je l'ai laissée derrière moi ; et ne dois-je pas regretter la personnalité que j'ai laissée avec elle?

Il est certain que je ne m'accoutumerai jamais à regarder la baronne sans répugnance. Depuis mon enfance je n'ai jamais été capable de supporter la vue d'une difformité humaine. D'ordinaire, je me trouvais mal à la vue du sang et j'ai toujours détourné mes regards lorsque j'ai vu des gens se presser autour d'un homme ou d'un cheval tombé dans la rue. Ce n'est pas pitié, c'est égoïsme de sensitive : en face d'un accident, je pense que la chose m'arrive ou j'imagine que je suis obligé de toucher la blessure ou le membre brisé. Je ne

Digitized by Google

regarde jamais la baronne sans un frisson intérieur à la pensée de ce que cette peau morte, ravagée, décolorée doit être au toucher.

*9 mai.* — Je n'ai pas été plus loin dans mon étude de ces deux personnes énigmatiques qui semblent n'avoir aucune pensée commune, aucun sentiment commun, et qui cependant semblent vivre si paisiblement côte à côte, dans cette maison où ils n'ont jamais besoin de se rencontrer excepté aux repas, ou lorsque la présence des étrangers empêche entre eux toute intimité. Je suis absolument incapable de parler avec le baron qui m'ignore avec la déférence la plus raffinée. Il n'entre jamais dans la bibliothèque ou au salon, il n'est jamais sans un journal dont il tourne rarement les pages. Avec la baronne je peux toujours parler; je peux même, ce qui est rare chez moi, écouter. Pour une femme, ses idées sont étonnamment assurées : citations, naturellement, mais arrangées avec un sens personnel de la mise en scène. Elle peut discuter les questions générales clairement, avec une rare franchise, une sorte de sincérité ardente. A quoi pense le baron, je me le demande avec étonnement, derrière cet écran de journaux, si, lorsqu'il est assis sans faire un mouvement, il écoute ce qui se dit, ainsi que je ne peux que le croire? Je regarde souvent le journal, dans l'espoir de le voir du moins trembler, sinon tomber sur le parquet, tandis que l'homme se précipiterait hors de cet abri où il s'embusque.

La baronne m'intéresse un peu plus chaque jour, et cet intérêt est étrangement balancé par la difficulté tout aussi grande que j'éprouve à la regarder ou à ne pas la regarder. Lorsqu'elle me parle, elle s'arrange invariablement de manière à être à ma gauche, comme si c'était pour protéger même la partie cachée. Quelle terrible souffrance doit être pour elle ce masque vivant sous lequel elle est condamnée à vivre! Depuis combien de temps le porte-t-elle, je me le demande, et en saurai-je jamais la cause? A-t-elle toujours conscience de sa présence, des yeux qui cherchent à l'éviter et qui s'en détournent furtivement malgré eux? Je ne peux pas imaginer

Digitized by Google

torturée plus raffinée. Ou plutôt, il y en a une. Supposez que cette femme, en qui je peux distinguer une force et une énergie extraordinaire d'émotion devienne une fois de plus amoureuse : elle est à l'âge des passions durables et que pourrait-il y avoir de plus naturel chez elle? Ce serait une tragédie à laquelle je veux à peine penser, d'autant plus qu'avant l'époque de son accident, elle a dû exercer une grande puissance d'attraction. Il y a dans sa nature quelque chose de magnétique presque, et je ne peux croire que les Kahn, par exemple, cèdent à cette attraction, au point de voir la baronne à peine comme elle est ou d'oublier de la regarder avec leurs propres yeux.

*15 mai.* — Les grands dîners que les dames de la société se condamnent à donner deviennent de moins en moins compréhensibles pour moi, à mesure que je les vois de près. Quel petit plaisir ils semblent donner, excepté aux personnes très jeunes ou très âgées? C'est une espèce d'esclavage, infligé par le code avec les travaux forcés. Je suis sûr que ni l'un ni l'autre des Eckenstein ne trouve le plus léger plaisir personnel à ces grands dîners qu'ils ne cessent de donner. Je suis sûr également que les personnes qui acceptent leurs invitations, en général aimeraient mieux ne pas venir, qu'elles les acceptent surtout parce qu'il est difficile d'écrire et de dire : je ne viendrai pas; en partie aussi par suite du vague espoir, presque invariablement déçu, qu'elles trouveront quelque nouvel hôte charmant; en partie par suite de la simple nécessité sociale de tuer le temps. Je n'ai jamais vu au temps de la *season* à Londres et je serai content lorsqu'elle sera finie.

*10 août.* — Ils ont pris une maison pour l'été dans cette partie éloignée de mon pays, la Cornouailles; il y a la pêche pour le baron, et le golf n'est pas loin, ni le canotage, je suppose. La chaleur devient intolérable à Londres; mes vieux maux de tête commencent à revenir, et j'ai été trop content de dire oui, lorsque la baronne me demanda en hésitant presque, si j'irais avec eux. Ici, il n'y a rien à faire; nous nous promenons

Digitized by Google

sur les rochers; nous faisons des courses en voiture à travers la Cornouailles et nous revenons; nous allons nous asseoir sous les arbres de la pelouse d'où on peut entendre la mer sans comprendre tout à fait si le bruit perçu est le bruit de la mer ou celui des arbres. En un mot, on est désœuvré et en plein air. Me voilà déjà remis; seulement je suis paresseux au delà de toute expression.

La baronne et moi sommes si souvent ensemble, par suite de la solitude qui règne ici et de l'absence voulue du baron, que nous arrivons à nous connaître mieux. Dans les promenades en voiture et à pied elle se tient invariablement à ma gauche; je lui en suis reconnaissant. Elle est bonne marcheuse et elle aime la mer, je pense, autant que moi.

Est-ce surtout l'influence du lieu, du temps, de la solitude et de la familiarité du vieux manoir que nous habitons, où nous nous asseyons et où nous nous promenons dans le jardin, comme dans une clairière gazonnée au milieu de la forêt? Cela et la tranquillité de l'espace illimité sur les falaises, où l'on peut s'asseoir en silence et rester longtemps jusqu'à ce que seuls les mots intimes vous viennent, tout cela, j'en suis sûr, a eu son influence sur nous deux, sur moi certainement. La baronne a commencé à me questionner sur moi-même, et moi qui hais les confidences, je me trouve occupé à lui dire ce que je n'ai jamais dit à personne.

Je lui dis ce qui me concerne, je lui parle de Clara, de mes pensées, de mes idées, de mes sensations, de tout ce que je n'ai confessé jusqu'ici qu'à mon journal. Comment se fait-il qu'elle m'arrache mes secrets et que je sente un plaisir à les lui dire?

*15 août.* — Aujourd'hui nous avons été en voiture au Lizard et nous sommes restés, pendant une heure, assis sur cette haute cime rocheuse qui descend vers la mer à l'extrême limite méridionale de l'Angleterre. La mer était bleu d'acier, presque immobile, excepté aux endroits où elle faisait un petit cercle d'écume autour de quelque rocher; elle semblait s'étendre sans fin, comme si elle se répandait sur tout le reste

Digitized by Google

du monde. Les vaisseaux passaient devant nous, avec les voiles et la fumée noire, en grande hâte d'arriver quelque part. Nous nous assîmes pendant quelque temps et alors elle se mit à me parler d'elle-même : petites confidences sans importance, seulement elle semblait hésiter au moment de me faire une confidence plus complète. D'abord je pensai qu'elle allait me dire tout ; mais le vent commença à fraîchir et le soleil à disparaître derrière les nuages ; son humeur changea et nous revînmes vers la voiture.

(*A suivre.*)

ARTHUR SYMONS.

(Traduction : ÉDOUARD et LOUIS THOMAS.)

Digitized by Google

# CHRONIQUE HOLLANDAISE.

## L'HISTOIRE COMPLÈTE DE JEANNOT.

Le charmant récit intitulé *De Kleine Johannès* (1), de Frederik van Eeden, parut dans les premiers numéros du *Nieuwe Gids* et fut publié en volume en 1887. Il éveilla en Hollande et chez nous un véritable enthousiasme parmi ceux même que la critique impitoyable du *Nieuwe Gids* flagellait durement, Pol de Mont ne put s'empêcher d'écrire l'année même de la publication un compte rendu élogieux à l'extrême. On sait que la *Revue* offrit à ses lecteurs, en 1902, la traduction complète de ce chef-d'œuvre.

Et voici que coup sur coup en 1905 et en 1906, Frederik van Eeden publie une deuxième et une troisième partie comme suite au récit primitif. Il avait clos, il est vrai, la première partie avec une promesse évasive : « Peut-être vous parlerai-je un jour encore du petit Johannès, mais alors cela ne ressemblera plus à un conte. » Il ne semblait pas que cette promesse dût se réaliser.

La première partie du récit, l'histoire de Johannès telle que nous l'avions jusqu'ici, c'était à la fois un conte philosophique et un récit allégorique d'autobiographie.

L'œuvre semblait avoir son ordonnance complète et son unité. Johannès avait été charmé par Windekind, il avait joui jusqu'à l'extase de la beauté des spectacles naturels les plus simples; emporté par sa curiosité

(1) *De Kleine Johannes* door FREDERIK VAN EEDEN. La Haye, Mouton, 192 pages, deuxième édition 1896, 4 fr.; *De Kleine Johannes* (tweede deel), 1905, Amsterdam, Versluys, 216 pages, 4 fr.; *De Kleine Johannes* (derde deel), 1906, Amsterdam, Versluys, 355 pages, 4 fr. 75. — Cf. *Revue de Belgique*, décembre 1902 : Une visite à F. van Eeden.



Digitized by Google

d'homme il avait voulu savoir, il s'était fait le disciple du docteur Chiffre, avait sacrifié son désir de science au chevet de son père mourant puis avait demandé à la Mort de l'emmener. La Mort, bonne et douce, l'avait exhorté à vivre puisqu'il aimait les hommes. Puis dans la vision finale du poème, la révélation d'une grande lumière lui était venue. Il avait vu une barque mystique, en cristal, à un bout se tenait Windekind et à l'autre la Mort; comme pour indiquer que la révélation suprême ne pouvait venir que de l'intuition naturelle ou d'au delà de la tombe. Et à mesure que s'éloignait cette barque, un homme s'était détaché de l'horizon et s'avançait vers l'enfant en marchant sur les flots, cet homme c'était Marcus.

Et c'est ainsi que la conscience humaine, la notion des devoirs humains, devoirs religieux, sociaux et moraux est introduite dans le conte symbolique. Et c'est un pauvre diable, un paria qui va interroger notre société sur sa façon de servir Dieu, d'aimer les hommes et de remplir sa destinée.

* * *

Le livre anglais le plus populaire, après la Bible évidemment, c'est le *Voyage du Pélerin* de Bunyan. C'est le récit mystique des épreuves du chrétien à la recherche de Dieu et en butte à toutes les embûches de Satan. On sait que Bunyan passa douze ans en prison, jusque en 1572, à cause de son zèle de réprimateur religieux et que c'est là qu'il écrivit son livre.

D'un autre côté, parmi les livres contemporains qui ont fait la plus grande sensation, en Amérique et en pays anglais, on doit citer sans aucun doute l'ouvrage d'édification protestante *In His Steps* du pasteur Sheldon. Notons aussi, que la Hollande et les pays anglo-saxons ont fait aux idées de certains pasteurs libéraux de Paris un accueil enthousiaste alors que la voix de ces mêmes prédicateurs ne semblait pas trouver en France un écho durable dans le sein des foules.

Il y a là un élément dont on doit avant tout se pénétrer si l'on veut arriver à comprendre quelque chose dans l'évolution de la pensée de nos voisins : c'est que la préoccupation religieuse, le souci des querelles théologiques même, avant tout le besoin de se rendre compte du motif de foi pénètre ici l'âme de chacun et se fait jour à tout instant dans les œuvres purement littéraires.

La rénovation littéraire de 1880 était complètement opposée à cette tendance, nous avons vu depuis, comment, chez Johanna Breevoort notamment, ce souci était dominant, une nouvelle manifestation nous en est donnée dans les deux suites que Frederik van Eeden vient de publier à son livre paru en 1887.

Digitized by Google

Pour beaucoup, les deux récents volumes auront été une cruelle désillusion. Le pèlerinage de Johannès à la recherche de la vérité religieuse, morale et sociale comporte tant de redites et de longueurs, tant de naïvetés et tout d'insupportables « prêcheries », qu'on regrette que l'auteur ne nous ait pas laissé sous le charme de son récit primitif.

Dès qu'une « suite » eût été annoncée — à vingt ans d'intervalle — à l'histoire du petit Johannès, la curiosité publique fut excitée, puis quand, à la lecture, au lieu du poème symbolique attendu, on se trouva en face d'un nouvel acte d'accusation contre notre société actuelle, quand il fallut subir les sermons d'un maniaque donné en exemple aux foules, et d'ailleurs incompris par elles, quand on ne sut plus au juste si l'histoire contée était un roman ou une série mal cousue de chapitres de morale mystique en action, alors... on ferma le livre avec ennui.

Il y a pourtant de tels dons répandus dans l'œuvre, le personnalité de Frederik van Eeden inspire une telle sympathie et l'histoire de Johannès a intrigué tant de jeunes esprits qu'on se remet à lire, parfois charmé ou touché jusqu'aux larmes, parfois aussi agacé par les « prêcheries » sans fin.

L'inspiration a subi en tous cas des changements que faisait prévoir la vie même de Frederik van Eeden et sa tentative de société collectiviste, anarchiste et pieuse à Walden (Bussum) est, pour une part, un essai de démonstration par le fait des théories énoncées et défendues avec ardeur dans les deux dernières parties du *Kleine Johannès*.

Nous voilà loin, hélas, du rêve si détaché des choses d'ici-bas que devait personnifier Windekind, la libellule Liseron qui avait été le premier initiateur de Johannès. Inutile d'insister d'autre part sur tous les défauts de composition de l'œuvre disparate qu'on nous présente. Aucune des anciennes figures qui ne réapparaisse avec quelque attribut nouveau, et qui sous le même nom allégorique ne cache de réalités un peu différentes. Et pourtant le conte allégorique est continué, alors que d'autre part un roman social et socialiste se joue à travers les mailles du même récit. Du mysticisme, auquel Frederik van Eeden a tant sacrifié, nous avons ici de très nombreuses applications en même temps qu'une critique du spiritisme, une satire amère du monde des esthètes hollandais et des attaques à fond contre les ministres de tous les cultes.

Enumérer les théories annoncées, défendues ou mises en pièces, évoquer les différents groupes sociaux parmi lesquels l'auteur promène son jeune héros, présenter ici les nombreux types d'êtres humains qui interviennent dans le récit, ce serait une tâche impossible. Ce que Frederik van Eeden a voulu faire, c'est nous donner un tableau des souffrances, des fausses

Digitized by Google

joies et des égarements des hommes d'aujourd'hui, c'est aussi retracer à son tour un peu sur le mode de Bunyan prisonnier à Bedford, le pèlerinage d'une âme inquiète vers la lumière d'un idéal qui puisse l'apaiser.

Mais les souffrances dépeintes, les joies ressenties, les victoires obtenues, les défaites lamentables éprouvées, tout est jugé à la lumière d'un credo spécial qui constitue l'acte de foi de l'auteur.

Pour défendre sa religion à lui, il n'est pas de considération littéraire ou artistique qui puisse retenir son zèle d'apôtre, il n'est pas d'invraisemblance dans le récit qu'il n'accumule comme à plaisir.

En attendant, le plan remanié et modifié selon l'évolution de la pensée de l'auteur nous expose à toutes sortes d'incohérences ou de contradictions dans le récit. Le premier *Kleine Johannès*, celui dont nous avons appris à connaître la courte odyssée auprès de Windekind de Wistik ou de Pluizer révélait sans doute un « credo » moins positif que sa nouvelle incarnation, mais il s'en tenait à une vue élevée du monde et de la vie, et, avant tout, il ne faisait pas de propagande. Cependant il n'y a rien dans les centaines de pages nouvelles ajoutées au récit qui ne fût suffisamment entrevu déjà. Le malheur fut de vouloir à toute force développer un credo positif et de changer la vision poétique ou philosophique de l'univers en un plaidoyer en faveur d'une doctrine. Alors Johannès n'est plus la création sereine d'un poète, mais devient l'instrument docile d'un propagandiste, et par besoin de systématiser on modifiera le sens de chacun des personnages allégoriques du récit précédent.

Puis, pour comble de maladresse, on introduira les points de vue spéciaux à l'auteur dans les querelles entre artistes et critiques sur la dissolution du groupe de *Nieuwe Gids*.

Tout ce long plaidoyer où une seule personne est à la barre, contre la Société, contre les conventions mondaines, contre les lois sociales ou économiques, contre les cultes établis, contre les doctrines littéraires régnantes ne laisse pas d'être fatigant. Il serait insupportable en français et seules les hérédités religieuses en pays germaniques ou anglo-saxons le rendent possible.

* * *

La première partie de l'œuvre était dédiée « A ma femme », la seconde partie porte comme dédicace « A mes enfants ». On dirait que le souci d'instruire et de moraliser se fait jour ainsi dès la première page. Un autre élément est introduit, c'est la peine, la tristesse, ce que je voudrais pouvoir

Digitized by Google

appeler « l'humilité chrétienne ». La première déclaration de Johannès à son compagnon, c'est :

« Je suis triste et honteux et je veux m'amender ». Et plus loin : « Je veux être fort et vaillant. Je veux être un homme au milieu des hommes, un homme brave qui fait du bien à ses semblables (1) ».

Autant le premier livre des aventures de Johannès était un rêve « appolinien », autant nous aurons dans la suite de longues discussions « socratiques ». A n'en pas douter, nous sommes descendus de plusieurs degrés et les aventures se succèdent dans un plan parallèle mais non plus dans la même zone éthérée.

Le compagnon de Johannès, c'est un misérable gagne-petit. Et Johannès l'accompagne dans ses tournées, il vit parmi les Bohémiens, il devient amoureux d'une pauvresse. Ils parcourront le pays rhénan, vivant au jour le jour du produit des chansons qu'ils composent et débitent.

Ne croyez pourtant pas retrouver ici une réédition des peintures réalistes et bizarrées des « Frères Zemganno ». Les aventures de Johannès et de Maria ce sont un peu celles du Petit Vieux et de Frilotte dans l'œuvre de Camille Lemonnier : *Au cœur frais de la forêt*. Ils doivent échanger sur le monde et sur eux-mêmes des propos d'une philosophie puérile peut-être, mais d'une originalité savoureuse, précisément parce qu'ils se sont arrangé une vie intérieure, bien différente de notre vie ordinaire ; ils doivent noter avec d'autant plus de vivacité les incohérences de notre vie actuelle que leur logique d'enfant connaît moins nos inconséquences d'hommes.

De l'amour né entre eux, on ne dit rien ou fort peu de chose, il peut paraître malheureux que Frederik Van Eeden en ait décidé ainsi ; mais la peinture d'une passion saine et jeune eût fait crouler tout l'amoncellement de ses discussions et eût accentué encore le caractère déjà fâcheusement artificiel d'une partie de l'œuvre.

Le milieu bourgeois hollandais, l'intérieur de tante Serena, les réunions d'édification, les visites du pasteur, toute la série des exercices pieux ou prétendus tels, le varié et le vide des pratiques des bigottismes protestants sont dépeints avec amertume et presque avec cruauté ! Pour un profane, les tableaux qui en sont tracés sont pleins d'intérêts et de vie.

Plus loin on nous montrera comment l'esprit de révolte contre ces pratiques d'une piété formaliste et toute extérieure va grandissant dans l'âme de Johannès. Car Johannès a quitté son compagnon ; il a dû suivre les policiers envoyés à sa recherche et revenir au logis de sa tante.

(1) Cf. *De Wandelende Jood (Le Juif Errant)*, de Aug. Vermeylen, *Choses de Flandre*. (*Revue de Belgique*, mai 1907.)

Digitized by Google

La figure de tante Serena eût mérité une belle étude. Sympathique et douce, emmurée dans ses habitudes de petite rentière pieuse, restée vieille fille et vivant sous la garde d'une servante fidèle comme un chien, et tyrannique comme un dévot, elle voudrait se dévouer à Johannès, lui servir de mère et reporter sur lui tout un trésor caché d'affections. Pourtant, quand il déclare qu'il veut partir, que sa vie est à côté de son compagnon misérreux, elle le laisse aller. Elle sera la première et la seule à le recueillir plus tard et à soigner ses blessures.

Entretemps, Johannès dort douillettement couché chez sa tante Serena. Il rêve ; Wistik (1) l'emmène. Ils vont voir Pan. Pourquoi Wistik a-t-il coiffé le bonnet phyrgien? Que représente le lion qui les transporte dans le royaume de Pan où tous les hommes sont beaux, où il n'y a ni dégénérescence, ni maladie, ni infirmité? Je n'en sais rien. Mais cette peinture de l'âge d'or est sans intérêt, sans grandeur. Les lieux communs abondent et les descriptions de ce paradis sont aussi fades que celles de l'*Acadie* de Longfellow. Par contre, l'intervention de Pan est à souligner. Il personnifie la beauté et la sagesse de l'instinct, et pour un peu il nous ramènerait aux rêves gracieux du premier *Kleine Johannès*.

Or, Pan mourra et c'est Marcus, le « compagnon », celui qui doit éclairer l'âme de Johannès qui causera sa mort.

Mais la bête noire de Johannès, c'est le pasteur protestant, l'être borné, pédant, qui récite les sentences bibliques, jouit béatement de l'admiration des dévotes, se crée une petite vie ouatée et confortable, prétend au monopole de la science et de la sagesse, et est au demeurant hargneux, vide et sec et incapable de rien faire d'autre que de s'exprimer en formules apprises dans le patois de Chanaan. Cette figure de pasteur a un grand intérêt, elle éveille des comparaisons avec d'autres figures analogues que la littérature des pays du Nord a multipliées avec une telle fréquence qu'elles en prennent une importance de philosophie sociale. Qu'on songe seulement à tous ces prêtres protestants qu'Ibsen a mis en scène et dont certains ont la raideur, les prétentions autoritaires, l'orgueil de caste, la sécheresse d'âme de celui que nous montre van Eeden. Il y a là matière à des réflexions dont on devine le caractère. A côté de ce faux sage, Marcus le vagabond nous apparaît comme le vrai sage; il connaît et aime les pauvres; il juge sans s'arrêter aux apparences, il fait son devoir et invite chacun à faire le sien; il serait parfait si, à son tour, il « prêchait » moins. Et le premier scandale qu'il déchaîne a lieu en plein temple quand il prend la parole pour combattre le pasteur Kraalboom et qu'il développe devant

(1) *Wistik* (si je savais), personnifié l'esprit de recherche.

Digitized by Google

la communauté rassemblée sa doctrine religieuse plus haute, plus large et plus noble.

Cette audace vaut à Marcus une arrestation et un emprisonnement. C'est à ce moment que Johannès quitte tante Serena et rejoint les Bohémiens et Marion pour commencer avec elle ses pérégrinations le long du Rhin allemand. Son odyssée s'ouvre par une petite scène réaliste à peine esquissée et qui vivra longtemps dans son souvenir. Johannès rejoint les Bohémiens, Marcus est parti, on prépare au dernier venu une couchette sommaire sous une roulotte. Il fait froid, Johannès grelotte, la sœur de Marion, la vilaine femme noire, apparaît et veut l'entraîner avec elle (1).

« Viens petit, ne sois pas si sot. Bien sûr tu es encore ignorant, quoi? Il est temps que je t'éduque ». Le dégoût l'emporte chez Johannès et il se recouche sous sa roulotte. Mais le spectre de la femme noire le poursuivra, et plus tard quand il s'échappera en compagnie de Marion, la première condition qu'il mettra à leur intimité, ce sera : *geen vlijerei*, pas de petites manières d'amoureux.

Et tout en chantant devant les hôtes des hôtels allemands ou en visitant les intérieurs misérables de mineurs en grève, tour à tour seuls et sous la conduite de Marcus ces enfants apprennent à connaître notre monde moderne, les laideurs et les oppressions douloureuses de la vie des humbles, la vulgarité suffisante des « repus ».

C'est alors que Johannès fait la connaissance du baron van Lieverlede et de son amie la comtesse Dolorès. Mais ici le fil du récit devient plus difficile à suivre. Non qu'il soit malaisé de raconter la visite de Johannès au château de la comtesse ou sa présence au milieu d'un groupe de spirites à La Haye, mais parce que van Lieverlede et Dolorès incarnent à la fois les théories des esthètes hollandais, développent les conceptions littéraires opposées à celles de l'auteur, sont entraînés dans le courant catholique et jouent en même temps un rôle bien défini dans le récit.

Ils représentent la fausse grandeur, la fausse noblesse, la fausse délicatesse, ce sont les esthètes, qui se sacrent paladins de la Beauté, mais sont le jouet de toutes les apparences et de toutes les illusions, depuis les aberrations du spiritisme jusqu'aux pratiques les plus grossièrement sensitives du catholicisme.

Or, après avoir combattu le pasteur pédant et sec, il fallait abattre le prêtre habile et diplomate qui agit sur les cœurs simples par la crainte de l'enfer et recourt pour les roués à toute la séduction de la musique ou des parfums en vue de séduire les âmes et d'endormir les volontés. Il fallait

(1) Cf. *La Tentation de la Syrène* dans *de Wandelende Jood*.

Digitized by Google

aussi détrôner les faux disciples de la sagesse, tous ceux qui cherchent dans l'ésotérisme et les doctrines occultes une originalité de pensée qui leur manque. On sait que ce travers fut à la mode en Hollande et chez nous.

Van Lieverlede et Dolorès sont — ou veulent être avant tout — les âmes raffinées.

« Nous-même, Johannès, reprit van Lieverlede, nous appartenons pour ainsi dire aux vétérans de l'existence. Nous portons les cicatrices d'innombrables incarnations, les marques d'un service de bien des années — laissez-moi dire — de bien des siècles. Nous devons tenir notre rang, garder notre dignité, ne pas laisser s'amoindrir notre prestige... »

Une variété de snobs bien modernes, comme on peut voir, peu dangereux sans doute, mais qu'il faut avant tout ne pas estimer au-dessus de sa valeur.

L'attraction exercée sur Johannès — ou, plus simplement, semble-t-il, sur Frederik van Eeden, doit avoir été profonde et complète; mais quand il aura senti que sa voie n'est pas là, c'est à Marcus et Marion qu'il reviendra.

En même temps, pour marquer une évolution bien nette dans l'esprit de l'auteur, pour rompre tout lien avec le petit Johannès d'autrefois, un chapitre mystérieux nous annonce que Pan est mort.

La visite de Johannès au château de la comtesse Dolorès mériterait qu'on s'y arrêtât. Le petit « pauvre » tombé sans bagages, sans linge, sans notions exactes sur le monde aristocratique qui le reçoit et qui doit rougir de son ignorance à table devant les laquais et dans sa chambre devant les servantes trop bien stylées, tout cela est décrit avec une spontanéité, une douceur triste et avec une amertume aussi qui rappelle *Le Petit Chose* de Daudet.

Dans la suite, pourtant, la satire que l'auteur voudrait mordante de la « société » anglaise, ne porte pas. Les personnages mis en scène sous les noms de Lady Crimmetart, Professeur von Pennewitz, Ranji-Banji-Sing et l'évêque anglican ne constituent que de fort mauvaises caricatures.

Puis, revenu en Hollande, Johannès retrouve Marcus et Marion et il reprend sa vie de pauvre diable, il est rejeté parmi les miséreux. Marcus se livre de plus en plus à son apostolat, contredit le père Canisius en pleine église catholique, attaque le rôle actuel au temple des rois, lors du mariage du prince. On l'enferme dans un asile d'aliénés.

L'avant-dernier chapitre nous fait jeter un coup d'œil sur la sagesse entrée en pratique dans une société future, et enfin, nous apprenons que le corps de Marcus ne sera pas restitué à ses amis, malgré leurs prières, mais envoyé à la salle de dissection.

*
* *

Digitized by Google

Après ce résumé trop rapide et fort incomplet, faut-il épiloguer sur la philosophie de l'œuvre, sur le sens de chaque allégorie, sur la portée de chaque épisode?

Nous avons tâché d'en donner un aperçu fidèle, bien qu'en raccourci. Il va de soi que chaque détail du récit pourrait être discuté fort longuement. L'erreur de Frederik van Eeden a été, à notre sens, d'accorder une place infiniment trop considérable à ces discussions, de jeter directement et sans aucune mesure, au travers de ses œuvres, le lourd bagage de ses opinions personnelles.

La discussion n'est pas complètement décisive puisqu'elle est conduite par des personnages d'un conte à la dévotion de l'auteur et le conte est alourdi à l'extrême par ses dissertations sans fin.

C'est avec un sentiment de malaise que l'on subit ici certaines apostrophes et le dessein même de l'auteur, son but avoué de conversion apparaît comme un peu puéril.

Ai-je besoin de dire que son tableau de la société actuelle est terriblement sommaire, qu'outre tante Serena, Marcus, les Bohémiens et les esthètes et les grévistes, il ne manque pas de groupes sociaux, de figures isolées, de sentiments et de passion, dont l'étude eût été indispensable pour donner de l'ampleur à cette fresque? Le macrocosme est devenu un microcosme, comme il arrive trop souvent chez un artiste philosophe. Il est juste d'ajouter qu'au lieu de la sérénité attendue, on a affaire à un parti-pris visible, à l'*Einseitigkeit* voulue; la caricature et la charge, comme aussi certains procédés simplistes de discussion, jouent ici un trop grand rôle.

Marcus lui-même, les prêtres surtout, mais aussi, le général, le savant, la dévote, le politicien, mis en scène, ne sont pas des créations vivantes. Tous sont un peu des maniaques, des conceptions de l'auteur, qu'il agite à sa guise et qui disent juste ce qu'il faut pour confirmer la thèse qu'il soutient.

On ne peut nier qu'il n'y ait là des dons précieux d'apôtre, que la tendance de l'œuvre n'inspire le respect; mais il est certain que van Eeden est retombé lui-même plus que personne dans les défauts si violemment reprochés aux « anciens » par les « jeunes » de 1880. Plus que ses devanciers, il est parti d'idées à priori, il a sacrifié l'observation directe aux thèses préconçues.

J. Lhoneux.

Digitized by Google

# PETITE CHRONIQUE

JULES SOTTIAUX. *L'originalité wallonne*, Paris et Liége, l'édition artistique, 1906, 428 pages in-12. — Voici un livre qui désarme la critique autant qu'il la dépayse. Est-ce un livre? Non, car il n'y a ni plan, ni suite, ni table des matières, et le lecteur qui va à la nage à travers ce courant bourbeux et rapide de notes, de biographies, de bibliographies, risque à chaque instant de se noyer. On s'intéresse à l'exposé de l'auteur, on le suit. Brusquement le fil conducteur est coupé; mais cinquante pages plus loin, l'auteur revient sur ses pas, il vous tend de nouveau la main jusqu'à ce qu'une autre poussée de fantaisie vous jette en un nouveau désarroi. C'est ainsi qu'un historique de notre ancienne littérature française de Wallonie (et aussi des régions picardes du pays) est ébauché à la page 102; mais il faut sauter près de cent pages et arriver à un chapitre intitulé bizarrement « Notre littérature d'aujourd'hui », pour découvrir une analyse de la chante-fable d'*Aucassin*, qui est du XIII^e^ siècle, plus quelques indications sommaires et discutables sur nos vieux chroniqueurs (où a-t-on vu que Hemricourt fut l'élève de Jean Le Bel (et non *Lebel*)? Jehan Lemaire est de et non *des* Belges, c'est-à-dire de Bavai). De même un exposé de la littérature patoisante actuelle est entrecoupé de pages bien incolores sur le théâtre français (125-129), et tout cela sans raison valable. En somme on garde l'impression d'articles de journaux qui ont été réunis sans refonte ni révision sérieuse.

L'auteur aurait fait sagement, dans ces articles, de s'en tenir aux choses contemporaines. Il a la plume leste et le vocabulaire abondant; il est poète et ses descriptions un peu chargées du pays wallon ont du charme et de la vérité. Mais pourquoi se hasarder sur des terres défendues? Pourquoi nous parler de dialectes de la langue d'oïl, qui seraient cinq et non six ou sept (vieille thèse ruinée depuis plus de cinquante ans)? Pourquoi dire que le wallon « date du XII^e^ siècle »? Est-ce qu'un parler populaire « date », et n'a-t-il pas connu l'évolution de ses congénères, surgis comme lui du tuf gallo-romain? Que M. Sottiaux nous entretienne des fabliaux, soit,

Digitized by Google

mais qu'il se renseigne alors, et qu'il ne vienne pas mentionner à l'étourdie « le *provisoire* gourmand qui mangea des mûres ». Le *provisoire* est tout bonnement *provoire* (c'est-à-dire le prêtre, l'ancien cas régime était *provoire*, le cas sujet du nom était *prestre*) du fabliau inséré dans le tome IV du recueil de Montaiglon. La méprise est un peu forte. Elle est moins grave dans tel autre endroit, où M. Sottiaux nous dénie la tête épique comme on l'a tant fait aux Français. Mais il ne manque pas de témoignages attestant que nous avons chanté nos héros nationaux, et si Roland est de la marche de Bretagne, n'oublions pas que Godefroid de Bouillon, après Thierry d'Ardenne et bien d'autres, est de chez nous.

Ce qui m'a souvent agacé dans le livre de M. Sottiaux, c'est l'obscurité de la terminologie, les impropriétés, la recherche ambitieuse de mots rares, les alliances de termes à l'allure pédantesque. Qu'est-ce donc que « des fresques confuses comme l'exode des croisades et vastes comme la généralité »? (p. 19); ou encore « l'endurance naturelle aux peuples d'hyperborée qu'exaspérèrent les luttes libertaires si cruellement réprimées » (p. 29), ou bien « la spiritualité du moyen-âge *aheurtée* à la terre wallonne comme le velarium de brume lumineuse qui la recouvre »? Et que savons-nous du Pays Noir, parce qu'on dit (*ibid.*) que « ses trésors extériorisent notre romanité »? S'agit-il de caractériser le talent poétique de M. Vierset? On nous apprend que l'écrivain, disciple de Leconte de Lisle, « dans cet oubli, très parnassien, a subi cependant l'influence secrète de nos dérivances. » Pourquoi *oubli* et non *impassibilité*? Et pourquoi *dérivance* et ailleurs *désolance*? Il y a une langue française qui n'est nullement diseteuse et vaut d'être respectée. Le tort de beaucoup de nos jeunes écrivains est de forger à l'aventure d'inutiles néologismes, au lieu de se mettre respectueusement à l'école des maîtres, de ceux surtout qui, par leur clair génie et la simplicité de leur forme, constituent d'excellents modèles littéraires. M. Sottiaux n'est pas un écrivain dénué d'originalité et d'observation. Mais il doit assagir sa pensée, acquérir des qualités d'ordre et de méthode, épurer sa langue, se défier du boursoufflé et du désordonné dans son style.

M. W.

* * *

LEGRAND-CHABRIER, *Mangwa*. Paris, Theuveny, in-18; LE MÊME, *L'Amoureuse imprévue*. Paris, Sansot, in-18. — Ces livres d'un humoriste accusent encore quelque gaucherie; mais ils se lisent avec agrément et sans effort. Le début de M. Legrand-Chabrier avait été une série de nouvelles rapides et de verve aisée, intitulées *Le livre de Claude-Alexis Brodier*. Début aguichant qui a été suivi d'un essai plus heureux et plus ferme. *Mangwa* est un autre recueil de nouvelles, mêlées d'impressions et de notations, dont l'originalité n'est pas trop laborieuse. La langue est per-

Digitized by Google

sonnelle ; elle a le sautillement joyeux, les facettes et les risettes de l'humorisme ; elle est le justaucorps heureux d'une pensée menue et capricieuse, qui fuse comme de la fine poussière d'or au vent.

Dans le roman qui a suivi de près les deux autres essais, Legrand-Chabrier est resté conteur, et il ne s'est haussé ni aux complications de l'intrigue savante, ni aux ambitions psychologiques. Il procède par petites touches, discrètes et tendres, sur un fond crême, nous donnant la sensation de pastels gais, d'une sensibilité parisienne. C'est l'histoire d'une vieille fille, éprise sur les trente-huit ans d'un bellâtre de table d'hôte, mais gardant précieusement son béguin pour elle, le caressant dans la solitude comme une chatte moëlleuse ou un joli carlin, s'exerçant à l'abnégation et au renoncement final, tandis que son neveu, potache déjà déluré, flirte avec les dames du chalet-restaurant d'un village suisse. Tout cela un peu mince d'étoffe et maniéré de langue, mais captivant aussi et déjà très dégagé de ton.

M. W.

* * *

Claude Farrère, *L'homme qui assassina*. Paris, Ollendorff, in-16. Un nom dans le jeune roman contemporain, comme ceux de Frapié, de Montfort, de Binet-Valmer, etc., une notoriété déjà étoffée et méritée que celle de M. Farrère !

On n'a pas oublié son œuvre de début, *Fumeurs d'opium* ; son second livre, *Les Civilisés*, fut dans toute la littéralité du terme, sensationnel par les révélations qu'il apportait sur la vie des colons français d'Extrême-Orient. Ces révélations portaient les marques d'une exagération, qui les rendirent suspectes à beaucoup de gens. L'auteur n'avait peut-être rien *inventé*, soit, mais il avait vu, il avait voulu voir un seul aspect des hommes et des choses. Qu'il y eut là-bas des débauchés, des femmes légères ou même raffinées dans le vice, ou faisant marché de leurs charmes, c'était infiniment probable ; mais était-il en droit de généraliser, de jeter l'opprobre sur toute une société, dans laquelle étaient confondues les hérédités et les sensibilités les plus diverses ? Pourtant l'affirmation était nette, brutale : « Dans ce cloaque, les rares probités, les rares pudeurs faisaient tâche... Les mains propres, sans dégoût, serraient les mains sales ». Fût-ce stricte vérité, on pourrait se demander si à Paris, à Bruxelles, il en est différemment pour le dernier point. Et pour le premier, j'ai entendu souvent l'autre cloche. Au surplus, *Civilisés* est ici détourné arbitrairement de son sens ; car c'est, dans la pensée très régressive de l'auteur, le synonyme (p. 228) d'homme sans Dieu, sans maître, sans code, de vicieux cynique et forcené. Voilà où gît l'erreur foncière de ce très curieux livre.

Pas de roman, mais une étude, c'est-à-dire des conversations notées, des paysages, quelques caractères de marins, une ou deux femmes dessinées

Digitized by Google

d'un trait curieux et hardi. Fierce, malgré sa chute, intéressa et même passionna bien des lectrices. Au fond, c'était la seule figure vivante de l'œuvre, la dominant de sa curiosité maladive de blasé. Fierce est un produit de notre civilisation hybride, produit misérable, au cœur gâté dès l'enfance par l'incurie familiale, à l'esprit perverti par le mauvais exemple, les promiscuités avec la valetaille, les maladresses de son précepteur, tout au plus discipliné à temps par les leçons de l'École navale, ce qui lui évite la dégringolade complète et précoce. De tout cela il a résulté un « civilisé », qui a suffisamment « étiolé ses instincts primitifs pour retrancher de sa vie tout ce qui ressemblait à une émotion »; bien au fond resté candide comme tant de roués, resté catholique et opinant en lui-même à la jeune fille qu'il aimera, lorsqu'elle lui dit : « Ce n'est pas élégant l'athéisme » (p. 87).

Le dernier roman est supérieur, *L'Homme qui assassina*. C'est, en effet, un roman, en cela qu'il y a une vie générale de l'œuvre, une ambiance qui s'anime et s'active autour de deux ou trois personnages, d'un surtout qui est l'écrivain lui-même, âme inquiète et tendre, capable d'éveiller l'intérêt et mille fois plus humain que Fierce, à plus forte raison que Mévil et Torral des *Civilisés*. La peinture de la société européenne — surtout diplomatique — de Constantinople accuse moins de parti-pris, si elle ne trahit pas plus de tendresse. M. Claude Farrère est décidément un moraliste amer, qui, sorte de La Bruyère de la troisième République et dans les sphères d'aristocratisme exotique, a dû approcher beaucoup de gens, recueillir bien des propos, noter bien des gestes. Et puis parce qu'il y a une action, il y a un drame, rapide, concentré, puissant (la scène du meurtre qui n'est pas écrite n'est que plus émouvante); une forme originale sans effort, bref plus que les promesses d'un grand romancier futur. M. W.

* * *

Georges Virrès, *L'inconnu tragique*. — Accusé de réception tardif du nouveau livre de l'écrivain flamand, qui, avec Georges Eekhoud, a sans doute le plus fidèlement traduit la pensée patriale de sa terre. Je n'aurai pas l'injuste cruauté d'ajouter que son livre, comme les précédents, a une légère odeur de traduction, c'est-à-dire quelque chose de raide, l'emprunté d'un habit fait pour autrui. M. Virrès s'est fait un style, et il est le premier à en souffrir assurément. Quand il écrit (p. 59) « Le vent ranimait continûment l'éclat des espaces bleus », il est, croyez-le, conscient d'une pensée étrangère au génie de notre langue; il l'est aussi quand il dit des rustres de son terroir qu'ils ne purent (p. 65) « unir leur condition affreuse et l'image de cette paisible aurore ». Tout cela n'est pas sans attrait pour le linguiste, qui surprend une âme de Germain en mal de latinité. Mais il n'importe, l'hommage à la culture française est spontané et digne de tous les éloges.

Digitized by Google

Le sujet et la façon dont il est traité restent inévitablement dans la tonalité, qui avait rendu si caractéristique *La bruyère ardente* et *Les gens de Tiest*. C'est homogène, sincère et vécu. M. W.

* * *

JULES DE GAULTIER, *Les raisons de l'Idéalisme*, 1 vol. in-18. Paris, édition du *Mercure de France*. — L'idéalisme tel qu'il est exposé en cet ouvrage, ne compromet en rien, faut-il le dire, la conception de la matière dans son rapport avec la science. Il pourra sembler, au contraire, qu'au moment où, pour répondre entièrement aux nouvelles exigences scientifiques, cette conception de la matière réclame peut-être une définition nouvelle, la thèse de l'idéalisme lui prête la souplesse qui lui permettra de contenter cette exigence.

L'intérêt du livre consiste essentiellement en ce que d'une thèse, celle de l'idéalisme, qui est classique dans l'histoire de la pensée, l'auteur a déduit une conséquence neuve propre à déterminer une orientation nouvelle du souci métaphysique. Ayant constaté dans ses ouvrages antérieurs, notamment en *De Kant à Nietzsche* et dans le *Bovarysme*, l'inconsistance logique de la fable morale, il montre, dans les *Raisons de l'Idéalisme*, le pessimisme auquel aboutit nécessairement, sous le jour de l'analyse, tout idéal philosophique fondé sur l'idée morale, et propose, comme principe justificatif de l'existence, la substitution à l'ancienne raison d'être morale d'une raison d'être esthétique. Il expose comment cette anticipation esthétique est de nature à satisfaire, en même temps que les exigences logiques de l'esprit, le vœu de la sensibilité métaphysique. Il laisse entrevoir enfin que sous la dépendance de l'esthétique, il sera sans doute possible, par la suite, d'attribuer à l'idée morale une raison d'être dont elle était impuissante à justifier par elle-même.

* * *

Aux éditions de la *Belgique artistique et littéraire* ont paru trois volumes : CARL SMULDERS, *Les feuilles d'or*; PAUL ANDRÉ, *Delphine Fousseret*; DEAUVILLE, *La Fausse route*.

* * *

*Richard Wagner à Mathilde Wesendonck*, journal et lettres, 1853-1871, traduction autorisée de l'allemand, par GEORGES KHNOPFF, préface de Henry Lichtenberger. Alexandre Duncker, éditeur, Bruxelles, Breitkopf et Haertel, 2 volumes in-12. — Cette correspondance a l'attrait singulier de toutes les correspondances d'artistes. Même illettré, balbutiant lorsqu'il tient la plume, le peintre ou le musicien nous apporte des impres-

Digitized by Google

sions si différentes de celle du professionnel de lettres, que nous en sommes comme baignés et rafraîchis. Mais quand nous lisons les lettres d'un Delacroix, d'un Berlioz ou d'un Wagner, c'est la joie pure, c'est le frémissant contact d'une grande âme, servie par des organes expressifs à un haut point. A travers le labeur de la traduction on suit, comme sur un graphique, les mouvements de la sensibilité du plus grand compositeur du XIX^e^ siècle: on assiste à l'éveil d'une passion malheureuse, qui devait bouleverser l'équilibre instable d'une existance étroite et sans lumière intérieure. La lettre du 15 juin 1878 fait penser, avec plus de simplicité, aux célèbres pages de Saint-Preux, écrites le lendemain du soir où il posséda, enfin, celle qu'il aimait : « Quelle merveilleuse naissance de notre enfant riche en douleur! Ainsi il nous faudra vivre! » s'écrie Richard Wagner. Et plus tard : « Le démon quitte l'un de nos deux cœurs pour entrer dans l'autre. Comment le vaincre? » Et encore : « Tu connais maintenant la crise grave, décisive de mon âme », etc. (t. I, p. 36). Mais le lyrisme, d'élégiaque qu'il était, devient de plus en plus amer : « Naguère, je venais chez toi, la souffrance et le désir au cœur; et là où je cherchais la consolation, je n'apportais que trouble et chagrin. Cela ne doit plus être... Mon enfant, ces derniers mois m'ont sensiblement blanchi aux tempes; en moi une voix appelle instamment le repos... » Mais ce repos, il le cherche en vain, en Italie, à Venise, où ses soucis chevauchent en croupe avec lui : « Ainsi tout est misère pour moi, etc. » (30 septembre 1858). C'est l'époque où Schopenhauer domine la conscience morale du grand artiste, où celui-ci lit ses traités, les discute et même les corrige (1^er^ décembre 1858). Ainsi s'explique, par la philosophie de la pitié libératrice, le troisième acte du *Parzival*, comme les élans d'amour de *Tristan* correspondent aux exaltations initiales de la liaison avec M^me^ Wesendonck. L'art et la vie se mêlent constamment dans les admirables lettres de cette période, et pas seulement la vie, mais la nature entière, qui communie avec les inspirations du compositeur.

Puis vient, après la série des lettres de Lucerne, la très intéressante liasse de celles que Wagner écrivit à Paris. Beaucoup ont une valeur historique, et même l'anecdote y est savoureuse; ce sont les relations avec Berlioz, d'abord agréables, puis de plus en plus tendues, la rencontre de Gounod, de Gustave Doré, de Champfleury, les préliminaires de la représentation de *Tannhäuser* à l'Opéra (il nous manque les impressions du lendemain). La dernière partie est consacrée aux lettres de Biebrich (sur les bords du Rhin), de Penzing-lez-Vienne, enfin de Munich. R.

***

A cette publication se rattache une autre de moindre envergure, due à un connaisseur belge très distingué, M. Michotte. C'est *La visite de*

Digitized by Google

*R. Wagner à Rossini* (Bruxelles, Lebègue). L'auteur connut les deux maîtres et il fut seul à assister à cette unique entrevue qui n'eut plus de lendemain.

Les détails nombreux et précis qu'il donne sur cette rencontre fixent, en sa vraie signification, un point qui désormais reste acquis à l'histoire, et détruisent définitivement toutes les légendes qui, à ce propos, se sont perpétuées jusqu'à ce jour.

C'est une lecture de nature à intéresser vivement le monde dilettante, non seulement à cause des hautes questions d'art qui surgirent dans le cours de la conversation entre ces deux hommes célèbres, mais encore par le tour humoristique, plein d'imprévu et pétillant d'esprit, qui en constitue le caractère le plus saillant.

* * *

Il me reste juste la place pour annoncer un nouveau roman de notre collaborateur, M. Maurice Darin. On n'a pas oublié *L'Égaré*, qui parut ici même et où le jeune écrivain fit preuve de qualités très distinguées. *Colette ou la protectrice* (Paris, Calmann-Lévy) nous le montre évoluant, avec une rare souplesse, vers des formes littéraires bien dissemblables de celles où se classent ses premiers essais. *Colette* est un récit très parisien, d'un réalisme discret et narquois, écrit avec une grâce légère, une ironie qui ne déplaît point. Les figures, dessinées d'un trait léger, ont sans doute quelque chose de trop arrêté, d'un peu conventionnel. Mais *Colette* est si agréablement mise au premier rang, sa joliesse et son inconscience de grue sont décrites avec un tact si souriant et de si bonne compagnie, que l'envie d'une protestation ne naît même point. La critique morale, si critique morale il y a, égratigne à peine, et quelque chose de l'objectivité de Flaubert se mêle à l'aisance très individualiste que déploie M. Darin.

W.

* * *

Capitaine d'Ollone. *La Chine novatrice et guerrière.* Un vol. in-18. Paris, Armand Colin. — Le problème chinois est assurément le plus considérable qui, depuis les invasions arabes et ottomanes, se soit posé devant l'Europe inquiète. Les quatre cents millions d'habitants de l'Empire du Milieu sont aujourd'hui pressés de tous côtés par des voisins menaçants. Pour parer à ce Péril blanc, vont-ils nous emprunter nos armes et notre organisation et constituer à leur tour le formidable Péril jaune? Ou bien, impuissants à se transformer, s'effondreront-ils dans une irrémédiable décadence?

L'auteur, dont on connaît les belles explorations en Afrique, a été chargé d'aller étudier sur place les éléments de la question, et déjà la

Digitized by Google

justesse des aperçus qu'il fit connaître à son retour a reçu la confirmation des faits. Mais, loin de s'en rapporter à ses observations personnelles, il a voulu les contrôler par l'étude du passé, entreprise d'autant plus délicate — et plus utile — qu'aucune histoire de Chine digne de ce nom n'existe encore. C'est donc le récit du passé belliqueux de l'Empire du Milieu et de ses révolutions religieuses et morales qu'on trouvera ici.

* * *

Paul Stapfer. *Etudes sur Goethe.* Un vol. in-18. Paris. Colin. — Ces études sur Goethe sont au nombre de six. Dans les deux premières, l'auteur donne une idée d'ensemble du génie et du caractère de Goethe, en le comparant et en l'opposant au plus grand de ses prédécesseurs immédiats et au plus grand de ses contemporains, à Lessing et à Schiller. Les quatre principaux chefs-d'œuvre de Goethe, *Werther*, *Iphigénie en Tauride*, *Hermann et Dorothée*, *Faust*, sont ensuite les objets d'une analyse détaillée et approfondie. Les circonstances biographiques de la composition de *Werther* et de *Faust*, particulièrement intéressantes et utiles à connaître, tiennent autant de place que l'appréciation littéraire de ces deux ouvrages. L'étude d'*Iphigénie* est l'occasion d'un rapprochement instructif, sinon neuf, avec l'art dramatique des Français et des Grecs. Le copieux commentaire d'*Hermann et Dorothée* ne laisse dans l'ombre aucune des curieuses beautés du poème; il rappelle l'attention des lecteurs sur Lessing et sur son admirable traité du *Laocoon*, dont Goethe a supérieurement mis en œuvre la doctrine excellente et sûre, trop oubliée de nos jours.

* * *

G. Larroumet, *Études de critique dramatique.* Paris, Hachette, 2 vol. in-18. Nous avons un peu tardé à annoncer ce recueil des articles publiés dans *Le Temps* par le regretté critique. On ne peut dire que l'intérêt en ait faibli depuis leur première parution. Le grand mérite de M. Larroumet, ce fut toujours l'extrême conscience de ses recherches et de ses appréciations. Succédant à un virtuose, dont la mémoire était prodigieuse et la verve jamais en défaut, il avait la partie difficile. Or, pendant le trop bref séjour qu'il fit au grand journal parisien, M. Larroumet sut n'être inférieur à personne. Il écrivit des pages solides, probes, un peu sévères d'allure peut-être et professorales de ton, mais instructives et neuves, ce qui n'était pas toujours le cas des causeries à bâtons rompus de Francisque Sarcey. Comme celui-ci avait sa manière, il eut la sienne.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du théâtre devraient posséder ces *Études*, dont quelques-unes sont consacrées au théâtre antique et étranger et le plus grand nombre à la scène française. Les morceaux de résistance



Digitized by Google

sont l'étude sur le *Don Juan* de Molière, celles sur *Shakespeare et le goût français* et sur *les deux Dumas*, dans le premier tome. Dans le second, on trouve une série de feuilletons sur notre théâtre contemporain, et une modeste part y est faite à quelques auteurs étrangers. Enfin on relira avec plaisir les notices sur Geoffroy, Janin et Sarcey, c'est-à-dire sur trois étapes de la critique de théâtre.

*
* *

Signalons en même temps les deuxième et troisième séries des *Propos de théâtre* de M. Émile Faguet. (Paris, société française d'imprimerie et de librairie). On connaît la manière si attrayante de ce maître, cet art unique qu'il a de dégager les portions essentielles d'une œuvre, de dire le mot qui porte et qui reste sur un auteur. Son ondoyante curiosité se porte indifféremment vers tous les genres et tous les écrivains, le théâtre antique et le théâtre moderne l'attirent du même élan. Toutefois les prédilections secrètes de sa pensée se trahissent au choix qu'il a fait parmi ses feuilletons du *Journal des Débats*. Dans la deuxième série de ses *Propos* je note cinq feuilletons consacrés à nos grands classiques du XVII^e^ siècle; ils sont l'objet de cinq autres dans la troisième série. Et ce n'est pas tout, car l'histoire de la comédie française, les théories de d'Aubignac, etc, sont prétextes à des causeries d'un vif intérêt. Mais la scène contemporaine n'est nullement sacrifiée, et de Balzac jusqu'à André Picard, elle est étudiée avec l'ampleur et l'indépendance qui caractérisent le plus éminent des critiques d'aujourd'hui.

M. W.

Digitized by Google

# JEAN-JACQUES ROUSSEAU MUSICIEN

## I

Je sais une promenade qu'il faut faire, par un matin de beau jour, aux heures fraîches de l'été. Le cœur soulevé d'émoi et l'esprit plein de souvenirs, en monte de Chambéry par le Bocage jusqu'au coteau des Charmettes, encore tout planté, comme au dernier siècle, de vignes et de châtaigniers. La petite maison est là, abritée sous les pampres, ne laissant voir d'abord, du seuil de la route, que le fin toit d'ardoises. A mesure qu'on avance, le décor, plus agreste, se précise, et, comme au temps de Rousseau, laisse voir la basse-cour peuplée, la terrasse plantée d'arbres et la fontaine rustique. Enfin la porte s'ouvre. L'entrée est celle d'une métairie; les murs sont nus; la pièce, spacieuse et dallée, offre, à ceux qui pénètrent, la fraîcheur et l'ombre. On entre, de cette pièce, dans le petit salon. C'est là, parmi tant de souvenirs, que se voit, placé contre le mur, le vieux clavecin cassé, aux touches d'ivoire terni où, dit-on, le musicien Jean-Jacques joua les premiers airs de son *Devin de village*. Le souvenir, sans doute, est plus pieux qu'authentique. Ce n'est pas, en effet, au temps où Rousseau, jeune homme, logea chez M^me^ de Warens que fut conçu ce petit acte à chanter, mais, beaucoup plus tard, alors que retiré à Passy, chez son ami Mussard, Jean-Jacques, devenu célèbre, tenait déjà le monde attentif à sa voix. Toutefois, que peut bien faire, à ceux dont le cœur est séduit, le détail historique? Le *Devin de village*, s'il ne fut pas



Digitized by Google

écrit, fut du moins inspiré, dans le salon des Charmettes, par un matin pareil à celui-ci, à l'heure où Louise de Warens se penchait, entre les vignes de sa fenêtre, pour saluer son « petit », et, d'un regard encore chargé de la volupté nocturne, embrasser toute la belle vallée de Chambéry. Composé par Jean-Jacques, à la pleine maturité de sa vie singulière, cette petite fantaisie musicale, par son charme tout simple, sa fraîcheur inspirée, sa grâce bien villageoise, est digne de la jeunesse de l'amoureux Genevois. Ainsi s'explique la piété de ceux qui virent, dans le très vieux clavecin des Charmettes, l'aimable instrument où se jouèrent, pour la première fois, ces doux airs devenus surannés, mais que chantèrent jadis, avec tant d'émotion, toutes les Julies et les Saint-Preux d'un siècle : *J'ai perdu mon serviteur... L'amour croît s'il s'inquiète... A jamais Colin je t'engage...*

Le succès du *Devin* est connu. Il conquit à Jean-Jacques presque autant de cœurs que l'*Héloïse*! Minute d'abandon heureux, fraîche inspiration d'une heure, mais qui valurent au souffrant Philoctète de Montmorency l'hommage des gracieuses jeunes femmes de son siècle et du nôtre!

Le *Devin*, comme l'*Héloïse*, ne conquit pas à Rousseau que le suffrage des grandes dames et des reines. Il lui valut l'agenouillement de tout un monde d'amoureuses et d'admiratrices. Mme de Pompadour, Marie-Antoinette paraîtront dans le costume villageois de Colette, chanteront d'un air délicieusement mièvre :

J'ai perdu tout mon bonheur,
J'ai perdu mon serviteur,
Colin me délaisse...

MMmes du Deffand et de Choiseul se passionneront, il est vrai aussi, pour le petit opéra de « ce Jean-Jacques qu'elles aiment tant l'une et l'autre ». Mais, ce n'est point là tout le cortège! Et le nombre de cœurs frivoles que les accents ardents de l'*Héloïse* ont conquis à Jean-Jacques s'augmente de tous ceux des charmantes jeunes femmes qui se sont fait de Rousseau un dieu et dont la plus grande joie était (le

Digitized by Google

prince de Ligne l'a écrit) de pouvoir, dans le secret, baiser de son écriture vivante. Et, c'est une Mme d'Houtetot, une Mme de Blot, c'est cent amoureuses plus discrètes, c'est la pauvre Mme de La Tour de Franqueville, âgée de 30 ans, charmante, à la bouche rose, un peu brune et que Sainte-Beuve nous montre « à son clavecin, chantant un air du *Devin de village* ou bien à sa table à écrire, ayant, en face d'elle, la collection rangée des œuvres de Jean-Jacques, et, au-dessus, le portrait de celui qui est le saint de son oratoire ». Et cela ne finit pas là, et, tout un siècle et le suivant raffolèrent du *Devin*! Toutes les belles Muses du romantisme aimèrent cette musique douce, enjouée, ces airs fragiles et délicats, venus, comme sur un pipeau de pâtre, d'un passé de pavanes et de bergeries! Ainsi George Sand se souvient avec joie que sa grand'mère, Aurore de Saxe, « fit Colette dans le *Devin de village* »; elle-même souhaitait, dans sa retraite de Nohant, paraître à son tour, dans le costume gracieux de son aïeule, avec le tablier à fleurs des paysannes, les jolies manches et le chapeau des jardins. Et, de nos jours, M. Francis Jammes, qui est, comme nous-même, un fervent de Jean-Jacques Rousseau, ne peut se plaire à évoquer les vieux airs languissants de cette musique, sans aussitôt écrire :

> O Jean-Jacques, au fond des humides bois noirs,
> Je crois entendre encor claquer un clavecin...

C'est ce clavecin, ce vieux clavecin usé des Charmettes, à l'accent devenu chevrotant et cassé, que nous allons ouvrir pour ceux qui prennent encore plaisir à l'humble divertissement musical d'un grand homme.

## II

Rousseau avait trop de sentiment naturel, une mollesse trop douce dans l'esprit, une impulsion trop vive du cœur et des sens pour n'aimer pas, au même titre que les femmes et la

Digitized by Google

nature, le chant et la musique. Il avait, dit M. Adolphe Jullien, qui l'a bien étudié à ce point de vue singulier, « un certain don de mélodie facile et assez agréable ». Tout cela fut bien un peu gâté, plus tard, par un esprit plein de système et surtout par l'humeur maussade qu'il portait en toutes choses, mais ce goût musical, cet attrait qui le poussaient à rechercher les chanteurs et les petits concerts, sont, au même titre que ses travaux botaniques ou ses recherches sur les plantes, d'exquis témoignages d'une sensibilité aiguë. Lui-même a conté, mieux que personne, dans ses brûlantes *Confessions*, comment, pour la première fois, la séduction des sons, le charme d'une voix douce et rythmée, agirent sur son cœur. Alors qu'il était encore petit enfant, à Genève, sa joie la plus vive, hormis celle que lui procuraient le jeu et la lecture, était de demeurer près d'une bonne vieille tante qu'il avait et de l'entendre chanter, assis ou debout à côté d'elle. Cette sœur de son père, vieille demoiselle guillerette, coiffée de bandeaux noirs et brodeuse active, « savait, dit Jean-Jacques, une quantité prodigieuse d'airs et de chansons qu'elle chantait avec un filet de voix fort douce ». L'un de ces airs agréables, comme le sont tous ceux de ces vieilles ariettes du passé, séduisit si bien l'écolier de Genève, que, devenu plus tard « vieux radoteur rongé de soucis et de peines », il n'avait de joie qu'à se souvenir du temps où sa bonne tante Rousseau en modulait pour lui les paroles galantes :

Tircis, je n'ose
Écouter ton chalumeau
Sous l'ormeau;
Car on en cause
Déjà dans notre hameau.

« Voici le commencement », écrit Jean-Jacques. Mais il est vieux, déjà; il est misanthrope; sa mémoire se perd; il ne peut se souvenir des paroles de la fin sans pleurer : « Je cherche, dit-il, alors, où est le calme attendrissant que mon cœur trouve à cette chanson : c'est un caprice auquel je ne comprends rien, mais il m'est de toute impossibilité de la chanter jusqu'à la fin

Digitized by Google

sans être arrêté par les larmes. » Cette fin est un air d'ariette, un peu cassé, mais gracieux :

Un cœur s'expose
A trop s'engager
Avec un berger,
Et toujours l'épine est sous la rose...

Cet air est persistant dans le souvenir; ce n'est qu'un » caprice, mais ce caprice-là le suit partout dans la vie, anime, devant ses yeux, le berger enrubanné, le Colin amoureux du *Devin de village* » Ah! berger volage » dira, plus tard, dans le petit opéra, la fidèle Colette :

Faut-il t'aimer malgré moi?

Et c'est comme si, dans la voix de M^lle^ Fel de l'Opéra ou de M^me^ la marquise de Pompadour, revivait le » filet de voix très douce », l'accent lointain, tendre et discret de la bonne tante de Genève que Jean-Jacques enfant écoutait chanter!

Ainsi ce fut de cette parente vénérable que Rousseau reçut les premières notions de chant. La seconde des éducatrices musicales de cet étrange élève fut sa bonne » maman » elle-même. Outre, tous les avantages qu'offrait cette femme aimable et qui firent le bonheur du simple Jean-Jacques, M^me^ de Warens » avait de la voix, chantait passablement et jouait un peu du clavecin ».

Au milieu de tant de faveurs discrètes qu'elle accordait à son » petit », Louise de Warens, qui avait un peu de savoir en toutes choses, n'oublia point » quelques leçons de chant ». Ces leçons n'allaient point vite, l'amour et la dévotion empêchant qu'elles fussent très suivies et » loin de m'apprendre à solfier, dit Rousseau, elles ne m'apprirent pas le quart des signes de la musique ». Devant cette femme blonde, aimable, à la chair puissante, moqueuse et se gaussant de sa niaiserie, l'écolier perd la mesure, sa voix tremble, le cahier tombe. Et voilà notre Rousseau troublé, ému, en larmes de songer qu'il n'apprendra rien, avec un tel maître de son art préféré! Il en

Digitized by Google

était de même, d'ailleurs, de tout le reste et ce fut là tout leur roman de n'essayer rien, entre eux, qui ne finît par l'amour. Il fallut donc aller au séminaire. Rousseau quitta « maman ». C'est elle qui lui donna le *Recueil des cantates* de Clérambault. « Le premier récitatif et le premier air de la *Cantate d'Alphée et Aréthuse* fut, de tous ceux de ce livre, les seuls qu'il préféra. » « Il est vrai, ajoute-t-il, que cet air est scandé si juste qu'il ne faut que réciter les vers avec leur mesure pour y mettre celle de l'air. » Ainsi, musicalement, Jean-Jacques s'éduqua à peu près seul. La connaissance qu'il fit, à son retour chez sa maman, d'un Parisien nommé M. Le Maître, bon compositeur, fort vif et très gai, lui fut d'un grand secours dans le développement de son savoir. Le voici, désormais, tout le jour, à la maîtrise et lui-même avoue que cette vie « toujours chantante et gaie, avec les musiciens et les enfants de chœur lui plaisait plus que celle du séminaire, avec les pères de Saint-Lazare ». C'est ainsi que vécut Jean-Jacques Rousseau à Annecy, s'exerçant dans un art pour lequel il se croyait uniquement doué et dans lequel il pensait avoir un très grand avenir. Sa fâcheuse aventure de Lausanne indique assez, à ce moment, l'engouement qu'il avait de lui-même et le cas qu'il faisait de ses talents. Il a trop bien conté l'anecdote dans les *Confessions* et avec trop d'âpreté contre lui-même pour que nous essayions de la redire, ici, autrement qu'en la résumant. Ayant été présenté, à Lausanne, à M. de Treytorens, professeur de droit, « qui aimait la musique et faisait des concerts chez lui », Jean-Jacques n'imagina rien de mieux que d'improviser, au hasard de son goût alors peu averti, un ouvrage où il eut l'effronterie d'introduire, comme s'ils eussent été de lui-même, beaucoup d'airs connus. Il en résulta au moment du concert, outre une cacophonie effroyable et une inharmonie « à percer le tympan d'un quinze-vingt », les suites les plus fâcheuses pour sa réputation. « Non, dit-il, depuis qu'il existe des opéras français, de la vie on n'ouït un semblable charivari. Quoi qu'on eût pu penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on pouvait attendre. Les musiciens étouffaient de rire; les auditeurs ouvraient de grands yeux et

Digitized by Google

auraient bien voulu fermer les oreilles; mais il n'y avait pas moyen... Pour ma consolation, j'entendais autour de moi les assistants se dire à leur oreille ou plutôt à la mienne, l'un : « Il n'y a rien là de supportable » ; un autre : « Quelle musique enragée ! » un autre : « Quel diable de sabbat ! » Et pensant, dans ces pages écrites bien longtemps après l'aventure, à ce *Devin de village* qui devait faire sa gloire, Rousseau, vivement, d'ajouter : « Pauvre Jean-Jacques, dans ce cruel moment, tu n'espérais guère qu'un jour, devant le roi de France et toute sa cour, ces sons exciteraient des murmures de surprise et d'applaudissement, et que, dans toutes les loges autour de toi, les plus aimables femmes se diraient à demi-voix : « Quels sons charmants ! Quelle musique enchanteresse ! Tous ces chants-là vont au cœur ! »

## III

La lecture du *Traité de l'harmonie* de Rameau qu'il dévora dans les veilles fiévreuses d'une courte maladie, le goût qu'il prit pour les cantates de Bernier : *les Amours dormants*, pour celle, si connue, de Clérambault : *l'Amour piqué par une abeille*, enfin les petits concerts qu'il organisa, chez Mme de Warens, avec l'abbé Palais, un musicien piémontais du nom de Canavas et un moine cordelier, bachelier de Sorbonne et très courtisan, appelé le P. Caton, loin d'apporter de l'ordre dans ce talent naissant, ne firent que l'embrouiller jusqu'à l'extrême confusion. « Maman » était trop enjouée, d'un naturel trop piquant et trop gai, pour discipliner jamais cette jeune imagination. Quant à l'abbé Palais, Canavas et le P. Caton, ils songeaient trop à vivre des libéralités de la nouvelle convertie (1) pour penser à faire du jeune Jean-Jacques autre chose qu'un espiègle et qu'un petit « barbouillon ». Seul de toute la maison, Rousseau, malgré maints déboires dont la séance de Lausanne n'était pas le plus sanglant, imaginait de se prendre au sérieux. Ces petites fêtes de musique, très souvent renouve-

(1) Mme de Warens, protestante de naissance, venait d'embrasser le catholicisme.

Digitized by Google

lées et qui ne firent, durant le séjour des Charmettes, que s'accroître du charme des champs et de l'ardeur de l'amour, exercèrent, tant bien que mal, le nouveau virtuose. Le certain est qu'il y gagna surtout de l'orgueil et une estime de lui-même bien au-dessus de sa valeur. Les relations qu'il se fit, par sa « maman » et les ecclésiastiques qui fréquentaient chez elle, l'aidèrent peu à peu à se produire dans les milieux brillants de Chambéry et dans la petite noblesse et la bourgeoisie de Savoie. Le jeune marquis de Sennecterre, Mme de Menthon, M. de Conzié et plusieurs autres personnes honorables, en se plaisant aux saillies de Rousseau, ne négligèrent point de lui demander ses soins et ses conseils pour leurs petits spectacles. Le goût qu'il s'avisa d'avoir pour les aventures, les différents métiers où il s'essaya vainement de réussir, l'étude imprudente qu'il fit de la physique et de la chimie, enfin l'incohérence de ses lectures vinrent bientôt se mêler, dans son esprit brouillon, au peu de musique qu'il savait déjà. « Je passai, dit-il, deux ou trois ans de cette façon, entre la musique, les magistères, les projets de voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi. » On sait ce qu'il en résulta et comment, au milieu de l'amour, de la théologie, de ses lectures de Locke et du soin de ses abeilles, il imagina un système de notation de la musique par les chiffres dont il espérait bien recueillir les plus grands fruits, aussi bien pour sa gloire que pour sa fortune. Cette idée, mieux qu'originale et qui ne pouvait germer que dans un cerveau tourmenté comme le sien, finit par prendre corps au point qu'il ne vit plus qu'elle et ne fit plus que penser à la plus retentissante manière de la produire. « Je parvins, dit-il, à noter ainsi quelque musique que ce fût par mes chiffres avec la plus grande exactitude, et je puis dire avec la plus grande simplicité. » « Dès ce moment, ajoute-t-il, je crus ma fortune faite, et, dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devais tout, je ne songeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en présentant mon projet à l'Académie je ne fisse une révolution. » Aussi vendit-il ses livres, embrassa-t-il sa bonne « maman », dit adieu à ses vignes et à ses abeilles des Char-

Digitized by Google

mettes et partit de Chambéry avec, pour toute richesse, son système de musique, comme, jadis, il était parti de Turin avec sa fontaine de Héron. Le temps qu'il passa à Lyon et l'utile connaissance qu'il y fit de l'abbé de Mably atténuèrent un instant le cuisant regret qu'il gardait d'avoir quitté celle qui était toute sa vie, cette campagne savoisienne parée de tant de merveilles et surtout ces Charmettes où il avait trouvé vraiment le seul bonheur sans nuage qu'il goûta de toute sa vie.

Venu « à Paris, dans l'automne de 1741, avec 15 louis d'argent comptant, sa comédie de *Narcisse* et son projet de musique pour toute ressource », le « petit » de Mme de Warens s'appliqua aussitôt à vouloir persuader la ville et l'Académie de l'excellence du système qu'il avait inventé. Reçu chez M. de Roze, garde des médailles du cabinet du roi et dont la femme, qui ne laissait pas que d'intimider le provincial un peu ahuri, « était brillante et petite maîtresse », Jean-Jacques y connut le célèbre M. de Réaumur. C'est sur les instances de de M. de Roze que M. de Réaumur se chargea de présenter Rousseau à l'examen de l'Académie. « Quoique cette illustre assemblée, écrit le Genevois, fût assurément très imposante, j'y fus bien moins intimidé que devant Mme de Roze et je me tirai passablement de mes lectures et de mes réponses. » Le malheur — et c'en fut un très grand pour Rousseau — voulut que les commissaires chargés du rapport par l'Académie ne connussent pas, de l'avis du récipiendaire, un seul mot de la musique. « Quelque faibles, dit Jean-Jacques, quelque fausses que fussent la plupart de leurs objections, et quoique j'y répondisse timidement, je l'avoue, et en mauvais termes, mais par des raisons péremptoires, je ne vins pas une seule fois à bout de me faire entendre et de les contenter. J'étais toujours ébahi de la facilité avec laquelle, à l'aide de quelques phrases sonores, ils me réfutaient sans m'avoir compris. Ils déterrèrent, je ne sais où, qu'un moine appelé le P. Souhaitti, avait, jadis, imaginé la gamme par chiffres. C'en fut assez pour prétendre que mon système n'était pas neuf. » En fin de compte l'Académie, plus incrédule encore que railleuse, lui accorda, en manière d'accessit, « un certificat plein de très beaux com-

Digitized by Google

pliments, à travers lesquels on démêlait, pour le fond, qu'elle ne jugeait son système ni neuf ni utile ». Ce furent là les débuts à Paris de Rousseau musicien. Ils ne furent pas heureux. Et, c'est non sans mélancolie, que lui-même écrit, dans les *Confessions*, se souvenant de la fâcheuse aventure : « Voilà comment ma fontaine de Héron fut encore cassée. »

Toutefois, avec un peu de temps et de patience et sa réputation venant à s'établir au moyen de la philosophie, le tenace Jean-Jacques ne tarda point à donner, de son savoir musical, quelques preuves publiques mieux accueillies.

Les relations qu'il eut, les connaissances qu'il fit, enfin la sorte de chaleur convaincante qu'il mit à parler de ces choses-là comme des autres, c'est-à-dire avec fougue et passion, lui valurent sinon plus d'une critique, au moins quelque intérêt. L'illustre Rameau voulut bien s'expliquer avec lui de son système; Marivaux, Fontenelle l'entendirent volontiers, et guidèrent plus d'une fois son inexpérience. Enfin Diderot vint à le connaître. « Il était, dit Rousseau, à peu près de mon âge. Il aimait la musique, il en savait la théorie; nous en parlions ensemble. » Il connut Grimm de la même façon et le gagna par les mêmes motifs. Tous deux se rencontrèrent à la maison de campagne que possédait, près de Paris, le prince héréditaire de Saxe-Gotha. Grimm était près de Rousseau au dîner du prince : « On parla de musique, dit Jean-Jacques : il en parla bien. Je fus transporté d'aise en apprenant qu'il accompagnait le clavecin. Après le dîner on fit apporter de la musique. Nous musiquâmes tout le jour au clavecin du prince. » Ainsi passait le temps. Mais la gêne venait, les maladies et aussi les charges (avec la mère Levasseur et sa fille). Il fallait vivre, et le futur Jean-Jacques, au lieu des belles compositions qu'il rêvait d'entreprendre et des grandes théories qu'il pensait développer, tant en mémoires que par un *Dictionnaire de musique* auquel il songeait déjà, dut se ravaler à l'emploi modeste de copiste. « Dans l'indépendance où je voulais vivre, il fallait cependant subsister. J'en imaginai un moyen très simple, ce fut de copier de la musique à tant la page. » Un tel emploi étant de ceux qui lui répugnaient le moins, Rous-

Digitized by Google

seau imagina, cette fois encore, que ce n'était là qu'un moyen utile pour lui de pousser ses talents et d'exercer le sens de sa critique. On sait que, musicalement, celle-ci n'était pas très sûre. « D'abord partisan — dit M. Adolphe Jullien — de la musique française, admirateur et défenseur convaincu de Rameau contre les Lullistes et les imitateurs impuissants de l'auteur de *Roland*, Rousseau devint, peu après, zélé partisan de la musique italienne » (1). Le voyage qu'il fit à Venise, les connaissances auxquelles il se lia, les plaisirs et les réjouissances d'une cité voluptueuse, l'attirèrent vers le rythme alerte, le feu tout de cadence et de saillies de la musique italienne. Son premier soin, en acceptant, avec son ami Carrio, de pourvoir à l'éducation de cette petite Anzoletta qui fut, pour eux, mieux une amie qu'une maîtresse, ne fut-il point de lui donner « une épinette et un maître à chanter »? Enfin, sa brouille avec Rameau, le dépit qu'il eut de l'échec remporté par ses *Muses galantes* et surtout le soin qu'il prêta à refaire, pour M. de Richelieu et son théâtre des Petites-Écuries, la *Princesse de Navarre*, de Voltaire et du même Rameau, sur le mode italien, ne font que préciser l'attitude qu'il décida de prendre dans la querelle des écoles. Celles-ci étaient alors fort divisées et ce n'était pas Rousseau, juge trop impulsif, encore trop écolier, de qui les deux partis, acharnés à se combattre, devaient attendre des paroles de paix. Ignorant Bach et Hændel, Jean-Jacques disait que les pays du nord étaient peu musiciens et leurs compositeurs, moins doués, pour l'harmonie, que ceux des pays du sud. Il revint cependant sur son opinion après avoir goûté Gluck, « c'est-à-dire, ajoute M. Adolphe Jullien, la musique la plus opposée à celle qu'il avait toujours proclamée comme la seule louable et la seule agréable ». Gluck, grand musicien, homme de cœur, ne fut pas ingrat. Il prêta, plus tard, son appui à Rousseau (2). Ce qui

(1) ADOLPHE JULLIEN, *La musique et les philosophes*.

(2) On lit, dans les *Mémoires de Bachaumont*, qu'en 1774 « M. Rousseau de Genève s'est réconcilié avec les directeurs de l'Opéra, par l'entremise du chevalier Gluck. Celui-ci leur a fait sentir leurs torts vis-à-vis de ce grand homme; il lui a fait rendre justice sur divers objets d'intérêt ».

Digitized by Google

n'empêcha pas, d'ailleurs, celui-ci de revenir, par la suite, à la musique française, d'oublier ses rancunes et de parler en ami « du célèbre M. Rameau auquel il faudrait que la nation rendît bien des honneurs pour lui accorder ce qu'elle lui doit ». Voilà donc l'étrange juge qu'était, en musique, le versatile Jean-Jacques. L'esthétique qu'il avait n'était pas plus solide. Sa manie de considérer l'orchestration comme du remplissage et beaucoup d'autres raisons aussi graves que celle-là témoignent du peu de force de son jugement musical. Au reste, doué pour la romance, les petits poèmes à chanter, les œuvres peu étendues du genre de celles qu'on jouait, au clavecin ou à l'épinette, dans les divertissements, il était plus un compositeur léger, un aimable musicien de salon qu'un grand créateur. Tout le charme de ses œuvres et surtout du *Devin de village*, qui est la meilleure, réside dans le sentiment exprimé, la mollesse et le charme du chant, le ton agreste du cadre et des chœurs, la fraîcheur et l'allure du poème. Le *Devin* est une œuvre de grâce; cette œuvre, comme toutes celles du temps, est galante, légère, aimable. Elle est du siècle, et, de même qu'un panneau de Pater ou de Lancret, un portrait de Greuze, une page de Restif ou de Boufflers, reflète l'expression délicate et fragile d'une époque mutine et sensible.

## IV

Parmi tant de tracas, de souffrances réelles ou imaginaires, de complots dont il se croyait victime désignée, de travaux et de querelles philosophiques, Rousseau n'avait de répit que dans le chant et les petits concerts. Cet homme amer et maussade, ce misanthrope plaintif et persécuté, que Mme d'Épinay devait, un jour, appeler amicalement « mon ours », comme les ours ses frères, ne vivait et ne s'agitait qu'aux seuls sons de la musique (1). Celle-ci avait, comme une fée bienfaisante,

(1) Voici le joli mot de Chamfort sur Rousseau misanthrope et sa musique : « On disait de Jean-Jacques Rousseau : c'est un hibou. Oui, dit quelqu'un, mais c'est celui de Minerve ; et, quand je sors du *Devin de village*, j'ajouterai déniché par les Grâces. »

Digitized by Google

tout le pouvoir sur son cœur. Ses amis le savaient bien. Le sombre Jean-Jacques geignait-il, l'hiver, près de l'âtre, ou l'été, d'une main lasse et fiévreuse, agitait-il la plume véhémente qui dressait, comme une arme, sur le monde, l'effrayant *Discours sur l'inégalité*, l'un de ceux qui le vénéraient pour son génie et le plaignaient pour son mal prenait l'épinette, ouvrait le cahier et chantait. Une fois c'était Grimm, et une autre fois Francueil, ou Mme d'Houdetot; et, d'autres fois, c'était le vicaire de Marcoussis, ami de Thérèse Levasseur, qui ne savait pas la musique, mais qui avait de la voix et qui chantait bien, et, une autre fois, c'était le bon Mussard, son ami et parent de Passy. Rousseau, charmé aussitôt, levait la tête, quittait la pincette ou la plume, laissait le ton morose, souriait et, d'autres fois, quand l'air trop sensible allait jusqu'à son cœur, pleurait à chaudes larmes. Mussard, virtuose aimable, bon joueur de violoncelle, épris de musique italienne, de tous ces amis dilettanti, plaisait le plus à Jean-Jacques. C'est chez lui, à Passy, que Rousseau songea, pour la première fois, au *Devin de village*. La soirée de la veille, passée en discussion avec Mussard, avait laissé le philosophe transporté, enthousiaste, plus que jamais, de chant et de musique. La nuit, l'exaltation ne fit que s'accroître. « Le matin, dit Jean-Jacques, se confessant toujours, en me promenant et prenant les eaux, je fis quelque manière de vers très à la hâte et j'y adaptai des chants qui me revinrent en les faisant; je barbouillai le tout dans une espèce de salon voûté qui était au haut du jardin; et, au thé, je ne pus m'empêcher de montrer ces airs à Mussard et à Mlle Duvernois, sa gouvernante, qui était, en vérité, une très bonne et aimable fille. Les trois morceaux que j'avais esquissés étaient le premier monologue, *J'ai perdu mon serviteur*; l'air du *Devin*, l'*Amour croît s'il s'inquiète*; et le dernier duo, *A jamais, Colin, je t'engage*, etc .. J'imaginais si peu que cela valût la peine d'être suivi, que, sans les applaudissements et les encouragements de l'un et de l'autre, j'allais jeter au feu mes chiffons et n'y plus penser, comme j'ai fait tant de fois pour des choses du moins aussi bonnes : mais, ils m'excitèrent si bien qu'en six jours mon drame fut écrit, à quelques vers près, et

Digitized by Google

toute ma musique esquissée, tellement que je n'eus plus à faire, à Paris, qu'un peu de récitatif et tout le remplissage, et j'achevais le tout avec une telle rapidité, qu'en moins de trois semaines mes scènes furent mises au net et en état d'être représentées. »

On connaît le sujet du *Devin* (1). Qualifié d'intermède, c'est surtout un divertissement villageois. La petite intrigue amoureuse, assez naïve, n'est ici qu'un prétexte. Les airs seuls sont touchants et donnent tout le charme aux paroles. Celles-ci sont dans le ton des romances et ce sont les meilleures que Jean-Jacques ait écrites. Mais, les redire sans le rythme chanté, c'est ôter tout le prix à ce petit ouvrage. La fable, toute simple, eut mille raisons de plaire. En voici l'analyse :

Dès l'ouverture du rideau, « le théâtre représente un hameau; à l'un des côtés s'élève la maison du devin ». Le décor, on le voit, est celui d'un coin des Charmettes ou du pays de Genève. Ainsi Rousseau, dans le cadre charmant de de ses souvenirs, anime une parade rustique et c'est, dans le jeu et le chant des acteurs, toute sa sensible jeunesse qui va reparaître et vivre. Dès le début, Colette est là, sur le devant du théâtre, « soupirant et s'essuyant les yeux de son tablier » ; sa voix chante :

J'ai perdu tout mon bonheur,
J'ai perdu mon serviteur ;
Colin me délaisse.
Hélas ! il a pu changer !
Je voudrais n'y plus songer,
J'y songe, sans cesse...

Mais le devin l'entend. C'est lui qui donnera le conseil malicieux :

L'amour croît s'il s'inquiète;
Il s'endort s'il est content :
La bergère un peu coquette
Rend le berger plus constant...

(1) Le *Devin de village*, intermède. Les paroles et la musique sont du sieur Rousseau. Les ballets sont de la composition des sieurs Laval, père et fils, maîtres des ballets de Sa Majesté. (De l'imprimerie de Christophe Ballard, seul imprimeur du roi pour la musique et noteur à la chapelle de Sa Majesté, 1753.)

Digitized by Google

Colin, jaloux à son tour, implore, comme Colette l'a fait elle-même, le puissant vieillard des bois; celui-ci « tire de sa poche un livre de grimoire et un petit bâton de Jacob, avec lequel il fait un charme ». Le charme du Merlin de village ne tarde point d'opérer. Colin chante :

Quand on sait aimer et plaire
A-t-on besoin d'autre bien ?
Rends-moi ton cœur, ma bergère ;
Colin t'a rendu le sien...

Alors Colette paraît :

Ah ! berger volage
Faut-il t'aimer malgré moi ?

A cette vue, Colin transporté, « se jette aux pieds de Colette; elle lui fait remarquer à son chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple dont elle était parée et qu'il reçoit avec transport ». Alors, le devin :

Je suis assez payé si vous êtes heureux ;
Venez, jeunes garçons, venez aimables filles,
Rassemblez-vous, venez les imiter,
Venez galants bergers, venez beautés gentilles,
En chantant leur bonheur, apprendre à le goûter...

A ces mots, les branches des arbres s'écartent sous le poids des houlettes; une parade de Watteau anime toute la scène; le chœur des bergers et des bergères chante la louange des amants et le devin dont le charme agit si bien sur les cœurs inconstants, d'une voix mièvre et limpide, murmure :

Colin méprise la flamme
De la dame
De ce hameau.
La bergère
Le préfère
Quoi qu'il n'ait que son troupeau.

Voilà ce petit acte. Il est jeune, alerte, enlevé, de vive allure, et, dans les arts du siècle, n'a d'égaux, avec l'aimable décor

Digitized by Google

de sa chaumière, son sous-bois argenté et son ciel d'un bleu fin que la *Danse champêtre* de Lancret ou cette *Partie de campagne* d'une si douce volupté qu'Antoine Watteau lui-même peupla de belles écouteuses et de joueurs de sérénades.

Le succès du *Devin* fut très grand et se prolongea longtemps. Je n'en dirai pas ici toutes les phases. Jean-Jacques Rousseau lui-même a, dans la seconde partie du VIII[e] livre des *Confessions*, donné sur les représentations de Paris, de Fontainebleau et de Bellevue, les plus précis détails, relaté les circonstances et, dans plus de vingt passages vanté le long triomphe de son œuvre (1). Ce succès, fort vif, venait de haut. Le lendemain de la première, Jélyotte écrivait à Jean-Jacques qui avait fui Fontainebleau et, de ce fait même, aussi tous les honneurs, pour lui détailler le succès de la pièce et l'engouement où le Roi lui-même en était. « Toute la journée, ajoutait-il, Sa Majesté ne cesse de chanter, avec la voix la plus fausse de son royaume :

J'ai perdu mon serviteur ;
J'ai perdu tout mon bonheur.

Il ajoutait que, dans la quinzaine, on devait donner une seconde représentation du *Devin* qui constaterait aux yeux de tout le public le plein succès de la première (2). « La chose, vivement menée, se produisit en effet. Louis XV voulut que le *Devin* fût joué avec le plus d'extrême magnificence ; ce qui fit dire au sévère d'Argenson : « Les gages du conseil, des bureaux et de la maison du Roi sont extrêmement reculés, cependant, les ballets de la cour coûtent prodigieusement ; on donne des habits neufs aux acteurs ; le *Devin de village* a coûté

(1) Nous tenons à donner ici pour les représentations de Fontainebleau, de Bellevue et, plus tard, de Trianon, la distribution des trois rôles essentiels du *Devin* :

| | Fontainebleau (1752). | Bellevue (1753). | Trianon (1780). |
|---|---|---|---|
| Colette . . | M[lle] Fel. | M[me] de Marchais. | La Reine. |
| Colin . . . | M. Jélyotte. | M[me] de Pompadour. | M. d'Adhémar. |
| Le devin . . | M. Cuvillier. | M. de Salle. | M. de Vaudreuil. |

(2) Les *Confessions*.

Digitized by Google

au Roi plus de cinquante mille écus. » Au théâtre de Bellevue, dans le décor des panneaux à la chinoise de la petite scène pompeuse où se jouèrent déjà, l'*Alzire* de Voltaire, la *Foire de Saint-Germain* de Dancourt et la *Sylvie* de Lauzon, le *Devin* ne coûta pas moins de peines ni d'argent. Mais là, comme à Fontainebleau, le succès fut très vif et s'augmenta encore de toutes les louanges qu'on donna aux acteurs et surtout à Mme de Pompadour de qui le travesti, au dire des témoins, faisait la beauté plus vive, l'allure plus aimable, et la douce voix plus suave et mille fois séduisante. Jélyotte, Duclos et presque toutes les personnes qui participèrent, par leur jeu ou leur entremise, au triomphe du *Devin* ne cessèrent d'en recueillir des louanges. Ce petit ouvrage eut le don, outre son charme très réel, d'exciter une sorte d'allégresse du public. Il va sans dire que, de tous, l'amer Jean-Jacques fut, d'un pareil prodige, le dernier à se réjouir. Venu, dès les premières soirées, se loger à Fontainebleau, à l'auberge du Grand-Commun, il y épie les conversations, note celles qu'on rapporte sur lui, se montre plus que jamais ombrageux et morose. Le lendemain de la première, au lieu de voir le Roi à qui M. le duc d'Aumont devait le présenter, il prend le coche, allègue, auprès de ses amis, d'un motif de santé, fuit la cour et la gloire. En fin de compte, Mme d'Épinay le gourmande, Grimm le querelle, Diderot lui reproche ses torts et sa légèreté ; lui réplique amèrement, s'aliène d'Holbach, blesse Diderot, se fâche tout de bon avec Grimm, écrit, pour convaincre ses ennemis, sa fameuse *Lettre sur la musique française,* s'attaque à d'Argenson pour ses gages, peste, s'emporte, grogne et ne laisse, de tant de bruit, que ce filet de plaintes dans les *Confessions :* « Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage, quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il aurait rapporté dans les mains d'un autre, il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années, et suppléer à la copie qui allait toujours assez mal. J'eus cent louis du Roi, cinquante de Mme de Pompadour pour la représentation de Bellevue où elle fit elle-même le rôle de Colin, cinquante de l'Opéra et cinq cents francs de Pissot pour



Digitized by Google

la gravure, en sorte que cet intermède, qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur et ma balourdise, que m'en a rapporté, depuis, l'*Émile* qui m'avait coûté vingt ans de méditation et trois ans de travail. Mais je payai bien l'aisance pécuniaire où me mit cette pièce par les chagrins infinis qu'elle m'attira. » Le ressentiment qu'il en garda dura presque toute sa vie. Outre Grimm, Diderot et d'Holbach, Mme de Pompadour eut, bien longtemps après, à essuyer de ses traits. En 1761, au livre IXe des *Confessions*, sa rancune contre le gracieux Colin ne s'est point apaisée, et c'est durement qu'il écrit : « Je m'étais senti de tout temps, pour Mme de Pompadour, de l'antipathie, même quand, avant sa fortune, je l'avais vue chez Mme de la Poplinière, portant encore le nom de Mme d'Etioles. Depuis lors, j'avais été mécontent de son silence au sujet de Diderot et de tous ses procédés par rapport à moi, tant au sujet des *Fêtes de Ramire* et des *Muses galantes* qu'au sujet du *Devin du village* qui ne m'avait valu, dans aucun genre de produit, des avantages proportionnés à ses succès. »

Au résumé, le triomphe du *Devin* ne fit qu'aigrir un cœur déjà noirci du poison de l'amertume. Rousseau ne se remit jamais bien de tout le bouleversement que le bruit de cette pièce apporta dans sa vie. Peu fait pour la gloire ni pour les parades vaines que le monde en exige, il garda de tout ceci une sorte d'âpreté, de regret cuisant, de rancune contre la cour, le public et lui-même. L'année même de Bellevue, l'Académie de Dijon mit au concours son fameux *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*. Rousseau n'hésita pas; ulcéré, morose, emporté contre le siècle, il quitta, suivi de sa fidèle Thérèse, Paris pour Saint-Germain et là, devant les bois, la forêt sombre, la nature pleine de sève, dressa son redoutable réquisitoire philosophique. Mais cela ne l'apaisa point encore. Et ce ne fut que l'année suivante, au cours d'un voyage a Genève, devant Mme de Warens, vieillie et retrouvée, mais fière tout de même des succès de son « petit » que tout son cœur, gros d'orage, creva d'émotion, de honte et de plaisir.

Digitized by Google

Pauvre Jean-Jacques! Pour la première fois seulement, depuis que tant de bruit se faisait autour de son nom, la louange du *Devin*, en tombant de cette bouche que, jadis, il avait tant chérie, lui semblait bonne et méritée...

## V

Le succès ne s'en tint pas là; deux ans après la mort de l'auteur, en 1780, la plus aimable des reines reprit, pour son théâtre de campagne, ce petit divertissement champêtre. On sait, pour en avoir lu maintes descriptions charmantes chez d'excellents auteurs, ce que furent cette scène de Trianon du goût le plus exquis, et dans le décor de verdure du jardin français, s'ouvrant comme un temple des ris et des jeux royaux, ce petit palais de marbre à la salle blanc et or, au plafond semé d'Amours, et que venaient peupler, aux heures de la représentation, tant d'illustres spectateurs (1) : les Coigny, le prince d'Hénin « un fou charmant (2) », le duc de Guines, « parfait flûtiste », le bailli de Crussol, le comte de Polastron « qui jouait du violon », le duc de Polignac, le prince de Ligne, MM. de Fersen et de Bezenval, enfin Mme Élisabeth, la duchesse de Polignac, la duchesse de Guiche, la comtesse Diane de Polignac. La Reine, dont l'éducation musicale était très étendue, aimait les œuvres pimpantes, alertes, légères, d'une gaîté douce et naïve, du genre des intermèdes et de l'opéra-comique. Ainsi *le Roi et le Fermier* de Monsigny, les *Sabots*, *On ne s'avise jamais de tout*, la *Veillée villageoise*, le *Tonnelier* eurent maintes fois l'honneur d'être applaudis par tout ce que contenait d'hôtes aimables le hameau de Trianon. Enfin vint le *Devin de village*. La Reine tint le rôle de Colette, MM. d'Adhémar et de Vaudreuil ceux de Colin et du devin. Le Roi assista à la représentation qui fut brillante. Dissimulé dans une loge grillée, l'espion impérial, Mercy-Argenteau, vit tout, en jugea bien et le dit à Marie-

(1) Voir M. DE LESCURE, *Les Palais de Trianon*; PIERRE DE NOLHAC, *Marie-Antoinette d'après les derniers documents*, etc.

(2) ED. et J. DE GONCOURT, *Marie-Antoinette*.

Digitized by Google

Thérèse : « Je vis, écrit Mercy à sa souveraine, les deux petits opéras-comiques, *Rose et Colas* et le *Devin de village*... La Reine exécutait le rôle de Colette dans la seconde de ces pièces... elle a une voix fort agréable et fort juste ; sa manière de jouer est noble et remplie de grâce ; en total, ce spectacle a été aussi bien rendu que peut l'être un spectacle de société... » Seul M. d'Adhémar fut plaisant dans le rôle de Colin. Bien que sa voix, malgré l'âge, fut encore belle, le ton en était cassé. « La Reine, dit Grimm, riait beaucoup de la voix de M. d'Adhémar ; l'habit de berger, dans le Colin du *Devin de village*, rendait son âge fort ridicule, et la Reine se plaisait à dire qu'il était difficile que la malveillance pût trouver quelque chose à critiquer dans le choix d'un pareil amoureux. » Par contre, M. de Vaudreuil, bien doué pour le jeu et le chant, fit merveille dans le rôle du devin ; c'était le *basso asoluto* de la troupe et le talent qu'il montra ne contribua pas que peu au succès du petit opéra. Ce succès, qui fut le dernier de ceux que cette petite œuvre remporta sous le régime, acheva de populariser, dans un monde où il semblait bien qu'on ne dût pas l'aimer, le nom de Jean-Jacques Rousseau. Et c'est là l'une des raisons pour lesquelles, en dehors de toutes ses qualités musicales, le *Devin* prend, dans l'histoire, une importance immense. C'est par le *Devin*, et par le *Devin* seul, que Rousseau put entrer à la cour, aller jusqu'aux rois et aux reines, imposer, à ceux mêmes qu'il attaquait par ailleurs, l'admiration de son nom. Car telle fut la puissance de cet homme : tandis qu'avec l'*Émile* et le *Contrat social* il prenait le peuple et la petite bourgeoisie, il dominait par l'*Héloïse* sur toutes les femmes de son époque. Par ses écrits et ses discours moraux il eut les démagogues ; mais, c'est par le *Devin* qu'il prit la cour et trouva le secret de gagner jusqu'à ceux qui se défiaient plus de lui-même que de leur ombre. Voilà le pouvoir suprême qu'exerça, de son vivant, ce sorcier amer. Nul, pas même Voltaire, ne s'imposa aux Français de son siècle avec plus de tyrannie. Voltaire prenait l'esprit, l'amusait en le charmant ; Montesquieu, plus grave, l'étonnait ; Diderot et d'Alembert le tenaient ébloui du poids de maint savoir, mais Rousseau pre-

Digitized by Google

nait le cœur! Et c'est ce qui justifie ce que Michelet a écrit (1), quand, devant nos yeux apitoyés, il montre le pauvre solitaire de Montmorency, geignant et malade dans sa maison d'hiver : « Est-ce donc toi, avec ton épinette et ton *Devin de village*, pauvre musicien, qui vas nous refaire un monde? » demande-t-il anxieusement. Et c'est un mince filet de voix, une douce plainte d'ariette et de clavecin qui répondent; mais dans cette voix légère, dans ce bruit lointain de vieux clavecin du passé, c'est, passant, déjà, comme un bruit d'orage, à l'oreille de ceux qui savent entendre, le tonnerre des *Marseillaise* et des *Chant du départ*.

EDMOND PILON.

(1) MICHELET, *Histoire de la révolution française* (préface de 1868).

Digitized by Google

# ROUSSEAU ET SES RÉCENTS CRITIQUES

Depuis les polémiques célèbres que le livre de Saint-Marc Girardin clôtura, sans rien résoudre d'ailleurs, on avait laissé sommeiller cette grande mémoire de Rousseau. On le lisait peu, on n'en parlait plus guère. Il était devenu l'inoffensive proie des fabricants de manuel, qui l'exaltaient ou l'abaissaient, avec un égal manque de discernement, suivant les intérêts de leur petit commerce.

Et voici que paraissent, quasi simultanément, deux livres (1), qui remuent les passions et ravivent des hostilités assourdies. Pour la deuxième, peut-être pour la troisième fois en cent ans, Jean-Jacques est, de nouveau, l'étendard qu'on brandit dans la poudre des batailles. A Paris, à Genève, et même chez nous, les articles et les brochures se suivent et se ressemblent, tous plus ou moins apologétiques, comme si les livres de MM. Jules Lemaître et Pierre Lasserre avaient été concertés pour ternir la gloire du Génevois et qu'une réhabilitation s'imposât. On a, de fait, préludé à celle-ci par une cérémonie très officielle, à laquelle j'ai eu le vif regret de ne pouvoir assister. Si elle a donné à quelques citoyens de Ménilmontant l'envie de se procurer *La Nouvelle Héloïse* et le temps de la lire, je ne regrette pas l'adhésion platonique, par quoi je m'associai à cette pompe républicaine.

(1) JULES LEMAITRE, *Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Calmann-Lévy, in-12 ; PIERRE LASSERRE, *Le Romantisme français*, Paris, *Mercure de France*, in-8°.

Digitized by Google

Ce qui est plus digne de mention, ce sont les articles de M. Remy de Gourmont dans *Anthée*, de M. Georges Renard dans *La Grande Revue*, de M. Dumur dans *Le Mercure de France*, de M. Philippe Godet dans *La Semaine Littéraire*, de Genève, enfin, la brochure belge de M. Rency. En m'aidant de ces plaidoyers, écrits en l'honneur d'une cause qui est, en somme, notre cause, je voudrais, à mon tour, analyser les livres de MM. Jules Lemaître et Pierre Lasserre, en indiquer le sens, en critiquer la méthode et, s'il en est une, en dégager la portée générale.

D'ores et déjà on peut s'étonner et se féliciter tout ensemble qu'un écrivain du passé ait su mobiliser tant de forces adverses et qu'une opinion se soit éveillée et animée pour ou contre son souvenir. Rare privilège, que trois ou quatre maîtres de notre langue, et peut-être le seul Jean-Jacques au XVIII^e^ siècle, ont gardé de personnifier un temps avec ses fièvres et ses doctrines, mais aussi de porter dans le présent l'écho grondant de ce que celles-ci ont de tonique ou de délétère pour notre vie morale!

Mais, à y réfléchir, Jean-Jacques personnifie-t-il en quoi que ce soit le XVIII^e^ siècle? Et n'est-ce pas précisément par ce qu'il a d'étranger à son époque, à son milieu, au courant d'idées où il s'est débattu avec force éclaboussures autour de lui, qu'il nous attire, ou qu'il s'avance, en quelque sorte, du tombeau vers nous? Le siècle de Buffon, de Voltaire, voire de Diderot, n'est pas celui qui aurait dû applaudir les tirades d'*Emile*, s'émouvoir aux cris de sauvage orgueil de Saint-Preux, s'il est bien celui qui devait goûter *Le devin du village*, ne s'offenser qu'à demi du cynisme et des trivialités des *Confessions*. Et quant aux imaginations, à la fois constructives et destructives, du Discours sur l'inégalité et du *Contrat social*, certes, il n'aurait pas dû en tolérer l'accent impérieux. Depuis le bon abbé de Saint-Pierre et l'auteur du *Télémaque* jusqu'au Diderot du Projet de constitution pour Cathérine II, il n'avait pas été sevré de Mentors, qui lui apportaient les graves conseils de leur expérience ou les aimables fruits de leur fantaisie; mais tous y mettaient une discrétion de bonne compagnie,

Digitized by Google

tandis que Rousseau, resté calviniste dans le fond et peuple dans la forme, n'avait rien omis qui pût effaroucher le tact et décourager la bienveillance de ses lecteurs.

Aussi n'est-ce pas dans les milieux littéraires que se fait tout d'abord la pénétration redoutable de cette pensée dévastatrice. Voltaire ricane, Diderot et ses amis, les encyclopédistes, se détachent très tôt d'une sorte d'engoûment où il entrait plus de curiosité égoïste que de profonde sympathie. Les femmes-philosophes, comme Mme d'Epinay, mêlent trop de caprice à leurs bontés pour que celles-ci soient durables, et dans les avances hospitalières de l'Anglais Hume, inféodé à ces bureaux d'esprit parisiens, il faut faire la large part du snobisme. Au contraire, les femmes du monde qui s'abandonnent à ce conquérant bourru sont — telles la comtesse de Boufflers et la maréchale de Luxembourg — de complexion plus tendre et plus simple; les lettres de la première nous la montrent timidement agenouillée devant Rousseau, attentive à ses souffrances, à sa disette d'argent, insensible à ses vivacités et à ses refus, jamais lasse de lui prodiguer, avec ses conseils, les signes d'une belle et pure affection. De même, c'est dans l'obscurité d'un rang plus bas qu'il faut aller chercher ce que Sainte-Beuve appelle les hommes de Rousseau. Le plus digne de souvenir fut ce Deleyre, qui adressait à sa farouche idole des prières dans le ton optatif de celle-ci : « Rappelez-moi, « cher citoyen, dans votre retraite, sur vos bancs de gazon, « au pied du grand escalier de six marches, qui s'élève devant « votre porte. Oh! la jolie porte, faite comme celle de votre « cœur pour de vrais amis, et où l'on ne peut entrer deux à la « fois! Quand y serai-je admis pour n'en plus sortir!... »

Il faut arriver à la fin du XVIIIe siècle pour que se cristallise un sentiment, qui était surtout fait des correspondances vagues et mélancoliques d'âmes-sœurs. Ce que Deleyre et ses pareils demandaient à Rousseau, c'était, dans un siècle de dessèchement, d'être compris et aimés. Chez Bernardin de Saint-Pierre la complicité du cœur reste bien plus certaine que celle de la pensée; sur maints sujets l'auteur de *Paul et Virginie*, mieux connu maintenant grâce aux études de

Digitized by Google

MM. Maury et Souriau, n'était pas, mais pas du tout, l'adepte asservi du théoricien d'*Émile*; seule, sa sensibilité était engagée à le chérir et à exalter ses vertus. Mme de Staël, dans ses *Lettres sur les écrits de Rousseau*, est la première à disserter, avec une gravité qui n'a rien des grâces spontanées de la jeunesse, sur les tendances morales et sociales de l'œuvre de son compatriote; mais sa piété sévère ressemble encore à de la tendresse; toutefois, elle est contenue et d'un accent déjà mâle.

***

La méthode de M. Jules Lemaître est vraiment singulière. C'est, au fond, celle de tous ses ouvrages, les moins méthodiques qui soient. Sous une apparence ordonnée, due à l'adoption d'un plan qui semble net et plausible, on ne trouve que des remarques détachées, reliées par le lien fragile de deux ou trois thèses, qui sont celles de l'écrivain converti au nationalisme politique et au traditionalisme moral. Le ton est resté celui des *Contemporains*, avec moins de légèreté et de spirituelle aisance. L'homme de théâtre prend le pas sur le critique, et il y a, dans la pétulance de ses échappements, matière à distraction pour le lecteur.

Voulez-vous un exemple significatif? M. Lemaître reproduit l'admirable page où Jean-Jacques nous décrit la vie simple et toute populaire qu'il menait avec Thérèse, au début de leur ménage, et dont voici les dernières lignes : « Quelquefois, nous restions là jusqu'à minuit sans y songer et sans nous douter de l'heure, si la vieille maman ne nous en eût avertis ». Ni vous, ni moi, sans doute, ne nous offusquerions de cette présence maternelle. L'auteur du *Député Leveau*, lui, y voit tout de suite malice, et il insère cette parenthèse choquante : « Ah! que vient faire cette vieille! » Non moins choquant, est à la page précédente, le rappel d'un vaudeville quelconque pour critiquer le touchant aveu de ses torts paternels que fait Rousseau à un endroit de ses *Confessions*. L'amie de l'écrivain devient ailleurs « la grosse Warens » (p. 128). S'agit-il de caractériser

Digitized by Google

la variété des efforts conquérants de Rousseau, épris de Mme d'Houdetot, il se hâte de nous apprendre qu'elle était « louche et marquée de la petite vérole », et il conclut ainsi l'anecdote : « En somme, Rousseau la chauffe pour Saint-Lambert » (page 136). Lorsque Wolmar arrête sur les lèvres de Saint-Preux un réveil indiscret de ses faiblesses coupables par l'évocation des lieux qui les ont abritées, le critique ne trouve que cette exclamation : « Quelle santé, ce Wolmar ! » (p. 204). Ou bien (p. 179), c'est un *parbleu* ! inopportun qui coupe la lecture d'une page de pure émotion. Partout s'insinuent l'intention gouailleuse et le parti-pris, aggravé de la plus méprisante indépendance du cœur.

Sur le caractère de Rousseau, ses fluctuations et ses disparités, M. Lemaître ne nous expose rien qui n'ait été dit et redit avec usure. Relisez, pour ne pas nommer Sainte-Beuve, les admirables leçons de Villemain dans son *Dix-huitième siècle*, vous y trouverez la réponse précise à la plupart des objections renouvelées en 1906 : l'insincérité du philosophe, l'oubli de ses devoirs de père, ses torts envers Hume comme envers Mme d'Epinay, sa morgue de gueux triomphant, l'insociabilité qui l'isola, sa folie, tout cela est aussi vieux que la critique judiciaire, plutôt que littéraire, dont on n'a cessé d'user envers lui.

Mais de reconstituer une physionomie morale, comme M. Lemaître devait le tenter dès les premiers feuillets de son œuvre, c'est une autre affaire, et on s'en aperçoit trop en le lisant. C'est que le démontage psychologique est toujours chanceux. Si l'on procède, en effet, avec l'apparente et agaçante rigueur d'un professionnel, on risque d'aboutir à des catégories rigides et à perdre d'horizon la réalité. Mais si l'on s'attache à celle-ci, on se heurte à un autre obstacle, on risque de contredire les lois psycho-physiologiques et de choir dans l'accidentel, peut-être dans l'incohérent.

Pourtant, il y a bien de la finesse dans l'analyse que nous offre M. Lemaître du caractère de Jean-Jacques, et ce qu'il dit de sa sensibilité se vérifie par plus d'un détail de sa vie. Mais il aurait aussi bien fait d'insister davantage sur cette

Digitized by Google

maudite timidité, qui, compliquée d'accents morbides, joua de si vilains tours à Jean-Jacques et, en le privant du sang-froid physique et de l'à-propos mental, le condamna à la misanthropie. En somme, de tous les reproches posthumes qu'il adresse à son héros, un seul lui paraît importer (1), et c'est le seul qui soit fondé en raison; mais n'est-ce pas aussi le plus véniel? Rousseau fut tout orgueil, et nul n'est plus excusable que lui de l'avoir été; ajoutons qu'après Diderot et Marmontel, il n'y avait que peu de nouveauté à faire cette constatation.

* * *

Où il y a plus de nouveauté peut-être, c'est dans le système d'où procède toute la critique que M. Lemaître fait des principaux ouvrages de Jean-Jacques.

Du moment qu'on refuse à celui-ci la santé de l'esprit, il devient malaisé de concéder à ses écrits une solidité quelconque. Leur auteur n'est plus un adversaire avec lequel on

(1) Il fait bon marché de tous les autres, malgré d'inutiles vivacités d'épithètes qui sentent l'improvisation plutôt que d'aller au fond du jugement. Ce sont les épithètes dont se sont emparés avec un excès d'empressement ses contradicteurs. Mais que d'aveux sympathiques les corrigent! C'est Jean-Jacques et Thérèse « mieux unis que la plupart des ménages réguliers » (p. 55); c'est l'indiscrétion de Mme d'Épinay confessée (p. 164) et aussi (p. 166) le charme que dégageait la personne de Rousseau; lors de sa condamnation, en mai 1672, on nous dit : « Il ne se défendit point. Il se conduisit en fort honnête homme » (p. 171); on accorde qu'aux princes, grandes dames, magistrats, prêtres, etc., qui le consultent « il donne de fort bonnes consultations, non seulement éloquentes — ou fines — mais pleines de bon sens et presque toutes empreintes d'un esprit d'ordre et de conservation »; la beauté de la profession de foi du vicaire savoyard n'est point méconnue (p. 311); l'auteur est revanché (p. 317) contre le reproche d'ingratitude : « seulement, il se défend mal », etc., et on proclame son entier détachement. On admet que vers la fin de sa vie (et pourquoi pas plus tôt?) « les « vertus dont il avait le germe se fussent parachevées en lui, et que les autres « lui fussent venues : douceur, charité, résignation, simplicité, désintéressement, « goût de la sainte pauvreté; toutes, dis-je, sauf l'humilité ». Eh mais! connaissez-vous beaucoup de Bienheureux, selon les rites romains, qui aient possédé tout cela? Et la femme de Rousseau, en le proclamant un saint, sinon un martyr, au lendemain de sa mort restée obscure, n'a-t elle pas devancé et résumé le jugement de M. Lemaître?

Digitized by Google

se mesure dignement sur un terrain égal et en se servant d'armes courtoisement choisies de commun accord. Mais cette procédure fâcheuse, qui disqualifie avant de combattre, n'est pas sans péril pour celui qui en use; car il lui convient de démontrer l'incohérence foncière des œuvres de celui qui échappe à sa critique, pour relever exclusivement du diagnostic d'un psychiâtre.

Cette démonstration, vous n'en trouvez nulle trace dans le livre de M. Lemaître. Au lieu d'appliquer la même observation aux traités, aux romans (*Émile* inclus), à la correspondance et aux mémoires intimes de son auteur, il s'efforce à une diversité d'analyse et de jugement qui est contradictoire avec son principe. Tantôt il prend Jean-Jacques fort au sérieux, tantôt il le raille; les deux métodes sont également inopportunes lorsqu'on a affaire à un fou. Le plus souvent il conteste sa sincérité. Mais un fou n'est-il pas sincère? Et voit-on l'aliénation mentale se doubler de savante duplicité? Celui qui en est atteint a-t-il, par exemple, « bien soin d'atténuer l'absurdité de son paradoxe », lorsque ce paradoxe est le « rêve révolutionnaire » d'une égalité absolue? Or, c'est ce que M. Lemaître reproche à l'auteur du *Contrat social*. Ailleurs il incrimine son insincérité (p. 98, 118); ailleurs encore (p. 127) il parle de son charlatanisme ». Tout cela peut cadrer avec « le rôle » qu'il lui endosse, mais ne s'accorde guère avec la thèse fondamentale du livre. Au surplus, à nul endroit il ne tente la définition de cette folie, qui a fait divaguer bien des médicastres et qui reste l'énigme de demain.

A défaut de preuves, ou même de présomptions un peu fortes, que restait-il au critique pour donner une apparence de solidité à ses affirmations? Il lui restait de refuser à Rousseau la suite dans les raisonnements et surtout la logique d'une volonté ferme, stable et entée en lui comme la flèche dans la corde de l'arc. Il y réussit, ou du moins il s'y efforce, en déduisant, de parti-pris, toutes les initiatives littéraires du grand écrivain de causes futiles et purement accidentelles. Il lui refuse donc la formation lente et maturifiée des desseins qui ont dirigé son esprit, et, par contre-coup, déter-

Digitized by Google

miné sa vie; c'est insinuer que celle-ci a été perpétuellement à la dérive.

Mais vraiment il pousse trop loin un système d'autant plus commode qu'il n'est échafaudé que sur la fantaisie d'hypothèses subjectives. Si Rousseau s'est mis en tête d'écrire son premier *Discours*, et s'il l'a écrit dans un sens négateur des bienfaits de la civilisation, ce serait par ce que Diderot lui a fait toucher du doigt les avantages que présentait une thèse aussi piquante; et voilà cette insipide anecdote qui est exhumée et jugée opérante encore. Si Rousseau se montre si férocement niveleur dans le second *Discours* et dans *Le Contrat*, c'est qu'il n'a pas oublié ses années de domesticité et d'humiliante servitude; s'il est étatiste, c'est « pour contredire Montesquieu, « pour ennuyer le Petit Conseil et aussi pour les mêmes rai- « sons (!) qui font que de nos jours les anarchistes ont l'air de « s'entendre avec les collectivistes »; ou bien c'est encore « parce « qu'il se ressouvient vivement de la cordialité de quelque fête « municipale dans sa petite république (1), et parce qu'un jour « il a pleuré de tendresse de se sentir en communion civique « avec ses chers Génevois retrouvés... »; s'il écrit au marquis de Mirabeau qu'à défaut de la solution qu'il propose du problème de la souveraineté politique, solution dont il reconnaît qu'elle est basée sur la perfection humaine, il ne reste plus qu'à s'accommoder du despotisme d'un seul, « c'est peut-être « qu'à ce moment-là *il* vient d'éprouver la bienfaisance du roi de Prusse ». Enfin quand il critique avec amertume les encyclopédistes et leur morale, on accorde que ses jugements « ne sont pas d'un insensé ». Mais on s'empresse d'ajouter : « où il « délire, c'est sur le complot organisé et sur les persécutions

(1) Mais d'où est venue à M. Lemaître cette imagination saugrenue, dira-t-on? Est-ce trop s'avancer que de dire qu'elle lui a été dictée par ses propres souvenirs de politicien et que c'est lui, qui impute ici au Génevois ses faiblesses impulsives? D'ailleurs, il se charge de nous édifier à cet égard, lorsque, page 153, il s'étonne que Jean-Jacques préfère au théâtre « des espèces de fêtes de comices « agricoles ou de fanfares de pompiers (*sic*) — fêtes dont je ne dis point de « mal, et où il m'est arrivé de prendre part non sans plaisir... » *Habemus confitentem...*

Digitized by Google

« spéciales dont il se croit victime. Oui, *il est bien fou sur ce « point* » !

En un mot, la folie de Jean-Jacques dépend des intérêts du système philosophique et politique, au nom duquel M. Lemaître se fait tantôt avocat, tantôt accusateur public dans une cause qui est trop visiblement la sienne. Et que dis-je! Il n'est pas simplement à la barre ou en face d'elle; il joue en outre le rôle fâcheux de ces experts médicaux qui viennent se contredire devant le tribunal; seulement cette fois la contradiction est en lui, et il cumule agréablement des emplois que les habitudes judiciaires veulent qu'on répartisse sur plusieurs têtes.

* * *

« Mes malheurs, mon cher Courdet, n'ont point altéré mon caractère, mais ils ont altéré mon humeur, et y ont mis une inégalité dont mes amis ont encore moins à souffrir que moi-même ». Ainsi s'exprime Rousseau, dans une lettre que cite Sainte-Beuve. Elle contient une définition et une justification auxquelles les récents critiques de ce grand homme n'ont point pris garde. Au lieu des troubles de son intelligence, qui les préoccupent trop (et sans qu'ils réussissent à les déduire pertinemment de la conduite de ses ouvrages), il eût été tout légitime qu'ils nous parlassent, avec plus d'instance encore, des désordres de sa sensibilité. Celle-ci a connu toutes les perturbations que pouvaient lui infliger la misère, l'asservissement, l'exil, les maladies; mais, doit-on en faire un grief à Jean-Jacques, victime de son hérédité, de sa première éducation, et aussi de sa condition sociale? (1) Le mot de *pitié*, comme dit justement Sainte-Beuve, est le seul, en tout cas le dernier, qui monte aux lèvres de tout juge impartial devant l'étalage ingénu de tant de maux.

Est-ce à dire qu'il n'y a point chez lui de contradictions

(1) « Tout est si cher ici, et surtout le pain », écrit-il à Mme de Warcus, en lui envoyant quelques écus!

Digitized by Google

d'idées, comme il y a tant de contradictions d'attitude morale, provovoquées par l'instable physiologie d'un infirme? Non ; mais les premières ne sont jamais de celles qui « tiennent aux sources de l'âme » (Sainte-Beuve), et, ajouterons-nous, aux sources de la mentalité. Qu'il y ait en effet, dans l'exposé logique du *Contrat social* et d'*Emile* une fermeté constructive dont ne se sont pas doutés les derniers critiques de Rousseau, c'est ce qui a été mis excellemment en lumière par quelques-uns de ses apologistes actuels, notamment MM. Georges Renard, Dumas et Rency. M. Renard n'a pas eu trop de peine à enfermer M. Lemaître dans ce fâcheux dilemme, ou de n'avoir pas lu tout le *Contrat social*, ou de ne point l'avoir entendu (1). Il serait aisé pour *Émile* de faire une démonstration analogue.

A en croire M. Lemaître, ce qui appartient en propre à Rousseau dans ce roman pédagogique, « c'est l'idée antinaturelle d'une prétendue éducation selon la nature, qui exigerait la dépossession des parents et le sacrifice total de la vie du maître à un seul élève ». N'est-ce pas là s'attarder à l'examen de tares superficielles et ne pas vouloir pénétrer dans le vif de l'ouvrage? Qu'importe, en effet, l'affabulation dont a usé Jean-Jacques, s'il a semé à pleines mains les vérités opportunes? Sans vouloir remettre le doigt sur chaque trait — et avec M. Lemaître on est, à cet égard, loin de compte — reprenons un ou deux détails sur lesquels s'acharne sa critique. Tronchin, nous dit-il, avait déjà parlé des soins à donner aux petits enfants. Et Locke l'avait fait, ajoutons-le, bien avant lui. Mais, comme l'a déjà noté Villemain, si Rousseau prend son appui chez le philosophe anglais, il corrige et élève ses idées. Il les met à portée de tout un peuple qui les ignorait encore. De même il s'inspire du traité d'édu-

(1) Il est maint endroit où passe, chez M. Lemaître, le bout de l'oreille dogmatique (c'est ce qui le différencie de M. Lasserre, qui se manifeste tout entier). En voici deux que j'ai jugés caractéristiques : « Ce heurt de Rousseau contre ceux de sa religion me plaît extrêmement, je l'avoue » (p. 300) et « Rousseau est, d'ailleurs, presque toujours excellent sur les points où il est directement l'ennemi des encyclopédistes » (p. 342). On s'en doutait.

Digitized by Google

cation de son devancier, pour définir l'emploi que l'on devra faire de l'adolescence. Comparez, et vous verrez qu'à des préceptes, formulés en un style algébrique, le Génevois substitue toute une doctrine morale, rendue savoureuse et efficace par le miel de son éloquence.

Il est surprenant que M. Lemaître n'ait pas vu cela, et aussi que les parties subséquentes d'*Émile* étaient celles où le problème religieux avait été posé avec le plus de loyauté et d'énergie durant tout le XVIII^e^ siècle (1). En refusant la sincérité à Rousseau, en se rapprochant de l'absurde critique de M. Pierre Lasserre, qui fait de lui « un stimulateur » et le traite avec la méprisante désinvolture d'un Nordau jugeant les écrivains actuels, il s'est forcément privé du secours que le grand déiste eût prêté utilement à ses propres desseins. Ou bien il se devait, et à son auteur, de traiter, avec la modération et le sérieux d'un contradicteur imprégné de respect, l'homme auquel il consacrait tout un livre, ou bien il devait renoncer à écrire ce livre, qui participe inévitablement du discrédit, jeté à l'avance sur celui qui en est le sujet.

Une seule excuse peut être invoquée dans la regrettable hypothèse où s'est réfugié le spirituel académicien. Et cette excuse dérive du grief fondamental qui, nous dit-il, lui a mis la plume en main. Après Brunetière foudroyant les encyclopédistes, pères d'une philosophie funeste qui a empoisonné la pensée du XIX^e^ siècle, il convenait qu'un autre chevalier de la « bonne cause » s'armât contre Jean-Jacques, précurseur et prophète des théories socialistes et anarchistes. Les excès de 1793, de 1848 et de 1871 sont, paraît-il, imputables à l'action qu'a exercée l'auteur du *Contrat social,* et voilà pourquoi le cadavre de celui-ci devait être arraché de sa tombe et traîné devant un juge.

(1) Il admire, certes, la *Profession de foi du vicaire savoyard;* mais, est-ce dessein ou non, il la retranche de son analyse d'*Émile* et en affaiblit ainsi singulièrement la portée. *Émile* est un traité d'éducation morale, non un manuel de pédagogie, et c'est ce que M. Lemaître n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir.

Digitized by Google

Vieille accusation (1) que Villemain et Sainte-Beuve ont, en leur temps, réfutée ou réduite à sa médiocre valeur. Le premier, dès 1815, observait que « Rousseau, l'ami *sincère* de la « morale et de la justice, n'avait rien souhaité, rien prévu de « semblable » aux atrocités dont on voulait, en pleine réaction monarchique, que la paternité remontât jusqu'à lui. Il s'exprimait ainsi dans sa vingt-troisième leçon de la Sorbonne.

Au début de la vingt-sixième, il ne peut se retenir d'une belle riposte à ceux qui, « dans des écrits publics », lui reprochent les indulgences de sa critique pour « ce *vil*, cet *infâme* Rousseau » (car déjà, à cette date, les admirateurs fanatiques du passé cultivaient l'injure avec sérénité). Et voici avec quelle forte ironie il feint de s'excuser d'avoir dû faire son devoir d'historien : « ... J'ai longtemps appuyé sur les erreurs qui « avaient souvent obscurci, dans Rousseau, l'éclat d'une ima- « gination forte et d'une âme naturellement portée aux choses « élevées; vous savez comment j'ai même emprunté à l'histoire « de son siècle tout ce qui pouvait expliquer plutôt que justi- « fier les torts où fut entraîné son génie. Eh bien, tout cela ne « suffit pas. Cependant, ce n'est pas ma faute si sa parole, « puissante comme le glaive et comme le feu, agitait les âmes « de ses contemporains. Je ne suis pas un homme de son « siècle; je ne suis pas M. de Malesherbes; je n'ai pas dans « mon enthousiasme corrigé secrètement les épreuves de « l'*Émile;* je n'étais pas M. de Luxembourg ou le prince de « Conti; je n'ai pas, malgré les préjugés du rang et les scru-

(1) On croirait que l'auteur des *Confessions* avait le pressentiment de ce grief qu'on devait lui faire un jour. Car, à propos du livre sur les institutions politiques, ébauché à Venise et dont *Le contrat social* n'est qu'un fragment, il écrit dans son autobiographie (II, IX) : « Je voulois pouvoir, sans contrainte, donner « à mon sujet tout ce qu'il me demandoit, bien sûr que *n'ayant point l'humeur « satirique et ne voulant jamais chercher d'application*, je serois toujours irré- « préhensible en toute équité. Je voulois user pleinement, sans doute, du droit « de penser, que j'avois de par ma naissance, mais toujours en respectant « le gouvernement sous lequel j'avois à vivre, sans jamais désobéir à ses « lois... »



Digitized by Google

« pules de la croyance, accueilli dans mon château J.-J. Rous-
« seau philosophe démocrate et libre penseur; je n'ai point
« consolé ses revers, idolâtré sa gloire présente et factieuse,
« dit-on : c'est après soixante ans que par curiosité, par étude,
« ouvrant un livre dont les pages sont encore animées d'une
« éloquence qui ne passera pas, je rends compte des impres-
« sions d'enthousiasme, d'étonnement, de doute, de blâme,
« que ce livre fait naître en moi... »

Et du même coup, Villemain, il y a près d'un siècle, fermait la bouche de ces critiques qui, tel M. Lemaître, reprochent à Rousseau « philosophe démocrate » d'avoir vécu non à l'office, comme l'écrit M. Rency, mais dans les salons dorés et de s'être assis à la meilleure place, à table, chez les plus grands seigneurs de France et de Navarre. Car, outre qu'il ne faisait que se conformer à l'usage de son temps, Jean-Jacques n'alla jamais au devant des sollicitations qui le firent l'hôte des d'Epinay et des Luxembourg; il les attendit tranquillement sous le chaume; il les rebuta souvent et longtemps; il céda, par lassitude et faiblesse d'âme, surtout faiblesse d'orgueil, non par désir de jouissance et paresse.

Et qui donc a très bien vu cela? Le coadjuteur de M. Lemaître dans sa critique, si totalement indifférente à l'objectivité : « Rousseau a bien vécu dans la condition de
« parasite. Mais Virgile, La Fontaine aussi. C'est dans les
« états de civilisation un peu perfectionnés, un sort légitime
« pour les poètes... D'ailleurs, le parasitisme de Jean-Jacques
« était tout sentimental. S'il implore qu'on le soulage du
« fardeau de vivre, ce n'est pas que besogner fasse peur à ce
« fils d'artisan. Ce qui l'effraie, c'est les impressions froides au
« cœur. Le jour où Mme d'Épinay lui envoie un cotillon de
« flanelle d'Angleterre pour se faire un gilet, il baise vingt
« fois ce présent avec des larmes. Mais il s'accommodait du
« linge du plus commun (1) ».

(1) P. LASSERRE, p. 39.

Digitized by Google

***

Strictement je pourrais m'abstenir d'imprimer ici le nom du distingué docteur ès-lettres qui vient de publier un gros in-octavo sur le romantisme français. Son objet n'est pas la vie et l'œuvre de Rousseau. C'est à la descendance intellectuelle de celui-ci qu'il s'attache, contre elle plutôt qu'il s'acharne avec une passion qui le retranche du rang des historiens, si elle le met en belle et haute posture parmi les polémistes.

On ouvre le livre de M. Pierre Lasserre, et on fait un haut-le-corps après en avoir lu dix pages. Quoi! c'est là une thèse doctorale! Puis la surprise va croissant, comme aussi l'intérêt. On est loin, en vérité, de ces sortes de mémoires, estimables et parfois mieux que cela, mais dont le ton est en quelque sorte canonique aussi bien que le plan et l'intime structure. La façon dont une thèse sorbonnienne est (j'allais écrire : doit être) rédigée, avertit tout de suite le lecteur qu'il est dans le sanctuaire de la science et que c'est un instrument de travail, non une œuvre d'art, qu'on lui met dans la main. Est-ce un défaut? Est-ce un mérite? Je n'en veux pour l'instant rien savoir. Ce que je sais c'est que tel n'est pas le genre d'attrait qu'offre le gros volume de M. Lasserre. Si j'avais un reproche principiel à lui faire, c'est d'avoir trop tiré sur le câble et d'être allé, du premier élan, à l'extrême opposé.

M. Lasserre est un philosophe, c'est entendu. Il est entendu aussi que s'il fait de la critique littéraire, c'est à sa guise et parce qu'il veut bien. Mettons qu'il s'est délicieusement égaré loin des sentiers familiers à sa judiciaire. De là des étonnements, des indignations, des rapprochements, qui attestent une insuffisante familiarité avec les rites professionnels. M. Lasserre use et abuse du syllogisme d'école. Mais son syllogisme n'est pas vulgaire; il en varie la mineure, et conséquemment la conclusion, avec une virtuosité plus déroutante que démonstrative; disons qu'il joue sur les idées comme d'autres jouent sur les mots. M. Remy de Gourmont en a été ravi d'aise, et un récent article d'*Antée* prouve surabondamment qu'il se console, en homme de vif esprit, d'avoir trouvé plus paradoxal que lui. Pourtant il se rattrape *in cauda*,

Digitized by Google

puisqu'il s'emporte jusqu'à écrire que *Le Romantisme français* est « la plus belle œuvre critique que nous ayons vue depuis Taine », ce qui est bien le plus méchant compliment qu'on puisse faire à quelqu'un qui déteste comme vous-même le protestantisme et partage vos dédains pour le temps présent !

La méthode de M. Lasserre ne brille point par la nouveauté. Elle est celle de tous les gens de parti arrêté, extrêmement commode et aisément triomphante. Elle procède le plus ordinairement par formules qui ressemblent aux prescriptions de nos morticoles : Prenez trois grammes... Ici c'est trois lignes d'un écrivain, dont l'extrait est suivi du plus prompt et du plus tranchant des verdicts. L'auteur renouvelle l'application du formulaire une bonne centaine de fois, et même davantage, et c'est ainsi qu'il enrégimente Chateaubriand, Mme de Staël, Benjamin Constant, etc., dans la suite de Rousseau. Je ne puis nier que ces écrivains aient des obligations à l'auteur d'*Emile*; mais il est trop simpliste, en vérité, surtout pour un philosophe, de trancher « en cinq secs » ces délicates et obscures questions de filiation mentale et de complexion physiologique. Car la sensibilité y est impliquée, et vous devinez quel mal devrait se donner un expérimentateur sérieux pour mettre les nerfs (?) de Mme de Staël à l'unisson de ceux du Génevois.

Dans sa forme littéraire, très poussée d'originalité, mais si laborieuse, si inégale aussi (1), M. Lasserre n'a pas moins fière-

(1) Et quel pathos ! Au risque (qui ne m'émeut guère) d'être traité de pédant, je veux citer quelques passages : « Mais le pathétique dont il devait échauffer « ses *idées les plus accablées*, le rythme immortel de ses plaintes, les *bosquets de « volupté qui se rencontrent parmi ses vipères et ses broussailles*, c'est l'âme de « Suzanne Bernard... » (p. 21) « Jean-Jacques était un chérubin *assez en dessous* « mais non sans attrait ». (p. 25) — « On ne peut dépeindre les personnages de « ce roman, à moins qu'il ne ressortît quelque idée claire de l'entassement de « toutes les abstractions exprimant les états les plus flatteurs de la sensibilité « morale sous tous les adjectifs qui y font sentir d'inépuisables délices » (p. 51). — « L'anxiété, que les succès du rôle n'éteignent pas dans les entrailles, s'ac- « corde avec les exigences du rôle lui-même pour échauffer d'éloquence une

Digitized by Google

ment rompu en visière avec les us académiques. Il pousse la coquetterie, disons le maniérisme, jusqu'à se souvenir de Carlyle dans le choix plutôt imprévu de certaines têtes de chapitre, et l'on peut se demander s'il n'y a pas couleur de défi dans l'invention de rubriques comme celles-ci, destinées à nous guider dans l'étrange musée où il accroche des portraits d'écrivains : « La ruine de l'individu. — Chapitre II. Ses mœurs [*de Rousseau*]. A. Le fond de ruine. — B. L'Eldorado. — C. Les deux muses. — D. Le masque de Caton. — E. Le mime. — Ses solitudes (1. Sa Nature. — 2. Le Monde enchanté). » Que tout cela est factice et sent sa scolastique! (1)

Voilà, pensera-t-on, un tout bien composite. Et il l'est. Mais une pensée tenace relie des développements et des affirmations, dont le dogmatisme tranchant est sauvé, trois fois sur quatre, par l'acuité du trait. Et cette pensée, c'est que Rousseau nous a donné le romantisme, que le romantisme, c'est la révolution dans la littérature et l'art et qu'on ne peut trop détester le père et l'enfant. Mais il y a pis : « Le romantisme » enveloppe autre chose qu'une mode littéraire. Il est une » révolution générale de l'âme humaine. » Il est un désordre organique, qui » bouleverse toute l'économie de la nature humaine civilisée ».

Nous est avis que dès l'abord il serait utile d'établir ici un *Distinguo*. Oui ou non, la révolution littéraire qui éclate dès 1820, mais dont les avant-coureurs se montrent dès 1802 (*Le*

« malédiction stérile des conditions de la vie ». (p. 71). Etc., etc. Mais voici peut-être le bouquet (p. 281). « Une chaude tentation élémentaire proposée par sa curiosité « à ses sens l'a fait s'aviser du droit supérieur de sa personnalité à disposer « d'elle-même ». Et, parmi vingt innovations syntaxiques, inégalement heureuses, qui ont dû faire loucher les Vaugelas de la maison, dois-je signaler celles-ci dans les cent premières pages : « collines courues à l'aube » (28); « pervertis au même idéal » (80); « cette séduction continuelle à l'inconsistance »?

(1) Et ailleurs, la sacristie. Voyez 143, 222, 286, etc. L'auteur a l'érudition et le style particuliers au *Manuel des Confesseurs* lorsqu'il parle des œuvres de chair.

Digitized by Google

*génie du christianisme*), est-elle une réaction formelle et foncière contre l'esprit philosophique du XVIII[e] siècle?

M. Lasserre dit : non ; l'unanimité des historiens dit : oui. Et nous voila forcés d'éplucher les arguments de cet empêcheur de danser en rond. Ce sera pour une prochaine étude.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

# LE JOURNAL

# DE HENRY LUXULYAN[1]

(EXTRAITS)

*20 août.* — Enfin je connais toute l'histoire, ou du moins tout ce que je dois vraisemblablement en connaître. La nuit dernière, après dîner, nous étions seuls dans le jardin, dans un coin où les arbres assombrissent le gazon; elle était assise, la main couvrant à demi son visage, dans cette attitude qui lui est habituelle, quoique le côté droit de sa figure fût seul visible, et le long silence devint de plus en plus intime jusqu'à ce qu'à la fin elle parla. Elle commença à me parler d'elle-même, et d'abord de son enfance au milieu des bois de Bohème, de ses escapades pour fuir l'armée des gouvernantes et des précepteurs, de ses rêves au fond des forêts, du *Buch der Lieder* lu au clair de lune et jeté à la hâte sous l'oreiller lorsqu'elle tombait endormie : bref, une très gentille, très allemande, très sentimentale éducation. Puis le jeune précepteur anglais, avec sa tragique beauté, ses soupirs byroniens; elle le plaint, l'admire, s'éprend de lui; leurs rencontres, leurs déclarations, le complot d'une évasion romantique, mais le cocher les trahit; le soupirant byronien est congédié et la jeune fille envoyée chez ses cousines à Vienne où elle commence à voir le monde et à faire des rêves plus mondains. Le

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du mois de juin 1907.

Digitized by Google

baron se présente avec son titre, sa fortune, sa réputation; les parents la supplient de l'accepter, et elle l'accepte pour avoir sa place dans la société. A cette époque elle se fait d'innombrables amis à Vienne, dans son monde; elle ne pouvait vivre sans le monde, l'excitation, l'admiration; et lorsque le baron, qui chasse pendant la moitié de l'année, l'emmène dans son château et l'y laisse du matin au soir, des jours et des mois entiers, elle a l'existence d'un prisonnier, seule au milieu de ses livres et de ses pensées de plus en plus désenchantées. Le temps passe et le mari qu'elle n'a jamais aimé devient un étranger poli, un convive fâcheux. Il voit l'indifférence devenir de l'aversion et ne fait aucune tentative pour arrêter le cours des choses. Il lui suffit qu'elle semble soumise, et son orgueil l'empêche de songer à une révolte.

Pendant ce temps, des voisins, chassant avec le mari, viennent au château et parmi eux un jeune Français. Elle me dit simplement, avec calme, comme si elle me parlait de l'histoire de tout autre personne, comment cet homme avait par degré exercé une sorte d'attraction sur elle, avec quelle délicatesse et quelle persévérance il s'était fait aimer d'elle, et comment sa présence lui rendait l'ennui de la vie moins insupportable. Elle l'aima et s'en crut aimée, et un nouveau bonheur entra dans sa vie.

Un jour, le mari, qui avait paru ne rien suspecter, revint à l'improviste. Elle venait de jouer un morceau de piano, son amoureux était assis précisément derrière elle, et comme elle se levait du piano et se jetait passionnément dans ses bras, elle vit par-dessus son épaule le visage de son mari qui se reflétait dans une glace. Il avait ouvert la porte pendant qu'elle jouait, et restait immobile, tenant le battant à demi ouvert, les yeux fixés sur eux. Avant qu'elle pût faire un mouvement la porte était fermée sans bruit. Elle ne se rouvrit pas. L'amoureux se hâta de quitter le château sans rencontrer personne sur son chemin. Des heures passèrent; elle restait assise, observant la porte, muette de terreur. A la fin, elle ne put supporter plus longtemps cette attente et entra directe-

Digitized by Google

ment à l'appartement de son mari. Les peintres avaient eu un travail à faire et leurs outils, couleurs, brosses et bouteilles étaient encore là. Son mari était assis à sa table de travail. Comme elle entrait dans la salle, il posa la plume, se tourna vers elle avec calme et dit : « J'écris à Xavier, pour l'inviter à dîner, mais vous aurez à fixer la date. » Il se leva, fit trois pas vers elle avec un regard inexprimable de malignité sarcastique et se baissant rapidement, prit une bouteille sur le plancher et lui en jeta le contenu au visage. Elle poussa un cri déchirant, tandis que le vitriol comme une coulée de feu brûlait sa chair, et se roula sur le plancher.

Lorsqu'après des mois de souffrance les bandages eurent été enfin enlevés et qu'elle put reprendre sa place à table, elle trouva en descendant les escaliers pour dîner, un invité qui l'attendait avec son mari. C'était son amant. Elle ne l'avait pas vu, pas un mot de lui ne lui était arrivé depuis l'accident. Pendant le dîner, le baron fut charmant, presque gai, il rapporta d'amusantes histoires, se tournant vers eux avec un air de cordialité, et affectant de ne pas remarquer qu'aucun des deux ne répondait. Peu d'instants après le dîner, l'invité s'excusa. Au bout de quelques jours, on annonça qu'il avait quitté le pays.

*21 août.* — La nuit dernière, je suis resté éveillé dans mon lit pendant plusieurs heures, sans pouvoir chasser de ma tête cette horrible histoire. Je pensais que c'étaient des choses qui n'arrivaient plus, ou qui n'arrivaient qu'en Russie, peut-être. Je pensais que nous étions trop civilisés pour cela. C'est la bassesse de la vengeance surtout qui me remplit d'horreur dans cet acte d'atrocité. Que ces deux personnes, après ce moment qui les révéla l'une à l'autre, aient continué à vivre ensemble sous le même toit, c'est ce qu'il y a d'incroyable. Voilà, je suppose, la civilisation, l'hypocrisie de nos conventions qui, si elles ne peuvent supprimer la brute dans l'animal humain, sont promptes à jeter un manteau sur le fait dès qu'il est accompli, et même à soutenir qu'il ne s'est jamais produit, qu'il ne pouvait pas se produire.

Digitized by Google

Maintenant, lorsque je suis assis à table entre cet homme et sa femme, je sais à peine si je suis juge, témoin ou accusateur. Ce qui avait été instinctif dans ma défiance envers l'homme est devenu une répulsion mentale non moins intense que la répulsion physique que je dois toujours sentir à l'égard de la femme. Seulement pour elle j'éprouve un sentiment nouveau, une espèce de confiance sympathique, mêlée de pitié, et ce qui me plaît, c'est qu'elle a confiance en moi. Cela me ferait plaisir si, d'une manière que je ne peux même pas conjecturer, je pouvais l'aider à se venger de ce tyran diabolique, son mari.

*25 septembre.* — A mesure que j'examine de nouveau ces pages, il me semble que j'ai perdu l'habitude d'écrire sur les questions générales que jadis amenaient constamment devant moi mes préoccupations entièrement personnelles. Comme un journal change avec notre vie, s'il est réellement comme le mien le confident de nos états d'âme, le secret témoin de notre élévation ou de notre déclin! Je suppose que c'est pour cela que, à mesure que je m'habitue à chercher ce qui m'intéresse en dehors du cercle de mon propre cerveau, je deviens moins personnel, moins dégoûté de moi-même. Mes vieilles terreurs, mes vieilles préoccupations ont lâché prise, à ce qu'il me semble; mon cerveau devient plus calme, plus esclave des conventions. Si seulement mes nerfs ne se détraquent pas de nouveau, comme, à mon avis, il est facile qu'ils le fassent; si je peux éviter l'excitation, c'est-à-dire me conserver dans l'état où je suis à présent, spectateur intéressé de la vie des autres, sans m'y intéresser trop vivement, cela finira par me remettre tout à fait. Et certainement cet air de Cornouailles, — demi sel, demi miel, — aura fait quelque chose pour moi en aidant à me guérir de la philosophie trop étroite de Londres.

*3 août.* — Il y a presque exactement un an de passé depuis que je n'ai écrit dans mon journal, que je trouve où je le laissai dans le coin d'un tiroir du manoir de Cornouailles, où nous sommes revenus cet été. Je suis content d'y être de nouveau,

Digitized by Google

mais tout de même ce n'est pas tout à fait comme l'an dernier. La baronne et moi sommes meilleurs amis que jamais. Je suis plus habitué à elle, elle est la bonté même. Ah oui, c'est bien cela! Sa bonté commence à devenir fatigante : je préférerais un peu de liberté. Comme se fait-il que les personnes bonnes forgent des chaînes avec leur bonté, ajoutant un anneau après l'autre avec les meilleures intentions du monde, jusqu'à ce que l'on trébuche, que l'on s'affaisse, que l'on soit retenu par les liens de leurs innombrables faveurs? Briser un seul anneau de cette chaîne est tenu pour de l'ingratitude. Mais notre liberté, donc, est-il quelque chose de comparable au prix dont on la paye, et peut-on recevoir quelque chose qui la remplace?

Une femme est-elle incapable de comprendre la fatigue de la bonté? Qu'elle doit être incompréhensible pour elles cette juste pensée d'Adolphe : « Je me reposais, pour ainsi dire, dans l'indifférence des autres de la fatigue de son amour. » Et même si ce n'est pas l'amour, le plus lourd de tous les fardeaux, lorsqu'il vient sans être demandé, il y a encore un poids fatigant dans cette vigilance affectueuse qui est un long appel à la reconnaissance, dans cette sollicitude sans repos qui « prévient », dans la double acception du mot, tous les mouvements de l'autre. Je commence à trouver qu'il en est ainsi avec la baronne, qui voudrait remplacer pour moi la Providence, mais par une intervention plus continue.

*18 août.* — O cette intolérable appel à notre reconnaissance, ce droit admis par tous les hommes de recevoir une faveur en retour d'une autre faveur, d'être payé de ce que l'on donne! Doit-il y avoir un marché pour la bonté et des balances pour la charité? Je ne suis pas sûr que l'appréciation conventionnelle de la reconnaissance comme une des vertus cardinales, de la gratitude en toutes circonstances et sous toutes les formes, n'aie pas une origine profondément bourgeoise. Je n'ai jamais été capable de reconnaître clairement la nécessité ou même la possibilité de la reconnaissance envers quelqu'un pour qui je n'éprouve pas de l'affection, et cela tout à fait en dehors de n'importe quel échange de bons procédés. La comparaison de

Digitized by Google

ce qu'on appelle une faveur et la prompte réplique d'un sentiment délicat, la gratitude qui la paie, me semblent une sorte de trafic intellectuel, une pure affaire transactionnelle où un échange honorable n'est ni toujours possible, ni toujours nécessaire. Demander la gratitude en retour d'un présent procède largement du respect que la plupart des gens professent pour l'argent, de l'idée que l'argent est la chose la plus « sérieuse » du monde, le symbole d'une nécessité physique, alors que c'est une chose qui en soi n'a pas d'existence réelle, de réelle importance pour l'esprit qui refuse de concevoir son existence. Seul, l'avare le possède réellement en soi, d'une façon tangible; car l'avare est un idéaliste, c'est le poète de l'or. Pour tous les autres c'est une manière d'abstraction, un synonyme du respect. Vous dites peut-être qu'il est nécessaire comme la respiration, et je ne le nie point. Seulement je nierai que l'on puisse être activement reconnaissant de la faculté de respirer. On ne peut pas concevoir l'homme qui n'aurait pas cette faculté. Se concevoir sans argent, c'est-à-dire sans les moyens de continuer à vivre, c'est du même coup concevoir le droit, le droit purement humain à l'assistance. Et lorsqu'au lieu d'argent, un présent non sollicité, nécessaire ou non, est placé devant nous pour être pris, que nous en ayons fait choix ou non, ne devons-nous pas nous borner à le prendre en silence, sans remerciement, sans plainte, comme nous ramasserions des pommes tombées pour nous au bord d'un jardin? Je dis tout cela pour moi et je le crois; cependant une obligation déraisonnable pèse sur moi chaque fois que je pense à m'arracher à cette femme et à son affection.

*25 octobre.* — Est-ce possible, ou bien suis-je tombé dans la plus absurde des méprises? Qu'est-il arrivé, pour qu'aujourd'hui j'aie l'air d'avoir conscience de ce à quoi je n'aurais pas même rêvé hier? Rien n'est arrivé, elle, son mari, moi, nous sommes assis à nos places habituelles à table et au jardin; pas un mot différent de nos mots habituels n'a été échangé entre nous, et cependant... Comment se fait-il qu'aucun homme ne puisse être l'ami d'une femme? C'est la femme d'ordinaire qui

Digitized by Google

pose la question. Et elle, j'en suis certain, ne voulait rien qu'être mon amie. Alors elle voulait être mon seul ami, elle voulait faire de mon esprit sa chose. Je vois cela, graduellement, à présent que ma pensée fait un retour en arrière. C'est une femme bien portante, normale, elle a toutes les affections naturelles. Comment se fait-il que chez les femmes cette tendresse doive toujours être enfiévrée? Car il n'y a pas de doute à ce sujet, non. Avez-vous vu un certain regard dans les yeux d'une femme, un certain frisson agite-t-il leurs doigts, il n'y a pas à s'y méprendre. Voilà le regard que j'ai vu dans ses yeux, et ce frisson je le sens encore dans ses doigts, à mesure que sa main touchait la mienne et semblait oublier de la quitter.

*26 octobre.* — Je me suis éveillé ce matin avec une sueur froide. J'avais rêvé de Clara. J'entendais son pas traverser le corridor, la porte s'ouvrait, je savais que c'était elle, mais elle était voilée; lorsqu'elle m'appelât mon nom, sa voix sonna au loin, comme si le voile la couvrait; je levai la main pour soulever son voile : elle me pria de ne pas le soulever, mais je ne voulus pas l'écouter, et lorsque je vis son visage, c'était Clara, mais avec la joue et la paupière de la baronne. L'un de nous poussa un cri de terreur, et je m'éveillai tout tremblant.

Il est encore bien matin, mais je ne veux pas me rendormir, ni même rêver. Je dois essayer de chasser de ma tête ces vilaines pensées et voici un matin qui m'y aiderait, si quelque chose dans la nature avait ce pouvoir. Quel est ce sens que certains possèdent et qui me manque à moi? Je n'ai jamais trouvé dans la nature cette paix dont j'ai entendu parler si souvent et qui, un matin comme celui-ci, lorsque la lumière commence à répandre sa douce clarté sur le monde, que le vent salé vient de la mer, que les feuilles bruissent comme à une imperceptible caresse, viendrait en moi aussi simplement que dans les arbres? Il y a certainement là un plaisir physique, mais il ne pénètre pas au delà de la peau de mon front.

Je me rappelle que lors de ma première rencontre avec la

Digitized by Google

baronne, je pensais à ce qu'il y aurait de cruauté et d'ironie, si elle devenait amoureuse une fois encore. Je me rappelle encore qu'au moment où je connus son histoire, je désirais pouvoir lui venir en aide; oui, c'est ce que j'ai écrit l'an dernier au mois d'août : « Si, d'une manière que je ne peux même pas conjecturer, je pouvais l'aider à se venger de ce tyran diabolique, son mari. » Je ne voyais certes pas de rapport entre ces deux choses, ni aucune relation possible entre moi et l'une de ces deux personnes. Et cependant, voyez comme les deux se sont rencontrés, et comme je me trouve entre eux, touchant aux deux.

Ce me semble à présent incroyable; cependant, pourquoi? Des choses encore plus improbables se sont produites, et qui suis-je, ou qui est-elle après tout, pour que dans la malice de la nature une telle idée n'entre pas dans la tête d'une femme?

J'écrivis dans ce journal, il n'y a pas longtemps déjà : « Je suis plus accoutumé à elle. » Serais-je capable d'en dire plus? Et c'est terrible de n'être pas capable d'en dire plus.

Je suppose que si je l'aimais je ne remarquerais rien. Est-ce que la pitié viendrait à prendre chez moi toute la place? Mais je n'ai jamais eu le don de la pitié; aussi toute conjecture est oiseuse, car certainement je ne l'aime pas.

*28 octobre.* — Est-il possible que je puisse m'être mépris ou a-t-elle conscience qu'elle a livré son secret et maintenant le cache-t-elle de nouveau? Aujourd'hui elle a semblé réellement indifférente, et cela avec le plus grand naturel. Est-ce que je désire tout à fait qu'il en soit ainsi? N'ai-je pas pris l'habitude d'être regardé un peu comme autre chose qu'un étranger, pour ce qui est d'une bonté sur laquelle je pouvais toujours compter? N'y a-t-il pas ici quelque chose qui me manquerait, si on me l'enlevait.

*29 octobre.* — Nous devons revenir à Londres dans un jour ou deux. Il pleut chaque jour et presque tout le jour. Chacun reste à la maison, et nous semblons toujours nous trouver dans des salles différentes. Après le dîner, le baron lève parfois la

Digitized by Google

tête de dessus son journal; la causerie est de pure forme, parce qu'il s'y joint. A-t-elle laissé voir quelque signe d'encouragement, ou est-ce lui qui a deviné? Et garde-t-elle quelque secret pour elle, ou me suis-je trompé dans toutes les conjectures que j'ai faites? Rien n'est comme autrefois. Je serai content lorsque nous serons revenus à Londres.

*2 novembre.* — Nous sommes de retour à Londres. Je peux à peine la voir à présent. Car la dernière semaine, elle m'a évité, et je suis étonné d'en être — je peux à peine le dire — piqué; cependant il y a un peu de pique là-dedans. Il est également évident pour moi qu'elle joue un rôle, mais le rôle est bien joué, et je me sens étrangement inquiet. Je hais le changement, l'incertitude, cette espèce de malaise que les femmes me causaient d'ordinaire, mais c'est un sentiment auquel j'ai depuis longtemps donné congé. Je regrette la liberté de ses causeries d'autrefois, les confidences qu'elle me faisait, l'intérêt qu'elle prenait aux idées et aux sensations dont on lui parlait : il serait étrange que cela en fût venu à signifier beaucoup plus pour moi que je ne croyais. Et il y a une autre chose qui m'échappe dans cette réserve nouvelle qui s'élève soudain entre nous comme une barrière. J'avais l'habitude de souhaiter précisément une telle barrière. Et à présent je suis contrarié de la trouver ici. C'est seulement de l'inquiétude de ma part, je le sais, mais je suis surpris de me trouver capable d'approcher de si près, somme toute, de ce genre de sentiment. Je croyais avoir enterré tout cela, et être en pleine sécurité depuis des années.

*5 novembre.* — J'ai eu aujourd'hui des nouvelles de Clara pour la première fois depuis tant d'années qui ont suivi sa fugue. Et ce n'est pas comme je me l'étais figuré; elle n'est pas heureuse, pas même à son aise, on l'a vue dans des logements pauvres et seule au bord de la mer. Cet homme, le fat plein de lui-même et sans culture, que je l'ai blâmée, elle et tout son sexe, de chérir, l'a-t-il donc laissée? Il y paraît. De sa part peut-on imaginer autre chose? Je le connaissais mieux.

Digitized by Google

qu'elle! Mais je suis horriblement triste; je ne veux pas la revoir, mais je voudrais bien lui venir en aide, si je le pouvais. Je me demande avec étonnement si elle m'écrira. Si elle le fait, je prendrai cela comme une marque de confiance.

7 *novembre*. — Elle m'a écrit et la lettre m'est rapidement parvenue. Elle doit croire que je ne vais pas lui écrire. Elle veut me voir, et ce sera peut-être mieux pour moi de la voir. Elle est à Londres; il serait plus convenable que j'aille la voir et Dieu sait que c'est sans danger. Sa lettre est pleine de dignité, elle me connaît, et il n'y a pas de pleurs, les regrets y sont convenablement tempérés, elle ne demande pas même d'être oubliée: « Je suis dans l'embarras; vous teniez à moi : je n'ai pas oublié que vous savez être bon. Voulez-vous me venir en aide? » Voilà le thème de sa lettre. Je lui écrirai cette nuit et je lui dirai que j'irai la voir.

*Une heure du matin*. — Ne connaîtrai-je jamais les femmes? Rien ne pourra donc m'enseigner la sagesse? J'étais assez fou pour penser que la baronne m'aiderait, que je pouvais m'ouvrir à elle, comme je l'avais fait jusque-là. Je n'avais pas de secrets avec elle pour ce qui regarde Clara : elle connaît, et combien, tout ce que renferme mon passé. Je lui montrai la lettre. Elle la lut en silence, la main sur les yeux. Alors, sans lever la tête, et d'une voix qui semblait sa voix ordinaire, elle dit : « Irez-vous la voir? » « Je pense que ce serait ce qu'il y aurait de mieux à faire », dis-je à mon tour. Mais brusquement elle leva la tête, froissa le billet dans sa main et le jeta sur le tapis à mes pieds. Pendant un moment je fus trop saisi pour faire même un mouvement. Elle était convulsée de rage; sa figure était terrible, plus terrible que je ne l'avais jamais vue. La balafre semblait plus blanche, le sang affluait à l'autre joue et empourprait son front, ses yeux étincelaient. Je m'inclinai pour ramasser la lettre et me mis à la déplisser sur mon genou. Je fixai mes yeux sur le papier pour ne pas la regarder. Elle savait pourquoi. Elle sembla faire un grand effort pour recouvrer la conscience de ses actes et je vis ses doigts prendre

Digitized by Google

un pli de sa jupe et le serrer étroitement. « Vous voulez la voir? » dit-elle encore à voix basse; et je dis ce qui était l'entière vérité : « Non, je ne veux pas la voir, je veux seulement lui venir en aide et je pense que ce serait mieux et plus honnête d'y aller que d'écrire. » « Je comprends, dit-elle froidement, vous voulez la revoir. Je comprends votre sentiment. » J'étais contrarié de sa fausse interprétation et ne dis rien. « Vous tenez encore à elle, dit-elle. Je le vois, il est inutile de le nier : vous voulez revenir à elle. » J'allais protester, mais elle se leva et leva la main pour m'imposer silence. Des larmes étaient dans ses yeux, la colère était passée, elle pouvait à peine parler. « Oui, dit-elle, allez la voir, je ne vous écarterai pas d'elle, si vous l'aimez encore; d'ailleurs il n'y a rien à y faire. » Et elle retomba sur son fauteuil, les mains sur son visage, pleurant d'amères larmes.

Lorsque je la vis souffrir, je fus peiné et je m'agenouillai à côté d'elle et, lui prenant la main pour l'écarter de son visage, j'embrassai cette main encore humide de ses larmes. Je lui donnai l'assurance que Clara n'était rien pour moi à cette heure et la convainquis de ma sincérité. Elle essuya ses yeux, sourit tristement et dit : « Alors, vous me promettez de ne pas aller la voir. » « Mais non, dis-je, je vous ai dit que le mieux est que j'aille la voir, mais vous connaissez bien le motif qui me fait vouloir agir ainsi. » En un instant elle se raidit, et j'aurais eu à subir à nouveau toute la scène précédente si je n'avais eu la couardise de dire : « Je vous promets que je ne la verrai pas. » Elle me demanda de lui montrer la lettre que j'écrirais. Comment le lui refuser?

Après cette scène il ne peut plus y avoir de déguisement entre nous. De son côté tout a été dit et du mien tout a été compris. Par ce que j'ai fait aujourd'hui je me suis mis dans ses mains, je lui ai donné le droit d'arranger ma vie comme il lui plaît, je lui ai montré ma faiblesse, je lui ai laissé voir sa force. Qu'importe comment on cède et comment une femme l'emporte? Aujourd'hui je voulais honnêtement une chose juste, être bon pour une femme à laquelle j'ai tenu autrefois, et je suis dans l'impuissance de le faire. Ces agitations, ces



Digitized by Google

restrictions, cette cérémonie sentimentale, tout cela est beaucoup trop pour moi. Comment n'ai-je pas plutôt saisi où tendaient les choses et élevé une barrière non seulement contre l'ennemi passionné du dehors, mais contre cette faiblesse, contre cette bonté, ces traîtres du dedans qui se précipitent pour les ouvrir vers les portes fermées?

*8 novembre.* — La lettre que j'ai écrite était froide, c'était comme une sorte d'aumône. Clara m'a répondu sur le ton de la reconnaissance, comme à un bienveillant étranger. J'ai détruit l'idée qu'elle se faisait encore de moi. J'en suis peiné, d'autant que je n'ai pas le désir de la voir, mais je voudrais du moins m'être conduit selon mon instinct. C'est toujours pour une femme qu'on est injuste envers une femme. Et pourquoi? Est-ce parce que je plains tellement celle-ci que je suis injuste envers l'autre? Je ne savais pas encore jusqu'à hier, jusqu'à quel point elle tenait à moi. Que va-t-il arriver? Je me le demande, sans vouloir ou sans oser attendre une réponse. Comme on évite de conclure, précisément lorsqu'un trop grand nombre de choses dépendent de cette conclusion! Je ne me suis jamais compris moi-même et c'est précisément en ce moment que chez moi le cerveau me semble se tenir à l'écart et réserver son jugement, tandis que les sentiments, les instincts, les sensations de tout genre jacassent ensemble. Non, je n'avouerai rien à ces pages, et précisément parce que cela exigerait un casuiste pour préparer ma confession.

*9 novembre.* — Elle m'aime cruellement avec cette passion sourde qui ne vient pas avant la fin de la jeunesse et des années qu'on appelle les années de l'amour. J'ai eu une terrible scène avec elle, terrible parce que pour la première fois l'amour d'une femme me semble une chose entièrement sérieuse et mes sentiments personnels moins importants. Mes sentiments personnels que sont-ils à cette heure? Comprendrai-je une femme enfin, lorsque le désir de le faire est passé? Les passions sont donc des choses réelles chez les femmes, et si nul n'en est responsable, du moins on ne peut pas toujours

Digitized by Google

s'en tenir à distance ou passer d'un côté différent. Elle m'aime et ne peut le cacher plus longtemps; elle a honte que je la voie comme elle est, et elle triomphe dans sa honte; elle est téméraire et craintive; elle est à ma merci et ne sait pas que c'est précisément ce qui me tient, et que je ne peux pas, le voudrais-je, me détourner d'une personne sans appui, d'un mendiant. Quelque chose dans sa faiblesse a prise sur moi comme une grande force et détruit mon indifférence parce que, me semble-t-il, cela me convainc jusqu'au fond même de mon intelligence, comme jamais femme ne m'a convaincu, que ce qu'on appelle l'amour peut être la vie elle-même, entraînant dans son débordement tous les appuis du monde. Cette horrible réalité me remplit de terreur, mais je ne puis y échapper.

*10 novembre.* — J'essaie de me persuader que je suis devenu son amant entièrement par pitié; mais le moi plus intime qui écoute ne peut pas être persuadé. Certainement je ne l'aime pas, mais c'est seulement parce qu'elle m'aime et parce qu'elle est la plus infortunée des femmes que... Non, il y a quelque chose autre, qui vient en moi en dépit de ma répugnance, un grand désir, un désir sur lequel je ne peux me tromper, que je n'admettrais pas même pour moi, si la conscience que j'en ai ne s'imposait à moi. Ce que je n'aurais pas cru possible chez un autre, j'en fais l'expérience, je le sens en moi, au-dessus de toute négation.

Un homme ne saura-t-il jamais ce que c'est en lui qui, en dehors de l'amour, répond au geste d'une femme? C'est une sorte de vanité animale. Est-ce ce que l'amour crée, non l'amour, mais une aptitude à être aimé? Ne pensais-je pas que ce serait terrible si elle devenait encore amoureuse et dans ma pensée n'était-ce pas surtout parce qu'elle ne pouvait pas attendre d'être payée de retour? Et j'avais tort. Quelque chose a pris possession de moi qui me fait vibrer, en partie c'est un simple attrait, en partie une attraction perverse, et je me dis à moi-même que c'est un sentiment de pitié, mais quoique la pitié s'y mêle, ce n'est pas seulement de la pitié, et

Digitized by Google

je me trouve, comme je me suis toujours trouvé, en train de faire exactement l'opposé de ce qui me semble le plus naturel et le plus désirable. Pourquoi ?

*20 novembre.* — J'ai fait une méprise, mais elle était inévitable. J'ai remis mes épaules sous le joug, et toute la paix est partie. J'ai eu juste assez de temps pour me reposer et pour me préparer à cette tâche toujours la même, et maintenant me voilà troublé par toutes les inquiétudes naturelles à une femme : ses nerfs, ses soucis, ses affections, ses sollicitudes ; sa possession incessante de chaque instant. Comment m'expliquer moi-même ? Il n'y avait pas le choix, il est inutile de regretter ce qui ne pouvait qu'être accepté. Elle a une calme volonté pour aimer, elle est comme une force de la nature contre laquelle il est inutile de lutter.

*22 novembre.* — Je ne sais pas pourquoi il en est ainsi, mais tout mon vieux malaise nerveux me revient à l'encontre de tout sens commun et de toute raison. J'ai cette curieuse sensation que quelque chose va arriver, je me sens en train d'écouter les bruits, incapable de me tenir en repos, observant mon propre cerveau. Toute l'agitation est revenue et avec elle la fièvre. L'amour de cette femme m'effraie. Je ne pouvais pas la laisser, mais j'ai peur de ce qui arrivera.

*3 décembre.* — Non, je ne m'y accoutumerai jamais, la même horreur physique sera toujours là ; elle y a été lorsque l'attraction fût plus forte que jamais, elle n'est jamais sortie de mon esprit, de mes yeux, de mes sens. Elle le sait et en souffre, et je suis désarmé devant sa souffrance. Et c'est cela, rien que cela, qui me rend malade toutes les fois que je pense à une situation qui pouvait d'ailleurs n'avoir rien d'extraordinaire. Le mari m'étudie avec une sorte d'intérêt curieux et moqueur qu'il permet à son visage de garder, lorsque son regard nous enveloppe. Suspecte-t-il, sait-il, approuve-t-il ou désapprouve-t-il ? Est-ce que je lui parais... Mais, en tout cas, tout cela est à côté de la question. Je pensais que ce serait une revanche généreuse de le faire souffrir : maintenant, je me

Digitized by Google

rends compte combien oiseuse était cette pensée. N'est-ce pas tout à fait oiseux, n'est-ce pas quelque chose de plus ou moins à côté de la question ?

Je suis fatigué de toujours écrire les mêmes choses dans mon journal. Je fermerai le livre peut-être pour ne plus le rouvrir.

. . . . . .

*5 janvier.* — Je n'ai rien écrit dans mon journal depuis des années (combien d'années y a-t-il) et je ne sais quelle impulsion ou quel accident m'a conduit à l'ouvrir de nouveau et à retourner certaines pages sur lesquelles la poussière s'était posée et à commencer à y écrire comme je le fais, à demi machinalement. Qu'est-ce qui me semble étrange à mesure que je lis ce que j'ai écrit là ? Je suppose que j'avais considéré, discuté, examiné les choses mêmes qui sont à présent comme si elles avaient toujours été. Je ne songe pas à les changer, pas plus que je ne songe à changer le cours de la vie elle-même dans sa marche inévitable. Mais une rage est en moi qui ne meurt jamais tout à fait contre cette femme qui m'a pris à moi-même, et contre la vie qui chaque jour me consume. Je n'ai pas le bonheur si je regarde soit en avant, soit en arrière. J'ai toujours succombé à ce que j'ai le plus redouté, et chaque répugnance chez moi s'est transformée en une force irrésistible d'attraction. Et je suis à présent doucement et furtivement engagé dans un labyrinthe, tenu par des mains amoureuses, emprisonné dans le bien-être; je fais enfin quelque bien, car je travaille certainement au bonheur d'une femme outragée et digne de pitié; je n'ai pas la volonté de briser aucun lien, et cependant je suis plus désolément seul que je n'ai jamais été, plus rongé par ma vieille personnalité, par mes appréhensions, mes souvenirs, par la fuite du temps et le manque d'espoir ou de désir. J'accueillerais bien un changement, dût-il amener les plus grands malheurs, si je pouvais seulement mettre un terme à cette monotonie où il n'y a pas de repos, y mettre un terme de façon ou d'autre, me reposer un peu, et être seul.

Digitized by Google

*12 octobre.* — J'ai été malade, je vais mieux. Je suis à Venise — sûrement on se guérit de toute inquiétude à Venise, où, si elle est en quelque lieu du monde, serait la paix avec l'oubli et le silence de l'eau —, la vie irréelle des voiles. J'habite une vieille maison sur la Guidecca, dans une île qui vous sépare même de la vie de Venise ; je regarde à travers les vitres, et je vois la terre, la place blanche des Doges, la Salute comme une mosquée, toute la Riva avec le Palais des Doges. Là se trouve tout ce qu'il y a de plus beau au monde, et je n'ai qu'à regarder de ma fenêtre pour voir ce tableau. Palladio a bâti la maison et les salles sont vastes ; les poutres au-dessus de la tête sont si hautes que je me sens diminué à mesure que je les regarde comme si j'étais perdu dans tout cet espace, cependant cela calme mes humeurs.

*14 octobre.* — L'art de la vie est de se tenir en tranquille et de laisser les choses venir à vous sans aller après elles, ou même sans penser qu'elles s'envolent. Que de fois j'ai poursuivi quelque ombre divine pendant toute la journée jusqu'au soir, lorsque rentrant chez moi fatigué je trouvais le visiteur au moment où il s'éloignait de ma porte fermée. Le repos à Venise, c'est être chez soi, savourer le charme de la vie. J'aime l'église de Saint-Marc, la Place, les bancs de marbre sous la colonnade du Palais des Doges, la fin du « fondamenta » derrière la Dogana, les marches de l'église du Rédempteur ; au-dessus de tout, mes propres fenêtres. Assis à l'une de ces places, on recueille une foule d'épaves flottantes de la vie, comme dans la lagune un poteau recueille des herbes marines. Et c'est une sorte d'immense repos, littéralement un rêve, car le soleil plane sur Venise entière. Je suis resté assis pendant longtemps dans l'église Saint-Marc sans penser à rien. Les voix des prêtres occupés à chanter murmuraient et bourdonnaient comme des échos dans une cloche de fer. Elles me troublaient un peu, mais sans rompre l'enchantement, comme des insectes importuns troublent une après-midi d'été. Des vieillards vêtus, assis, chantaient dans les stalles du chœur, hésitant à se mouvoir, presque vaincus par le

Digitized by Google

sommeil, attendant avec une patience passée à l'état d'habitude que leur tâche fut remplie.

Ici (soulagement enfin) je peux ne penser à rien. Elle m'écrit et je mets les lettres de côté et j'oublie très aisément qu'un jour elle viendra me chercher, et que la même vie devra recommencer. Je ne la redoute pas, parce que je ne me la rappelle pas. Je suis encore faible et je ne dois pas m'exciter. Je dois m'enfoncer dans cette délicieuse Venise où l'oubli est plus facile que partout ailleurs au monde. L'automne est comme un été plus doux; depuis de longues années, l'on n'a jamais connu d'automne pareil, même à Venise, et je dois être heureux ici, je pense.

*25 octobre.* — J'ai vagabondé autour de cette étrange maison, le long des corridors, dans ces vastes greniers aux pavés de pierre, aux cheminées anciennes et sculptées où l'on a mis des poêles modernes, avec des poutres qui forment à présent le plafond au-dessus de nos têtes, et à côté dans cet espace vide dont on a fait une salle au moyen de murs en planche. Quelques fenêtres donnent sur la cour, les deux anges en pierre de la porte de la rue, et à l'extérieur le vert et sombre jardin, le verger s'étendant vers la lagune, ses vignes dont les treilles sont invisibles au milieu des feuilles serrées. Au delà de l'espace vert et sombre il y a un petit filet d'eau pâle et ensuite des terrains plats et boueux, envasés par le reflux, et du brun le plus pâle; puis de l'eau plus pâle encore, et les murs et les fenêtres de la maison des fous, Saint-Servolo, qui émerge en carré de la lagune.

*26 octobre.* — Est-ce le charme exquis et trop émouvant de Venise qui rend les gens fous? Trois maisons de fous dans ses eaux! Il y a là comme une menace.

Hier je sortis en gondole sur la lagune de l'autre côté de l'île. C'était un après-midi où le soleil avait un exquis et faible éclat; l'eau était comme un miroir, brillante, sans mouvement, ne reflétant qu'un petit épieu ou les filets levés et le dos incliné d'un pêcheur dans sa chaloupe. Je regardais, le

Digitized by Google

long de la ligne de flottaison, la surface polie où les bateaux à voile se soulèvent contre le ciel entre la masse sombre compacte des forts. L'eau lapée par l'aviron se soulevait et ruisselait, accompagnant le ronronnement de la proue. J'étais couché et je me sentais parfaitement heureux, ne pensant à rien, à peine conscient. J'avais fermé les yeux, et lorsque je les rouvris nous allions à la dérive le long d'une petite île, sur laquelle il y avait une construction aux fenêtres nombreuses, la plupart entièrement grillées, et une église aux portes closes; la construction couvrait presque l'île, elle avait un jardin planté d'arbres et entouré de murs. Une sorte de son plaintif venait de l'autre côté des murs, s'élevant et retombant, confus et ininterrompu. « C'est Saint-Clément, dit le gondolier par-dessus mon épaule, on y garde les filles. »

*1er novembre.* — Elle m'écrit sans répit des lettres affectueuses. Elle ne me laissera pas me rétablir seul. Car je suis sûr qu'ici je pourrais me rétablir, si j'étais laissé tout à fait à moi-même. Et maintenant Venise même devient mauvaise. Est-ce dans ce lieu ou en moi-même qu'est le mal, est-ce ma maladie qui revient prendre possession de moi? Est-ce le pouvoir de la femme qui revient, traversant le continent et l'eau pour prendre possession de moi? Je suis effrayé d'aller autour de cette étrange maison la nuit; le vent qui souffle de la mer y entre et frappe, gratte les vieux murs et le toit; je sais à peine si c'est le vent que j'entends lorsque je m'éveille la nuit.

*3 novembre.* — Il y a quelque chose de contre nature, quand on est au milieu des eaux, à entendre le cri perçant d'une machine à vapeur. Sans doute je suis assez près de la gare pour l'avoir réellement entendu; mais cette idée me paraît presque une folle plaisanterie, indigne du lieu.

*6 novembre.* — Chaque jour je me sens plus mal à l'aise. Si à l'aube je regarde de ma fenêtre, lorsque la terre et l'eau semblent s'éveiller comme une fleur, un poison sorti peut-être de cette beauté trop parfaite entre en moi. Je crains le jour qui

Digitized by Google

semble me suivre et me tirer en arrière après que j'ai échappé à une autre nuit ; je n'ai jamais senti quelque chose comme cet insidieux tumulte de l'eau qui se replie autour de moi.

Je suis venu à Venise pour trouver la paix, et j'y trouve une terreur aiguë qui grandit et sort de ses eaux avec une insistance lugubre que rien de solide sur terre n'a jamais pu me faire connaître. La lumière du jour me semble masquer un abime qui, avec les premières brumes de l'obscurité et les premiers réverbères, commence à devenir visible. A mesure que de l'île mes regards traversent l'eau et se portent sur Venise, je vois l'obscurité et les lumières qui se multiplient comme des fleurs et des arbres sortis de l'eau, et blanc, immense, avec ses fenêtres noires et une lampe allumée, le Palais des Doges. Rien ailleurs n'est réel et la beauté de cette seule chose blanche, la seule forme sur laquelle l'œil puisse s'attacher, est la beauté d'un pouvoir magique. Je m'attends un de ces matins à découvrir qu'elle n'est plus là.

Les bruits ici sont mystérieux. J'entends un cri hors de ma fenêtre, il se rapproche, et une grande voile orange passe devant le carreau, comme un rideau tiré sur lui. Les cloches retentissent et sonnent à toute volée, comme si elles sortaient de l'eau. Les bateaux à vapeur crient avec ce son grinçant auquel on ne s'habitue jamais. L'aboiement d'un chien vient de quelque part à travers l'eau ; une voix retentit soudain ; puis encore le cri perçant d'un vaisseau ; et du fond d'un autre quartier, des cloches qui sonnent à toute volée.

*9 novembre.* — Le vent m'a réveillé de mon sommeil en agitant avec bruit le volet de bois contre les vitres des fenêtres ; je pouvais l'entendre soulevant l'eau jusqu'aux marches du débarcadère, où il y a un bouillonnement et un glouglou toutes les fois que le vent n'est pas tout à fait calme. Je me mis à la fenêtre et appuyant bien mon visage contre le verre, à peine si je distinguais le noir faisceau de pieux dans l'eau trouble que je pouvais voir palpiter sous une très faible lumière qui, partant du réverbère accroché à la maison voisine, brillait sur elle. Au delà il n'y avait que l'obscurité, la rangée horizontale

Digitized by Google

des lumières sur la Riva et les murs blancs taillés en dentelle du Palais des Doges. Le vent semblait descendre sur le canal, comme si c'était son chemin pour aller de la mer à la mer. Je le sentis passer à côté de moi, comme un être vivant, sans se tourner pour me menacer.

*13 novembre.* — Je commence presque à désirer qu'elle soit là. Elle m'écrit qu'elle vient, et je sais à peine si je dois être content ou triste. Je la crains plus que n'importe quoi au monde, mais il y a ici quelque chose qui est à peine du monde, c'est une vague, une persistante image de la mort, impalpable, inintelligible image qu'on ne peut chasser ; et je ne sais ce qui me fait peur, et si c'est la simple crainte de l'eau, bien que je l'aie toujours éprouvée, ou quelque terrible expectative qui m'empêche de goûter aucun repos ni de jour ni de nuit.

*22 novembre.* — Enfin, quelque chose est arrivé, rien en vérité à mon préjudice, mais cela a un peu brisé la tension de mon esprit. Les derniers jours ont été sans vent, chauds, et jusqu'à hier après-midi sans nuages. Soudain, comme j'étais assis sur la Place, la lumière du jour me sembla être éteinte par une grande obscurité qui du nord monta rapidement dans le ciel et plana sur nous après l'avoir envahi à moitié. Soudain un vent se leva de la lagune et souffla violemment à travers l'espace libre et le long des arcades. En un instant la Place fut déserte. Je descendis à la Riva et j'appelai mon gondolier qui était ballotté de-ci, de-là dans son canot amarré au quai. L'eau devenait noire et commençait à courir au delà. Il me cria que je devais attendre, et je vis une ou deux gondoles qui remontaient précipitamment le Grand Canal, entraînées par la marée, tandis que les hommes ramaient laborieusement. Lorsque la pluie commença, j'entrai dans le Grand Hôtel et je restai assis à regarder l'eau qui noircissait et blanchissait tour à tour, se balançait en avant avec de véritables vagues et montait droit en clapotant jusqu'aux marches et sur le balcon. La pluie tombait sans arrêt et derrière la Saluta des éclairs

Digitized by Google

tremblotaient à travers le ciel, jetant leurs vives lueurs sur les dômes, les fenêtres, les marches et sur une poignée de personnes qui s'y étaient entassées. A chaque instant l'eau devenait blanche, je voyais chaque vague s'ebaucher et, poussée en avant comme dans une mer, venir se briser sur les degrés de marbre. Le canal était désert, ni gondole, ni bateau à vapeur; puis un *vaporetto* qui rentrait poussé à la dérive sans un passager. Je sortis et je sentis la pluie sur mon visage; l'eau clapotait sur les marches; à côté je pouvais voir les gondoles qui ballottaient sur leurs amarres. Il me semblait que j'étais sur le rivage de quelque île affreuse et que j'avais la mer à traverser. J'avais peur que la gondole vînt me chercher, mais rien, pensais-je, ne me tenterait sur cette eau bouleversée : je vis la coque noire tourbillonner obliquement et l'homme chanceler sur son aviron. Aucune gondole ne vint et je dormis cette nuit au Grand Hôtel, qui me sembla, en même temps que l'eau clapotait sous mes fenêtres, imprenable et sûr.

*27 novembre.* — Elle est là, elle est devenue bonne pour moi maintenant, seulement bonne et douce. Je n'ai plus peur de son amour. J'ai été malade de nouveau et elle a pris soin de moi, elle m'a éloigné de cet horrible Guidecca. J'ai vue sur un grand jardin où je puis oublier qu'il y a de l'eau à Venise; je suis près de la terre et je ne vois que des arbres. La maison est pleine de peintures, de belles antiquités vénitiennes; c'est comme si je vivais dans un autre siècle, et cependant au milieu d'un confortable qui me repose. Je n'ai plus peur de son amour; il me semble que je suis devenu enfant et que son amour est maternel. Lorsque je la regarde, je peux voir son visage comme il était, comme il est, sans balafre : je vois qu'elle est belle. Si je me rétablis, je ne la quitterai plus.

*12 décembre.* — Il y a une phrase de Balzac qui tourne et retourne dans ma tête. C'est dans le conte appelé : *Sur Catherine de Médicis*; il parle du martyr calviniste qui recouvre la santé après avoir été torturé. « On ne saurait croire, dit Balzac, à quel point un homme, seul dans son lit et malade,

Digitized by Google

devient personnel. « Depuis que j'ai été couché dans un lit, en proie à cette fièvre étrange qui me fait frissonner et me donne chaud (un frisson vénitien qui pénètre jusqu'aux moelles), j'ai eu un sentiment si singulièrement petit de ma personnalité, je me crois devenu si soudainement impersonnel, que je me demande avec étonnement si Balzac avait raison. Le monde, les idées, les sentiments, tout s'écoule, et moi aussi comme une gondole entraînée par le courant; non, comme une herbe emportée à la dérive...

---

Le journal finit là et l'écriture de la dernière page est faible et mal assurée.

Je pourrais tout arrêter ici, mais je suis poussé à mentionner une circonstance que j'associe toujours dans mon esprit à la tragique situation révélée dans le journal du pauvre Luxulyan. Un an après qu'il fut venu dans mes mains et tandis que j'hésitais encore pour savoir si oui ou non je l'imprimerais, comme, par hasard, je traversais Rome, où les Eckenstein étaient venus vivre, un mouvement de curiosité, je suppose, plus qu'un sentiment d'ancienne amitié pour eux, me suggéra d'aller leur rendre visite dans le palais qu'ils avaient pris sur la via Guilia. Le concierge n'était pas dans sa loge, je montai le premier degré de l'escalier extérieur, dont les marches basses étaient de marbre blanc, et je sonnai à la porte. Elle fut ouverte par un domestique en livrée. « La baronne Eckenstein est-elle chez elle? » demandai-je, et l'homme restait silencieux; j'ajoutai : « Voulez-vous faire passer ma carte? » Il me fixa encore sans répondre et je répétai ma question. A la fin, il me dit : « M^me^ la baronne est morte avant hier. Elle a été enterrée ce matin. »

Je ne puis pas dire que je fus profondément affligé, mais la soudaineté de la nouvelle me frappa d'une sorte de stupeur. Je m'enquis du baron; il y était et je fus conduit à travers plusieurs vastes salles en marbre qui dans les palais romains amènent au salon de réception. Chaque salle était encombrée de peintures, de statues, de vases d'Orient rares, de tables, de boîtes à bibelots, de plantes exotiques, d'une profusion de choses voyantes rassemblées des extrémités du monde. Le baron me reçut avec presque plus de cérémonie qu'il n'en affectait d'ordinaire. Son visage avait une expression de mélancolie correcte, il me parla d'une voix adoucie et légèrement triste. Il me dit que sa femme bien aimée avait succombé à une maladie de langueur, qu'elle avait bien souffert, mais qu'à la fin, grâce à l'habile secours des meilleurs chirurgiens de l'Europe, elle en était venue à un état

Digitized by Google

de somnolence, en sorte que sa mort avait été presque inconsciente. Il leva les yeux d'un air de pieuse résignation et dit qu'il remerciait Dieu d'avoir rappelé à lui un être si admirable, si parfait, dont la perte, en vérité, devait le laisser inconsolable pour le reste de sa vie sur terre. Il parlait en termes mesurés et toujours sur le même ton réglé et triste. Je me trouvais faire inconsciemment écho à sa voix et refléter ses manières, et il me sembla que c'était de notre part à tous deux une comédie où se répétaient des mots appris par cœur. Je jouai mon rôle machinalement et sortis. Lorsque je me trouvai dans la rue, je renvoyai la voiture qui attendait pour me conduire au Vatican. J'avais besoin de marcher. Je ne sais pourquoi je sentais un frisson me courir à travers le corps, car le ciel était sans nuage et c'était le mois de juin.

ARTHUR SYMONS.

(Traduction ÉDOUARD et LOUIS THOMAS.)

Digitized by Google

# L'ILE PARFUMÉE [1]

## L'aire de l'Aigle.

Formant le coin de la rue Saint-Charles et de la rue Letizia, devant un petit jardin bordé d'une grille et qui fut celui de Madame Mère, une vaste maison blanchie à la chaux, à la façade absolument unie, superpose la triple rangée de ses fenêtres à volets verts. Au-dessus de la porte une plaque de marbre rappelle que Napoléon est né dans cette maison le 15 août 1769.

Les abords immédiats du logis des Bonaparte semblent n'avoir guère changé depuis un siècle. Voilà donc le quartier qui connut les premiers ébats du futur empereur, voilà le seuil que franchit tant de fois le turbulent gamin qui devait bouleverser l'Europe. Et, chose curieuse, alors que tantôt mon imagination se plaisait à faire revivre son souvenir à chaque coin de rue, dans le moindre incident de la vie ajaccienne, ici, dans ce milieu où le passé se concrétise plus nettement, rien ne m'émeut, et c'est presque avec indifférence que je pénètre dans la maison historique.

Mais à peine la porte franchie, cette indifférence se trouble peu à peu. Cet escalier de pierre, aux marches

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juin 1907.

Digitized by Google

usées, que de fois Napoléon l'a dégringolé avec Joseph, son camarade de jeux! Que de fois sans doute, avec une paternelle sollicitude, il y a aidé les premiers pas de sa sœur Maria-Anna, qu'il devait perdre à l'âge de 7 ans, et pour laquelle s'adoucissait l'âpreté apparente de son caractère. Cette rampe en bronze s'est polie au contact des mains de Mme Laetitia, des deux grand'mères Buonaparte et Fesch, et de toute la ribambelle d'enfants qui animaient ce vaste corps de logis.

Et dans le mystère des appartements que la lumière d'août n'éclaire qu'à travers les volets mi-clos, l'évocation se précise. C'est le souvenir de Mme Bonaparte allant, venant, ravaudant, courant, surveillant le ménage, dirigeant tout son monde avec autorité, et dont le port de matrone antique, les traits énergiques et fins, les yeux intensément tristes et le visage pâle — ce visage si étrangement pâle du pastel accroché au mur de sa chambre — vont surgir tout à coup, semble-t-il, de la pénombre.

Une poussière de passé flotte dans l'air, emplit ces chambres désertes, s'élève de ces meubles délabrés aux étoffes fanées. La grande salle des fêtes au parquet luisant, au plafond décoré à la mode italienne, avec ses cheminées surmontées de glaces, sa double rangée de fenêtres, les miroirs de ses vingt-six appliques, déconcerte par l'anachronisme de son mobilier Empire qu'accentue encore la présence du vieux clavecin brisé de Mme Laetitia. Dans la chambre à coucher, que meublent des chaises et des bergères Louis XVI, voici, toute disloquée et vermoulue, la chaise à porteur, au velours vert déteint, dans laquelle on rapporta de l'église Mme Bonaparte, prise des douleurs de l'enfantement. En face, le long du mur qu'orne une grande gravure représentant le général Bonaparte, voici le divan où l'Empereur vint au monde.

Digitized by Google

Voici la chambre à coucher de Napoléon, et la trappe par laquelle il échappa aux poursuites des Paolistes... Et je songe à la singulière destinée de cet homme dont l'extraordinaire épopée a tenu au succès d'une fuite nocturne pendant l'émeute d'avril 1793.

Curieuse période de la vie de Bonaparte que celle pendant laquelle, ne sachant encore s'il restera Corse ou deviendra Français, il se fait élire lieutenant-colonel en second d'un bataillon de volontaires d'Ajaccio et de Talano, grâce à des coups de force, des illégalités, les écus de son oncle défunt l'archidiacre Lucien, et malgré les manœuvres des Paolistes qui par des épigrammes, des injures et des chansons ridiculisaient sa taille, son ambition et la médiocrité de sa fortune! Puis, à la suite des rixes d'avril entre volontaires corses et matelots français qui fournissent le prétexte d'un prétendu complot de Bonaparte contre la citadelle, il reste une nuit prisonnier de ses ennemis, s'évade, rentre à Ajaccio, s'y cache jusqu'à ce qu'on ait pu lui procurer le moyen de gagner Bastia; et tandis que M^me^ Laetitia, après une fuite aventureuse à travers le maquis, l'attend à la tour Capitello où elle s'est réfugiée avec trois de ses enfants, les partisans de Paoli saccagent et brûlent sa maison natale.

Car telle est la décevante vérité mise en lumière par M. Frédéric Masson dans son *Napoléon inconnu* : la maison et la chambre où naquit Napoléon n'existent plus depuis plus d'un siècle. L'extérieur, l'intérieur, la décoration des places, l'aspect des lieux, tout a été profondément modifié lors de la reconstruction de la maison des Bonaparte vers la fin de l'an V ou le commencement de l'an VI de la République. Napoléon n'a séjourné qu'une fois dans cette demeure nouvelle, à son retour d'Égypte, du 10 au 14 Vendemiaire an VIII (2-6 octobre 1799); et c'est évidemment parce qu'elle ne lui rappelait aucun souvenir

Digitized by Google

qu'il en fit dotation, le 23 mars 1805, au cousin de sa mère M. André Ramolino, des mains duquel la maison passa à Joseph Bonaparte puis au gendre de celui-ci, le prince Charles de Canino, mari de la princesse Zénaïde, qui l'offrit plus tard à Napoléon III.

Rien ne subsiste donc qui soit contemporain de la jeunesse de Napoléon, — si ce n'est la chaise à porteur, le divan et le clavecin à jamais muet de Mme Laetitia. Mais dans l'aire bouleversée l'Aigle est reparu un jour; le vainqueur des Pyramides a franchi ce seuil, gravi ces marches usées, parcouru ces appartements désolés; ces murs au badigeon fané ont abrité quelques heures ses rêves de grandeur... Et voilà pourquoi sans doute la légende a raison malgré tout de la vérité historique, et pourquoi, dans la grande maison déserte de la rue Letizia, règne une atmosphère d'immortelle gloire toute vibrante encore du frissonnement d'aile de l'Aigle!

## Sagone.

Au sortir d'Ajaccio, la route, plantée de mûriers, longe le golfe, puis gravit en pente douce des coteaux couverts de vigne. A l'est, le massif du Monte d'Oro ceint de ses contreforts pelés le bassin de la Gravona. Le blanc lacet que trace la route au flanc des collines se déroule parmi des vergers, des bois d'oliviers, des figuiers de Barbarie, des bouquets d'arbres ou de grands roseaux.

Peu à peu l'épais maquis de lentisques, de cistes, de bruyères arborescentes, de myrtes et d'arbousiers envahit les hauteurs, tandis que se dressent en face les grands escarpements rouges du Gozzi et de la Pointe Pastinaca. Le paysage accentue sa fougue, si sauvagement mouvementée; et quand, ayant laissé à droite le village d'Appietto, adossé à sa muraille de granit rose, nous franchis-



Digitized by Google

sons le col de Listincone, puis celui de San Bastiano, le panorama gagne en ampleur et en variété. D'un mamelon formant terrasse au-dessus d'un ravin on découvre l'anse d'Ancone et le golfe de la Liscia, baies avancées du grand golfe de Sagone que borne au nord le cap de Cargèse. La mer s'étend, idéalement bleue, vers l'ouest, vasque immense bordée en dentelles par le déchiquetage de la côte rocheuse. A l'orient s'élargit le cirque des montagnes boisées, et de blancs hameaux tachettent les verdures de l'éparpillement de leurs claires maisonnettes.

Par le maquis parfumé et les taillis de chênes verts où s'agrippent les clématites et les chèvrefeuilles en fleurs, surplombant en corniche la côte ou contournant des ravins qu'emplit le murmure de la brise à travers les châtaigniers qui les encombrent, la route descend vers le golfe. Sur une colline, les blanches maisons de Calcatoggio s'étagent parmi les vergers, les jardins, les cyprès, les bouquets de noyers, de figuiers et de châtaigniers, et perchées les unes au-dessus des autres semblent escalader la roche sombre.

Avec la région marécageuse de la Liscia et du Liamone apparaît l'eucalyptus au feuillage vert pâle, dont l'écorce effilochée laisse entrevoir, par larges plaques, la chair rose et lisse de l'aubier. La route s'engage entre les colonnades de ces arbres odorants aux troncs tordus comme des câbles, et sur un pont de treize travées franchit le Liamone près de son embouchure que barre une flèche de sable séparant de la mer lazuléenne les petites flaques miroitantes des eaux croupies du fleuve.

Nous longeons le golfe aux rives découpées. Les buissons d'opuntias, les cactus rouges, les asphodèles flétries par l'été, les taillis d'aloès balançant leurs fleurs au bout de hampes géantes jalonnent la route qui bientôt regagne le maquis aux arbousiers très verts, à la broussaille

Digitized by Google

emmêlée de myrtes, de lentisques ou de fougères, parfois hérissée d'un roc affleurant, et que les cystes mouchettent de gris ou de roux, suivant qu'ils sont ou non déjà dépouillés de leurs feuilles.

Sagone Au bord d'une plage de sable fin, largement échancrée par les eaux du golfe, quelques maisons et la tour d'une chapelle détachent leur blancheur crue sur le fond sombre des massifs boisés qui s'échelonnent vers les hauteurs du Capo alla Vetta.

Comme nous y arrivions, midi flamboyant faisait poudroyer la route, crépiter l'herbe sèche et fulgurer la coupe immense où si mollement palpitait l'eau du golfe. Une légère brise, aromatisant des senteurs du maquis son odeur saline, tempérait cette fournaise que chacun avait fui. Par la baie large ouverte, dans la demi-obscurité de la cuisine aux volets clos, on remarquait les hommes assis, en bras de chemise, coiffés de chapeaux à larges bords. Attachée au pignon de l'auberge, une mule bâtée supportait placidement les brûlants rayons, et ripostait à l'assaut des mouches en remuant la queue et les oreilles.

Les chevaux dételés, et la voiture remisée sous les eucalyptus de la fontaine, nous prîmes dans les flots saphirins un bain dont les exquises sensations abrégèrent agréablement l'attente du déjeuner. Notre curiosité n'était pas moins excitée que notre appétit; car aux menus presque continentaux des hôtels d'Ajaccio allait succéder pendant quelques jours l'imprévu de la cuisine locale. Déjà l'unique auberge de Sagone nous avait intrigués par la disposition de son rez-de-chaussée, uniquement composé de la cuisine et de l'écurie. Où allait-on dresser la table? On nous fit gravir un escalier de pierre accolé au pignon de gauche et accédant à une chambre donnant sur la route. Sous le plafond bas, enfumé, aux poutrelles apparentes, s'ouvrait

Digitized by Google

une large cheminée, à la tablette encombrée d'objets divers. Au-dessus de l'amas des cendres éteintes, une marmite de fer était suspendue à la crémaillère. Une armoire supportant une pile d'assiettes et des fruits mûrs : pêches, pruneaux et figues, quelques chaises boitant sur les dalles inégales et une grande table ronde formaient l'ameublement, complété par le petit canapé-lit aux courtines et coussins à ramages que l'on rencontre dans tous les intérieurs corses, et qui n'est autre que la *tola* sur laquelle on dresse la couche funèbre pour la veillée des morts. Un étroit caisson de plantes des champs fleurissait le rebord extérieur de la fenêtre. De la pièce voisine, nous arrivait le bruit confus des conversations d'une compagnie de touristes déjà attablés.

Enfin, on mit la nappe — une nappe jadis blanche, mais que de multiples collations avaient souillée de sauce et de vin. J'allais protester; j'en fus empêché par mon compagnon, un familier du pays.

« Vous voulez donc nous faire jeûner jusqu'à ce soir? me dit-il à mi-voix. Ici toutes les nappes sont sales, comme les gens. Votre protestation ne servirait qu'à indisposer notre aubergiste d'occasion qui, malgré l'écot exhorbitant qu'il nous réclamera tantôt, reste convaincu qu'il nous rend service, nous considère moins comme clients que comme hôtes, et qui, se souvenant du proverbe corse : « Si tu n'aimes pas ma misère, tu ne m'aimes pas », pourrait fort bien nous prier d'aller chercher rôti ailleurs. »

Et, après avoir philosophiquement nettoyé les dents de sa fourchette et fait dissoudre un peu de poudre de permanganate de potasse dans l'eau dont nous allions couper le vin trop aigrelet, mon compagnon entama les hors-d'œuvre : radis et sardines rances. Une langouste suivit, appétissante et fraîche, mais dont aucune épice ne relevait

Digitized by Google

la fadeur; puis un poulet étique, mal déplumé, à chair inconsistante, que je devais, hélas! voir désormais réapparaître plus ou moins coriace, mais toujours aussi chétif et aussi malproprement troussé, sur toutes les tables d'auberge.

Les mouches bourdonnaient autour des pêches meurtries et des figues poissées qui laissaient voir à travers leurs crevasses leur pulpe blanche et rose. Je ne leur disputai point le dessert; et, tout en vidant ma demi-tasse, j'exprimai discrètement à notre hôte mon désappointement de ce que la giboyeuse Kyrnos n'eût point fourni au menu un rôti de lièvre ou de sauvagine.

J'appris que l'ouverture de la chasse étant invariablement fixée à l'époque des grandes chaleurs, qui est aussi celle où sévit la malaria, la vraie saison de chasse dure de novembre à fin mars.

« Mais si le gibier n'est guère commun en ce moment dans nos parages, ajouta-t-il d'un air narquois, nous ne manquons pas de chasseurs. »

Et comme s'ouvrait la porte de la chambre voisine, nous vîmes défiler trois chasseurs, gibecière et gourde en sautoir, et une grosse dame guêtrée, vêtue d'une courte jupe en kakhi et la taille grotesquement serrée d'une large ceinture de cuir où s'alignaient une douzaine de cartouches.

## Cargèse-la-Grecque.

Dès qu'on a laissé à droite la tour de Sagone, le paysage, sans rien perdre de sa vigueur et de son pittoresque, s'imprègne de plus de grâce et de douceur. Il semble qu'à l'est, le massif montagneux soit moins abrupt et moins sévère, que les croupes des collines s'arrondissent plus mollement, et que la ligne et la couleur har-

Digitized by Google

monisent avec plus de finesse les aspects divers de ce mouvant panorama.

Du cap de Puntiglione, que vient de doubler la route en corniche, le golfe de Sagone découvre, de la pointe de Cargèse au groupe des îles Sanguinaires, les capricieuses dentelures de ses falaises. Des promontoires parfois à pic, parfois s'allongeant en courbes infléchies, festonnent les bords du golfe d'une succession d'anses et de criques bleuâtres.

Le soleil dorait précisément les caps et criblait la mer d'un ruissellement de pierreries dont l'insoutenable éclat nuançait, par contraste, d'un azur plus vif, le miroir luisant des eaux plus proches de nous. A droite, les collines moutonnantes élargissaient leur cirque jusqu'aux grands monts pelés et fauves. De claires vallées verdoyaient au creux des ravins formés par les torrents, et la teinte rougeâtre de la terre accentuait d'une note plus passionnée la vie harmonieuse du paysage.

Au flanc d'une colline, à droite, se distinguent les ruines de Paomia, le premier refuge de la colonie grecque dont les descendants habitent aujourd'hui Cargèse.

Plus de deux siècles se sont écoulés depuis l'époque où leurs ancêtres, fuyant le Péloponèse pour échapper au joug des Turcs, vinrent demander asile et protection au Sénat de Gênes. En mai 1676, sept cent trente maïnates de Colokythia obtenaient du gouvernement de la république l'autorisation de s'établir dans la région de Paomia, Ruvida et Salogna, et la promesse qu'on respecterait leur religion et leurs institutions municipales. Leur fidélité aux Génois pendant les révoltes de l'île les désigna à la vindicte des Corses qui, en 1731, brûlèrent Paomia et forcèrent la colonie grecque à se réfugier à Ajaccio. Une chapelle, située à 3 kilomètres de la ville et qui borde encore la route de la Parata, servit aux fugitifs de sanc-

Digitized by Google

tuaire jusqu'au moment où, l'île étant devenue française par l'acte de vente de 1768, le gouverneur, M. de Marbeuf, fit construire à leur intention, en 1774, le village et l'église grecque de Cargèse La colonie se composait alors de cent dix familles ayant gardé la langue, la religion et le costume de leur pays d'origine.

Nous dévalons, pour remonter puis redescendre encore, parmi des vergers, des vignes, du maquis, des massifs d'oliviers qui par endroits s'étendent jusqu'aux sommets des collines. Les cubes blancs ou jaunâtres des tombeaux isolés révèlent l'approche du village. Les toits rouges de Cargèse apparaissent; les plantations de cidratiers et d'amandiers se pressent, enclos de figuiers de Barbarie; et c'est entre ces haies d'opuntias et des parterres de cactus rouges que nous faisons notre entrée dans la cité grecque.

Construite en amphithéâtre entre deux collines arrondies, Cargèse dispose ses hautes maisons peintes sur une série de gradins taillés dans la roche, et s'échelonnant jusqu'au petit cimetière qui la sépare de la mer. Dominant le ravin qui partage la ville, le temple grec et l'église catholique se dressent face à face, de chaque côté de la gorge, sur des esplanades arborées.

L'homogénéité de la colonie primitive n'a pu se maintenir au cours des siècles. Peu à peu un noyau d'autochtones s'est grossi aux côtés de la population grecque; et les Corses implantés chez ces enfants de Laconie s'y sont trouvés un jour assez nombreux pour y édifier à leur tour un temple. Quelle influence pouvait exercer l'une sur l'autre la coexistence, dans un même village, de deux races de civilisation, de mœurs et de religion différentes? Tel est le problème que soulève le cas si curieux de Cargèse, problème d'autant plus intéressant que par leur nombre infime, les réfugiés grecs semblaient devoir être fatalement absorbés par la population corse.

Digitized by Google

En fait, le dialecte laconien des ancêtres a perdu beaucoup de terrain, surtout en ces dernières années. Le français et le patois corse que les fugitifs de Colokythia avaient si promptement appris, ont remplacé le grec dans la vie courante. Mais plusieurs familles ont conservé l'emploi de leur langue originelle que le pope continue d'enseigner à l'église et d'utiliser pour les offices du culte. Nombre de mots, d'expressions, de dictons populaires sont restés familiers à tous; des contes, des berceuses, sont fidèlement transmis par les mères, et ce sont des chansons du Péloponèse qui rythment, aux jours de fête, les danses des Grecques de Cargèse.

Dans la vie quotidienne, les habitudes corses ont prévalu. J'ai retrouvé dans des intérieurs grecs l'étroit canapé garni de coussins, les armoires encombrées de portraits de famille et de jouets d'enfants, la bande de linon qui orne parfois la grosse solive du plafond, et aux murs, des gravures représentant des épisodes napoléoniens. Les Cargésiennes ont adopté la robe et le voile noirs des femmes corses, mais comme sur leurs corps souples et nerveux, dans le déroulement grave de leur marche, ces vêtements prennent les plis de la tunique antique! Nulle part en Corse, les jeunes filles revenant de la fontaine, l'amphore sur la tête, n'ont un port plus noble, le pas plus ferme, la démarche plus harmonieuse. Malgré l'adaptation au milieu, c'est l'hérédité grecque qui s'affirme, le confus instinct de la beauté qui triomphe, — comme le type hellénique qui malgré les croisements persiste dans la grâce des formes, le modelé des bustes, la finesse des traits, la matité des chairs et la vivacité intelligente et expressive du regard.

Et ce ne sont point seulement les qualités physiques des immigrés qui ont survécu à l'inévitable fusion des deux races. L'esprit colonisateur de l'ancienne Grèce s'est

Digitized by Google

victorieusement révélé au contact séculaire des industrieux Cargésiens avec les insulaires apathiques. Les Corses installés à Cargèse ont insensiblement pris goût au travail des champs. Leur énergie latente s'est éveillée et c'est ainsi que grâce aux Grecs, la région septentrionale du golfe de Sagone est une des plus fertiles et des mieux cultivées de l'île.

Les unions mixtes ont sans doute été pour quelque chose dans ce résultat comme dans maints autres; mais si elles ont influé sur la situation exceptionnelle de Cargèse au point de vue des cultes, on ne peut cependant leur attribuer l'inexistence — si étonnante quand on y réfléchit — de dissensions religieuses.

Les Génois y avaient paré dès le début en subordonnant leur permis de séjour à la reconnaissance de l'autorité du pontife de Rome, ce qui fait que la communauté grecque de Cargèse appartient au diocèse d'Ajaccio et que son pope, ou papa, est nommé par le Vatican. La lithurgie en a-t-elle souffert? Le rite s'est-il modifié dans une certaine mesure? Je l'ignore. Mais il est à présumer que des altérations s'y sont introduites, car la vie commune, les mariages ont si bien familiarisé les deux fractions de la population avec les rites grec et romain que des confusions ont pu se produire. Les enfants élevés dans la religion du père n'en reçoivent pas moins le dépôt sacré des traditions et des croyances maternelles. Nulle éducation n'est plus propice à une mutuelle tolérance. Aussi n'est-il pas rare de voir les Grecs suivre les offices latins si leur pope est empêché. Des catholiques romains communient sous les deux espèces, et le temple grec de Cargèse, par une singulière infraction aux coutumes de l'Église orthodoxe, possède, sur un de ses autels, une statue de la Vierge!

Digitized by Google

## Les Calanches de Piana.

Par les vallées de Pero, de Chioni et de Salogna aux pentes couvertes de cédratiers et de vignobles, puis par les cols de San Martino et de Lavo, la route aux capricieux lacets nous avait conduits jusqu'à Piana. De la colline où le coquet village groupe en amphithéâtre ses maisons blanches ou grises, on distinguait le golfe de Porto, tout empourpré des feux du soir. Autour du soleil en fusion, de molles écharpes de vapeur s'allongeaient, rougeâtres, opalines ou safranées. Les derniers rayons y brodaient en nuances fugaces leurs prestigieuses fantaisies; et dominant les flots bleus que lamait d'or tendre le reflet des splendeurs crépusculaires, un promontoire avancé gardait encore, brillant et rose, la trace du suprême baiser de l'astre. Ce ne fut qu'un éclair; et le familier spectacle des couchants, dont un décor incomparable situait ce soir-là si merveilleusement la beauté, disparut tandis que nous descendions rapidement la route bordée de haies qui traverse Piana.

Nos chevaux s'arrêtèrent devant l'une des dernières maisons du village. Sur le seuil, une vieille nous souhaitait la bienvenue en patois corse et nous invitait à gravir le raide escalier de pierre qui du pas de la porte conduisait au premier étage. On nous attendait, la table était mise; mais une lampe fumeuse l'éclairait à peine, si bien que notre premier soin fut de l'éteindre, puis à la lueur d'allumettes-bougies, d'en régulariser patiemment la mêche charbonneuse. L'hôtesse, qui juste à ce moment nous apportait le bouillon, faillit, de stupéfaction, laisser choir la soupière.

Mais ce fut de l'ahurissement quand, le dîner fini, nous manifestâmes l'intention de sortir. Comment! mais tout le

Digitized by Google

village allait se coucher, nos hôtes également. Du reste, où aller en pleine nuit?

« Aux Calanches! » répondîmes-nous; et sans plus nous soucier des objections faites, nous nous enfonçâmes dans la nuit.

Une forêt de pins très sombre, la lune n'étant pas encore assez haute pour en éclairer les frondaisons. Puis, à un détour de la route, la vision brusque d'un paysage de chaos. A la pâle clarté de la lune, qui accentuait la netteté des silhouettes, d'énormes masses rocheuses s'entassaient, découpant sur le ciel lumineux leur bizarre architecture : c'étaient les Calanches.

On eût dit le confus éboulis de l'amas des rocs amoncelés jadis par les Titans pour escalader l'Olympe, un épique assaut de géants mués en pierre par la malignité d'un enchanteur, ou bien encore le sabbatique rendez-vous de démons et de sorcières pour une nuit de Walpurgis.

Hérissées de pics, d'aiguilles, d'obélisques, de tours et de créneaux, les roches surgissaient d'abîmes que la lune était impuissante à sonder, pressaient sauvagement la route entre les murailles d'un défilé, s'écroulaient dans le noir d'un précipice, ou dressaient, isolées, la bizarrerie de leurs contours qui évoquaient dans l'imagination l'aspect hétéroclite de ponceaux, de gargouilles, d'amphores ou d'animaux apocalyptiques. Au bord d'un ravin, un pin solitaire érigeait comme un mât son tronc élancé au milieu de cet océan de granulites. Et comme, avant de reprendre le chemin de Piana, nous jetions un dernier regard sur les Calanches baignées de lune, nous vîmes, se détachant nettement sur le ciel bleu, une gigantesque main de pierre qui faisait le geste de bénir tandis que du fond du gouffre proche montait, plainte infinie, le confus murmure des feuillages

Digitized by Google

que la brise du golfe agitait dans ces profondeurs invisibles.

Quand nous revînmes au logis, la porte nous en fut ouverte par un voisin qui avait consenti à veiller à la place de nos hôtes, et qui s'éloigna aussitôt, emportant la lampe allumée...

Nous devions les revoir le lendemain, à la lumière du jour, ces Calanches magnifiques dont les immenses roches trouées, évidées, corrodées s'élancent en aiguilles rouges du fouillis des verdures. Et aux rayons du soleil qui scrutaient les anfractuosités, découvraient les moindres configurations de la pierre, s'insinuaient par les fissures, et plongeaient au creux sombre des précipices, ce paysage étrange se vêtait d'une beauté unique et singulière.

Certes, ce caractère de bizarrerie dans la grandeur se retrouve ailleurs encore; et la vallée d'Arrasas dans les Pyrénées, les alpes dolomitiques du Tyrol, les gorges du Tarn et les ruines naturelles de Montpellier-le-Vieux, dans l'Aveyron, offrent des spectacles d'une incomparable originalité.

Et c'est précisément ce qui assure la puissance de leurs attraits divers. On ne pourrait en effet établir de parallèle entre les remparts crénelés d'Arrasas, tout nuancés de rouge, de jaune et d'orange par les sels ferreux oxydés qui en veinent les masses rocheuses; les monstrueuses forteresses des monts Cristallo mirant leurs grosses tours dans les eaux vertes du lac Dürren aux rives de mélèzes; les sommets déchiquetés des dolomites d'Ampezzo, dressant au-dessus de la riante et fertile vallée les parois roses et blanches du Sorapiss et de l'Antelao; les murailles à gradin des extraordinaires gorges du Tarn et les fantastiques rochers de Montpellier-le-Vieux, cette « cité du diable » où l'action dissolvante des eaux a érodé, foré,

Digitized by Google

sculpté la vaste assise de calcaire jusqu'à n'en laisser que les stupéfiants vestiges de rues, d'impasses, de portiques, de pyramides, d'arcs de triomphe, d'ogives, de pagodes et de corniches vertigineuses, squelette étrange d'une formation géologique qui s'est dissoute avec les siècles et dont l'ossature perd un peu de sa substance à chaque pluie.

Les Calanches de Piana n'avaient ni l'altitude des dolomites tyroliennes, ni la grandeur harmonieuse du site pyrénéen, ni le charme des falaises du Tarn, aux entablements couverts d'arbustes et de plantes grimpantes, ni la vaste étendue des ruines du Pompéi cévenol. Mais le spectacle était d'une sauvagerie plus intense, d'une âpreté plus tragique, d'un coloris plus ardent. Surgis du fond des combes, hors d'un amoncellement de verdure, parfois empanachés de chênes ou de pins, les rochers formaient des escarpements abrupts, des pylônes grossiers, ou de fantastiques silhouettes dont les teintes rougeoyantes fulguraient au soleil, plus rutilantes encore par le vibrant contraste des flots du golfe, d'un bleu intense.

O ce golfe de Porto! qui pourrait en décrire la splendide magnificence? C'est la « merveille des merveilles » a dit Reclus. A tout le moins, la côte corse revêt en cet endroit ses attraits les plus variés et les plus fastueux.

Après avoir franchi les deux ravins de Francescaja, la route, par un grand lacet, se rapproche de la mer et, taillée en corniche, côtoie des précipices aux parois escarpées.

Au trot de ses petits chevaux nerveux, notre voiture dévalait la pente poudreuse, rasant un rideau d'épicéas, longeant le pan grisâtre de la grande muraille granitique tapissée du vert changeant des maquis, traversant des bois de pins, de chênes verts, de bouleaux, d'arbousiers

Digitized by Google

et de myrtes, frôlant des gouffres emplis du frémissement des feuillages ou des clapotis d'un torrent.

L'accablement d'un soleil d'août pesait sur cette solitude qu'animait par moments le passage d'un paysan à cheval, d'un couple à califourchon sur un âne, ou du facteur faisant trottiner son baudet, au heurt régulier de sa sacoche sur la croupe de la bête. A mesure que s'accélérait la descente, les sommets des collines et des falaises s'abaissaient vers le golfe. A certains détours de la route, réapparaissaient derrière nous à gauche les porphyres roses du Capo Rosso, les aiguilles déchiquetées des Calanches; devant nous flamboyaient le rouge promontoire du Capo Senino et la pointe extrême de la presqu'île Scandola, tandis qu'à l'est s'érigeaient les pics noirâtres du Capo del Signore et de Pagliajo.

L'ineffable gamme de couleurs s'avivait de teintes nouvelles. Bordée au nord d'un massif sanglant et calciné de granulite, baignant au sud des falaises granitiques embroussaillées d'essences vertes, l'eau du golfe étendait sous le ciel aveuglant sa nappe idéalement bleue jusqu'à la petite plage de sable fin barrant l'estuaire de la rivière de Porto. Les odeurs résineuses des forêts, l'âme odorante du maquis embaumaient la brise saline; et quand de la marine de Porto on contemplait le golfe élargissant sa vasque dentelée, formée de verdures et de rochers, on eût dit d'une coupe immense, incrustée d'escarboucles et d'émeraudes, où ruisselait, avec ses astres, l'azur du ciel.

(*A suivre.*) AUGUSTE VIERSET.

Digitized by Google

# CONTRIBUTION A L'ETUDE DU " TEMPO ,, MUSICAL

L'un des problèmes les plus délicats de l'interprétation musicale est certes la détermination du mouvement à donner à l'œuvre exécutée.

Les maîtres anciens nous ont laissé fort peu d'indications relatives au tempo, peut-être parce que leur musique était généralement jouée sous leur propre direction, ce qui rendait inutile de l'écrire dans tous ses détails.

Chez Bach, les indications de mouvement sont une vraie rareté.

Au contraire, les compositeurs modernes multiplient les remarques jusqu'à entraver totalement la liberté de l'interprète. Ce dernier n'est-il donc capable d'aucune initiative?

Le juste milieu se trouve peut-être chez Beethoven, qui inscrit en haut de ses morceaux une notation de mouvement prégnante et remet le détail au jugement de l'interprète.

Mais dans ces indications de mouvement, admises par nos classiques et qui sont empruntées à l'italien (1), ne faut-il pas comprendre, suivant le cas, des tempi bien différents?

Les mots ont une vie, ils varient de signification, et les termes musicaux ont modifié la leur avec une rapidité qui semblerait étrange, si l'histoire musicale n'était si condensée, si rapide, qu'entre la première symphonie de Haydn et la neuvième de Beethoven, deux œuvres qui représentent deux mondes différents, on ne compte que soixante-cinq ans!

Et si l'on examine de près la valeur des mots *allegro, andante, largo,* tels qu'ils ont été employés à un siècle de dis-

(1) Beethoven emploie parfois l'allemand.

Digitized by Google

tance, par exemple par Bach et par Mendelssohn, on sera amené à douter de leur valeur absolue.

Un *allegro* de Bach conserve un mouvement lent, relativement à l'idée que se font les modernes de ce vocable; un *allegro* de Mendelssohn sera au contraire précipité : la tradition, suffisamment récente pour être exactement conservée, prouve en effet que le Mendelssohn doit être joué bien plus vite que nous ne le comprenons d'habitude. M. Francis Planté en donne l'exemple vivant.

Cette tradition s'appuie du reste sur une base de jugement fixe, car Mendelssohn a connu le métronome et a pu indiquer avec une rigueur mathématique les mouvements de ses œuvres. Nous verrons plus tard quelle est la valeur artistique de ces indications.

Le métronome a été en effet inventé par Maelzel entre 1812 et 1815, car il a mis trois ans à le perfectionner. Beethoven, son ami, en fut enchanté, et dans un de ces moments d'humour plus fréquents qu'on ne le croirait, il composa un canon inspiré du tic-tac de l'instrument. Ce canon est devenu l'*allegretto* de de sa huitième symphonie...

Depuis cette date, nous trouverons chez beaucoup d'auteurs des indications métronomiques originales, tandis que chez les maîtres plus anciens ces indications ne peuvent avoir été mises que par des commentateurs dont il faudrait discuter la compétence, ou suivant une tradition dont rien ne garantit l'authenticité.

Les mouvements métronomiques des œuvres de Bach surtout sont sujets à caution, car, nous l'avons fait remarquer, la rapidité des tempi pour une même indication italienne avait beaucoup augmenté en un siècle.

Mais rappelons sur quel principe est basée la graduation de l'instrument de Maelzel.

Lorsque le contrepoids est placé à la division 60, l'instrument bat la seconde.

A 120, la demi-seconde.

A un nombre quelconque, la minute est divisée en ce nombre de parties égales; si le contrepoids vient donc à être

Digitized by Google

fixé à la graduation 48, une minute se sera écoulée après 48 battements.

Ce principe permet de « métronomer » immédiatement un morceau que l'on entend. Il suffit de compter les temps pendant que l'aiguille d'une montre à seconde effectue une révolution entière : on aura pour la valeur métronomique du temps, le nombre trouvé.

Cette petite expérience est très instructive quand on la répète à diverses reprises pour la même œuvre. On sera surpris des différences énormes que l'on pourra noter. Il m'est arrivé, dans les symphonies les plus connues de Beethoven, d'enregistrer des indications variant presque du simple au double, suivant le chef d'orchestre, et flottant pour le même chef entre neuf et dix. Inutile de dire que le résultat n'était pas toujours également artistique...

Au reste, les grandes différences dans l'appréciation du mouvement à donner à une œuvre semblent provenir plus souvent que l'on ne croit d'une sorte de défaut physique. De même que certaines personnes ne sont en rien gênées par des sons faux, d'autres admettent un mouvement inexact, ou bien jouent indifféremment plus vite ou plus lentement le même passage, sans se douter qu'elles lui donnent par là une signification toute opposée pour la majorité de leurs auditeurs.

L'un des exemples les plus frappants de cette aberration agogique est sans doute relatif au premier *Prélude* du *Clavecin bien tempéré* de Bach, auquel Gounod a adapté les paroles de l'*Ave Maria*.

On sait que ce *Prélude* se compose d'une arpège brisée dont la forme reste constante pendant toute la durée du morceau. Cette arpège représente un accord, en sorte que l'on pourrait schématiser l'œuvre en se contentant de noter la suite des accords et donc les modulations qu'elle contient.

Pourquoi Bach a-t-il adopté cette forme arpégiée? A cause de l'habitude du temps, qui faisait arpégier les accords au lieu de les plaquer (1), habitude presque nécessitée du reste par le

(1) Voir PHILIPPE-EMMANUEL BACH, *Ueber die wahre Art, das Clavier zu spielen*, Berlin, 1753.



Digitized by Google

clavecin de ce temps et provenant aussi du clavicorde, dans lequel la même corde correspondant à plusieurs touches, il était matériellement impossible de plaquer les accords, à peine d'en perdre certaines notes.

Ce qu'il faut comprendre dans ce prélude de Bach, c'est une série d'accords modulants.

Pour les faire ressortir, il faut évidemment choisir un mouvement assez vif pour que l'impression individuelle de chaque note se fonde dans l'impression générale de l'accord. Ce mouvement sera rapide et voici son appréciation :

D'après Carl Czerny (édition Peters) *allegro*, ♩ = 112.
D'après Carl Reinecke (édition Breitkopf et Härtel) *allegro*, sans indication métronomique.

Dans l'œuvre de Gounod, au contraire, l'arpège brisée est devenue figure d'accompagnement et le mouvement sera indiqué par la mélodie de la phrase chantée. Cette phrase est large, l'exécutant est tenté d'en retarder le mouvement pour développer la puissance de sa voix : le tempo deviendra *moderato*, d'après l'édition pour piano et chant (Heugel), et *andante semplice*, d'après celle pour piano seul (du même éditeur).

N'est-ce pas là la preuve que le *Prélude* de Bach a été, dans son mouvement comme dans son sens musical, absolument méconnu par Gounod?

Si la chose est possible pour un des musiciens très prisés du siècle passé dans une de ses propres compositions, rien d'étonnant à ce qu'elle arrive aux interprètes, parfois de second ordre et obligés de jouer des œuvres dont ils ne possèdent ni la tradition, ni l'amour.

Mais d'autres phénomènes intéressants font varier le tempo pris par un musicien unique interprétant la même œuvre dans des conditions différentes.

Hans von Bulöw fait à maintes reprises remarquer, dans ses commentaires admirables des sonates de Beethoven (1), que le choix du tempo dépend de mainte circonstance.

(1) Édition instructive, Cotta, Stuttgart.

Digitized by Google

Dans l'*allegro ma non troppo* de la sonate op. 101, il laisse la marge de 69 à 76 « parce que la faculté de chanter de l'instrument employé doit toujours être prise en considération pour déterminer plus exactement le tempo ». Et comme exemple, il parle du *Finale* de la cinquième symphonie de Beethoven, qui « exige un mouvement plus rapide quand il est exécuté par un orchestre peu nombreux dans une salle aux dimensions restreintes, que lorsqu'une grande masse d'exécutants l'interprètent à un festival ».

Bülow agit ici en musicien absolument conscient, qui pèse tous les motifs, qui critique son interprétation avant la lettre.

Mais les Bülow sont rares; tout le monde ne possède pas ce tact délicat.

La preuve en est que bien peu de personnes ont le « sens du temps » assez développé pour prendre exactement un mouvement métronomique avant d'avoir fait fonctionner l'instrument, ou même pour apprécier avec quelque exactitude la durée d'une minute.

Faites l'expérience : vous donnez le signal du commencement quand l'aiguille des secondes passe par 0, le sujet ayant à vous faire signe après une minute révolue, sans bien entendu regarder l'horloge.

Généralement, ce signe viendra beaucoup plus tôt, après 40 secondes dans de nombreux cas.

Pour l'expliquer, que l'on songe à la façon dont nous apprécions les petits espaces de temps. C'est communément par comparaison avec notre activité cardiaque — et je tâcherai même quelque jour d'établir expérimentalement que le sens du temps, même pour de longs espaces, n'a pas d'autre base.

Partant du préjugé d'après lequel notre cœur bat la seconde, le sujet comptera 60 battements et déclarera alors la minute écoulée.

Il y a, du fait de cette façon d'agir, deux causes d'erreur. La première provient de ce que, chez un adulte normal, le cœur bat environ 72 à 75 fois par minute, chez une femme un peu plus. Ces chiffres n'ont du reste rien de fixe; ils varient suivant la position debout, assise ou couchée, sauf dans l'hyper-

Digitized by Google

trophie cardiaque et la grossesse à son début (1); ils varient aussi suivant l'activité musculaire ou cérébrale qui a précédé la mesure. Et il varient encore — ceci est la seconde cause d'erreur — suivant l'état d'émotivité du sujet, qui est excité par l'attente et la tension d'esprit qu'exige l'expérience à laquelle il se livre.

Si donc les 60 pulsations ne font que 48 secondes à raison de 75 pulsations par minute, cette durée est diminuée encore par le fait de l'émotivité qui porte l'activité cardiaque à 80 ou 90 pulsations. De là la valeur moyenne de 40 secondes environ pour la minute appréciée, si toutefois on répète l'expérience, non seulement sur des adultes prévenus, mais aussi sur des femmes et des enfants, plus impulsifs.

On trouvera dans ces faits l'explication de la vivacité si grande des enfants, qui nous paraissent toujours pressés, simplement parce qu'ils apprécient le temps d'une façon différente de la nôtre (2).

Le sens du temps est du reste soumis, comme tous les autres, à des maladies aiguës et chroniques, à la vérité très peu étudiées jusqu'à présent.

Mais tout le monde reconnaîtra que certaines amnésies se compliquent d'une achronie, comme par exemple dans la syncope (3). Il faut pourtant que l'amnésie soit profonde. Dans le sommeil, le sens du temps peut subsister : il n'est pas rare que lors du réveil, même successif à un rêve intense, on puisse dire l'heure à quelques minutes près.

Comme exemple d'achronie permanente, je ne citerai que le cas célèbre de Robert Schumann. Dès longtemps avant sa folie, il jugeait les mouvements d'une façon inexacte; il dirigeait les allegros beaucoup trop lentement et déclarait fausses toutes les indications métronomiques qu'il avait mises lui-même dans ses propres œuvres.

(1) Dr Joriscenne, *Un nouveau signe de la grossesse.*

(2) En général, les petits animaux qui ont des battements cardiaques très nombreux, sont d'une vivacité remarquable : les oiseaux par exemple.

(3) L'intoxication éthylique et certaines fièvres provoquent également une altération momentanée des sens du temps, explicable peut-être par la fréquence ou le dérèglement des battements cardiaques qu'elles entraînent.

Digitized by Google

Le sens du temps est aussi modifié par les émotions. Celui qui se trouve dans un grand danger apprécie que cette situation s'est longuement prolongée ; il mettra plusieurs minutes à raconter ses sensations qui n'ont duré en réalité que quelques secondes, des secondes — l'expression est banale — qui paraissent des siècles.

Et l'exécution musicale même peut être cause d'une modification du sens du temps, comme conséquence des variations qu'elle produit dans l'activité cardiaque. Mais il y a ici bien des cas divers à envisager. Nous les schématiserons.

Supposons que l'on joue un morceau de tempo rapide et suffisamment facile pour que l'exécutant n'ait pas d'obstacle matériel sensible à vaincre pour en augmenter le tempo. Ce serait aussi le cas pour des exercices techniques familiers, tels que gammes, etc.

Par cet instinct d'imitation que nous possédons comme les anthropoïdes supérieurs et qui, chez nous, est une des bases indispensables de l'impression esthétique, nous allons être excités par le mouvement déjà rapide. Cette excitation se traduira par une augmentation du nombre des battements cardiaques. La base de notre jugement du temps sera donc modifiée, et après quelques instants, il nous paraîtra que le mouvement a ralenti.

Toujours instinctivement, sans raisonnement volontaire, nous augmenterons donc le mouvement, soi-disant pour le maintenir constant. Le même phénomène se reproduira constamment, de sorte que, en fait, le mouvement ira en croissant.

Où s'arrêtera cette marche ascensionnelle? Plus tôt que l'on ne croit, car ce phénomène, comme la plupart des phénomènes de l'esprit, est soumis à la loi de Weber : l'impression augmente comme le logarithme (c'est-à-dire lentement) quand l'excitation augmente comme le nombre (vite). Donc, les accroissements du mouvement seront rapides en premier lieu pour devenir de plus en plus lents.

Un phénomène tout analogue bien qu'exactement contraire se passera si nous jouons un morceau lent : ici pourtant, il faut se placer dans des conditions spéciales qui éliminent cer-

Digitized by Google

-taines causes d'erreur. Le piano ne convient pas pour l'expérience, à cause de la diminution d'intensité du son, sitôt la corde frappée, diminution qui nous rappelle sans cesse une durée déterminée. Le violon serait tout aussi défectueux, à cause de la longueur fixe de l'archet qui agit de même. Il conviendrait donc d'employer l'harmonium ou mieux, l'orgue.

Le mouvement très lent s'alourdira encore par suite de l'impression psychique déprimante (tristesse, etc.) causée par la lente mélopée. Dans ces deux cas, l'exécutant a exagéré peu à peu la qualité du mouvement, soit rapide, soit lent; il s'est donc écarté d'un centre, d'un *zéro* qui serait pour lui le mouvement ni excitant, ni déprimant; celui qu'il peut tenir constant sans aucune peine : le mouvement de marche.

Est-il besoin de dire que ce zéro varie de personne à personne et que pour les mêmes il peut s'élever ou s'abaisser métronomiquement suivant son état psychique et cardiaque? Cela résulte évidemment des explications ci-dessus.

Et pourtant, ces explications sont l'examen d'un seul cas, auquel il convient de joindre le cas opposé. Il sera donné par une musique peu expressive, ennuyeuse pour l'exécutant (tandis que nous avons supposé tantôt le contraire). Ici, la pensée s'attachant peu à l'exécution, ne provoque pas, dans un cas l'accélération, dans le second le ralentissement du pouls. Dans le cas du mouvement rapide, la paresse naturelle agira comme frein et tendra à ralentir le mouvement; l'ennui de jouer trop lentement, dans le second cas, fera presser peu à peu, de telle sorte que les tempi se rapprocheront du *zéro* indiquant le tempo indifférent.

Si l'on songe que presque jamais, lors de l'exécution musicale, une des quatre formes envisagées ne se présente seule, mais qu'il y a association de deux d'entre elles en proportions variables; qu'en plus les circonstances extérieures telles que la difficulté du morceau, les pauses, etc., viennent aggraver les fluctuations, on se rendra compte de l'extrême difficulté d'exécuter n'importe quelle pièce métronomiquement.

Au reste, l'exécution métronomique n'est nullement désirable au point de vue artistique; il faut au contraire, dans

Digitized by Google

toute œuvre, classique ou moderne, modifier le tempo avec délicatesse, mais d'une façon presque continue : le tout est de le faire sciemment, de ne pas se laisser entraîner comme nous venons d'en donner l'exemple.

Parfois pourtant, cet entraînement sera désirable. Dans bien des œuvres, une partie rapide se termine par une *coda* de plus en plus vive. D'autres œuvres sont entièrement bâties sur le principe de l'accroissement du tempo, telles les danses du *Prince Igor* de Borodine, qui vont s'animant jusqu'à une bacchanale folle : comme chez les derviches tourneurs.

Mais il nous reste à examiner de quelle façon il convient de choisir le mouvement d'une œuvre donnée, c'est-à-dire de comparer les indications italiennes, allemandes ou françaises dont les auteurs ont pourvu leurs œuvres avec l'échelle fixe des mouvements du métronome.

Il fallait nous limiter pour cette comparaison ; ne prendre que des éditions sûres, en faire la critique, etc. J'ai pensé pouvoir me dispenser de ce long travail en m'adressant à un ouvrage de valeur, rédigé par un savant méticuleux : le *Nouveau traité d'orchestration*, de M. GEVAERT, qui comprend de très nombreux exemples métronomés. Après avoir fait le tableau des quelques centaines d'indications métronomiques qu'il contient, comparées aux expressions verbales des mouvements, j'ai pris la moyenne des résultats métronomiques correspondant à la même indication (1). Je me contente de noter ici les valeurs minimum, moyenne et maximum de chaque rubrique :

| INDICATION. | Minima. | Moyennes. | Maxima. |
|---|---|---|---|
| *Lent :* | | | |
| Larghetto * . . . . . | » | 47 | » |
| Andante sostenuto . . . . . | 46 | 47 | 48 |
| Largo * . . . . . | » | 50 | » |
| Adagio . . . . . | 42 | 50 | 66 |
| Andante maestoso * . . . . . | » | 50 | » |
| Andante molto mosso (!) * . . . | » | 50 | » |

* Ne se trouve qu'une fois.

(1) Ce n'est donc pas la moyenne du plus petit et du plus grand résultat.

Digitized by Google

| INDICATION. | Minima. | Moyennes. | Maxima |
|---|---|---|---|
| *Moyen :* | | | |
| Andante molto cantabile * . . . | » | 60 | » |
| Adagio ma non troppo * . . . . | » | 60 | » |
| Andante amoroso *. . . . . | » | 60 | » |
| Lento * . . . . . | » | 63 | » |
| Molto maestoso * . . . . . | » | 63 | » |
| Allegro ben moderato * (!) . . . | » | 63 | » |
| Maestoso . . . . . | 54 | 66 | 76 |
| Andante . . . . . | 48 | 68 | 88 |
| Andante cantabile * . . . . . | » | 69 | » |
| Andante quasi allegretto . . . . | 69 | 70 | 72 |
| Allegretto. . . . . | 58 | 70 | 96 |
| *Vif :* | | | |
| Allegro con brio. . . . . | 72 | 75 | 88 |
| Allegro molto moderato * . . . | » | 76 | » |
| Allegro ma non troppo * . . . . | » | 78 | » |
| Allegro maestoso . . . . . | » | 80 | » |
| Allegro assai * . . . . . | » | 80 | » |
| Allegro energico * . . . . . | » | 84 | » |
| Allegro moderato un poco * . . . | 84 | » | » |
| Allegro maestoso * . . . . . | » | 88 | » |
| Allegro moderato *. . . . . | » | 88 | » |
| Allegro scherzando * . . . . . | » | 88 | » |
| Allegro con spirito* . . . . . | » | 90 | » |
| Allegro . . . . . | 72 | 90 | 116 |
| Allegro vivace . . . . . | 69 | 91 | 120 |
| Allegro con moto* . . . . . | » | 92 | » |
| *Extravif :* | | | |
| Vivace. . . . . | » | 112 | » |
| Minuetto . . . . . | » | 126 | » |
| Prestissimo * . . . . . | » | 132 | » |
| Allegro furioso * . . . . . | » | 132 | » |
| Presto. . . . . | » | 133 | » |

L'examen de ce tableau conduit à cette conclusion, qu'il n'existe aucun rapport fixe entre les expressions italiennes et la vitesse mesurée au métronome.

(*) Ne se trouve qu'une fois.

Digitized by Google

L'*adagio* varie de 42 à 66 et l'*allegretto* de 58 à 96 : il y a donc des *adagios* sensiblement plus rapides que certains *allegrettos* !

L'*andante* varie presque du simple au double, de 48 à 88, c'est-à-dire qu'il peut égaler en mouvement le plus rapide *allegro con brio* !

Certain *prestissimo* (132) est moins rapide que certain *presto* (133) !

Tout ceci est bien fait pour bouleverser nos idées, assez parallèles à la naïve indication qui se lit sur la graduation des métronomes :

*Largo, larghetto, adagio, andante, allegro, presto.*

Pourtant, il m'a paru utile de grouper en un tableau plus succinct les mêmes résultats, mais en supprimant les qualificatifs qui viennent modifier les noms génériques; par exemple, *ma non troppo, cantabile*, etc., et en laissant de côté quelques résultats douteux, tels les *adante* du groupe lent, vraiment dignes d'un autre nom :

| INDICATION. | Minima. | Moyennes. | Maxima. |
|---|---|---|---|
| Largo, larghetto, adagio . . . . | 42 | 50 | 66 |
| Andante, maestoso . . . . . | 48 | 66 | 88 |
| Allegretto. . . . . | 58 | 70 | 96 |
| Allegro . . . . . | 72 | 86 | 116 |
| Vivace. . . . . | » | 112 | » |
| Minuetto . . . . . | » | 126 | » |
| Presto, prestissimo. . . . . | » | 132 | » |

Les mouvements lents sont le *largo*, le *larghetto*, l'*adagio*, relativement le plus rapide d'entre eux.

L'*andante* et le *maestoso*, sensiblement égaux, se rapprochent du zéro dont nous avons parlé tantôt et qui marque notre indifférence : il n'est ni excitant, ni déprimant, ce qui s'explique étymologiquement : *andante* signifie *allant, marchant*, donc faisant un exercice qui ne donne pas de peine. C'est, à un point de vue, un mouvement de marche.

L'*allegretto* est le premier mouvement « allègre », gai, hypersthénique.

Digitized by Google

L'*allegro* est franchement rapide et peut même devenir très vif.

Le *minuetto* seul a un tempo métronomique fixe : 126, équivalant à peu près à la demi-seconde.

Enfin, le *presto* et le *prestissimo* sont deux mouvements sensiblement égaux; ils doivent être exécutés aussi vite que possible.

On voit combien ces indications italiennes sont sujettes à variation et quelle valeur il convient de leur accorder.

On peut affirmer que leur absence ne nuirait en rien et qu'un bon musicien trouvera le tempo de toute œuvre, même sans regarder ces indications.

Mieux que des mots, la phrase musicale lui indiquera, après des essais de vitesse, celle qui lui convient le mieux.

Si, au lieu de s'habituer à consulter l'indication du mouvement et le métronome, on se pose pour chaque morceau le problème de son tempo, si l'on joue plus ou moins vite en creusant le sens de la musique, on en arrive bientôt à un mouvement qui fait ressortir la phrase d'une façon plus plastique, plus prégnante que tout autre : adoptez celui-là.

Peut-être le modifierez-vous légèrement, suivant les circonstances, ainsi que Bülow le conseille; vous le modifierez aussi lentement, en pénétrant de mieux en mieux la pensée de l'auteur, c'est-à-dire en phrasant mieux.

Le seul indice du mouvement se trouve dans le phrasé, dans les liaisons à faire, dans l'emploi de notes détachées, d'accents dynamiques et agogiques, de tous les modes d'expression musicale.

Le mouvement n'est que l'un de ces modes, et tous sont liés par un même but : rendre plastique et vivante l'œuvre à exécuter (1).

(1) L'idée de *plasticité* de la phrase musicale s'explique d'elle-même pour ceux qui savent donner du *relief* à leur interprétation. Ce relief résultera de l'observance de toutes les lois du phrasé, dont nous ne pouvons parler ici; mais rappelons au moins quelques-uns des écueils à éviter :

1° Le mouvement doit être assez rapide pour que la phrase entière puisse être

Digitized by Google

Cette plasticité exigera d'habitude des modifications très fréquentes du tempo, et les indications : *piu mosso*, *meno mosso* et autres que l'auteur introduit au cours du morceau sont de beaucoup plus utiles que les mots *andante* ou *allegro* dont il couvre toute l'œuvre.

Mais il ne faut pas hésiter à introduire de soi-même ces modifications, là où l'auteur n'a pas pris la peine de les imposer. Et nous dirons volontiers avec Weber (1) :

« Le tempo ne doit pas être comme le marteau d'un moulin, qui presse ou qui retarde l'impulsion ; il doit être comme le battement du pouls dans la vie humaine. Il n'y a pas de mouvement lent où certaines parties n'exigent une accélération pour éviter de traîner ; non plus qu'il n'y a de *presto* qui, par contraste, ne demande le jeu plus modéré de certains passages... Les deux, du reste, — presser ou retenir — ne doivent jamais être brusques, donner l'impression d'un à-coup, d'une brutalité ; ils doivent se faire lentement, par périodes ou par phrases. »

On voit que la question du tempo, si l'on en fait l'étude approfondie, reste étroitement liée à celle du phrasé, et que l'on ne peut l'en séparer pour l'étudier à part, du moins si l'on

comprise en une fois. Il ne faut pas qu'on ait oublié le commencement de la phrase quand on arrive à ses dernières notes ;

2° Les nuances doivent être bien marquées et continues, sans à-coup, à moins d'indication spéciale. Il faut que, par exemple, dans un *crescendo*, l'intensité sonore aille en grandissant régulièrement. Il est naturel de presser légèrement le mouvement en ce cas, car toutes les forces de la musique croissent en même temps. Le *decrescendo* sera également régulier et accompagné d'une tendance au retard ;

3° Les accents de détail doivent être exécutés avec assez de discrétion pour ne pas l'emporter en intérêt sur le développement même de la phrase. Sinon, l'on ne perçoit plus que le détail, et l'on tombe dans le maniérisme ;

4° Il n'est pas suffisant que chaque phrase se détache individuellement ; il faut encore que l'architecture générale du morceau ressorte, et que, par conséquent, l'importance de chaque phrase soit mesurée d'après la dimension totale du morceau ;

5° Dans les grandes formes symphoniques, chaque partie elle-même doit se subordonner à l'ensemble de l'œuvre. Il est logique de les exécuter sans se laisser interrompre par des applaudissements et sans longue pause.

(1) Préface d'*Euryanthe*.

Digitized by Google

veut rester sur le vrai terrain de l'art musical, qui est l'interprétation consciente et raisonnée des chefs-d'œuvres.

Mais il ne nous est pas possible de traiter ici la question du phrasé, qui exigerait de nombreux exemples; nous renverrons à ce sujet aux livres très instructifs de M. Hugo Riemann, dont l'étude devra marcher de pair, pour le jeune musicien, avec la recherche du tempo véritable des œuvres.

Dr DWELSHAUVERS.

Digitized by Google

# PETITE CHRONIQUE

Il n'y a point sans doute, en Europe, de petit pays moins connu que le Monténégro, voisin pourtant si proche de l'Italie. L'essai que vient de publier Mme Nolte (1) a donc tout l'attrait d'un voyage de découverte. Monographie assez brève, que celle-ci : elle ne comporte qu'une centaine de pages. Mais l'auteur nous permet d'y entrevoir, sinon d'y étudier, maint aspect de la vie politique et morale en ce minuscule État si singulièrement isolé, où il n'existait encore, il y a cinquante ans, qu'*une seule* imprimerie.

Un aperçu rapide sur l'histoire de la région de Zèta sert de soutien aux notes relatives au régime intellectuel du peuple, aux aspects dominants de son caractère, et aux traits de folklore où se marque le mieux son originalité nationale ; et tout cela se fond en un aimable ensemble que viennent encadrer les descriptions de la capitale et des montagnes voisines. Mme Alice Nolte a su donner, d'ailleurs, une forme des plus séduisantes à ce recueil de souvenirs et d'investigations où l'on retrouvera, à côté des curiosités de la voyageuse, l'élégance de la mondaine et de la Parisienne.

A. M.

* * *

Signalons brièvement le livre de notre collaborateur, M. L. Rizzardi, *Le journal d'un suicidé* (Bruxelles, Dechenne, in-12). Est-ce bien un « roman » comme le sous-intitule son auteur? N'est-ce pas plutôt une étude, d'une rare minutie d'observation, mais vraie dans son essence et encadrant d'un décor simple et familier des sensations rares et d'une singulière acuité? M. Rizzardi est un douloureux, parce qu'il est un sensitif; il se heurte aux parois de la vie comme un aveugle aux parois d'une chambre; il a les sursauts et les cris de ces perpétuelles rencontres avec l'impitoyable et sourde matière. Ajoutez à cela cette auscultation intime, ce

(1) *Essai sur le Monténégro*, par Alice Nolte, Calmann-Lévy.

Digitized by Google

souci de ne rien omettre des impressions, qui seraient chez tout autre fugitives et emportées par le courant de la vie coutumière. La langue de l'auteur ne manque ni d'agilité nerveuse, ni de nombre; elle se complaît peut-être trop à certains tours, à certaines images, au retour fréquent de mots idiosyncrasiques *(décor, enclore,* etc.); mais elle échappe à la banalité et à la monotonie. Le livre est prometteur et vaut d'être lu.

W.

* * *

Nous avons publié une étude critique et nous achevons de publier une nouvelle de haut attrait de M. A. Symons. C'est évidemment un des essayistes les plus originaux de l'Angleterre actuelle. Mais cet essayiste, qui a l'observation personnelle et profonde, est aussi un conteur et un poète. L'éditeur Floury, à Paris, vient de publier son étude sur *Aubrey Beardsley*, en un délicieux in-4°, illustré avec abondance et en tête duquel figure le portrait du célèbre dessinateur par Jacques Blanche On reconnaît, dans les soins typographiques et le luxe discret du papier, la firme Herbert, de Bruges.

Aubrey Beardsley était à la fois un écrivain et un artiste de pinceau et du crayon; il avait même une prédilection avouée pour la plume, qu'il maniait avec une aisance d'homme de lettres. « Il écrivit, dit M. Symons, « et il sut voir en homme peu imaginatif et sans passion, mais avec une « cruelle précision de sensitif, et il vit de préférence *les choses* artistique- « ment perverses, pleines de détails fantastiques, choses invraisemblables « et possibles, amenées ensemble des quatre coins de l'univers. » On s'en rendra compte en lisant ces cinquante pages et surtout en examinant les reproductions très variées par lesquelles se clôt ce beau livre.

* * *

Parmi les publications récentes de la maison Perrin et Cie, à Paris, signalons un intéressant volume de Théodor de Wyzewa, *Les Maîtres italiens d'autrefois* (Écoles du Nord). Agréablement illustré, ce volume est consacré à quelques-uns des plus grands peintres vénitiens, padouans et florentins. On connait la méthode discursive et concrète de l'excellent critique, son information étendue et cet art des rappels historiques, des rapprochements significatifs et des descriptions précises, qui lui permettent de réveiller en nous le souvenir très net des chefs-d'œuvre vus jadis et commentés par sa plume autorisée.

On lira, notamment, — ou on relira — avec le plus vif intérêt ce qu'il a écrit sur Giotto, sur Mantegna, sur Titien et sur les derniers maîtres de Venise, sur Tiepolo dont la vogue assez récente paraît devoir se soutenir. La plupart des chapitres, d'abord détachés, puis raccordés, du présent livre, offrent un intérêt que n'aurait pas, sans la manière et les notations

Digitized by Google

personnelles de l'auteur, la critique qu'il fait d'œuvres allemandes ou anglaises sur les peintres du Nord de l'Italie.

***

La maison Colin poursuit la publication de son *Histoire de l'Art*. Le tome II a maintenant paru complètement. Nous en avons déjà signalé la première partie, consacrée aux débuts de l'art gothique. M. Camille Enlart y exposait la naissance et les progrès architectoniques de cet art en Europe, et tout d'abord en France où il est né. Puis venait la sculpture, dont l'évolution était décrite par MM. André Michel et Bertaux. Ensuite, MM. Haseloff, E. Male, de Mandach et Kœchlin se partageaient l'examen des miniatures, des vitraux, de la peinture murale et des ivoires, tandis que M. Pératé consacrait à la plus ancienne peinture italienne (mosaïques et fresques) un travail documenté. Sans nier le grand intérêt historique de ces recherches, on peut préférer celles qui font l'objet de la deuxième partie de ce tome II. Indépendamment de l'architecture proprement dite (M. Enlart), il faut y signaler les longs chapitres consacrés à la sculpture du XIV^e^ siècle par MM. André Michel et G. Bertaux. M. Pératé étudie la peinture italienne, c'est-à-dire que nous retrouvons chez lui les mêmes figures illustres de Giotto et des Siénois, qu'a retracées M. de Wyzewa, dans le livre annoncé plus haut; seulement, plus méthodique, plus minutieusement descriptif et plus développé, plus abondamment illustré, l'exposé de M. Pératé a sa valeur propre. Enfin, un chapitre de M. J.J. Marquet de Vasselot sur l'orfèvrerie et l'émaillerie du même temps clôture dignement ce beau volume, dont l'illustration ne le cède en rien à celle des trois précédents.

***

Signalons encore, parmi les monographies d'art récentes, *Nancy*, par André Hallays, dans la « Collection des Villes d'art célèbres » (Paris, Laurens), une jolie étude de notre collaborateur, M. Léandre Vaillat, sur *Bracquemond*, à l'occasion d'une exposition des œuvres de cet artiste à la société nationale des Beaux-Arts (petit 4° avec catalogue); enfin, une biographie du Baron de Witte (1805-1889), le collectionneur érudit, spécialement connu par ses études sur les vases grecs.

***

René Schneider, *Rome, Complexité et Harmonie*. — Un volume in-16, broché, Hachette et C^ie^ à Paris.

Dans son nouvel ouvrage, M. Schneider, qui a longuement pratiqué Rome, s'est soucié, non pas de se faire après tant d'autres le cicérone parmi

Digitized by Google

des merveilles bien connues, mais de dégager l'âme à la fois complexe et harmonieuse de la Cité éternelle et mondiale.

Choisissant tour à tour dans Rome ou hors de Rome, dans l'antiquité, dans le christianisme, à la Renaissance et dans les temps modernes, les sites, édifices ou œuvres d'art qui sont les plus riches de sens, il montre, à l'aide de la légende ou de l'histoire, du pittoresque ou de l'esthétique comment ils ont en eux une âme, qu'il faut apprendre à percevoir sous les formes où s'arrêtent les yeux.

Rome est toute dans ce livre concentré, avec sa physionomie fière et sa personnalité morale élaborée par près de trois mille ans. On entre dans son intimité profonde, comme naguère l'auteur nous faisait pénétrer dans l'intimité de l'*Ombrie*, de ses cités et de ses paysages.

*
* *

Pour finir cette brève revue, il convient de signaler deux livres de chez nous. Livre n'est pas tout à fait exact; car l'un est un agréable carnet de voyage, sans prétention érudite ni artistique, *La Grande Grèce*, de Stamboul à Naples, par M. Paul Hoyoux (Bruxelles, Dechenne, in-8°); l'autre est un délicieux album de caricatures et de types bruxellois, album *parlé*, si l'on peut dire, les dialogues et descriptions des originalités du pavé brabançon étant illustrés avec une agréable abondance et gagnant à ce côte-à-côte quelque chose qui les rend encore plus savoureux. On devine, n'est-ce pas, que l'album est de M. George Garnir, *alias* Curtio, dont la verve est si personnelle et l'invention jamais lasse; les croquis sont de MM. Amédée Lynen et Flasschoen, et le tout s'intitule plaisamment *Krott et C*ie. C'est à posséder, pour se recréer aux heures de spleen.

W.

Digitized by Google

# LE PORT D'ANVERS

Le commerce crée les voies de communication et répand la civilisation sur les routes qu'il suit. Il s'élance à la recherche des matières premières et porte, chez les peuples, des habitudes fécondes en leur apprenant à tirer parti du territoire qu'ils habitent. Il prend les chemins qui offrent les plus grandes facilités et les conditions les plus économiques.

Par le commerce, la fusion s'opère entre les races. C'est l'élément le plus actif du progrès, de la paix, de la justice.

Les peuples primitifs supportent avec résignation les conditions climatériques et économiques du milieu où la naissance les a placés. Ils n'ont que des besoins très limités; leurs routes de terre sont de simples sentiers. La voie fluviale et la mer facilitent les échanges.

L'antiquité n'a connu d'autre navigation que le cabotage, la plus dangereuse de toutes. C'est sur le littoral de la Méditerranée que nait l'expansion économique internationale. Sidon et Tyr essaiment; elles colonisent, non par la guerre ou par le prosélytisme religieux, mais par le commerce qui propage les arts utiles, développe l'intelligence.

Quatre siècles avant J.-C., les Carthaginois poussent leurs excursions jusqu'à la mer du Nord qui baigne les côtes de l'île des Bretons et celles de cette partie du continent où l'on rencontre l'estuaire qui réunit les eaux des



Digitized by Google

trois fleuves les plus utiles de l'Europe centrale : le Rhin, la Meuse et l'Escaut.

Les conditions physiques de ces régions facilitent les progrès des lois intellectuelles. La population est énergique ; elle ne reste pas asservie à l'ensemble des choses ; les forces de la nature ne l'ont pas écrasée ; au contraire, elle s'en est servie pour faciliter les progrès de la richesse, pour substituer les forces de l'intelligence aux forces de la matière. Au *non possumus,* au *far niente,* à l'indolence des Orientaux et des Méridionaux, elle oppose le *goahead.*

Cette situation favorable devait attirer l'attention des peuples commerçants et navigateurs.

Les Ménapiens et les Morins avaient étendu leurs excursions maritimes jusqu'en Angleterre et en Irlande.

Dès le second siècle de notre ère, les émigrés saxons arrivèrent sur le littoral de la mer du Nord, depuis l'Elbe jusque dans le Westland (Westflandre) et dans l'île des Bretons. Ils y développent l'esprit de solidarité, d'énergie, de travail qui caractérise encore aujourd'hui les peuples de ces contrées. Ils y créent les gildes plébéiennes basées sur les principes de fraternité et d'égalité qui avaient déjà fait la puissance des tribus scandinaves et germaniques. Ces associations résistèrent aux capitulaires de Charlemagne, aux persécutions des Normands, à l'organisation féodale.

Les Saxons n'avaient d'autre ambition que de développer le commerce ; ils ne voulaient pas de guerre ; ils n'admettaient que des luttes défensives. Ce caractère s'implante dans le pays ; les principes inscrits dans les règlements des gildes devinrent la base des *keures* des corps et métiers, de l'organisation des communes.

La configuration des côtes de Flandre entrecoupées alors de baies et de criques, se prêtait admirablement à la navigation. La mer s'étendait jusqu'aux portes de Gand.

L'Escaut inondait le pays sur une étendue de deux lieues de largeur. Là où s'élève Anvers s'étendaient des plages boueuses et d'anciens bancs de sable, restes d'une

Digitized by Google

mer préhistorique. Telle était la situation quand, au VI^e siècle, des Bas-Saxons vinrent s'établir sur la rive droite du fleuve et y construisirent le débarcadère, le *Werf* avec le *Kranenhoofd*, la tête de grue. Le Schyn, alors, était navigable et Deurne était un marché important pour l'époque.

Le fameux *burcht* (manoir ou bourg) date du VIII^e siècle. Les rois mérovingiens y eurent un atelier monétaire et un bureau du fisc qui percevait un droit de transit, le péage du chevalier, sur les marchandises débarquées et destinées à l'intérieur.

Détruite par les Normands en 837, Anvers fut reconstruite et fit partie de la Lotharingie. Elle reconnut, en 925, la suzeraineté de l'empereur d'Allemagne, tandis que le pays de la rive gauche était vassal du roi de France.

Vers le milieu du X^e siècle, le burcht s'élève de nouveau et communique avec le dehors par les portes du Werf et du Steen. Autour du château se forme le premier noyau de la ville. On endigue les polders au nord, le Looibroek, le Schynbroek et le Steenborgerweert.

Anvers constituait le mark nord-ouest de l'empire; il fut érigé en marquisat du Saint-Empire romain et resta un fief du duché de Lothier. Les ducs de Brabant l'obtinrent par héritage et le gardèrent jusqu'en 1401 lorsqu'il passa à la maison de Bourgogne. Le Burggraef cependant fut maintenu. La dignité appartenait aux seigneurs de Diest; en 1490 elle fut transmise à la famille de Nassau qui la conserva jusqu'au XVIII^e siècle.

Pendant bien longtemps, le burcht d'Anvers avait été séparé de la ville. Au XIII^e siècle, les ducs de Brabant avaient permis aux particuliers de construire des maisons adossées aux murs d'enceinte du château et, en 1416, les fortifications de la ville furent reliées à celles du burcht dont les fossés (occupés par les rues du Fossé du Bourg et du Pont aux Anguilles) furent remblayés en 1499.

Les anciens fossés de la ville étaient devenus les canaux

Digitized by Google

au Sucre, au Fromage, des Jésuites, des Récollets et au Charbon et recevaient des navires.

La première charte avait été accordée à l'agglomération par Henri Ier, mais ce ne fut qu'au XIIIe siècle que la commune s'organisa et que le pouvoir passa aux échevins.

Les relations commerciales avaient acquis une certaine importance avec la Hollande, la France et l'Allemagne. Cologne fournissait du vin, les ports de la Baltique des grains et du bois. Des conventions avaient été conclues avec ces villes.

Dès le commencement du XIIIe siècle, Hambourg avait un commerce prospère; en 1241, cette ville forma avec Lubeck la ligne hanséatique.

La convention commerciale conclue en 1305 entre le duc de Brabant Jean II et le roi d'Angleterre Édouard Ier accorda aux Anglais certaines immunités à Anvers. Les Lombards venaient d'ouvrir leurs banques dans cette ville. En 1336 fut tracée la rue des Changes.

Les drapiers avaient à Anvers une halle spéciale depuis 1250; en 1307 ils constituèrent une gilde.

Le roulage avait été organisé sur les routes depuis la fin du XIIe siècle.

Bruges et Gand étaient, à cette époque, les places de commerce prédominantes dans nos régions. Quelques relations commerciales commençaient à se déplacer. La rupture de la France et de la Flandre amena la décadence des foires. Les vins, les grains et les draps sont les articles d'exportation du royaume; ils se dirigent vers Bordeaux et la Rochelle qui progressent.

La réglementation sévère de la Hanse, les émeutes continuelles des Flamands, l'intérêt de l'Angleterre de créer à Anvers un grand marché pour ses draps qui, à Bruges, rencontraient la concurrence des produits de la Flandre, amenèrent un mouvement commercial plus intense sur les bords de l'Escaut. A Anvers, les commissionnaires pouvaient s'établir librement, représenter les

Digitized by Google

maisons étrangères à la Hanse et entreprendre des opérations pour leur compte.

Avec le XVI^e^ siècle Anvers entre dans son âge d'or. La découverte de l'Amérique et de la nouvelle route des Indes modifie les relations. Venise qui a reculé devant l'invasion des Turcs décline, Hambourg perd le monopole du commerce des denrées de l'Inde en Allemagne, en Scandinavie et en Russie, Bruges ne peut pas recevoir les nouvelles constructions navales équipées pour la fréquentation de la haute mer. Les Espagnols et les Portugais débarquent à Anvers les produits de leurs colonies. C'était « la ville commune de tous les peuples et le centre de leur commerce. »

Cependant on ne doit pas exagérer l'importance des échanges à cette époque ; on ne peut comparer les chiffres d'alors à ceux d'aujourd'hui. S'il est vrai que certains navires avaient une portée de 500 à 1,000 tonnes, parfois même de 1,200 et 1,500 tonnes, la jauge moyenne des bateaux était d'une trentaine de tonnes.

Le port d'Anvers se composait alors de la rade avec le Werf et la tête de Grue, le quai des Anglais où venaient accoster les gros navires, quelques débarcadères et les canaux, *Vlieten,* dont les eaux se retiraient à marée basse.

De 1201 à 1216, le duc Henri I^er^ avait reculé l'enceinte d'Anvers du côté sud pour englober dans la ville la collégiale. Cinquante ans après, on avait reculé la limite vers le Nord pour annexer le Driesch. Au XIV^e^ siècle s'était fait le troisième agrandissement. Les nouveaux remparts, partant du Kroonenburg, passaient par la rue des Escrimeurs, l'ancien canal, les rues de la Bascule, des Claires, de Saint-Jacques, du Paddengracht, le Kauwenberg, pour rejoindre le canal de l'Amidon qui se reliait au canal du Falcon et à celui des Teinturiers. On modifia dans la suite ce tracé pour descendre de la Porte-Rouge par les canaux de l'Ancre, des Vieux-Lions et des Brasseurs. La ville seule supporta toutes les dépenses de ces transformations.

Digitized by Google

En 1410, le tracé de la ligne d'enceinte fut rectifié à partir de la Tour-Bleue jusqu'à la Porte-Rouge.

Au XVI^e siècle la population avait augmenté rapidement et des habitations s'élevaient en grand nombre hors des murs, contre les fossés des remparts. Un cinquième agrandissement s'imposait. Charles-Quint décréta les nouvelles fortifications partant de la Porte-Rouge pour rejoindre l'Escaut par le Schyn et le Kattendyck. Cet agrandissement comprenait environ 4,000 verges.

En 1567, lors de l'érection de la citadelle du duc d'Albe, une grande étendue de terrain au Sud fut enclavée dans la ville, ce qui amena le déplacement du rempart des Béguines.

Anvers était devenue non seulement la métropole commerciale de l'Europe, mais aussi le grand marché financier du monde et le centre d'une industrie prospère. La liberté lui était nécessaire pour maintenir sa suprématie. La théocratie espagnole sacrifia les intérêts commerciaux et la civilisation à l'intolérance, au fanatisme clérical.

Comme au XIV^e et au XV^e siècles, dans la Flandre, un courant d'émigration se manifesta au XVI^e siècle dans le Brabant. Il se dirigea surtout vers les Pays-Bas, l'Angleterre et l'Allemagne voués à la Réforme. C'est la prospérité d'Amsterdam, de Rotterdam et de Londres qui va s'élever sur les ruines d'Anvers.

Hambourg, aussi, eut à souffrir des conséquences des guerres religieuses; en bouleversant les intérêts civils, elles entravèrent les intérêts commerciaux.

Rotterdam n'avait guère d'importance. Son port se bornait au Kolk et au Steigergracht; un bras de la Meuse passait à l'endroit où se trouvent le Leuvehaven, le Blaak et le Nieuwehaven. Après le sac de la ville par les Espagnols, en 1572, Rotterdam se déclara pour la Réforme et c'est de ce moment que date le rapide développement de sa navigation et de ses installations maritimes.

Chez nous, la tourmente politique et religieuse avait éclaté en 1566. La lutte ne se termina qu'en 1647-1648

Digitized by Google

par le traité de Munster qui garantit l'indépendance des Provinces Unies, mais qui laissa la Belgique à l'Espagne et qui ferma l'Escaut, le Zwyn et le canal du Sas à la navigation maritime.

Le traité des Barrières (1715) donna aux Hollandais le droit de garnison à Namur, Tournai, Ypres, Furnes, etc. et maintint la décision de 1648 quant au commerce maritime des provinces flamandes.

Après 1761 quelques bâtiments de mer arrivèrent annuellement à Anvers par le canal de Gand; ils étaient chargés principalement de vins, de sucre, de café et venaient des ports français, quelquefois d'Italie et même du Levant. En 1776, leur nombre s'éleva à douze, chiffre le plus élevé atteint depuis l'époque de la fermeture de l'Escaut jusqu'à celle de la réouverture.

C'est le 25 novembre 1792 que la convention nationale de France proclama la liberté absolue de l'Escaut; toutefois ce ne fut qu'après la soumission de la République batave, par le traité du 17 mai 1795 que la navigation sur l'Escaut et le Hont fut admise par les Hollandais.

Le régime des assignats et le blocus des côtes flamandes empêchèrent Anvers de profiter de la nouvelle situation. En 1798, 2 navires étrangers remontèrent le fleuve; en 1800, 82 bâtiments jaugeant ensemble 5,600 tonnes vinrent y décharger leurs cargaisons. En 1802, Anvers reçoit près de 1,000 navires d'un jaugeage global de 36,000 tonnes; en 1805, 2,424 navires entrent dans le port, le tonnage total est de 135,742 tonnes (1).

Le blocus continental décrété en 1806 frappe Anvers; le mouvement maritime recule sensiblement.

Des chantiers de construction avaient été créés au Sud, où Napoléon fit ériger l'arsenal. On exhaussa le rivage là où devait venir les quais Jordaens et Van Dyck. Les deux canaux au nord de la ville, entre lesquels s'élevait la maison hanséatique, furent transformés en bassins avec

(1) Ces chiffres comprennent sans doute le mouvement fluvial.

Digitized by Google

des murs de quai. Le 17 janvier 1806, le travail fut adjugé au prix de 7,300,000 francs, non compris la fourniture des matériaux. La dérivation des eaux du Schyn dans les fossés des remparts, retarda l'entreprise pendant un an. Le 8 novembre 1810, on mit en place la dernière porte d'écluse. Le petit bassin fut inauguré en 1811, et le grand en 1812; le premier couvre une surface de 2 hectares 54 ares, le second 5 hectares 83 ares; ils ont ensemble 1,780 mètres de quais, de 20 à 40 mètres de largeur.

Ces installations avaient été destinées au commerce, mais les hostilités les rendaient inutiles; elles servirent de refuge à la flotte de guerre.

Le port militaire tomba avec l'Empire. Dans le traité de Paris du 30 mai 1814, l'Angleterre fit insérer qu'Anvers ne pouvait plus être qu'un port de commerce.

Pendant la guerre de Trente ans, la dernière lutte de la Réforme contre les puissances catholiques, Hambourg avait reçu de nombreux réfugiés qui y avaient transporté leur capitaux et leur industrie. Près de deux siècles après, l'immigration des Huguenots de France donna de nouvelles sources de richesses au port germanique. Cette prospérité fut troublée par les guerres qui ensanglantèrent l'Allemagne, au commencement du XIX^e^ siècle. Autant que Rotterdam et Anvers, Hambourg eut sa part de souffrances pendant les troubles de l'Empire.

Rotterdam qui n'était encore qu'une ville de commerce secondaire au XVIII^e^ siècle quand Amsterdam était à son apogée, profita de sa belle situation géographique, à la rencontre de la navigation maritime et de la navigation fluviale du Rhin, pour attirer le transit entre l'Angleterre qui était l'entrepôt de l'Europe, et l'Allemagne qui devenait un pays consommateur important. L'application de la vapeur à la navigation devait aider à la prospérité du port hollandais, prospérité qui fut interrompue lorsque les chemins de fer, ces fleuves d'acier, révolutionnèrent le commerce et multiplièrent les rapports sociaux, et

Digitized by Google

quand les progrès de l'architecture navale exigèrent la transformation des ports, l'approfondissement des thalwegs.

A la chute du premier empire, Rotterdam n'était accessible que pour les navires n'ayant pas plus de 3m50 de tirant d'eau. Après le rétablissement de la paix, on s'occupa de la création d'une nouvelle voie maritime, le canal de Voorn.

A Anvers, sous le régime hollandais, des travaux furent entrepris pour l'amélioration du port. Un décret du 12 décembre 1815 cédait à la ville les bassins avec les quais et les terrains adjacents, à charge de compléter l'outillage.

A ce moment, deux quais du petit bassin étaient achevés.

Un arrêté royal du 20 août 1819 rendit la ville propriétaire des quais le long de l'Escaut, à l'exception de celui de Saint-Michel, qui fut cédé en 1845 à la Compagnie du chemin de fer du Pays de Waes.

Le quai Van Dyck fut achevé le premier, on l'avait complété par des embarcadères en pierres. Puis on transforma le quai Jordaens avec son prolongement, les quais Ortelius, van Meteren et Taverniers. Quelques années plus tard on construisit, dans le fleuve, un solide mur en pierre de taille et deux rangées d'arbres furent plantées le long du quai. Ce fut pendant bien des années la promenade favorite des Anversois, le dimanche après la grand'messe.

En 1816, on avait aboli le péage de l'Escaut et institué la police du port, la *Waterschout*.

Les corporations d'ouvriers pour le chargement et le déchargement des navires avaient été supprimées par l'autorité française, mais elles ne cessèrent pas d'exister de fait. Elles furent et sont encore organisées en sociétés composées des chefs, *Natiebazen*, qui en sont les actionnaires.

Le premier bateau à vapeur qui vint dans l'Escaut, le

Digitized by Google

*Prince d'Orange*, inaugura, en 1817, le service entre Anvers et Rotterdam. Le navire, desservant la Tête de Flandre, commença les transports en 1827 et en 1828 la ligne de Londres fut créée.

Pendant la période hollandaise, le mouvement maritime à Anvers est très irrégulier; il ne dépasse 100,000 tonnes qu'à partir de 1826. En 1828, le port reçoit 955 navires jaugeant ensemble 136,456 tonnes; en 1829, 1,028 navires et 160,658 tonnes; en 1830, année de la révolution, 719 navires jaugeant 120,333 tonnes. Le tonnage moyen, qui sous l'empire avait été généralement d'environ 55 tonnes, se rapprochait donc de 160 tonnes.

Au lendemain de son émancipation, la Belgique comprit la grande influence du mouvement d'Anvers sur le travail national. C'est là qu'arrivent les denrées alimentaires et les matières premières indispensables à la population et aux usines; c'est de là que partent les produits de l'industrie. Mais Anvers n'est pas seulement un grand port national, c'est aussi un point de transit important et les marchandises qu'on y manipule, qu'on expédie pour compte des étrangers donnent des profits et facilitent le commerce national en lui procurant les services dans des conditions plus économiques.

A peine constitué, le gouvernement national décida de profiter de l'invention des chemins de fer pour relier Anvers à Cologne, l'Escaut au Rhin, et d'assurer à la métropole commerciale le transit entre les États-Unis et l'Angleterre d'un côté, l'Allemagne de l'autre.

Le projet de loi fut déposé le 19 juin 1833 et la première section du railway national, Bruxelles-Malines, fut inaugurée en mai 1835, le tronçon Malines-Anvers fut ouvert en mai 1836. Mais ce n'est qu'en octobre 1843 que fut achevée la ligne reliant le Rhin à l'Escaut. Anvers devenait ainsi le port naturel de la plus grande et de la plus riche partie de l'Allemagne. En juillet 1849, le gouvernement belge conclut avec le chemin de fer rhénan une convention facilitant la concurrence contre la voie fluviale Rotterdam-Cologne.

Digitized by Google

En 1850, le gouvernement hollandais supprima les droits de navigation sur le Rhin et sur l'Ysel ainsi que les droits de transit. Les frais de transport de Rotterdam à Cologne tombèrent au-dessous de 10 francs la tonne, alors que d'Anvers, ils dépassaient 15 francs. Mais nous avions un mouvement régulier, nous avions l'avantage pour les marchandises travaillées et pour toutes les expéditions pendant l'interruption de la navigation fluviale par les glaces ou par le manque d'eau. Les travaux d'amélioration du Rhin n'avaient pas encore été entamés sérieusement à cette époque.

Le chemin de fer de Rotterdam à Cologne n'a été ouvert qu'en 1857.

Après la révolution de 1830, les Hollandais rappelèrent leurs anciennes prétentions concernant la navigation de l'Escaut. L'Europe ne les admit pas. L'article IX du traité du 19 avril 1839 maintint la libre navigation du fleuve, mais moyennant un péage de 1.12 florin par tonne à la remonte et de 38 cents à la descente. Cette taxe fut régulièrement remboursée par la Belgique à tous les navires. Par le traité du 12 mai 1863, les Pays-Bas abandonnèrent leur droit moyennant une indemnité de 17,141,000 florins. Les quote-parts des divers États se montèrent ensemble à près de 23 millions de francs; la Belgique paya le surplus, soit 15,421,711 francs.

On attribue généralement à cet acte l'expansion prodigieuse du commerce et de la navigation à Anvers. C'est une erreur. Le rachat du péage par les États ne constitua pas un dégrèvement pour les armements, ceux-ci n'ayant jamais payé la taxe, puisque le gouvernement belge leur remboursait ce que les navires avaient dû verser à la Hollande.

La disparition du dernier vestige de la servitude imposée, en 1647, par le traité de Munster, coïncidait avec la grande transformation des voies de communication et avec la nouvelle politique douanière, libérale, mise d'accord avec les besoins de l'exploitation des chemins de fer,

Digitized by Google

puisqu'elle leur ouvrait les frontières en admettant le principe de la liberté des échanges.

Il est vrai qu'à la suite du traité du 12 mai 1863, le gouvernement belge supprima les droits de navigation et la commune revisa et réduisit les taxes locales

Le rachat du péage de l'Escaut fut surtout une victoire morale et un grand succès financier, car, avec le mouvement actuel, la taxe de 1839 nous coûterait maintenant plus de 30 millions de francs par an.

La réforme, chez nous, n'a été que la suite de la suppression, en 1857, du péage du Sund, en 1861 du Staderzoll prélevé par le Hanovre, sur les navires passant par l'Elbe inférieure. Les lourdes taxes qui frappaient la navigation sur l'Elbe supérieure furent abaissées en 1863 et supprimées en 1870.

Le mouvement maritime d'Anvers était retombé en 1831 à 53,303 tonnes pour se relever en 1832 à 150,294 tonnes, atteindre 257,048 tonnes en 1838, revenir à 179,291 en 1840, reprendre jusqu'à 242,001 en 1843, descendre à 209,273 en 1844. En 1846 il était de 329,495 tonnes, en 1848 de 206,061, en 1849 de 276,443, en 1851 de 236,075, en 1852 de 326,864. Depuis lors, le progrès est plus régulier : 1860 donne 546,444 tonnes et 1870, 1,362,606 tonnes.

Le tonnage moyen par navire avait passé d'environ 150 à 330 tonnes.

En 1867, pour la première fois à Anvers, l'importance de la navigation à vapeur dépasse celle du mouvement par voiliers. En 1863 encore, celui ci représentait plus des deux tiers de l'ensemble; en 1870, Anvers a reçu 2,380 voiliers d'un tonnage total de 689,741 tonnes et 1,745 steamers jaugeant 772,865 tonnes.

C'est surtout depuis cette époque, depuis 1870, que le progrès a été éclatant. Partout, dans le monde, on a transformé les modes de travail et d'existence; partout on a étendu la puissance d'action. La science et l'énergie des industriels et des commerçants ont neutralisé les fautes lourdes des gouvernants.

Digitized by Google

La population d'Anvers qui était de 56,000 habitants en 1800, montait à 73,000 en 1830 et s'élevait à 89,000 en 1850. La ceinture de fortifications qui entourait la ville gênait son expansion. On avait ouvert des rues dans les prairies et les jardins potagers des faubourgs, à Saint-Willebrord et à Saint-Laurent, et l'on avait réuni ceux-ci à Borgerhout et à Berchem Pour faciliter les communications, on avait percé les remparts.

En 1847, un projet d'agrandissement de la ville au Nord avait été présenté aux autorités; en 1850 un ingénieur proposa la construction d'une ville maritime sur la rive gauche. Mais le monde officiel ne bougeait pas.

La population réclamait la liberté de ses mouvements; elle voulait le démantèlement de la place. Quelques publicistes conseillaient le remplacement de l'ancien système de défense par des travaux détachés. Finalement les représentants de la commune réclamèrent une grande enceinte, afin de mettre la ville à l'abri d'un bombardement.

Vers 1852, le ministère de la guerre construisait à quelques cents mètres des remparts une suite de sept forts détachés qui formaient un camp retranché. L'année suivante, en 1853, l'autorité militaire souleva la question des servitudes; elle retira la tolérance de bâtir dans la zone de 585 mètres à l'entour des fortifications.

Le conseil communal protesta. Une ligue se constitua; elle nomma une commission : *la commission de la 5e section,* pour étudier l'agrandissement de la ville. Ce fut le préliminaire de la *question d'Anvers.*

En 1853, l'administration communale décida la construction d'un nouveau bassin à flot, d'une cale sèche et d'un sas, en dehors de l'enceinte des fortifications, au Nord, en face du Kattendyk.

Les travaux furent exécutés aux frais de la ville, sauf l'écluse d'aval du sas construite par l'État.

Digitized by Google

Le bassin fut achevé en 1859 et inauguré le 23 octobre 1860. Il avait alors une longueur de 500 mètres et une largeur de 140 mètres. La cale sèche fut ouverte en 1863. Le bassin au bois commencé en 1861 fut mis à flottaison en septembre 1864. Deux nouvelles cales sèches furent ouvertes en 1865. Anvers avait donc à ce moment trois formes de radoub placés au quai ouest du bassin Kattendyk, qu'on décida, en 1865, d'agrandir pour en porter la longueur à 678 mètres avec un développement de quais de 1,190 mètres. On vota la même année (1865) une dépense de dix millions pour la construction des bassins de Jonction, de la Campine et du canal. Le premier, long de 85 mètres et large de 50 mètres, avec 170 mètres de quais, fut livré à la navigation le 10 octobre 1869 en même temps que le Kattendyk prolongé. C'est sur l'emplacement de l'ancien rempart de Lillo que se trouvent ces établissements maritimes.

Dès la fin de l'année 1859, on avait porté le premier coup à l'enceinte des Espagnols, en démolissant la porte de Lillo. Le Parlement venait de se rallier aux idées du conseil communal et de voter, le 30 août 1859, la grande enceinte et non la petite proposée par le gouvernement.

Le déplacement de la ligne des fortifications portait de 294 à 1,670 hectares l'espace intra-muros. L'enceinte allait comprendre une partie de Borgerhout et de Berchem, alors que 410 hectares de la septième section d'Anvers restait hors des murs.

Les terrains occupés par les anciens ouvrages militaires furent cédés à la commune pour la somme de 10 millions de francs.

Les nouvelles servitudes militaires s'étendaient sur une superficie de plus de 3,000 hectares et la question des indemnités avait été réservée.

Le 5 décembre 1861, le ministre de la guerre décida le maintien d'une zone de charges de 585 mètres autour de la citadelle du Nord, vers l'extérieur et vers l'intérieur de

Digitized by Google

la ville, afin de faciliter la défense contre un ennemi déjà maître de la place aussi bien que contre l'attaque. Et cependant, en 1859, le gouvernement avait donné l'assurance que les propriétés de la population anversoise seraient complètement soustraites aux éventualités d'un bombardement, quels que fussent les progrès que réaliseraient les armes à feu.

A la question de l'indemnité pour les propriétés frappées de servitude, venait se joindre celle de la lutte contre le militarisme, le besoin d'empêcher l'action nuisible de la citadelle. Ce fut le programme d'un nouveau parti politique : *le Meeting*, que les cléricaux ont exploité à leur profit. Ce qu'il attaquait, alors, est défendu, maintenant, par le Ministère clérical et par les soi-disant meetinguistes d'aujourd'hui, pour le nouveau cercle de bastions qu'on veut élever autour de la ville.

Les fortifications décrétées en 1859 étaient à peine achevées quand les résultats de la campagne de 1866, les succès de la Prusse, l'écrasement de l'Autriche, firent naître de nouvelles inquiétudes. On fit, chez nous, la réforme militaire de 1868, les travaux au sud, vers le Ruppel.

La guerre de 1870 condamna définitivement le gaspillage des deniers publics, la folie de 1859. L'expérience venait donner une importance primordiale à l'attaque éloignée ; elle prouva dans la suite l'infériorité de la fortification permanente.

Depuis près de quarante ans on compose à Bruxelles des plans pour la défense d'Anvers, afin de maintenir la métropole commerciale du pays au rang des places fortes de premier ordre. A notre époque, c'est un non-sens, un anachronisme. Cette erreur engendre le malaise.

Pour imposer ses volontés, le militarisme gêne constamment le développement de notre commerce, de notre navigation, de notre industrie. Il veut faire admettre des dispositifs qui entravent l'extension rationnelle des établissements maritimes ; il profite des besoins du port pour

Digitized by Google

multiplier les dépenses de guerre, et c'est ainsi qu'on abandonne la proie pour l'ombre. On sacrifie le progrès, l'activité, la vie d'Anvers aux moyens de destruction. Le travail qui produit est condamné à pourvoir aux exigences continuelles du militarisme qui ruine.

(*A suivre.*) LOUIS STRAUSS.

Digitized by Google

# LES NOUVEAUX TARIFS DE VOYAGEURS

## DES CHEMINS DE FER ALLEMANDS

Une réforme importante a été apportée le 1er mai dernier au régime allemand des transports par chemin de fer; importante, d'abord, parce qu'elle modifie profondément les tarifs appliqués aux voyageurs et aux bagages; importante ensuite, parce qu'elle semble marquer un pas vers la réalisation du dessein depuis longtemps poursuivi à Berlin et qui tend à l'unité complète dans l'exploitation de tous les chemins de fer de l'empire.

Cette unité, pour ce qui concerne l'Allemagne du Nord, fut réalisée assez aisément. L'État prussien groupa, en moins de dix ans, tous les réseaux particuliers du royaume; il s'étendit ensuite vers la Thuringe dont il racheta les quelques lignes; puis, vers le grand-duché de Hesse dont il acquit le droit d'exploitation des chemins de fer; enfin, vers le Grand-Duché de Bade sur le territoire duquel se trouve une partie de la ligne du Mein-Neckar — l'autre partie est sur le territoire hessois — récemment rachetée. Et aujourd'hui, le réseau dit « royal prussien et grand-ducal hessois » comprend plus de 35,000 kilomètres. C'est, placé sous une même direction, le réseau le plus considérable du monde entier.

C'est à Bismark que l'on fait remonter le projet d'une orga-



Digitized by Google

nisation impériale des chemins de fer. En Saxe, en Bade, en Bavière, en Wurtemberg, la généralité des lignes de chemins de fer, aujourd'hui comme au temps du grand chancelier, appartiennent au gouvernement; en Alsace-Lorraine, on a constitué un réseau au moyen des lignes distraites du réseau de l'Est français et on l'a placé sous une direction impériale qui l'exploite pour le compte de l'empire.

La susceptibilité particulariste des gouvernements confédérés met, depuis plus de vingt ans, obstacle à la conception de Bismark. A la vérité, l'unification des chemins de fer allemands a été effectuée déjà en de nombreux domaines, grâce à la constitution d'un « Verein » qui établit une réglementation uniforme pour tout l'empire; mais M. le ministre des travaux publics von Thielen voulut aller plus loin. Il négocia une union plus étroite dont il serait résulté des tarifs de transport uniformes et une communauté de matériel et, dans son projet, les chemins de fer allemands auraient eu un intérêt unique servi par la communauté des prix et des moyens de transport. Peut-être excellent, son projet était prématuré; la Prusse, très puissante, fut soupçonnée de desseins dominateurs et M. von Thielen échoua.

Dans la voie qu'il avait tracée, un grand pas vient d'être fait : tous les chemins de fer allemands relevant de l'État ont adopté, depuis le 1er mai 1907, un seul et, même tarif pour le transport des voyageurs et des bagages. Si l'on veut bien, par le tableau ci-contre, se rendre compte des divergences existant entre les différents réseaux, on reconnaîtra que le résultat obtenu sous l'administration de M. Breitenbach, le ministre actuel, n'est pas mince.

Tandis que les chemins de fer de l'État en Prusse, Alsace-Lorraine, Mecklembourg, Oldenbourg, Saxe et Wurtemberg, avaient seuls en circulation des voitures de 4e classe avec taxes très modiques; 2 pfennig par kilomètre, les autres lignes s'arrêtaient à la 3e classe. Tandis encore que les chemins de fer dits de l'Allemagne du Nord accordaient la gratuité de transport de 25 kilogrammes de bagages enregistrés, les chemins de fer du Sud n'accordaient aucune gratuité.

Digitized by Google

*Taxes kilométriques, en pfennig.*

| | | Voyages simples. | | | | Voyages aller et retour. | | | Bagages par 10 kil. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | Trains | I. | II. | III. | IV. | I. | II. | III. | |
| État prussien | ordin. | 8.00 | 6.00 | 4.00 | 2.00 | 12.00 | 9.00 | 6.00 | 0.50 |
| | expr. | 9.00 | 6.67 | 4.67 | » | 12.00 | 9.00 | 6.00 | |
| Main-Neckar | ordin. | 7.00 | 4.60 | 3.00 | » | 11.20 | 7.40 | 4.60 | 0.36 |
| | expr. | 8.40 | 5.60 | 4.00 | » | 12.20 | 8.40 | 5.60 | |
| État de Bade | ordin. | 8.00 | 5.30 | 3.40 | » | 11.40 | 8.00 | 5.30 | 0.35 |
| | expr. | 9.10 | 6.40 | 4.50 | » | 13.60 | 10.20 | 7.50 | |
| État de Bavière | ordin. | 8.00 | 5.30 | 3.40 | » | 13.30 | 8.00 | 5.30 | 0.35 |
| | expr. | 9.10 | 6.40 | 4.50 | » | 15.50 | 10.20 | 7.50 | |
| État de Bavière : ligne du Palatinat | ordin. | 8.00 | 5.30 | 3.40 | » | 12.00 | 8.00 | 5.10 | 0.56 |
| | expr. | 9.10 | 6.40 | 4.50 | » | 13.00 | 9.00 | 6.10 | |
| Alsace-Lorraine | ordin. | 8.00 | 5.30 | 3.40 | 2.00 | 11.40 | 8.00 | 5.30 | 0.35 |
| | expr. | 9.10 | 6.40 | 4.50 | » | 13.60 | 9.10 | 6.40 | |
| État de Mecklembourg | ordin. | 9.00 | 6.33 | 4.67 | 2.33 | 13.50 | 9.50 | 7.00 | 0.45 |
| | expr. | 9.00 | 6.33 | 4.67 | » | 13.50 | 9.50 | 7.00 | |
| État d'Oldenbourg — trafic local | tous les trains | 6.00 | 4.50 | 3.00 | 2.50 | 11.00 | 8.50 | 5.50 | 0.40 |
| État d'Oldenbourg — trafic avec d'autres lignes | tous les trains | 8.00 | 6.00 | 4.00 | » | 12.00 | 9.00 | 6.00 | 0.50 |
| État de Saxe | ordin. | 8.00 | 6.00 | 4.00 | 2.00 | 11.33 | 8.50 | 5.67 | 0.533 |
| | expr. | 9.00 | 6.67 | 4.67 | » | 12.33 | 9.50 | 6.67 | |
| État de Wurtemberg | ordin. | 8.00 | 5.30 | 3.40 | 2.00 | 11.40 | 8.00 | 5.30 | 0.35 |
| | expr. | 9.10 | 6.40 | 4.50 | » | 13.60 | 10.20 | 7.50 | |

Les discussions furent nécessairement longues et laborieuses, plus même qu'il n'aurait fallu si le particularisme n'avait, dans les parlements des États intéressés, cru l'occasion propice à de vaines manifestations verbales. Finalement, le système des concessions réciproques amena l'entente : tandis que tous les chemins de fer s'engageaient à adopter une 4e classe, tous aussi s'engageaient à supprimer la gratuité des bagages. Et l'accord se fit sur les bases de tarification ci-après :

*Taxes kilométriques, en pfennig.*

| | I. | II. | III. | IV. |
|---|---|---|---|---|
| Trains ordinaires | 7 | 4.5 | 3 | 2 |
| Supplément pour voyage en trains express aux distances de 1 à 75 kilomètres | 50 | 50 | 25 | » |
| — 76 à 150 — | 100 | 100 | 50 | » |
| — au delà de 150 — | 200 | 300 | 100 | » |

Digitized by Google

*Taxes des bagages, en pfennig.*

| DISTANCES (en kilomètres). | 1 à 25 kilog. | 26 à 35 kilog. | 36 à 50 kilog. | 51 à 75 kilog. | 76 à 100 kilog. | 101 à 125 kilog. | 126 à 150 kilog. | 151 à 175 kilog. | 176 à 200 kilog. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 à 25. . | 20 | 20 | 40 | 60 | 80 | 100 | 120 | 140 | 160 |
| 26 à 50. . | 20 | 25 | 50 | 75 | 100 | 125 | 150 | 175 | 200 |
| 51 à 100. . | 50 | 50 | 100 | 150 | 200 | 250 | 300 | 350 | 400 |
| 101 à 150. . | 50 | 75 | 150 | 225 | 300 | 375 | 450 | 525 | 600 |
| 151 à 200. . | 50 | 100 | 200 | 300 | 400 | 500 | 600 | 700 | 800 |
| 201 à 250. . | 50 | 125 | 250 | 375 | 500 | 625 | 754 | 875 | 1,000 |
| 251 à 300. . | 50 | 150 | 300 | 450 | 600 | 750 | 900 | 1,050 | 1,200 |
| 301 à 350. . | 100 | 175 | 350 | 525 | 700 | 875 | 1,050 | 1,225 | 1,400 |
| 351 à 400. . | 100 | 200 | 400 | 600 | 800 | 1,000 | 1,200 | 1,400 | 1,600 |
| 401 à 450. . | 100 | 225 | 450 | 675 | 900 | 1,125 | 1,350 | 1,575 | 1,800 |
| 451 à 500. . | 100 | 250 | 500 | 750 | 1,000 | 1,250 | 1,500 | 1,750 | 2,000 |
| 501 à 600. . | 100 | 300 | 600 | 900 | 1,200 | 1,500 | 1,800 | 2,100 | 2,400 |
| 601 à 700. . | 100 | 350 | 700 | 1,050 | 1,400 | 1,750 | 2,100 | 2,450 | 2,800 |
| 701 à 800. . | 100 | 400 | 800 | 1,200 | 1,600 | 2,000 | 2,400 | 2,800 | 3,200 |
| Au delà de 800. . | 100 | 500 | 1,000 | 1,500 | 2,000 | 2,500 | 3,000 | 3,500 | 4,000 |

Ce tarif nouveau supprime les billets d'aller et retour à prix réduit; il supprime aussi les suppléments à payer par les voyageurs des D Züge, trains-harmonica, c'est-à-dire des trains composés de voitures à couloir spécialement confortables et de voitures-restaurant. Ces D Züge sont des rapides circulant entre grands centres éloignés (Cologne-Berlin, par exemple).

S'il n'est plus accordé de réduction sur les voyages aller et retour, les tickets aller et retour — d'un prix double de la taxe simple — sont maintenus dans certains cas (voyages à une localité voisine, à un marché, à une ville en fête, etc.). Il est loisible également au voyageur de se munir au départ du ticket de retour à utiliser dans les deux jours, ce qui a pour but d'obvier autant que possible à l'encombrement des guichets dans des circonstances spéciales.

La suppression de toute réduction pour les voyages aller et retour n'a pas, pour le public, les conséquences onéreuses qu'on pourrait croire. En effet, le tarif nouveau constitue des réductions sur les billets simples des trois classes. Les taxes pour les trains ordinaires, qui étaient auparavant de 8 pfennig (1re classe), 6 pfennig (2e classe) et 4 pfennig (3e classe) par kilomètre en Prusse et en Saxe, et de 8 pfennig, 5.3 pfennig

Digitized by Google

et 3.4 pfennig dans les États du Sud, sont uniformément aujourd'hui de 7, 4 1/2 et 3 pfennig, soit 25 à 30 p. c. de réduction pour tous les voyageurs à billets simples sur le tarif d'avant le 1er mai 1907; et, pour les voyageurs d'aller et retour en 2e et 3e classes, il n'y aura pas en fait d'augmentation de prix dans l'Allemagne du Nord.

On a calculé d'ailleurs que la réforme, sur la base des résultats de 1906, coûterait annuellement 16 1/2 millions de mark à l'administration royale prussienne et grand-ducale hessoise et l'on compte que la suppression de toute gratuité de bagages amortira ce déficit.

Dans l'Allemagne du Sud, les voyageurs d'aller et retour seront surtaxés quelque peu, mais le public en général trouvera une compensation dans la création d'une 4e classe à raison de 2 pfennigs par kilomètre et dans la diminution des suppléments pour express et de la taxe des bagages.

Voici, d'ailleurs, un tableau mettant en lumière les résultats de la réforme pour les voyages aller et retour :

*En pfennig, par kilomètre.*

| | | I. | II. | III. | |
|---|---|---|---|---|---|
| ***Régime nouveau*** applicable sur toutes les lignes ressortissant à une administration d'État . . . . . | | 14 » | 9 » | 6 » | |
| ***Régime antérieur*** au 1er mai 1907 : | | | | | |
| État prussien . . . . . | | 12 » | 9 » | 6 » | |
| Main-Neckar . . . . . | | 11.20 | 7.40 | 4.60 | |
| État badois . . . | trains ordinaires | 11.40 | 8 » | 5 30 | |
| | » express . | 13.60 | 10.20 | 7.50 | |
| État de Bavière. . | trains ordinaires | 13.30 | 8 » | 5.30 | |
| | » express . | 15.50 | 10.20 | 7.50 | |
| État de Bavière Ligne du Palatinat | trains ordinaires | 12 » | 8 » | 5 » | |
| | » express . | 13 » | 9 » | 6.10 | |
| Alsace-Lorraine. . | trains ordinaires | 11.40 | 8 » | 5.30 | |
| | » express . | 13.60 | 9.10 | 6.40 | |
| État de Mecklembourg . . . . | trains ordinaires | 13.50 | 9.50 | 7 » | |
| | » express . | | | | |
| État d'Oldenbourg . | tous les trains . | 11 » | 8.50 | 5.67 | (trafic local). |
| | | 12 » | 9 » | 6 » | (trafic avec d'autres lignes). |
| État saxon . . . | trains ordinaires | 11.33 | 8.50 | 5.50 | |
| | » express . | 12.33 | 9.50 | 6.67 | |
| État de Wurtemberg | trains ordinaires | 11.40 | 8 » | 5.30 | |
| | » express . | 13.60 | 10.20 | 7.50 | |

Digitized by Google

Nous disions plus haut que le tarif du 1er mai 1907 supprime les suppléments de taxe imposés dans certains trains (D. Züge). Ces suppléments étaient, bien entendu, indépendants des taxes du tarif express et celui-ci fixait des surtaxes proportionnelles à la distance d'après les bases suivantes par kilomètre :

| | | 1re classe. | 2e classe. | 3e classe. |
|---|---|---|---|---|
| Etat prussien . . . | pfennig | 1.» | 0.67 | 0.67 |
| Mein-Neckar . . . | — | 1.4 | 1.» | 1.» |
| Etat badois . . . . | — | 1.1 | 1.1 | 1.1 |
| Etat bavarois . . . | — | 1.1 | 1.1 | 1.1 |
| Alsace-Lorraine . . | — | 1.1 | 1.1 | 1.1 |
| Etat saxon . . . . | — | 1.» | 0.67 | 0.67 |
| Etat wurtembergeois . | — | 1.1 | 1.1 | 1.1 |

Depuis le 1er mai 1907, les surtaxes d'express sont calculées par zones de la manière que voici :

| | | 1re et 2e cl. | 3e classe. |
|---|---|---|---|
| 1 à 75 kilomètres . . . . | mark | 0.50 | 0.25 |
| 76 à 150 — . . . . . | — | 1. » | 0.50 |
| Au delà de 150 kilomètres . . | — | 2. » | 1. » |

On ne considère plus, toutefois, comme express tous les trains à long parcours avec rares arrêts et, par conséquent, la perception de la surtaxe est sensiblement moins fréquente qu'autrefois. Les chemins de fer allemands se sont inspirés de cette idée que, lorsqu'il existe, entre des localités données, un mouvement régulier de voyageurs assez important pour justifier un train rapide, il est inutile de faire arrêter celui-ci à des localités intermédiaires et de le considérer comme express parce qu'il est direct. La proportion des trains exonérés ainsi de la surtaxe d'express varie entre 25 et 48 p. c.

Aussi bien des chiffres ci-dessus que de la nouvelle classification des trains en ordinaires et en express, il résulte que le public trouve avantage au tarif du 1er mai 1907.

* * *

Les abonnements mensuels, les abonnements d'ouvriers, les abonnements scolaires, les billets du dimanche (nos trains dits de plaisir) et les billets pour le Métropolitain de Berlin sont maintenus. Par contre sont supprimés les carnets kilomé-

Digitized by Google

triques (sorte d'abonnements comportant un certain nombre de kilomètres) et les Landeskarten (carnets et billets spéciaux aux États du Sud). Le prix des billets circulaires pour voyages combinés est relevé de 1 pfennig par kilomètre en 1re classe et de 0.13 pf. en 2e classe; il est abaissé de 0.07 pf. par kilomètre en 3e classe; mais aucune surtaxe ne leur est appliquée pour les trains express. Sous le régime ancien, ces billets ne donnaient droit à aucune gratuité de bagages ; les voyageurs circulaires payaient donc le tarif plein; comme on le verra dans un instant, la surtaxe qui atteint les voyageurs des 1re et 2e classes, trouve une compensation appréciable dans la modicité actuelle du tarif des bagages.

Celui-ci est maintenant établi par zones et par séries indivisibles de poids : 20 pfennig par 25 kilogrammes pour les distances de 50 kilomètres et au-dessous; 50 pfennig pour les distances de 51 à 300 kilomètres et, uniformément, 1 mark pour les distances supérieures à 300 kilomètres. Ce tarif donne sur le tarif ancien des réductions considérables pour toute distance un peu longue. En voici des exemples :

D'après le tarif ancien, on payait de Berlin à Kufstein pour 25 kilogrammes de bagages 4.80 mark, de Berlin à Stuttgart 3.15 mark, de Cologne à Bâle 2.95 mark; actuellement la taxe est, dans les trois cas, de 1 mark. Ces réductions s'accentuent proportionnellement au poids et à la distance.

Les porteurs de billets circulaires, qui sont généralement pourvus de bagages, retrouvent donc d'une part ce qui leur est pris de l'autre.

* * *

La réforme du tarif des voyageurs et des bagages ne datant que de mai dernier, il est difficile d'évaluer les effets financiers qu'elle aura pour les chemins de fer allemands. Nous avons vu que la seule revision des taxes coûterait, d'après évaluation, 16 1/2 millions de mark à l'État prussien; il paraît certain qu'elle coûtera davantage aux chemins de fer du Sud. Toutefois, le développement du mouvement des voyageurs et les élévations accessoires des taxes dans les conditions que nous avons dites, pourront compenser ces déficits.

Digitized by Google

La réforme est du reste entièrement distincte de celle qu'a accomplie la loi sur l'impôt de transport du 1er août 1906. Celle-ci applique un impôt progressif calculé d'après les prix des tickets, quels qu'ils soient; le système de tarification lui importe donc peu.

Cet impôt n'a d'ailleurs pas produit les résultats que le fisc en attendait. On ne sait par quel strabisme les gouvernements se refusent à voir que les augmentations des prix des services publics correspondent invariablement à des diminutions de recettes et déçoivent, avec une régularité fatale, les espérances qu'une méconnaissance puérile des lois économiques avait seule permis de concevoir.

L'impôt de transport est plus élevé pour les 1res classes que pour les 2es, plus élevé pour les 2es que pour les 3es; il ne s'applique pas à la 4e classe.

Aussi a-t-on vu un déclassement général des voyageurs; ceux de 1re classe ont diminué de 16 p. c., ceux de 2e de 9 p. c., ceux de 3e n'ont pas varié; mais ceux de 4e classe ont augmenté de 12 p. c. Le gros des voyageurs s'est donc porté sur les deux classes inférieures, au grand détriment des recettes.

Voici, à titre d'information, le montant de l'impôt de transport avant et après le 1er mai 1907:

| PRIX DE TRANSPORT. | I. | II. | III. |
|---|---|---|---|
| De 0.50 à 2 mark. . . | 20 pfennig. | 10 pfennig. | 5 pfennig. |
| De plus de 2 à 5 — . . . | 40 — | 20 — | 10 — |
| — 5 à 10 — . . . | 80 — | 40 — | 20 — |
| — 10 à 20 — . . . | 160 — | 80 — | 40 — |
| — 20 à 30 — . . . | 240 — | 120 — | 60 — |
| — 30 à 40 — . . . | 360 — | 180 — | 90 — |
| — 40 à 50 — . . . | 540 — | 270 — | 140 — |
| — 50 mark . . . . . | 800 — | 400 — | 200 — |

D'une manière générale, le nouveau tarif cause donc une augmentation de l'impôt. Il est à remarquer, toutefois, que les distances jusque 7 kilomètres pour la 1re classe, 12 kilomètres pour la 2e classe et 18 kilomètres pour la 3e classe, sont exonérées de l'impôt; en outre, nombreux sont les cas où il y a parité et même diminution. En réalité donc, cette question de

Digitized by Google

l'impôt n'aurait pas grande gravité si elle n'atténuait les bons effets de la réforme des tarifs.

***

Deux principes essentiels se dégagent du mode de formation des nouveaux tarifs allemands pour voyageurs et bagages : le barême reste proportionnel pour les taxes ordinaires, mais il est décroissant avec la distance pour les taxes d'express. De plus, le tarif des bagages est un tarif par zônes extrêmement simplifié. On peut regretter que la réforme n'ait pas été d'emblée plus profonde et que même les taxes ordinaires n'aient pas été formées d'après un barême décroissant ou « barême différentiel ».

C'est la Belgique qui, la première en Europe, adopta le barême différentiel; en 1866, sous le ministère de M. Vanderstichelen, qui donna son nom au tarif calculé d'après un barême à taxes décroissantes. Déjà un barême conçu d'après ce système s'appliquait aux marchandises.

Le « tarif Vanderstichelen » trouva des imitateurs à l'étranger; les tarifs pour marchandises à barême décroissant devinrent même la règle, et, chose curieuse, c'est l'Allemagne qui y fut le plus longtemps réfractaire. Seule en Europe, elle conserve encore aujourd'hui des barêmes proportionnels pour certaines classes de ses tarifs.

Pour les voyageurs, le tarif von Baross, en Hongrie, — tarif par zônes — fut largement décroissant; il s'étendit bientôt à l'Autriche qui adopta le système des zônes et de la dégression non seulement aux voyageurs et bagages, mais, dans certains cas, aux marchandises. Le système passa en Hollande, puis — qui le croirait? — en Russie, et enfin, depuis novembre dernier, en Italie.

C'est encore la Belgique qui, la première en Europe, créa les abonnements ouvriers, admis aujourd'hui par tous les chemins de fer du monde. Ils furent promulgués en 1869, sous le ministère de M. Jamar.

Et, force nous est bien de constater que si c'est un ministre libéral, M. Vanderstichelen, qui réalisa l'importante réforme

Digitized by Google

administrative et économique des tarifs de chemins de fer, que si c'est un ministre libéral encore, M. Jamar, qui réalisa la mesure démocratique des abonnements ouvriers, c'est toujours un ministre libéral, le même M. Vanderstichelen, qui bouleversa la routine européenne en faisant ajouter des 3es classes aux trains express, et un troisième ministre libéral, M. Sainctelette, qui procura aux voyageurs de 3e classe des voitures chauffées l'hiver.

En toutes ces matières, la Belgique innovait. Elle avait innové également quand, en 1854, elle avait appliqué une surtaxe aux voyages par trains express. On avait considéré alors qu'à meilleur service rendu devait correspondre une rémunération plus grande. Ce principe était simplement d'équité, et le public en était si bien pénétré qu'il acquittait la surtaxe sans protestations, de même qu'il se soumet au tarif des transatlantiques rapides ou au tarif de transport par express, au tarif télégraphique urgent, au tarif postal par express, etc. En supprimant la surtaxe d'exprès, M. Van den Peereboom a donc plus obéi au souci de donner son nom à une réforme irrationnelle qu'à une règle administrative logique et consacrée par l'expérience. De même, en instaurant chez nous le système de deux classes, qui avait fait ses preuves en Angleterre, M. Van den Peereboom le dénatura au point de le rendre ridicule et inapplicable. De même, avant lui, M. Wasseige n'avait repris et plus ou moins tronqué le système français des billets aller et retour que pour rendre moins sensibles les effets du retrait du barême Vander Stichelen.

On a vu plus haut que, dans sa réforme du tarif des voyageurs, le gouvernement de Berlin n'a pas cru, cette fois, devoir suivre l'exemple de M. Vanden Peereboom. Il a considéré, comme notre ministre de 1854, que le service rendu par le transport rapide justifiait une surtaxe; seulement, il l'a calculée par zônes, ce mode de calcul étant plus avantageux pour le public que le calcul par kilomètre. C'est tout ce qu'il a cru devoir faire et les analyses du nouveau tarif parues dans les nombreux organes spéciaux d'outre Rhin, ne contiennent aucune critique à ce sujet.

G. PHINAUD.

Digitized by Google

## UNE ROMANCIÈRE CONTEMPORAINE :

# Mme CLARA VIEBIG

Greift nur hinein in's volle Menschenleben, und wo Ihr's packt, da ist's interessant.

GOETHE.

Ce mot est d'un poète qui appartient, non point exclusivement à sa patrie d'origine, mais au monde entier, dont il a enrichi la pensée. Qu'il me soit permis de placer en quelque sorte sous son invocation la brève étude que je voudrais faire ici de quelques livres dont la valeur procède sans doute avant tout de ce fait qu'y circule largement la vie, la vie humaine et vraie.

L'aphorisme de Goethe n'est-il pas comme le glaive à deux tranchants? Il recommande à l'écrivain de puiser tout autour de lui, mais il insinue aussi qu'il ne sera intéressant que lorsqu'il aura su *saisir* le spectacle ondoyant et divers qui l'environne.

N'est-ce pas bien cela? Des tranches de vie, j'en vois tous les jours autour de moi, sans ouvrir un livre; mais ce que je ne dégage pas toujours, ce que je demande au poète (à prendre ce mot dans son sens propre), au créateur de fiction de dégager pour moi, c'est le sens de ces vies qu'il crée, c'est le secret ressort de ces âmes qu'il déshabille devant moi.

Et c'est d'avoir trouvé ce don largement répandu dans l'œuvre d'une romancière abondamment lue et louée de l'autre

Digitized by Google

côté du Rhin et en Hollande, peu connue encore du public de langue française, d'avoir trouvé chez elle ce « sésame, ouvre-toi » qui peut rendre intéressant, sympathique, que dis-je? qui peut faire un frère du plus misérable, du plus humble des hommes, c'est d'avoir trouvé tout cela qui me donne le courage de tenter ici un modeste essai sur les romans de Mme Clara Viebig (1).

Le nom de Mme Viebig est désormais inséparable de celui de l'Eifel, qu'elle a peinte avec amour, dégageant avec une merveilleuse sagacité le pourquoi du charme qu'exerce sur les âmes une nature si rude, si austère, marâtre pour ses propres enfants. Les fervents de la fagne qui, dans l'est de la Belgique, formant un véritable petit cénacle, vont communier en toute saison et par tous les temps avec la mystérieuse enchanteresse, l'apprendront sans doute avec plaisir. Pour ceux qui ne la connaissent pas, c'est une révélation. Écoutez plutôt :

« La fagne (2) s'était saisie de toute l'âme de Käthe. Dans sa robe claire, elle était comme un tout petit point lumineux dans l'immense austérité du paysage. De la main, elle garantissait ses yeux du soleil, qu'ici rien n'arrête, pas un arbre, pas un sommet. Elle buvait à longs traits l'air âpre, d'une transparence cristalline, que la fumée d'aucune demeure, à peine une haleine humaine, n'avait encore terni. Tout alentour, la fagne en fleur couvrait la terre d'un tapis d'un ton unique, si profond, si doux à l'œil que c'était un réconfort de le regarder. De-ci, de-là seulement surgissait une gentiane bleue, ou se balançait, légère, l'aigrette floconneuse d'une ériophore.

« — Que c'est beau! — Elle sentait profondément ce mot qui lui vint aux lèvres. La mélancolie du paysage était douce

(1) Romans : *Rheinland's Töchter*. — *Dilettanten des Lebens*. — *Es lebe die Kunst*. — *Das tägliche Brod*. — *Das Weiberdorf*. — *Die Wacht am Rhein*. — *Vom Müller Hannes*. — *Das schafende Heer*. — *Absolvo te*. Nouvelles : *Kinder der Eifel*. — *Vor Tau und Tag*. — *Die Rosenkranzjunfer*. — *Naturgewalten*. — *Barbara Holzer*, drame. — *Pharisäer*, comédie. — *Der Kampf um den Mann*, drame. Egon Fleischel, éditeur, Berlin.

(2) Il s'agit ici des environs de la Baraque Michel.

Digitized by Google

à celle de son âme. Il n'y avait là aucun ton heurté pour lui déplaire, aucun assemblage violent de couleurs. Le coucher du soleil lui-même était différent ici de ce qu'il est ailleurs, — d'un rouge si intense, qu'il se communique à toute la voûte azurée, que le ruisseau qui serpente entre des capitons de mousse, que l'eau de chaque mare, de chaque fossé creusé dans la tourbe rougeoie d'or en fusion, que toute la fagne triste se revêt d'un manteau resplendissant, — mais ce soleil ne connaît pas les joyeux tons criards. Majestueux, tel un vainqueur austère après l'âpre combat, apparaissait son disque immense.

« Des larmes pleins ses yeux grands ouverts, Käthe fixa le soleil aveuglant et superbe, jusqu'à ce que le dernier rayon, la dernière veinure rosée se fût éteinte dans le gris des vapeurs. C'est ainsi que le soleil se meurt; — le ciel était mort; — mais demain il reparaîtrait à l'horizon, comme une espérance éternelle que rien ne peut éteindre. Le cœur humain, lui aussi, n'était-il pas destiné à battre, à battre encore, sans cesse régénéré par quelque nouvelle espérance?

« Un brouillard rampa sur l'étendue; des ombres voilées, indescriptibles, l'effleurèrent; précédant le souffle du vent, un murmure passa sur les bruyères et les aigrettes; il semblait à Käthe que la fagne avait quelque chose à lui dire. Mais quoi? Ah! certes, ce ne pouvait être en vain qu'elle se sentait retenue là, comme par une main puissante et bienveillante tout à la fois. »

J'ai peut-être eu tort de citer ici ce passage. Bien que donnant une idée exacte de la manière de Mme Viebig, le livre auquel il est emprunté n'appartient pas au genre spécial de terroir de l'Eifel, qu'elle a, on peut le dire, révélé et rendu cher à l'Allemagne entière. Si, pour simplifier mon travail, je cherchais à établir un classement dans son œuvre si touffue, je voudrais mettre d'une part les nouvelles de l'Eifel, de l'autre les romans de la vie contemporaine.

Non que la nature ne déborde fréquemment dans ces derniers, et même, comme dans le passage qu'on vient de lire,

Digitized by Google

parfois celle de la terre sacrée de l'Eifel qui l'a vu naître, et à qui elle est restée attachée par milles fibre puissantes et ténues, en sorte qu'on peut dire que la femme de lettres et le terroir se doivent mutuellement leur célébrité. Mais Mme Viebig excelle à voir autour d'elle à travers les yeux de ses personnages, et voilà où gît la différence dans sa manière de peindre, selon qu'elle conte l'histoire d'un primitif ou d'une raffinée.

Comparez, dans la nouvelle qu'on va lire tout à l'heure : *Le dernier numéro*, la première page descriptive avec celles qui suivront, lorsque le héros sera en scène. Au début, l'Eifel est vue à travers vos yeux et les miens, à travers ceux de l'auteur elle-même, de civilisés avertis qui, partout où ils regardent, comparent. Mais lisez le merveilleux passage où il semble *entendre* travailler les forçats, ou celui du dernier matin de la vie du pauvre Siméon ; ce n'est plus à votre perception propre qu'ils s'adressent ; vous voyez, vous entendez à travers les yeux et les oreilles du plus simple, du plus primitif des fils de l'Eifel.

C'est là le secret de ce merveilleux don de sympathie qui impose, en parlant de Mme Viebig, la comparaison, autrement trop facile pour que je n'eusse pas voulu l'éviter, la comparaison avec George Sand. Assurément une George Sand assagie, avec le prince de Saxe en moins parmi ses aïeux, et une lignée de gentils hommes campagnards et de fonctionnaires à sa place. Mais ce n'est pas pour rien que, dans l'un des deux grands romans qui seuls ont paru en librairie en France jusqu'ici, *Die Wacht am Rheim*[1], Mme Viebig accentue la valeur de la fusion qui s'est faite des éléments disparates de toutes ces Allemagnes si dissemblables que réunit en un tout le grand empire. Elle aussi, elle se sent le produit d'une de ces fusions.

* * *

(1) Paris, Juven.

Digitized by Google

Née à Trèves de parents originaires de l'extrême frontière polonaise, elle a écoulé son enfance à Trèves, puis à Düsseldorf; mais toutes ses vacances se passaient heureusement dans sa chère Eifel. La sève de cette terre sauvage a passé tout en elle par le lait de sa nourrice, brave femme primitive à souhait, puisque, entrant dans la chambre où l'attendait le petit nouveau-né, elle tremblait de terreur car elle n'avait jamais gravi un étage, et pensait que le parquet allait s'effondrer sous elle.

Jeune fille, Clara Viebig a dû quitter brusquement le pays rhénan, pour retourner, son père venant de mourir, dans sa patrie d'origine, qui ne lui était rien, à laquelle aucun souvenir ne la rattachait. Sans doute, ce fut presque un exil; mais pour son âme d'artiste, ce fut aussi une précieuse école, qui aviva la faculté maîtresse de son art, le don, un sujet ayant une fois fixé sont attention, d'en dégager le synthèse poétique. C'est ce qui fait un tout de chacun de ses livres, même des plus touffus. C'est ce qui fait que jamais, malgré son réalisme, elle ne décrit pour décrire. Certainement, jamais elle n'a charpenté un roman, dessiné un caractère, créé une vie, sans savoir nettement quel était le sens de cette vie, sans être rassurée sur ce point qu'ils contenaient une idée, qu'il y avait là une poésie à faire jaillir de dessous la gangue étroite qui la cachait aux yeux de l'observateur indifférent, qu'il y avait là, mystérieuse, l'insaisissable réponse à fixer, qui flotte, imperceptible au vulgaire, au-dessus de tous les douloureux pourquoi de la vie.

En ce dernier sens, Mme Viebig est une apôtre, apôtre courageuse qui n'a pas caché son nom de femme pour écrire, et cela différencie bien son temps — notre temps — d'avec celui de George Sand. Elle est femme entièrement; pas une ligne de ce qu'elle a écrit que toute honnête femme ne pût signer, et pourtant il a fallu beaucoup de courage pour être femme et les signer. Prenez la nouvelle intitulée *Fantômes* dans le recueil *Avant l'aube et la rosée* (*Vor Tau und Tag*) [1].

(1) Publié par *Le Journal des Débats*.

Digitized by Google

Jamais main plus délicate et plus sûre ne donna corps, ne présenta sous un aspect plus profondément humain ni plus vrai le douloureux et sublime mystère de la maternité. Il fallait, pour y réussir, à côté d'un tact merveilleux, la volonté obstinée de dire tout ce que sa pensée, longuement concentrée sur ce sujet, lui présentait sous la forme concrète d'une jeune femme exquise, passionnée et tendre, arrêtée comme aux portes du bonheur, et du devoir aussi, par l'invincible terreur de la maternité.

Je l'ai dit, c'est une apôtre. Une croyante? demandera-t-on.

Dans un sens très large, assurément oui. Ce n'est pas sans intention qu'avec l'assentiment de cette femme (qu'il me semble connaître si bien sans l'avoir jamais vue, et qui, par pudeur d'âme, me refuse obstinément toute aide pour la faire connaître au public de langue française), ce n'est pas sans intention que j'ai choisi, pour donner un échantillon de son art, un fragment du livre intitulé *Naturgewalten*, c'est-à-dire Forces de la nature.

* * *

Ce titre est tout un programme. Quand elle l'a choisi, Clara Viebig ne pensait guère qu'au peuple de son cher territoire, auquel le volume est entièrement consacré.

Les forces de la nature, dans son esprit, sont ces mouvements instinctifs et puissants de la conscience et du sentiment, que les êtres primitifs subissent sans bien s'en rendre compte, auxquels ils obéissent avec une précision, une abnégation de tout leur être que ne connaissent plus les civilisés trop compliqués.

Mais de ce qu'elles échappent à la perception de beaucoup, et justement des intellectuels, M^me^ Viebig n'infère pas qu'elles ne gouvernent pas le monde tout entier. Bien au contraire. Elles clament du fond de tous ses livres, ces forces de la nature, elles clament que les lois supérieures qui régissent le monde ne sont mal faites qu'à nos yeux prévenus et

Digitized by Google

myopes; elles clament qu'à côté de chaque devoir, la nature a mis une compensation, que les civilisations auront beau s'écrouler, il restera toujours, ancré dans l'âme humaine, d'aimer ce qui lui a coûté de la peine à obtenir. Les mères aimeront toujours leurs enfants, comme la fruste Anne-Marie (*L'arbre de vie*), qui a commencé par haïr son petit bâtard, et qui lentement, de sacrifice en sacrifice, apprend à le chérir, jusqu'au jour où il ne lui restera qu'à pleurer toutes ses larmes sur son petit cercueil; comme Barbe, l'abandonnée, qui cache sa faute, mais qu'environne un tel nimbe dans la joie de sa maternité, que les enfants la prennent pour une apparition de sainte Geneviève. (*La coupable*, nouvelle, et *Barbara Holzer*, drame.)

Mais, par un juste retour, relevez la tête, mères courbées sous un dur labeur. Les fils à qui vous avez gardé, au milieu des plus pénibles travaux, le sourire de vos yeux fatigués, une caresse de vos doigts usés, vous aimeront jusqu'à votre blanche vieillesse, jusqu'au delà du tombeau, plus tendrement encore que les promises qui leur ont fait faire parfois tant de folies. (*Samson et Dalila.*)

Pour le dire en passant, c'est en creusant davantage encore cette idée de l'amour maternel — et il était naturel qu'une femme étudiât par préférence les sentiments de la femme — que Mme Viebig est arrivée à faire l'un de ses plus beaux livres, *Fils d'une mère* (*Einer Mutter Sohn*), de l'étude de cette question : un enfant adoptif peut-il remplacer complètement l'enfant né de notre chair et de notre sang? C'est à ce livre que sont empruntées les quelques lignes de description de la fagne citées au début de ces pages. L'enfant adoptif est né dans la fagne. Une Berlinoise, excursionnant de Spa à la Baraque Michel, l'a trouvé, adopté, transplanté à Berlin; toute possibilité d'un retour vers la famille véritable a été écartée. Les parents arriveront-ils à faire ce que la nature n'a pas fait; ce fils, né d'une autre femme, sera-t-il pour celle qui l'a appelé si longtemps de ses vœux, sera-t-il ce qu'eût été l'enfant sorti de ses entrailles? Et elle-même, sera-t-elle la mère qu'elle eût été,



Digitized by Google

s'il lui avait été donné de passer par le terrible mystère? Voilà la donnée. Il faut savoir être critique littéraire sans être défloreteur, disait l'autre jour l'un des maîtres français du genre, à propos du dernier roman de Paul Bourget. C'est dans cet esprit-là que je renvoie au livre même ceux que la question intéresse.

Ils trouveront, en lisant *Fils d'une mère*, celui de tous les romans de Mme Viebig qui repose le plus exclusivement sur une donnée psychologique. On s'y meut dans une société cultivée, quoique sans excès de raffinements, une société qu'il doit être agréable de fréquenter. Peu de personnages, gens excellents, d'intelligence ouverte, dans un décor riant. Mais la tragédie est dans les âmes mêmes, dans trois âmes, dont deux seulement sont faites pour se comprendre, et l'assemblage de tous les accessoires matériels du bonheur ne la rend que plus poignante. Le livre est dédié « A mon fils quand il sera grand », dédicace faite déjà par bien des écrivains, quelquefois non sans causer quelque étonnement au lecteur. Ici, c'est bien le mot d'une vraie mère. Telles observations, insignifiantes peut-être au premier abord, en portent la griffe, la jalousie de Käthe, par exemple, pour tout ce qui approche son fils, les bonnes, les amis. Une mère, une vraie, celle qui a eu la joie que rien ne peut décrire de découvrir un à un, dans les traits encore indécis de ses enfants, les yeux, le regard, le sourire des ascendants, cette mère-là peut trembler qu'un ami, une bonne, puisse ternir l'âme de son enfant par une parole mauvaise; mais elle ne s'abaisse pas à craindre qu'ils lui volent l'amour de ce qui est sa chair, son sang.

Certainement, la philosophie de Mme Viebig, qui est bien à peu près celle de Carlyle, suppose une œuvre plutôt austère. C'est celle de la sainteté, de l'utilité de la douleur. La conviction que le bonheur réside dans l'accomplissement simple du devoir simple, engendre des œuvres fortes, mais qui ne vont pas sans une certaine saveur d'âpreté. Elles ne concluent pas toutes, tant s'en faut, par le crime puni et la vertu récompensée. Hélas! telle est la vie. Mais si Mme Viebig ne croit pas

Digitized by Google

beaucoup à la justice visible du destin, et ne sacrifie rien aux lecteurs qui veulent une impression douce pour finir, en revanche, la trame de ses récits tend toujours à des conclusions satisfaisantes au point de vue poétique. A peine si je dois citer quelques exceptions dans ses nouvelles du terroir, *La cigarière*, par exemple, et deux autres où sa façon de toucher à la question de l'alcool semble — est-ce suprême découragement? — un peu trop ironique pour venir d'elle, la femme au cœur large et chaud qui professe qu'il n'est pas de chute si profonde dont on ne puisse se relever.

*Le dernier numéro* illustre admirablement ce que je veux dire. La silhouette du pauvre Siméon Schalkenbach, de qui l'horizon se borne aux douceurs de la soupe aux pois et des tartines de saindoux, grandit à nos yeux jusqu'à remplir tout le ciel lumineux de la fagne, parce qu'il meurt pour une idée, et que cette idée est le partage des âmes délicates : il ne peut supporter d'être odieux à ses semblables, de l'être malgré lui, par une cause qu'il ne dépend pas de lui d'écarter.

Voilà, à bien la dégager des mille enveloppes dont elle l'a tissée, toute l'esthétique de Clara Viebig. Comme tous les peintres d'un terroir spécial qui ont fait fortune en littérature, comme René Bazin, comme Pouvillon, comme Leroy aussi, elle choisit ses modèles, non pas précisément parce qu'ils sont beaux, mais avant tout parce qu'elle les connaît bien, et qu'elle les aime. Alors se demandant *pourquoi* elle les aime, elle arrive tout naturellement à faire jaillir à côté de leur rusticité, de leurs superstitions, de leur grossièreté parfois, le mystérieux « quelque chose » qui en fait des êtres semblables à elle, qui est une raffinée, et à ses lecteurs, qui le sont autant. Peignant des hommes et des femmes étroitement liés à la terre, et qui trouvent presque toujours dans celle-ci même la raison d'être poétique de leur destinée, l'œuvre de M^me^ Viebig est devenue une sorte d'épopée de ce terroir qu'on pourrait appeler vraiment l'entre Meuse et Moselle, avec le Rhin pour limite à l'est, et les Ardennes à l'ouest.

Si, comme je le disais plus haut, ce terroir déborde sur la

Digitized by Google

Belgique par la région de la fagne belge, la Belgique à son tour doit avoir eu singulièrement d'influence sur l'Eifel, à juger par son dialecte, qui abonde en expressions d'origine française, à la fois beaucoup plus nombreuses que partout ailleurs et très fortement germanisées, comme si elles étaient implantées là de longue date.

*
* *

Impossible, dans cette étude qui ne peut dépasser un cadre restreint, de m'appesantir davantage sur les deux volumes de nouvelles du terroir, *Kinder der Eifel* et *Naturgewalten*, impossible aussi de m'attarder beaucoup aux deux romans dans lesquels Mme Viebig a cherché à fouiller plus profondément la psychologie du paysan de l'Eifel. *Vom Müller Hannes*, l'histoire de Jean le meunier, eût comporté sans doute un peu moins de longueur. Quant au *Weiberdorf*, *Village de femmes*, sa donnée d'une étrangeté vraie, la puissance des descriptions, la grâce de certaines figures, le relief qui les découpe toutes, la psychologie serrée du faux-monnayeur avec l'éternel : cherchez la femme, tout cela en fait une œuvre de premier ordre, tandis qu'un réalisme peut-être un peu plus marqué qu'ailleurs et tout l'ensemble de la donnée ont attiré à l'auteur bien des critiques. On a cherché à l'atteindre surtout par le reproche qu'un tel livre fût sorti de la plume d'une femme. Qu'on se rassure; ces critiques doivent être d'avant l'écriture de Mme la comtesse de Noailles; il n'y a rien de faisandé dans le réalisme de Mme Viebig, et son verbe robuste garde toujours une saine odeur de terre fraîche.

Dans un livre intéressant, qui tient un peu de l'autobiographie, *Es lebe die Kunst* (1), c'est-à-dire *Vive l'art*, ou, si vous préférez, *Tout pour l'art*, Mme Viebig avait répondu par avance à ce genre de critiques. L'héroïne est une jeune *authoress*. Aux éditeurs qui lui reprochent d'encanailler son talent parce qu'elle peint la vie des champs sans berquinades, à ceux qui

(1) Ce roman a paru en feuilleton dans *Le Temps*.

Digitized by Google

demandent ce qui la pousse à écrire ainsi : « La nature », répond-elle. « Je ne sais pas au juste comment cela s'est fait. Elle est si belle; ne fallait-il pas la décrire? Alors, des silhouettes me sont apparues, allant et venant; elles me parlaient, et je lisais leur histoire sur leurs visages. C'est ainsi que je me suis mise à écrire. Quand j'écris, il me semble qu'il y a au-dedans de moi quelqu'un qui dicte. Très souvent, ce n'est pas du tout cela que j'allais écrire, et puis tout à coup, crac! voilà que ça y est. Je le fais malgré moi. N'est-ce pas drôle ? »

Je crois bien que c'est ainsi que Mme Viebig a conçu tout ce tableau d'un village que désertent ses habitants dans les années d'industrie intensive qui suivirent en Allemagne la guerre de 1870 et les milliards de la rançon française. Ils désertent, tous les hommes valides, allant chercher les gros gains qu'offrent les industriels rhénans, tandis que les femmes restent attachées à la glèbe, travaillant comme des serves la terre des pauvres petites métairies.

Les vieillards demeurent en arrière aussi, et avec eux un beau garçon un peu claudicant, un peu paresseux, un peu don Juan, d'ailleurs très épris de sa femme, la belle Luce. A côté de ce ménage bohême, allant cahin-caha et chantant : vive la joie jusqu'à la tragédie finale, on voit, comme lui servant de repoussoir, l'autre ménage que fonde l'énergie, le courage et l'amour fidèle de la pauvre petite Babet, la jeune servante écrasée sous le mépris de sa belle-mère.

***

Chemin faisant, j'ai touché déjà à plusieurs livres qui n'appartiennent pas, comme l'eût voulu mon plan primitif, à la littérature du terroir. Dans l'œuvre, nombreuse encore, qui resterait à parcourir, force m'est de choisir. Pourquoi, laissant de côté même *Le pain quotidien* (1), livre remarquable qui traite ce qui tend à devenir une question sociale, celle des

(1) Paris, Tallandier, et Bibliothèque illustrée.

Digitized by Google

domestiques, et qui la traite comme on peut s'y attendre de la part de la femme au cœur large, ennemie de tout compromis et de tout préjugé qu'est Mme Viebig, — pourquoi choisir pour terminer les deux livres aux titres claironnants *Die Wacht am Rhein* et *Das schlafende Heer* (*La légion endormie*)? A vrai dire, beaucoup parce que, au point de vue des lecteurs français, je les considère comme des œuvres de conciliation destinées, sans intention préconçue de l'auteur, à être des traits d'union entre l'esprit français et l'esprit allemand.

Ne criez pas au paradoxe. Je sais que *Die Wacht am Rhein* passe pour une œuvre patriotique au premier chef, et j'en tombe d'accord d'autant plus volontiers qu'elle est pure de toute étroitesse et ne peut que contribuer à effacer à l'étranger bien des préjugés courant sur l'Allemagne. Un peu touffu, écrit un peu à la manière de quelqu'un qui ferait l'école buissonnière dans un labyrinthe de chers souvenirs, surtout dans les descriptions locales, le récit commence à Düsseldorf en 1830. A cette époque, « les Prussiens », par quoi l'on entendait les soldats originaires de la province de Prusse, étaient parfaitement honnis des joyeux Rhénans. Le lent travail de pénétration qui a fondu en un ensemble, à la fois homogène et divers, les couches allemandes que distinguent tant de dialectes particuliers, est en quelque sorte synthétisé dans l'histoire d'une famille de soldats. Le père est le Prussien à cheval sur la discipline; la mère, la rieuse bourgeoise de Düsseldorf toujours prête à faire un tour de valse; ils n'étaient pas faits pour s'entendre.

Dans les conflits domestiques, qui tournent souvent autour de l'éducation des enfants, on ne peut s'empêcher de trouver plus d'idéal sous la discipline collet-montée du père, et pas mal de légèreté, de laisser aller sous la bonté un peu veule de la mère. Joséphine, qui a la gaieté de l'une, le sentiment de l'honneur de l'autre, apparaît comme un produit charmant d'éléments disparates. Je pense bien que Mme Viebig, quand il lui arrive de la regarder, doit lui dire tout bas : tu ressembles à

Digitized by Google

ma jeunesse, et tous les lecteurs français l'aimeront pour sa fraîcheur, pour son juvénile enthousiasme qu'aucun fait accompli ne pourra abattre, pour sa loyauté dans un mariage sans amour, et surtout, oh! surtout pour son attitude pendant la guerre.

Un instant, elle les hait, ces soldats français qu'elle soigne à l'ambulance, car c'est un de leurs pareils qui lui a tué son fils dès les premières rencontres. Qui de nous n'en eût fait autant?

« O ma patrie! » murmure en français une voix de délire. Et la réflexion lui vient peu à peu. N'est-il pas beau aussi, ce pays de France, ne doivent-ils pas l'aimer, eux, comme elle aime son pays rhénan? Doucement, elle ferme la fenêtre pour voiler la fanfare allemande qui éclate; elle ne veut plus connaître, dans tous ces blessés, que les fils de mères à qui Dieu veuille épargner son deuil.

C'est peut-être de tous les livres de Mme Viebig — bien qu'il soit décidément un peu long — celui où le sens poétique de l'auteur s'affirme le plus nettement, témoin ces mots d'honneur et de devoir inculqués par le Prussien têtu à sa fillette, puis écrits par lui, comme son testament, sur un bout de papier au moment où il va se suicider pour ne pas survivre à ce qu'il considère comme une faute de discipline.

C'est en 48, Düsseldorf est en pleine révolution. Le sergent-major a trouvé, revolver au poing, son propre fils défendant une barricade, et il l'a laissé échapper... Joséphine a conservé pieusement ce billet; vingt-deux ans plus tard, elle le donne, comme un talisman, à son fils à elle qui part en campagne, non point en héros, c'est une âme d'artiste, le sang lui fait horreur; ce petit-fils de soldat a peur des balles et il l'avoue. Cependant, il fait son devoir. Blessé, mourant, il parvient à faire tenir le billet à sa mère par un camarade; il l'a paraphé de ces mots, écrits avec son sang: « Adjüs, Mutter! » (adieu, mère!) et c'est encore, pour le dire en passant, une infiltration française que cet adieu patois.

Témoin encore la fraîche histoire d'amour qui traverse toute la vie de Joséphine. Enfant, elle a joué avec le fils du colonel,

Digitized by Google

et elle a eu pour lui une belle passion. Adolescents, ils se retrouvent. Officier, le voici encore qui croise son chemin. Pour lui, c'est une amourette, qu'il ne poussera pas jusqu'au bout, parce qu'il respecte en Joséphine la fille de son brave vieux sergent-major. Pour elle, c'est toute sa vie que son amour pour ce beau garçon. Le père a surpris les promenades clandestines. Il ne veut pas intervenir, lui, l'inférieur hiérarchique, mais il ordonne à sa fille de rompre. Elle obéit, la mort dans l'âme; elle se laisse marier à un brave homme de gendarme qui l'adore, qu'elle finira par aimer aussi, mais d'un sentiment qu'elle ne mettra jamais au même rang que celui qui se confond avec le nom de Victor, et qu'elle gardera intact jusqu'au dernier jour.

Si ce livre garde d'une œuvre de jeunesse la place évidente laissée à la personnalité de l'auteur, il a déjà d'une œuvre de maturité le don de plaider, sans passion autre que celle de la justice, des causes en apparence inconciliables. Cette qualité éclate souverainement dans *La Légion endormie*, le livre le plus fortement pensé et le plus courageux sans doute de M^me^ Viebig, dont Naumann a pu dire qu'il était tout d'abord un élément de plus dans la cause du féminisme, en tant qu'œuvre de femme qui doit forcer le respect et la considération masculine, et ensuite un véritable manuel d'histoire politique, plaçant le lecteur, mieux qu'aucune enquête politique, en plein cœur de la question polonaise, dans toutes les complications de sa redoutable portée.

Va pour un manuel d'histoire! On n'en trouverait guère de plus attachant, de plus impartial, ni, hélas! de plus décourageant non plus. Le titre est peut-être ce qui m'y plaît le moins. Il fait allusion à une légende — réellement répandue, ou fictive et mise dans la bouche d'un vieux berger polonais, je ne sais plus au juste — d'après laquelle tous les héros tombés jadis en défendant la patrie sortiront tous ensemble de leurs tombeaux, pour former une légion puissante et victorieuse, le jour où la Pologne sera mûre pour l'indépendance. Ce berger est un personnage tout à fait accessoire, en sorte qu'on ne voit pas

Digitized by Google

trop pourquoi ses rêveries devraient servir de titre à un livre qui dépeint la situation actuelle. Tout au plus le choix de l'auteur indiquerait-il ses préférences pour la cause polonaise.

Préférences? Cette femme au cœur chaud ne les plaint-elle pas plutôt tous également, ceux qui s'usent à lutter autour de ce lambeau de royaume? Elle suppose trois grands propriétaires, dans la région agricole qui s'étend de Posen à Kalisch, un Polonais et deux Allemands.

Le seigneur polonais et sa femme ne diffèrent pas sensiblement de ce qu'on sait ou croit savoir généralement de la haute société polonaise : l'esprit délié, infiniment d'élégance et de brio, et, sous ce vernis, un fond de perversité et d'ignorance insondable. Ce milieu a servi de cadre, depuis vingt-cinq à trente ans, à beaucoup de romans allemands plus ou moins sérieusement documentés. Ici, l'on sent que rien n'est fait de chic, pas même la « gratteuse », pauvre vieille courbée par l'âge, qui soigne ses ongles, les entretient à la longueur voulue, pour gratter tous les soirs madame, lorsqu'elle est couchée.

Dans la chambre somptueuse, où on ne l'introduit souvent qu'après de longues heures d'attente dans les bas-fonds où grouille la valetaille, une tache crasseuse marque la place où Stania, la camériste, appuie sa jolie tête quand vient enfin l'heure de dormir. Raffinements de luxe et désordre grossier, orgies, flirts endiablés, non décidément, cette société n'est pas intéressante.

Mais le peuple m'intéresse, ce peuple enfant, si courageux à la peine, si ardent à courir au plaisir, tout de go dans ses chants et ses danses traditionnelles; ce peuple que quelques verres de wodka dans la tête lance, furieux, tel un torrent déchaîné, contre la maison du gentilhomme allemand, pour enfoncer la porte, pour réclamer impérieusement le maître absent... Et puis, au milieu des imprécations, une voix d'enfant suffit à l'apaiser. Le petit baron est là, surpris dans son sommeil; la vieille bonne, affolée de terreur, l'a laissé s'avancer sur le perron; et sa voix enfantine, la promesse gentiment tournée de distribuer tous ses beaux œufs de

Digitized by Google

Pâques aux enfants des perturbateurs, transforme les vociférations en un long éclat de rire, et la bande s'en va, en poussant des vivats pour le petit baron. Cela ne les empêchera pas, d'ailleurs, de rouer de coups son père à la première occasion. Et il en mourra de douleur, le fier aristocrate plein d'intentions excellentes maladroitement exécutées, féru de l'idée que la germanisation est le salut de la Pologne.

Chez le gentilhomme polonais, les ouvriers portent des chemises rouges et l'intendant ne quitte jamais son fouet à lanières. Chez le gentilhomme allemand, les chemises sont blanches, les brutalités sont sévèrement réprimées, mais les distributions traditionnelles d'eau-de-vie sont interdites, ainsi que l'embauchage, dans les moments de presse, de Polonais russes. Il faut favoriser la main-d'œuvre allemande.

Aussi le châtelain de Deutschau se tient-il au courant de tout ce qui se passe dans la colonie allemande voisine, où une commission rurale concède du terrain par petites parcelles à des émigrants, car ils le sont véritablement, ceux que l'on attire de tous les points de l'Allemagne vers ce grenier à blé qui manque moins de bras que d'agriculteurs connaissant les ressources modernes du métier.

« Que ne suis-je plutôt allé en Amérique! » gémit le brave fermier qui a quitté les bords du Rhin pour le mirage d'une fortune promptement faite, et qui se voit dès l'abord frappé d'ostracisme. Maçons, charpentiers, couvreurs, tous lui refusent sans ambages leurs services. C'est la lutte tacite de la légion endormie contre l'oppresseur. Oppresseur opprimé, car de la mutuelle défiance semée jour après jour monte la moisson amère des haines, des intrigues, tout effort vers le progrès paralysé d'avance. Une immense pitié vous prend pour ceux qui s'agitent là, avec leurs exigences qui sont justes, leurs aversions qui sont explicables, leurs enthousiasmes qui forcent notre respect, même quand nous ne pouvons les partager.

Le prêtre polonais use de son influence sur les familles des colons allemands pour amener une accoutumance aux traditions polonaises, favoriser l'usage de la langue, les mariages

Digitized by Google

mixtes, tout ce qui peut contribuer à rendre polonais ces Germains. Le condamnerons-nous? C'est un patriote.

L'instituteur tremble perpétuellement devant les colères des parents qui exigent, qui l'allemand, qui le polonais à l'école. Sa terreur devient de l'affolement, quand une dénonciation en haut lieu lui attire l'ordre formel de ne parler que l'allemand. Et il n'y a, dans sa classe, que trois enfants allemands! Lui jetterons-nous la première pierre?

Je l'ai dit, Mme Viebig ne conclut pas, elle raconte ce qu'elle a vu, mais la conclusion qui est partout entre les lignes, c'est que le système actuel est détestable, et qu'on ne tranche pas la délicate question des animosités de deux races à coups de décrets.

J'ai passé sous silence le propriétaire allemand qui n'a cure de pangermanisme, estimant qu'il est néfaste aux prix des blés et du bétail, et que jamais la main-d'œuvre allemande n'égalera celle des Polonais, surtout de ceux de Russie. D'ailleurs, il songe à vendre, ses fils sont officiers ou fonctionnaires, et sa fille est en train de se compromettre avec un intendant. Il est le seul qui n'inspire pas cette compassion intense qui émane de tout le livre.

Une figure suave se dégage du milieu des personnages presque trop nombreux. C'est la baronne Hélène. Mme Viebig excelle à peindre ces couples unis, marchant dans la vie, la main dans la main, travaillant chacun dans sa sphère à l'accomplissement d'une même tâche. Hélène, qui a été la compagne des années heureuses, voit bien dans quelles erreurs verse son mari, à chevaucher perpétuellement son principe de germanisation. De toutes les forces de sa tendresse, elle cherche à le retenir, à l'orienter dans une voie moins chimérique, moins dangereuse surtout, et lorsqu'il succombe, elle reste sur la brèche, sauvegardant pour ses enfants l'héritage paternel.

Mais, si le personnage sympathique est dans le camp allemand, on sent pourtant que les sympathies de l'auteur, créées peut-être surtout par son esprit de justice, sont ailleurs. Il me semble qu'elle les a symbolisées dans cette petite fille de basse-

Digitized by Google

cour polonaise, que son maître frappe d'un grand coup de canne, la croyant en train de marauder des champignons de couche.

L'enfant se relève, tout en larmes, un couteau entre les dents, une pintade se débattant entre ses bras : « Je vais la tuer, Monsieur, à l'instant même. Oh! ma pauvre petite poulette, si jeune, et doit mourir déjà! A dit la femme de charge, madame vouloir celle-ci, pour la rôtir et l'envoyer bien loin, où c'est l'Allemagne. A des pattes jaunes... est si belle, noire et blanche. Ah! monsieur, faut-il vraiment que petite pintade meure? »

Mais le jargon enfantin, d'une douceur si particulière, d'une langue étrangère dans une bouche slave n'émeut par le maître. « Vite, vite, dalli, dalli, il ne faut pas faire attendre madame! »

Les yeux noyés, la petite Marynka suit du regard le maître qui s'éloigne, sans plus de souci de la pintade que du coup de bâton qu'il vient de donner. Pauvre petite pintade, toujours la première à reconnaître la voix de l'enfant. Insensiblement, les petites mains dessèrent leur étreinte, l'oiseau s'envole. Alors, c'est une course folle pour le rattraper, à travers l'immense cour, jusqu'aux granges. Mais Marynka n'a qu'à ouvrir la bouche : poutt, poutt, voilà la pintade qui reprend confiance, s'arrête, pique un grain. « Sainte mère de Dieu! avoir père et mère au ciel, et être obligée de tuer encore ma pintade! »

Les larmes de l'enfant recommencent à couler. Mais tout à coup, que voit-elle par terre, pattes jaunes, plumage noir pointillé de blanc, et déjà morte, une pintade! Ce qu'elle ne savait pas, la petite fille de basse-cour, c'est que le maître en colère l'avait, l'instant d'avant, assommée d'un coup de la même canne qu'elle avait sentie elle-même sur ses épaules. « Sainte Vierge, ma patronne, vous avez vu petite orpheline! » Sans perdre une minute, Marynka ramasse la pintade, et lui fait proprement au cou l'incision traditionnelle. Pintade est pintade. Qui s'en apercevra?

Tendresse humble et naïve, inconsciente duplicité de l'opprimé, élasticité sans laquelle la vie ne lui serait pas pos-

Digitized by Google

sible; tandis que j'établis ainsi sa mentalité, il me semble que la Pologne entière me regarde à travers les yeux pleins de larmes de ma petite amie, la gardeuse de dindons.

Nous voici loin de l'Eifel. Mme Viebig elle-même va nous y ramener. AGNÈS LEBEAU.

## LE DERNIER NUMÉRO

Nouvelle, par Mme CLARA VIEBIG.

La haute-fagne (1) est austère, et ceux qui ne la connaissent pas bien disent qu'elle est désolée.

Mais quand le vent la couvre de ses hurlements, que la pluie et la neige ont comblé les bords de ses marais qui semblent toujours guetter une proie, cette désolation est la joie du chasseur. Lui seul est maître de l'étendue. Les villageois, habitués à leur solitude, se tapissent, farouches, dans leurs maisons dissimulées derrière l'écran d'immenses haies de charmille. Plus de tombereau chancelant, chargé de tourbe, faisant crier sous chaque tour de roue les ornières profondes; plus d'appels de femmes et d'enfants partis à la cueillette des airelles (2); aucun son révélant l'homme ne trouble le silence solennel. Rien que la voix d'orgue de la tempête. Seules les jolies biches, les vieux dix-cors impérieux pâturent paisiblement sous des hêtres isolés. Dans cette région, ces arbres n'ont pas, comme ailleurs, une belle cime au-dessus d'un tronc élancé; ils sont bas, arrondis, trapus; ils s'étendent, protecteurs, comme un toit, une tente sous laquelle on peut chercher abri. Et de fait, même lorsque le temps est le plus rude, il est rare de n'y pas trouver un peu de verdure. Dans les coupes serrées des sapinières, les sangliers grognent sans vergogne, et la

(1) Ce nom, en allemand *Venn*, désigne en Belgique le terroir spécial de l'Eifel, qui se prolonge, en deçà des frontières belges, dans une région qui a des fervents de sa beauté sauvage. Nous nous servirons de ce terme français pour désigner la partie allemande, beaucoup plus étendue, du même terroir.

(2) L'airelle, ou myrtille rouge, est le fruit par excellence de l'Eifel, qui en expédie dans toute l'Allemagne.

Digitized by Google

grouse d'Écosse volète de mare en mare de son coup d'aile lent qui semble nager dans l'air.

Chasse princière, à condition d'avoir des bottes jusqu'au ventre, la poitrine et le dos garantis par quelque gros drap imperméable, une bonne carabine à l'épaule, et surtout, à condition de connaître les sentiers. Alors, on peut marcher comme l'homme au premier jour dans le jardin d'Eden, — maître absolu dans une liberté absolue.

Mais quand un soleil de feu a bu toute l'eau des mares; quand la marne desséchée s'écaille, que l'émeraude des marais se ternit, alors ils ont raison ceux qui disent : « Il fait trop triste pour vivre ici. » Que le ciel soit du bleu le plus pur; que la lumière rayonne; que le soleil se couche dans une splendeur de pourpre et d'or; que les airelles piquent la mousse sombre de leur corail sur lequel les enfants, partis pour la cueillette, s'abattent avec des cris de joie — la haute-fagne n'a pas un sourire; la haute-fagne ne connaît pas la joie.

Des hommes sont là qui travaillent. Ils déracinent et brûlent; ils remplissent les tombereaux à la pelle et les charrient; ils bêchent et sarclent; ils tracent des fossés et plantent des haies; ils labourent et hersent, pour faucher ce qu'ils ont semé et moissonner ce qui pourtant ne leur appartient pas. Ils s'adonnent aux travaux paisibles de l'agriculteur, mais la paix des champs n'est pas pour eux, — ils ne sont pas libres, ils travaillent par ordre —, eux non plus ne rient jamais.

L'État a fait élever là-haut une baraque de planches sous un toit de tuiles rouges pour ses détenus, qui de leurs mains souillées doivent défricher la fagne, transformer le désert du haut-plateau en un champ prêt à être cultivé par le colon honnête qui succédera au triste pionnier de la première heure. Parmi tous ceux qui gitaient là, un seul était satisfait, et le dimanche, quand le surveillant ne conduit pas sa bande au travail, un seul ne regardait pas comme les autres, avec des regards avides, le lointain bleuâtre que découpaient les barreaux des petites fenêtres, — le lointain de la liberté.

C'était le numéro 40. Autrefois, on l'appelait Siméon Schalkenbach.

Digitized by Google

Voici à peu près ce qu'il pensait : Ils étaient là quarante. Ne dormaient-ils pas bien, dans cette espèce de grange, sous les bardeaux nus, aux étroites lucarnes? N'étaient-ils pas à l'abri de la pluie et du vent et des brouillards qui ne tarderaient pas à blanchir la fagne? Il avait connu de moins bons quartiers. N'était-elle pas bonne la soupe — alternativement, on la faisait aux pois, aux haricots ou aux lentilles —, et le pain beurré d'une couche de saindoux? Il avait connu du pain plus dur, et sans saindoux encore.

Le numéro 40 ne pouvait comprendre que les autres eussent toujours des sujets de plaintes. Ils ne les formulaient pas tout haut, il est vrai, parce qu'alors arrivait le surveillant, qui les faisait taire, et gare à celui qui se risquait encore à ouvrir la bouche! Il était mis au cachot, dans le petit réduit noir comme un four, dont la porte de douves avait de si gros verrous de fer. Quant au repas, bonsoir! il fallait s'en passer, ce qui était encore le plus dur des châtiments!

Ce que le numéro 40 comprenait moins encore, c'est qu'il y en eût qui désiraient tant rentrer chez eux; le numéro 7, par exemple, la tignasse rouge, qui faisait deux ans pour une affaire de mœurs et qui soupirait tant après femme et enfant. Comment l'aurait-il compris? Il y avait bien longtemps qu'aucune femme ne l'avait regardé, et il n'avait jamais été marié ni père de famille.

Et il souriait littéralement à son bonheur. Oui, c'était un bonheur que le gendarme l'eût arrêté juste au bon moment, comme il achevait de vider le garde-manger du gros rentier Hückges, qui lui-même était gras comme lard. Et quel bonheur qu'il n'eût, lui, malgré sa maigreur, pas réussi à s'introduire par la petite fenêtre, en sorte qu'il avait forcé la porte — vol avec effraction —; sans effraction, il n'en aurait pas eu pour un an!

Hélas! un an seulement. Bien trop peu! La servante du dit rentier qui lui avait sauté dessus en chemise, les jambes nues, telle qu'elle sortait du lit, et qui avait miaulé si effroyablement : « Au secours! au voleur! à l'assassin! au secours! » un vrai chat sauvage, cette fille aux jambes nues! Que ne lui avait-il

Digitized by Google

allongé un bon coup! Il avait le choix des armes : une bouteille de vin et un cruchon de liqueur dans la main gauche, un jambon dans la main droite, et ce qui était plus redoutable encore, il tenait serré sur le flanc gauche un énorme pot à beurre!

Certes, elle ne s'en serait pas relevée, et alors, il aurait eu une condamnation pour des années et des années! Tandis que maintenant, hélas!... un an, c'est si vite passé!

Il éprouvait une véritable angoisse, le numéro 40, à voir les longs jours diminuer, à voir le disque incandescant du soleil se noyer de jour en jour plus tôt dans la vague de la bruyère. Où aller, quand on le relâcherait? Du travail, il n'en trouverait certainement pas, maintenant moins que jamais, — il y avait si longtemps qu'il n'en trouvait plus, même quand il se donnait la peine d'en chercher. De fait, depuis les longues semaines passées à l'hôpital des bons frères, on aurait dit qu'il n'avait plus de chance au travail; il avait beau essayer, nulle part il ne réussissait à se faire embaucher. Même à la fabrique, où il triait des chiffons, il avait été congédié en un rien de temps. Pourquoi donc? Ne fournissait-il donc pas son ouvrage, au moins aussi bien fait que celui de ces fillettes effrontées et de ces morveux de gamins, qui se poussaient perpétuellement du coude et le dévisageaient comme s'ils n'avaient jamais vu figure humaine?

Tandis que maintenant, ici, il avait du travail, et il pouvait s'y livrer sans être dérangé, et en abattre tant qu'il voulait. Car il aimait travailler, pour le plaisir de travailler. Les autres détenus, de forts gaillards, la poitrine velue découverte dans l'échancrure des chemises de toile bise, leurs bras nus couverts comme d'un réseau bleu de tatouages, juraient tout bas et ahanaient sous la chaleur du soleil que ne tempérait pas le moindre ombrage. Le surveillant, la carabine au bras, qui les serrait continuellement de près, comme le chien du berger son troupeau, les perdait-il de vue un seul instant, aussitôt ils cessaient de travailler. Lui, jamais.

Son bras, desséché à force d'être maigre, maniait magistralement la faulx; l'herbe drue, au brin résistant, tombait comme

Digitized by Google

une fumée, et les tas jonchaient le sol à ses pieds. Il les piétinait à longues enjambées, fauchant tout devant lui, avec ardeur, avec avidité. Sa maigre ossature grandissait, s'allongeait; se penchant à droite, se penchant à gauche, oscillant en avant, en arrière; suivant d'un mouvement égal les coups de la lame étincelante, infatigable, il fauchait, comme s'il fallait couper toute l'herbe de la fagne.

Alors il faisait horreur aux autres. Ils suivaient des yeux avec répulsion la longue silhouette que garantissait encore du soleil et des mouches un morceau de toile placé sous le chapeau de jonc. Cela lui pendait jusqu'au milieu du dos, se soulevant à chaque coup de faulx le long des joues décharnées, laissant deviner que ce qu'il y avait dessous n'était pas beau à voir.

Quelques jeunes gars solides avaient reçu ordre de faucher la prairie avec le numéro 40. Lentement, prudemment, à peine croyaient-ils n'être pas observés, qu'ils se retiraient, se tapissaient derrière la haie de clôture. Il ne le remarquait pas; s'en fût-il aperçu, peu importe; il se faisait fort d'abattre l'ouvrage tout seul! Crachant dans ses mains, il serrait plus fort le manche de sa faulx, et il avait un mouvement de dépit, quand un ordre brutal du surveillant lui ramenait ses compagnons.

Sa silhouette mouvante se découpait, immense, dans la transparence de l'éther; le pantalon flottait autour des hanches qui semblaient de bois; il n'y avait que des côtes dans ce que sa blouse découvrait de poitrine; mais elle se soulevait d'un rythme régulier. Couper, faucher, tout cela lui était une joie. Un rire, grimaçant peut-être, mais bienveillant quand même, épanouissait ses joues creuses.

Lorsque les quarante rentraient au pas dans la baraque, et que se faisait entendre le bruit des gamelles, tous étaient affamés comme des loups; les cuillers se choquaient; à peine les hommes pouvaient-ils attendre le moment de humer, d'avaler. Mais les voisins du numéro 40, ceux qui lui faisaient vis-à-vis surtout, n'étaient pas si pressés. Ils se dandinaient sur leur banc, visiblement embarrassés, détournant les yeux; ou bien, ils saisissaient la première occasion, se faufilaient dans un coin, y engloutissaient leur repas tout debout.



Digitized by Google

Personne ne s'asseyait près de lui sans y être forcé. Mais le numéro 40 ne s'en apercevait pas. Il se penchait avec délices sur sa gamelle, — jamais il n'y restait une goutte, jamais non plus une miette de pain. Et les dimanches, les jours de fête, quand il y avait un morceau de lard ou de boudin fumé, on voyait grincer de plaisir ses dents jaunes, ou du moins tout ce qui lui en restait.

Il ne remarquait pas même qu'on le fuyait jusque dans le dortoir, ce réduit éternellement sombre, où les lucarnes grillées laissaient pénétrer si peu de jour. Il dormait bien, toujours, fatigué d'avoir travaillé et se sentant à l'abri. Ce sentiment de sécurité, il ne l'avait pas connu depuis le temps où il faisait les bords du Rhin, pendu aux jupes de sa mère, qui fabriquait des balais pour les vendre, coiffée à n'avoir rien à envier à cet article de ménage.

Hélas ! pourquoi cette bonne vie devait-elle prendre fin à si courte échéance !

Dans les derniers temps avant la levée de l'écrou, le numéro 40 crut ressentir des douleurs. Était-il malade? L'appétit n'y était plus ; il ne vidait plus sa gamelle qu'à moitié. Et ceux qui, la nuit, dormaient à côté de lui dos à dos pour ne pas le regarder, même en songe, l'entendaient soupirer lamentablement et se retourner sans trêve.

Les joues plus creuses que jamais, mais toujours actif, la longue silhouette travaillait dans la bruyère. Autour de lui, ce n'était plus le flamboiement de l'été, qui naguère faisait courir une douce chaleur dans ses membres desséchés ; mais le vent et les brouillards d'automne, qui faisaient tousser les autres, lui semblaient bons, à lui. Le grand air — le grand air pur et libre —, hélas ! il allait en tâter bientôt, de la liberté!

Ah ! si ces messieurs du tribunal voulaient prendre en considération, voulaient lui permettre de rester là-haut, une année encore, peut-être ! L'autre soir, alors que les autres se bousculaient autour du feu qu'on entretenait déjà depuis beau temps, il avait réussi à parler un instant au surveillant en chef entre quatre yeux. « Hélas! avait-il dit, ne pourrait-on pas me laisser encore un peu ici? » L'angoisse avait mis en mouvement

Digitized by Google

sa langue malhabile, qui pendait lourdement, tel un battant inanimé, dans sa bouche; il avait balbutié, bégayé, vagi presque comme un enfant. Sortir, il n'y tenait pas, ah! mais non, pas du tout, il faisait si bon ici! Si Monsieur le chef-surveillant voulait dire un petit mot en sa faveur à l'administration!

Le chef-surveillant avait ri. « Imbécile! » avait-il dit, mais enfin, il avait ri! Qui sait, il s'occuperait de l'affaire, peut-être, et on lui permettrait de rester là. L'hiver y était abominable, disait-on; du brouillard, de la pluie, et tant de neige que la maison y disparaissait jusqu'aux tuiles, dont on ne voyait plus la rutilante tache rouge, devenue d'un blanc sale, comme la terre tout alentour, comme le ciel au dessus. C'était abominable alors, pis qu'à tout autre moment, avaient chuchoté l'autre soir à quelques « nouveaux » le numéro 3 et le numéro 4.

Quelles menteries! Horrible, affreux, abominable? Ce qui est horrible, c'est de baguenauder dans les rues, le ventre vide, sans aucune perspective de se le remplir. Ce qui est affreux, c'est de sonner aux portes que tout le monde vous referme au nez! Ce qui est abominable, c'est d'être à l'affût, toujours, de nuit, de jour, pour découvrir où il y aurait quelque chose à piger!

Non, décidément, le vol, il n'y trouvait aucun agrément. Misérable métier — travailler vaut bien mieux!

Et il empoignait sa bêche si violemment, que le manche risquait de se briser. Ce fossé-ci, il voulait le terminer — ah! par exemple, si c'était un autre qui allait le terminer — non, ça, c'était un plaisir qu'il n'accorderait pas à un autre! Et les pelletées argileuses volaient; on entendait la chute pesante des mottes humides. Le numéro 40 était pieds nus dans la boue jusqu'aux chevilles; les sabots ne tenaient pas, il était trop maigre. Qu'importe! — il faisait marécageux partout, à cette heure; on aurait dit qu'il n'y avait que des trous d'où l'eau sortait, partout.

Mais comment était-il possible de dire que l'hiver fût horrible, là-haut, et assommant, monotone à mourir, toujours faire des balais et tresser des paniers! C'est ça qui devait être riche, au contraire, faire des balais dans une maison, sous un

Digitized by Google

toit, près d'un bon feu de cette belle tourbe noire, près de la marmite géante, d'où s'échappe un fumet de soupe si alléchant! Faire des balais, mais c'était son occupation préférée! Et cela le fit penser à sa mère.

Il y avait bien longtemps qu'il n'avait plus pensé à elle. Où était-elle, à cette heure? Il n'en savait trop rien. Qu'était-elle devenue? Morte, sans doute ; lui-même devait avoir déjà près de la cinquantaine — à en croire ce que les messieurs du tribunal avaient lu dans leurs papiers —, bien qu'il ne se sentît pas cet âge-là, en dépit de ses cheveux grisonnants. Ah! mais non, il ne craignait personne, il avait de la force dans les membres — à condition de pouvoir rester là!

Le regard de ses yeux chassieux, ses pauvres yeux bridés, dépourvus de cils, et tout purulents, errait avec ferveur d'un bout à l'autre du haut-plateau, dont la bruyère était défleurie, dont les airelles et toutes les autres baies étaient gelées, le plateau qui s'étendait morne et brun sous un ciel bas. C'était l'automne, — quand tomberaient les premiers flocons de neige, où donc serait-il, lui?

Ah! pourvu que ce fût ici! Ainsi fasse la sainte Mère de Dieu, la Vierge Marie! Ne dit-on pas qu'elle est la patronne des gens de son métier!

Il joignit les mains autour du manche de sa bêche. L'instinct auquel il obéissait était inconscient, et pourtant il sortait du plus profond de son être. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait joint les mains pour prier, plus depuis sa petite enfance, quand il courait les routes avec sa mère, mendiant la plupart du temps. Elle le faisait agenouiller, les mains jointes, devant tous les calvaires des sentiers. Il ne savait pas quelle prière il fallait dire dans la circonstance présente ; mais il joignait les mains. Et en vérité, c'était bien là une prière.

Un parfum flottait dans l'air, venant du bois de Hahnheisterbusch, et le vent qui passait par-dessus la ligne bleuâtre des sapins du Hargard avait un souffle stimulant et fort. La fagne s'adoucissait dans toutes ses lignes, comme la température, et la poitrine du numéro 40 se dilatait, comme si elle n'avait pu contenir tant de bien-être.

. . . . . .

Digitized by Google

Ce fut le premier jour d'octobre que tomba la première neige et qu'on le relâcha. Il n'avait plus qu'à se présenter à l'administration des prisons à Aix-la-Chapelle, pour s'y voir restituer ses habits civils — la jaquette élimée, le pantalon en loques, le feutre cabossé et les souliers éculés, — toute la défroque qu'il portait le jour mémorable où sa vie s'était orientée du côté du soleil. Car en somme, les premiers six mois de préventive à Aix-la-Chapelle n'avaient pas été mal non plus, bien qu'évidemment sans comparaison avec la deuxième moitié là-haut. Ah! quel bon temps ç'avait été! Lorsque le chef-surveillant, lui frappant sur l'épaule, lui dit : « Eh bien! demain on sort! », le numéro 40 le regarda avec des yeux hébétés. C'était donc vrai? Il faudrait qu'il s'en aille! C'était la fin?! Il se refusait à comprendre.

Ses paupières remuèrent; tout son visage se contracta dans une grimace. Riait-il, pleurait-il? Les détenus n'en savaient rien. Aujourd'hui, ils le regardaient; aujourd'hui, ils portaient envie à celui qui leur faisait horreur — car il allait sortir demain.

Au dortoir, où ils réussissaient à échanger de furtives paroles, parce que là il était plus aisé de mettre en défaut les yeux et les oreilles du gardien, au dortoir, Siméon Schalkenbach se vit véritablement recherché. Il était libre, maintenant; on pouvait le charger de commissions pour l'un et l'autre, pour l'une et l'autre aussi. Et il y en eut beaucoup qui avaient des commissions.

Le numéro 7, la tignasse rousse, saisit même ses deux mains, l'adjurant par le salut de son âme, d'aller voir la Gertrude — voici où elle demeurait, et il lui décrivit tout très exactement — et de lui dire ce que jamais il n'avait osé lui écrire, — car c'eut été se déclarer coupable devant l'inspecteur qui lisait les lettres, et il avait toujours protesté de son innocence — de lui dire qu'il lui ferait une vie comme celle des anges en paradis, qu'il serait un meilleur époux que par le passé, que plus jamais il ne lui ferait tant de chagrin, quand enfin il serait relâché, et pourrait aller la retrouver.

Digitized by Google

Siméon Schalkenbach fut terriblement flatté d'être choisi ainsi pour faire un message d'amour.

Retiendrait-il bien tout? — « Sûr et certain! » Il mit sa main décharnée sur son cœur, en riant d'un rire qui, à tout autre moment, aurait fait reculer d'horreur les autres. Pour l'heure, ils se contînrent : Dieu merci, il allait partir, on pourrait de nouveau manger de bon appétit!

Le lendemain matin, en quittant la maison aux tuiles rouges, en passant par la porte qui l'avait vu entrer et sortir pendant cent quatre-vingts jours, allant à son travail régulier et paisible, il sentit se mouiller ses yeux qui n'avaient jamais pleuré de vraies larmes — d'ordinaire, s'il avait les yeux pleurants, c'était seulement à cause de ses paupières enflammées et purulentes — que d'excellents amis il laissait en arrière, ah! que de bons amis!

Il marchait lentement à côté du surveillant qui avait mission de l'escorter à Aix. Lui se dépêchait, étant fort pressé; il tombait une pluie mêlée de neige; le vent fouettait en les dispersant les feuilles des grands hêtres, qui, tels des drapeaux hissés en cas de détresse, indiquent le voisinage de Mützenich.

Siméon Schalkenbach, lui, n'était pas pressé; il boitait et trébuchait; il n'avançait pas. On aurait dit que la bruyère de la fagne le retenait de force; sa terre marneuse s'attachait en mottes pesantes à ses gros souliers.

Non, en vérité, il ne pouvait quitter ainsi tout cela — silence! — n'entendait-on pas là le trille d'une dernière alouette invisible? Sa gorge se serra; une angoisse le prit, comme s'il marchait à la potence : quand, oui, quand entendrait-il encore cette alouette?

Il avait toujours eu du plaisir à les écouter, les alouettes; il y en avait beaucoup dans la fagne. Le matin surtout, quand les bruyères étaient encore tout humides de rosée, parfois même de gelée blanche, on les entendait — « tireli » — c'était si gentil à entendre! Il n'y avait pas d'alouettes dans les rues d'Aix-la-Chapelle, ni dans celles de la grande ville de Cologne, vers où sans doute il allait diriger ses pas,— peut-être réussirait-il là à trouver quelque ouvrage. On n'y entendait

Digitized by Google

siffler que les vilains gamins des rues, qui se retournaient pour le dévisager et lui gueulaient sous le nez : « Hou! hou! que tu as mauvaise mine! » (1)

Une indicible nostalgie le prenait déjà, la nostalgie de cette lande paisible et brune, où l'on n'entendait rien que les commandements du surveillant, ou le bruit des poteaux qu'on enfonce, des essieux qui crient, des chaines qu'on remue, des soliveaux qu'on scie, des pelletées qu'on lance à la volée, des drains qui s'entrechoquent, puis de temps à autre un coup de feu ; rien que le pas des sabots mal équarris, ou un appel d'oiseau de proie qui semble tomber des profondeurs incommensurables de la voûte céleste. Cette nostalgie était si violente, qu'il aurait été capable de faire volte-face, et de courir tout droit à la longue baraque de planches, dont les parois et même le toit venaient de disparaître derrière un pli du terrain.

« En avant », dit brutalement le surveillant, « il ne fait pas un temps à rester là à planter des choux. »

Ils s'engouffrèrent dans le long village de Mützenich. Pour atteindre le chemin de fer, il fallait le traverser presque sur toute sa longueur, ce qui leur prit près d'une heure. Et malgré le mauvais temps, il y avait des enfants dans les rues, des gamins et même des filles. Tous le regardaient curieusement, pour se disperser ensuite, comme frappés de terreur; puis, les groupes se reformaient aux crix de : « Hou! hou! qu'il a mauvaise mine! »

Tel fut le retour de Siméon Schalkenbach au monde, à la liberté.

* * *

L'hiver avait passé sur la fagne, silencieux, interminable, comme il n'est pas possible ailleurs. Enfin, la neige était fondue. Elle avait atteint plus d'un mètre de profondeur; à Mützenich, les braves gens avaient été obligés de se frayer un chemin à la pelle presque tous les jours. Là-haut, à la

(1) Chaque année, le carnaval de Cologne édite une scie dont s'interpellent les masques, et qui reste souvent populaire des années durant : telle est l'origine de cette exclamation.

Digitized by Google

baraque des détenus, le vent chassait tellement, qu'il y avait eu de la neige jusqu'au toit. Des jours durant les hommes n'avaient pas pu mettre le nez à la porte. On eût dit que la désespérance s'était posée sur le toit de cette maison. Une sorte d'engourdissement, voisin de l'idiotisme et de la stupeur, régnait au-dedans. Nulle distraction, à peine un mot ici et là; entassés dans leur abri mal équarri, les détenus faisaient des paniers ou des balais, sachant à peine s'il était midi ou si le soir était déjà venu, si le monde, en-dehors d'eux, existait encore, ou s'il était mort, enseveli comme toute chose sous cette neige muette.

Les premiers signes du printemps n'apparurent que fort tard là-haut. Une bonne partie des détenus de l'été n'étaient plus là; pour ceux qui restaient, il n'y avait plus qu'un surveillant — il n'y avait aucun danger, s'évader était impossible à cette saison. Comme la neige achevait de fondre, le deuxième surveillant arrivait d'Aix-la-Chapelle avec une nouvelle fournée. Au milieu des nouveaux visages s'épanouissait un sourire trop bien connu des anciens : misère! le numéro 40 était de retour.

Tous ils avaient langui après le printemps; il n'y avait guère que leur liberté qu'ils eussent jamais appelée d'autant de vœux; maintenant, ils allaient le maudire, le printemps, qui leur ramenait cet oiseau-là! L'hiver, ils avaient eu goût à leur repas, au moins; cette pauvre petite jouissance, la seule qui leur restât, allaient-ils avoir à y renoncer de nouveau? Le peu qu'on avait à se mettre sous la dent, faudrait-il recommencer à ne l'avaler qu'avec ce dégoût qui vous prenait comme un frisson, dès qu'on regardait ce type-là? Lui! lui! Ce qu'on lisait dans les regards qui saluaient cette vieille connaissance, c'était non la joie du revoir, mais une répulsion sournoise, de l'horreur, presque de la peur.

Lui, ne remarquait rien; de sa vie il n'avait été si heureux. Un rictus de joie triomphante rendait plus horrible encore son visage, dont le nez était absent, rongé par une tumeur, dont la bouche sans lèvres n'était plus qu'un trou où grinçaient deux mâchoires. Les paupières étaient rougies et bridées; la peau,

Digitized by Google

toute couturée, semblait un parchemin tendu sur des os sans chairs. C'est qu'il avait été malin, diablement malin! Merci, sainte Vierge, bonne patronne!

Tout de même, ils ne l'avaient pas coffré la première fois, malgré tout le mal qu'il s'était donné pour cela. Faut croire qu'ils étaient plus bêtes qu'il n'avait cru. Mais la seconde fois, au carnaval, tout avait marché à souhait. Il s'était introduit nuitamment dans une boulangerie ; le garçon boulanger dormait, exténué, à côté du pétrin. D'abord, il s'était gorgé des friandises de la saison, boules de Berlin, mastelles et autres. Sa bruyante mastication avait réveillé le garçon, qui s'était dressé tout à coup, les yeux encore pleins de sommeil. Alors, il lui avait asséné sur la tête un violent coup d'une maie qui se trouvait là. Vrai, il avait eu gros cœur d'écrabouiller ainsi ce brave garçon, qui savait faire de si bonnes choses. Mais le moyen d'attraper ses deux ans sans cela?!

Et vraiment, il les avait eus, cette fois, ses deux ans. Le garçon boulanger avait passé six semaines à l'hôpital, cela faisait « coups et blessures ayant entraîné une incapacité de travail », puis venait s'ajouter la mention : « a subi une première condamnation ».

Siméon Schalkenbach se tenait tout épanoui devant ses juges. Jamais le ministère public n'avait vu délinquant le regarder de si bon œil. Le débat clos, sa reconnaissance éclata dans une profusion de salamalecs, qui fit sourire les messieurs graves de la cour. Il était comme pénétré d'une joyeuse espérance, que troublait une seule inquiétude : l'enverrait-on à la colonie pénitencière, au moins? Et véritablement, ce bonheur lui échut par surcroît!

Lorsque la porte de la maison au toit rouge s'ouvrit devant lui, une joie l'envahit, tellement intense et nouvelle, dépassant tellement tous ses rêves, qu'il lui sembla que son cœur allait éclater. Il s'y absorbait si complètement, qu'il ne vit pas la terreur figer les visages autour de lui.

Parler, il n'en était pas question ici, où la consigne était d'observer le règlement en silence. Il s'y conformait bien volontiers ; — il était de nouveau le numéro 40, encore une fois

Digitized by Google

le dernier numéro lui était échu —, mais ses pauvres yeux bouffis disaient, aussi clairement que des paroles, à chacun des anciens amis en particulier : « Me revoilà! Salut! »

Chose étrange, à partir de ce jour-là, il arriva que des portions entières de soupe restaient intactes, alors que d'habitude on n'en aurait pas retrouvé une goutte. On constatait chez les détenus un mauvais vouloir, un sourd mécontentement qu'on n'avait pas connu même aux plus mauvais jours de l'hiver. Il fallut même que le surveillant intervînt énergiquement, et mît quelques hommes au cachot. Inutile. Inutiles aussi la sévérité redoublée de la discipline, les rations réduites de moitié; un vent de révolte soufflait sur la baraque. D'où pouvait venir, du jour au lendemain, ce mauvais esprit?

Le premier surveillant, qui avait une longue pratique, se mit à dévisager ses hommes. Puis il cita le numéro 7, la tignasse rousse; c'était une intelligence, celui-là; il allait le confesser. L'interrogatoire commença, serré : « Qu'est-ce qui vous prend? De quoi avez-vous à vous plaindre? Que signifient toutes ces manigances, hé! »

Ce fut le déchaînement de l'orage. Le roux tremblait d'émotion : on était pourtant un homme convenable, on avait un nez au milieu du visage, et non pas seulement un trou comme une porte de grange, pour y enfourner la gamelle, — et il fallait manger avec un être pareil. « Cré nom! » Et il cracha par terre, contre toute discipline, blême de dégoût.

« Allons, allons! » grommela le surveillant, mais il ne trouva pas autre chose à dire. En silence, il regarda le numéro 40, et il dut bien se l'avouer : les autres n'avaient pas tort.

A l'heure du dîner, comme le numéro 40 allait, d'un air de bonne humeur, se glisser dans le long banc, il le fit se lever et se tenir à la porte avec sa gamelle. Il n'avait qu'à manger là!

Un peu surpris, le numéro 40 obéit; mais il ne tarda pas à s'accoutumer à manger ainsi sur le seuil les trois soupes de la journée. Quand on a faim, elle a tout aussi bon goût là qu'à table.

Mais les hommes n'étaient pas encore satisfaits. C'en était

Digitized by Google

assez, marronnaient les anciens, ç'avait déjà duré tout l'été dernier, il avait fallu être tout le temps à côté de ce type-là, au travail, au dortoir; on n'en voulait plus! On avait bien le droit, n'est-ce pas? de ne pas vouloir être parqué avec des êtres aussi dégoûtants!

Les nouveaux, qui n'étaient pas encore habitués à ce spectacle, étaient les plus excités: c'était pis que les travaux forcés, ça, pis que la privation de la liberté, vous enfermer avec une horreur pareille: c'était une infamie!

Les regards se croisaient, furieux; autrefois, on les détournait avec répulsion, avec terreur, maintenant ils étaient chargés de haine. Les excellents amis tournaient le dos au dernier numéro; plus personne, le soir, au dortoir, n'aurait voulu échanger un mot avec lui.

Ils s'excitaient mutuellement: Fi, la longue carcasse, l'horreur, le squelette sans nez ni lèvres! Tous, ils s'absolvaient mutuellement de leurs péchés; après tout, la belle affaire, quelques petits vols, faux témoignages et recels, détournement de mineure, assassinat, délit de mœurs?! Mais un homme sans nez, avec un visage qui ressemblait à la mort grimaçante, non, ils ne toléreraient pas cela au milieu d'eux!

Au dortoir, ils s'ameutaient. Il y avait parfois, la nuit, un tumulte tel, que le surveillant entrait, gourdin et pistolet au poing. Mais il avait beau se servir de l'un et de l'autre pour rétablir l'ordre; le lendemain, le tapage recommençait. Il ne lui suffit même pas de faire sortir le numéro 40 du dortoir et de le faire coucher en dehors de la maison, dans le réduit à tourbe. L'autre, qui ne demandait qu'à dormir, tâtonnait bénévolement où on le lui commandait, et s'y laissait enfermer au verrou; une fois là, ni vu ni connu.

Et pourtant, son souvenir poursuivait les hommes jusque dans leurs rêves. Et lorsqu'ils ne rêvaient pas, alors que pourtant ils savaient qu'il ne respirait plus sous le même toit, ils le voyaient quand même, là, devant leurs yeux, dans l'ombre profonde de la nuit. Ils avaient beau se tourner et se retourner sur leur couche, cacher leurs yeux dans leur coude replié, il se tenait là, et eux le voyaient, de jour et de nuit, toujours.

Digitized by Google

Ils ne pouvaient plus se débarrasser de sa vue, ils avaient beau le menacer de coups de pied et de coups de poing, l'invectiver de toute sorte d'injures. Malédiction! La fagne est longue et large, mais la longue carcasse la parcourait en tous sens. Elle les poursuivait, au travail, aux repas, dans leur sommeil, partout! La mort semblait les regarder par ses yeux. Sa main tenait une faulx — c'était celle qui fauche les hommes —, sous son chapeau de jonc flottait le suaire, qui, en se soulevant, laissait voir des joues décharnées et des dents qui grinçaient. Et c'était à devenir fou de voir cette mort faite chair creuser une fosse, — pour qui donc la creusait-il?

Le chef-surveillant fut obligé de distribuer au numéro 40 un ouvrage qui l'éloignât des autres, un travail solitaire. Il pouvait le faire sans inquiétude; ce pauvre diable parfaitement inoffensif ne se sauverait pas, assurément. D'ailleurs, à tout hasard, il fallait s'y risquer, pour apaiser les autres, qui menaçaient de jeter là leurs outils et de refuser d'obéir.

Absorbé dans son bonheur qui ne demandait rien à personne, le numéro 40 ne se doutait de rien. Travailler tout seul, mais ça lui allait parfaitement. Tout seul dans l'immense fagne, creuser une fosse et en retirer la tourbe, mais c'était un vrai plaisir. Le soir, en rentrant après une bonne journée de travail, au-dessus de sa tête le beau ciel de printemps plein d'étoiles familières, la bêche sur l'épaule, il lui arrivait d'essayer de siffler, pour donner une expression à l'intime sensation de paix qui l'envahissait. Sa bouche sans lèvres s'y refusait, mais il était aussi heureux que s'il avait pu siffler comme un merle aux premiers beaux jours.

Déjà des pointes vertes égayaient le ton fauve des bruyères desséchées; les tussilages et les narcisses jaunes piquaient leurs étoiles d'or au bord des mares. Toutes les fosses débordaient d'une eau qui n'avait plus la température désolante de la neige à peine fondue; la pluie de mai y avait versé ses larmes chaudes, le soleil l'avait baisée de ses rayons.

Un jour, à l'heure de midi, le numéro 40 s'acheminait vers la maison. S'il avait pu écouter ses préférences, il aurait mis sa blouse de toile, et son chapeau de jonc avec son mousti-

Digitized by Google

quaire improvisé ; il se sentait tout pénétré de bien-être. Il avait une tige d'acore odorant à la bouche. Étant enfant, il en taillait de semblables en pipeaux pour y siffler des airs ; pourquoi ne le ferait-il pas aujourd'hui encore? Seulement, il ne la tenait plus entre les lèvres, mais entre les dents, et sa langue la caressait vainement sans en tirer le moindre son. L'homme était joyeux, mais c'était horrible à voir.

C'est ainsi qu'il entra au réfectoire, où tout le monde mangeait déjà la soupe ; on l'avait oublié ce jour-là, c'est pourquoi il entrait, aller chercher lui-même sa soupe.

Tous le regardèrent, médusés d'épouvante ; on entendit les cuillers retomber dans les gamelles.

« A la porte! » cria quelqu'un.

Et comme le numéro 40 s'arrêtait, interloqué, ne sachant si c'était lui l'interpellé ou quelque autre, tous se mirent à crier comme des enragés : « Ouste! A la porte! »

Le surveillant criait, les détenus criaient, et la tignasse rousse, que le dégoût étranglait, repoussant sa gamelle, fit gicler la soupe par terre, hurlant comme une bête féroce, d'un hurlement étrange entrecoupé : « Hors d'ici, et plus vite que ça! Va-t-en! Horreur! saligaud! Pouah! Tu me dégoûtes! »

Et les autres hurlaient en chœur : « Saligaud! Horreur! Dégoûtant! Hors d'ici! Va-t-en! »

Le surveillant le prit par les épaules, et le mit à la porte.

Le voilà dehors. Et, comme personne ne vient lui apporter sa gamelle, il s'en va. Lentement d'abord, et comme à regret, se retournant de moment en moment, puis graduellement plus vite, toujours plus vite.

Tout au loin dans la fagne, au bord de la fosse profonde, il retrouva sa bêche fichée dans la terre marneuse, telle qu'il l'avait laissée une heure plus tôt — pas même une heure. Avec quelle énergie il l'y avait enfoncée, alors.

Il la reprit. Comme pour s'y raccrocher, ses mains s'agrippèrent à l'outil avec lequel il avait travaillé si joyeusement. L'ouvrage était là, mais la joie n'y était plus.

« Saligaud! dégoûtant! horreur! » Ces mots le poursuivaient ; il les entendait très distinctement.

Digitized by Google

Était-il donc vraiment si horrible?

Il n'avait jamais possédé un miroir; peut-être même n'avait-il jamais songé à se regarder dans une glace. Maintenant, appuyé sur sa bêche, il essaya de se pencher sur le bord de la fosse que surplombait son long torse.

L'eau profonde et unie, immobile tout au fond sous l'ardent soleil, lui renvoya son image. Maintenant, il se voyait. Il fut épouvanté.

Oui, ils avaient raison; ils étaient des amis véritables, il était effroyable à voir! Il ne se serait pas cru si horrible, ah! Il fut pris d'un frisson; ses dents, toujours grinçantes, claquaient. « Pouah! Tu me dégoûtes! » Il se le dit à lui-même tout haut. Lentement, gravement, il acquiesça de la tête : « Va-t-en! » Oui, c'était bien cela.

Il avait compris tout à coup. On le fuyait, tout le monde. Et il savait pourquoi, pourquoi toutes les portes auxquelles il frappait se refermaient aussitôt, pourquoi les enfants le poursuivaient de leurs huées, pourquoi il ne pouvait pas trouver du travail. On ne voulait pas de lui, même pour trier des chiffons. Et lui non plus ne voulait plus de lui-même.

« Va-t-en! » Posément il répéta le mot.

. . . . . .

Alors, la longue carcasse, la mort faite chair, descendit dans la fosse qu'elle s'était creusée elle-même.

Sa vue n'épouvanta plus personne.

Ce fut en vain qu'on chercha le dernier numéro.

Traduction de Mme AGNÈS LEBEAU.

Digitized by Google

# L'ILE PARFUMÉE [1]

## La châtaigneraie.

Le châtaignier est pour le Corse plus que le pommier pour le Normand, la vigne pour le Bourguignon, l'oranger et l'olivier pour le Provençal, ou le palmier pour l'Arabe. C'est le fournisseur du pain de chaque jour, le distributeur de la manne providentielle, c'est l'ancêtre nourricier dont la constante sollicitude épargne au Corse, ce gentilhomme gueux, la peine de travailler la terre et assure à sa nonchalance la protection de sa belle ombre verte et la douce clarté qui filtre entre ses branches.

Des basses régions où palpite, lueur d'argent, la feuille grise de l'olivier, jusqu'aux altitudes où règne le hêtre, partout en somme où croit la fougère, les châtaigniers s'accrochent à l'âpre sol de l'île, étreignant puissamment de leurs racines musclées la rocaille des vallons, le granit des pentes et les bords escarpés des torrents. Leurs troncs crevassés montent à l'assaut des crêtes, ascensionnent les côtes rocheuses, dégringolent les ravins et les combes, emplissent les précipices des vagues murmurantes de leur feuillage.

Cette mer de verdure envahit les trois quarts de l'île de

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 juillet 1907.

Digitized by Google

ses flots moutonnants, marée sombre qui ne s'arrête que devant la masse plus sombre des sapinières, au seuil du temple forestier dont les hêtres ou les pins laricias sont les colonnes innombrables, ou devant les cimes orgueilleuses que coiffent les neiges hiémales. Petits bosquets égarés, dans les régions proches des plaines, parmi les forêts d'oliviers puissants; bois à Zicavo, à Ghisoni, à Bocognano, à Bastelica, à Serra-di-Scopamène; forêts dans les cantons de Morosaglia, de Porta, de Piedicroce, de Valle d'Alesani, les châtaigneraies étendent partout sur la vie corse la bienfaisante paix de leurs voûtes verdoyantes où parmi les feuilles vernissées le soleil a des jeux d'ombre et de lumière d'un scintillement indicible.

La chanson des sources, le gazouillis des filets d'eau ruisselant sur le velours des mousses, la rumeur des torrents à travers les éboulis de roches, tous ces bruits annonciateurs de la fraîcheur exquise des sous-bois égaient le calme reposant de ces majestueux ombrages. Et tandis que sous ces arceaux feuillus le paysan corse fait sa sieste, vautré sur l'herbe, ou bien bavarde et joue à la morra, indolemment allongé dans l'enchevêtrement des racines du tutélaire ancêtre, celui-ci, de ses grands rameaux noueux tendus comme des mains ouvertes, laisse tomber la pluie des châtaignes luisantes dont la farine blanche et douce se transformera en polenta et en pain.

*Pane di legno e vino di petra!* Pain de bois et vin de pierre, c'est de ce menu, c'est-à-dire d'eau et de châtaignes, que depuis des siècles se contentent la sobriété et la frugalité corses. La châtaigneraie et ses torrents donnaient à l'insulaire l'un et l'autre, et le maquis assurait sa sécurité. Aussi est-ce au maquis et à la Castagniccia (le pays des châtaignes) que le Corse indompté, toujours en rébellion contre Rome, Pise ou Gênes, a dû de prolonger sa résistance contre ses oppresseurs. Comme Anthée au

Digitized by Google

contact de la terre, le Corse sentait renaître son énergie à l'ombre de ses châtaigneraies; et sous leur voûte protectrice les compagnons de Sambucuccio, de Sinucello, des della Rocca, de Vincentello d'Istria, de Giampolo de Leca, de Sampiero et de Paoli se transmettaient d'âge en âge, toujours ardente et pure, la flamme sacrée de l'amour patrial.

### La vie pastorale.

Si le châtaignier est considéré volontiers comme l'arbre principal de Corse parce que son fruit remplace le blé, et parce qu'il a pris du reste dans l'île un développement énorme, il est cependant d'autres essences également très répandues et dont les produits contribuent à assurer presque sans effort la vie de l'insulaire.

L'olivier, qui atteint des proportions remarquables, y couvre, en forêts, des milliers d'hectares; et l'oranger, l'amandier, le citronnier, le mûrier, le cédratier, la vigne complètent ces ressources végétales si variées et que la configuration du sol — labyrinthe de montagnes et de vallées — permet de grouper naturellement presque partout.

Beaucoup de Corses possèdent à la fois des châtaigniers dans la montagne et des oliviers dans la plaine, des porcs dans la forêt, du bétail dans les pâturages. Et comme les animaux vivent généralement en plein air hiver comme été, l'art pastoral se résume en Corse à la garde des troupeaux par des bergers communs. En maints endroits, et particulièrement sur toute la côte orientale, très malsaine pendant la saison chaude, les paysans habitent alternativement la montagne, puis la plaine. Je me trouvais en Corse quelques semaines trop tôt pour assister à ce déplacement saisonnier; mais voici comment le



Digitized by Google

décrit une monographie des « Paysans corses en communauté de Bastelica » :

« Lorsque, le père en tête, une famille descend à la plaine, au mois de septembre ou d'octobre, une charrette louée à un voiturier et attelée de deux mulets transporte les lits, les matelas, les pommes de terre, les marmites du ménage ; les chevaux portent sur leur dos le blé nécessaire à l'alimentation et d'autres objets de consommation renfermés dans deux grands sacs en peau de chèvre pendant de chaque côté du bât. Sur la croupe du cheval, on attache un petit enfant en lui passant une longue courroie derrière le dos ; ainsi fixé, il mange et dort à son gré tout le long du chemin. Le retour à la montagne se fait de même. Les hommes vont à pied poussant devant eux le bétail; les femmes portent sur leur tête des paquets ou des corbeilles. Le curé, l'instituteur, le garde champêtre, au mois d'août, accompagnent à la montagne le reste des gens de la plaine qui rentrent chez eux; ils redescendent avec eux au mois d'octobre.

« D'octobre à mai, la famille habite la plaine et ne s'occupe guère que de l'industrie du bétail. L'un des enfants surveille les porcs à la forêt ; un autre laboure les quelques morceaux de terre que l'on possède à la plaine. Le père, la mère et les autres enfants s'emploient à la garde du troupeau. Tous les soirs, le père trait les chèvres (la profession d'éleveur de bétail est tenue en grand honneur): une partie du lait est, chaque matin, portée à la ville par les filles ou la mère. Une autre partie sert à faire le fromage, appelé broccio, qui est porté et distribué aux clients avec le lait ; le reste est converti en fromage proprement dit. Autour de la maison située à la plaine, on entretient, pendant l'hiver, un cochon domestique et des poules. Au mois de mai, on ramène le tout à la montagne ; le porc est conduit en laisse ; les volailles sont portées

Digitized by Google

dans des paniers. La famille possède à la plaine quelques oliviers, dont les fruits sont remis au moulin d'un industriel; moyennant rétribution, il en extrait l'huile et la livre à ceux qui lui ont confié le fruit. En mai, se fait la tonte des laines; on les vend en suint, soit aux marchands qui viennent à Ajaccio, soit aux femmes du pays, qui les nettoient, les cardent, les filent au fuseau comme du lin, et en font du drap corse. »

J'ai cru devoir citer tout le passage qui constitue un tableau très fidèle de cette vie pastorale en partie double à laquelle il ne manque, pour être complet, que la récolte des châtaignes, qui se fait de fin octobre à fin novembre et à laquelle s'emploie toute la famille. Cette émigration périodique, qui donne ainsi à l'existence de nombreux Corses un caractère demi-nomade, ne les empêche point de considérer comme leur véritable logis la maison paternelle, qui est toujours celle de la montagne.

### Le village corse.

« La source descend des hauteurs, la châtaigneraie monte de la vallée, et de leur rencontre naît le village corse... » a dit Jean Lorrain. C'est toujours, en effet, à portée de l'eau et de l'ombre que le Corse indolent et sobre établit sa demeure. Selon les caprices du terrain, le hameau se masse ou s'échelonne, se concentre ou se disperse au hasard du repli des pentes; mais toujours il semble qu'un instinctif sentiment du décor préside à la disposition générale. Des fenêtres de chaque logis la vue est pittoresque et variée, souvent fort belle, et le village lui-même s'offre aux regards sous son aspect le plus avantageux. Délicieuse oasis au sommet d'un mamelon, comme Portigliolo; éparpillé sur les flancs de la montagne, tel Sari d'Orcino; étagé sur la colline comme Calcatoggio

Digitized by Google

parmi des vergers, des jardins et des bois; dominant le ravin, comme Castirla, de ses rangées de logis en gradins; hissé sur le roc avec des airs de forteresse qu'accentue l'étroitesse des baies, véritables meurtrières; s'égrenant au long d'une route en lacets, ou bien s'élevant à mi-côte, comme Vivario, au-dessus d'un beau cirque rocheux, le village a la coquetterie de son site et le met judicieusement en valeur.

Souvent, il donne la sensation d'un minuscule bourg fortifié, ayant pour donjon le campanile, séparé de l'église à la mode italienne, et dont les tombeaux isolés qui jalonnent de leurs cubes blancs les abords du village constitueraient les travaux avancés. Et, à la vérité, le souci de se mettre à l'abri d'un coup de main, de prévoir une attaque possible, a souvent influé sur le choix de l'emplacement de la localité. Cette précaution était justifiée par la fréquence des insurrections contre Gênes et même des luttes entre cantons. Aussi certains détails de construction rappellent encore parfois ces préoccupations de prudente sauvegarde. A Vivario, par exemple, qui borde cependant la route, les maisons sont surélevées par les assises du roc. Un raidillon malaisé conduit à chacune d'elles, et parfois la porte est établie au premier étage et reliée au sol par un escalier de bois ou de pierre. Contrairement aux habitudes continentales, il n'est pas rare de voir au village des maisons de deux ou trois étages.

Aux approches du hameau la route s'anime un peu. Ce sont des couples revenant de la ville, montant cheval, âne ou mulet, quelque paysanne suivant un bourriquet lourdement chargé et portant elle-même sur la tête, comme Perrette, bien posés sur un coussinet, les objets les plus hétéroclites : panier, pot, lanterne d'écurie ou parfois même ses souliers qu'elle ménage ainsi pendant qu'elle foule, pieds nus, la poussière blanche du chemin.

Digitized by Google

Des enfants grouillent, des pourceaux noirs divaguent. Un vieux, à barbe grisonnante et drue, vêtu du pelone en poil de chèvre, passe gravement, le fusil en bandoulière et le bâton à la main, se rendant à sa vigne ou à son petit champ de maïs. Autour de la fontaine, femmes et fillettes jasent, emplissant les grands seaux de bois cerclés de fer, les cruches rebondies, les amphores aux anses élégantes; puis s'en retournent le vase sur la tête, d'un pas élastique et ferme. Et quand on songe au labeur incessant qu'accomplit la femme corse, cette esclave, on s'étonne de lui trouver la démarche aussi souple et le port aussi digne. Car elle assume seule tous les travaux des champs ou du logis, cuit le pain au *forno di campana*, le « four des cloches » (ainsi nommé parce qu'il est situé habituellement près du campanile de l'église), va ramasser en forêt le bois mort, et soigne ses légumes et ses bêtes, tandis que son mari et ses fils fument leur pipe sur le seuil, au bord de la route, musardent dans la hêtraie ou, groupés nonchalamment à l'ombre, jouent au loto ou à la scopa, — à moins que l'hiver ne les groupe au *focone*, large pièce où le feu clair flambe sur le sol battu.

Le braconnage, la pêche, la garde des chèvres, quand elles ne sont point confiées à un berger, la recherche de quelque pourceau égaré suffisent amplement à leurs besoins d'activité. Aussi la femme, qui supporte presque seule les fardeaux du ménage et s'exténue de l'aube à la nuit, se flétrit-elle promptement à la tâche.

Avec l'âge la rudesse des traits s'accentue, la saillie des pommettes s'accuse davantage, les plis se creusent des narines aux commissures des lèvres et les physionomies, empreintes d'une dureté que tempère un peu le regard, semblent, dans le cadre sombre du voile noir des veuves, évoquer l'aspect des Parques implacables ou de l'inéluctable fatalité.

Digitized by Google

Simples et peu coquettes, soumises et respectueuses, acceptant par une longue habitude séculaire la souveraineté du chef de famille, les femmes corses secouent ce joug librement consenti dès que le deuil, la haine ou la vengeance s'installent au foyer. La passion, plus contenue chez l'homme, s'épanche avec violence chez la femme, au cœur de laquelle l'héroïsme antique, la sublime abnégation, le sentiment de la justice et de l'honneur se sont conservés avec une vitalité extraordinaire. Si l'homme sait venger une mort, elle sait pleurer, et maudire et fouetter les courages. Que de querelles entre familles, entre villages, se sont perpétuées aux clameurs de ces farouches Erinnyes !

Ces luttes intestines, ces inimitiés entre clans, qui se confinent le plus souvent aujourd'hui dans le domaine de la politique locale, ensanglantaient naguère encore la plupart des villages. Mais parfois, trop rarement il est vrai, ces discordes revêtaient un caractère plus vaudevillesque que tragique.

Le cas le plus plaisant est celui du baudet qui mit aux prises, en 1832, les habitants de Borgo et ceux de Lucciana. La guerre de la Vache qui, au XIII^e^ siècle, fit s'entrechoquer les armées de Brabant, de Flandre, de Namur et de Liége et nécessita l'intervention du roi de France, Philippe le Hardi, avait coûté la vie à vingt mille hommes et ruiné soixante bourgs. La lutte homérique dont un baudet fut cause entre deux villages corses, n'eut point de ces proportions exagérées, n'endeuilla nulle famille et se cantonna dans les limites modestes du genre héroï-comique.

Des habitants de Lucciana se rendaient processionnellement, un jour de la semaine sainte, à une chapelle du voisinage. Tout à coup un âne mort, étendu au milieu du chemin, barra la route aux fidèles. Le bedeau, qui mar-

Digitized by Google

chait en tête, portant la croix, vit dans cet abandon du cadavre sur le passage d'une procession un outrage à la religion et proféra de telles imprécations contre le propriétaire de l'âne que des protestations s'élevèrent. Des paroles, on en vint aux coups, et la procession se changea en bataille. L'âne appartenait à la commune de Borgo. Le bedeau et nombre de fidèles s'y rendirent sur le champ, traînant avec eux l'animal, et l'abandonnèrent en plein village, bien que les habitants de Borgo prétendissent que cet âne leur était inconnu. Le lendemain, on retrouvait le corps de l'animal à Lucciana. On le transporta de nouveau à Borgo, et ce manège continua jusqu'au jour où les habitants de Lucciana aperçurent le macabre animal grotesquement installé au seuil de leur église. Immédiatement toutes les forces du village furent mobilisées. Le baudet, traîné sur le dos, reprit une fois de plus le chemin de Borgo, que les assaillants enlevèrent d'assaut après une lutte mémorable, et fut empalé par les vainqueurs sur le clocher des assiégés.

L'exaspération des vaincus menaçant de faire tourner les choses au tragique, les autorités furent avisées et la dépouille errante, à demi putréfiée du baudet, fut saisie sur leur ordre et inhumée en paix. Et comme tout en Corse finit par quelques strophes, un poète bastiais, Salvator Viale, en fit le sujet d'un poème héroï-comique : la *Dionomachia*.

## Evisa.

O charmants villages de « chez nous » — pierres grises et toits d'ardoises, et la fine flèche du clocher au coq girouettant — éparpillant leurs maisons et leurs potagers le long de la chaussée, aux replis des collines de bruyères et de genêts ou près du ruisseau zébré de l'éclair des

Digitized by Google

truites et qui serpente, jaseur, entre sa double rangée de bouleaux et d'yeuses; gros bourgs des plaines — tout blancs sous les tuiles rouges et le chaume d'or — interrompant au bord des routes infinies la théorie des sveltes peupliers frémissants, et carrant leurs vastes métairies parmi les vergers, le damier des orges, des seigles, des froments et des lins, et les gras terreaux où le bétail beugle aux soleils couchants !

Se pourrait-il qu'il existât quelque part un village sans fermes, sans granges, sans étables, sans auberge proprette, sans pacages et quasi sans jardins, et dont la beauté pût faire un instant oublier la vôtre ?

Et pourtant ce village existe; j'y ai passé quelques heures; et si elles furent inoubliables, c'est parce que la mer, la montagne et la forêt ont harmonieusement combiné pour la gloire d'Evisa un site d'une incomparable grandeur.

Et quel chemin merveilleux y mène !

De l'estuaire de Porto, la route s'élève en lacets, dominée par les hautes falaises ravinées du Capo d'Orto. De l'autre côté du gouffre où coule la rivière, les blanches maisons d'Ota escaladent en gradins la montagne, entre de gros blocs roses et rouges. D'autres cimes ardentes érigent à l'est leurs aiguilles rougeoyant au soleil. La courbe des lacets s'allonge, se replie sur elle-même, renouvelle sans cesse le décor s'élargissant jusqu'à rappeler en certains endroits, par son développement panoramique, la vallée de la Reuss ou celle de la Lutschine en Suisse. Des maquis, des châtaigneraies, des pics de treize à dix-sept cents mètres, des ravins profonds, la nappe bleue du golfe aperçue par moments donnent au paysage un caractère de majesté sévère et de pittoresque grandiose. Les croupes des monts se vallonnent et s'enchevêtrent; les arbousiers, les cystes s'agrippent aux murailles, les torrents grondent,

Digitized by Google

les lacets de la route se multiplient, et sur un promontoire rocheux dominant le gouffre de la Spelunca, Evisa étage ses maisons parmi la mer moutonnante des verdures.

A l'entrée du bourg, nous croisons un paysan à cheval, puis une jeune fille conduisant un petit âne bâté de deux grands paniers, puis une fillette revenant de la fontaine la seille sur la tête.

Une légère brise venant de Porto tempère l'atmosphère lourde de ce matin d'août que huit cents mètres d'altitude rendent plus supportable. A droite les maisons dévalent vers l'église, en contre-bas de la route, parmi les châtaigniers dont les houles sombres, emplissant la vallée, vont battre tout là-bas, à l'horizon, les flancs fauves des monts.

Notre voiture s'arrête. Le cocher saute à bas de son siège. C'est l'hôtel, cette maison sans enseigne, aux gros moellons grisâtres, si semblable à toutes les autres que rien ne pourrait la désigner aux voyageurs : car le nom du propriétaire est commun à beaucoup d'autres habitants et tous ignorent sous quelle appellation l'hôtel est connu dans le monde des touristes. Plus d'une fois, en cours de route, j'éprouverai une certaine difficulté à découvrir lequel, parmi les paysans du village, fait à l'occasion métier d'aubergiste.

Ah ! les auberges singulières où le patron vous cède sa propre chambre et réquisitionne au besoin celles de ses proches, dans le village, dresse la table dans son salon et vous sert une cuisine barbare qui n'a de commun avec les menus continentaux que le prix auquel on la taxe !

Evisa, admirable centre d'excursions de plus en plus visité par les étrangers, n'a jusqu'ici su tirer aucun parti d'une situation aussi favorable. L'apathie du Corse pour les affaires de négoce, son instinctive répugnance à servir autrui, son insouciance à améliorer, pour lui ou pour ses

Digitized by Google

hôtes, les conditions économiques de la vie locale, entravent encore le développement de cette exploitation du tourisme par laquelle, partout ailleurs, les populations rurales s'initient aux avantages de la civilisation.

Le passage des étrangers, leur villégiature en ces régions perdues semblent y laisser moins de trace que, sur la poussière des routes, la voiture qui les y amena. Sans doute l'accueil y est empressé, l'hospitalité franche et cordiale, mais ce contact plus fréquent avec les continentaux n'a guère influé jusqu'ici sur la simplicité, la rudesse et l'ancestrale originalité des mœurs.

Celles-ci se sont fort peu modifiées à Evisa et si leur violence n'est guère perceptible dans le train-train monotone de la vie journalière, elle réapparaît avec une sauvagerie extrême dès qu'un événement réveille les coutumes séculaires. Le bourg était précisément en effervescence au moment de mon arrivée. Depuis quelques jours, un des habitants, parti pour la pêche, n'était pas rentré. Le torrent de la Spelunca ayant fortement grossi par suite d'un orage, sa femme avait craint un accident et avait confié ses inquiétudes à son beau-père qui, accompagné de deux de ses fils et de quelques voisins, était aussitôt parti à la découverte. Comme le soir tombait, la petite troupe s'était munie de torches résineuses. Pendant longtemps, dans le ravin où gronde la rivière de Porto, les torches avaient dansé, comme des feux follets, au bout des poings invisibles. Puis les porteurs avaient regagné le village, navrant par leur attitude le groupe de femmes en émoi près de la fontaine.

A la pointe du jour les recherches avaient été reprises parmi les roches, les précipices, les moindres taillis de la forêt. Le forgeron avait martelé des crocs pour fouiller les remous de la rivière. Le village était déserté, la vie journalière semblait arrêtée : il ne restait aux logis que les

Digitized by Google

femmes, les enfants, les vieillards. Le soir on y récitait d'ardentes prières à la Madone, tandis que dans les gorges s'agitaient les torches fantastiques.

Cela durait depuis huit jours.

Cet après-midi-là, vers les cinq heures, tandis que je me promenais dans la forêt, un jeune homme était accouru au bourg, hors d'haleine : le corps, entraîné par les eaux, venait d'être retiré du gouffre à l'aide d'une gaffe.

Aussitôt toute la population valide s'était hâtée vers l'endroit où le corps avait été déposé. Dès qu'on l'aperçut, ce furent des cris déchirants, des hurlements qui crispaient les nerfs, faisaient frissonner d'épouvante. La veuve s'était jetée sur le cadavre en jetant des appels désespérés. Les femmes, les bras en l'air, mêlaient leurs cris à ce lamento funèbre. J'entendis de loin ces clameurs et repris le chemin du village.

Sur une civière de branches et de maquis, on avait déposé le corps, après avoir écarté de force la veuve qui refusait de s'en désenlacer; et quatre hommes ayant soulevé la dépouille mortelle regagnaient Evisa, précédés des femmes toujours hurlantes, les bras au ciel, et suivis des hommes, muets et sombres. Dans la paix du jour finissant la cloche de l'église sonnait le glas.

Dès l'arrivée au logis, le cadavre avait été déposé sur la *tola*; et la vocératrice d'Evisa, une vieille aux cheveux défaits, aux yeux hagards, à face parcheminée, était venue chanter les louanges du défunt. La veuve, sa belle-sœur, d'autres parentes la relayaient, reprochant au mort de les avoir quittées ou célébrant ses vertus et ses prouesses. Dans la chambre obscure, éclairée par des cierges, l'aspect de ces formes noires aux gestes sauvages, avait quelque chose d'effrayant; et si douloureuses étaient les plaintes, si rauques les sanglots, si farouche l'explosion des regrets que mes nerfs n'en purent supporter davan-

Digitized by Google

tage. Je m'enfuis à l'auberge, où longtemps encore, me poursuivirent les clameurs assourdies.

Le lendemain, le mort, revêtu de ses plus beaux habits, coiffé de son feutre, avait été exposé, dans le cercueil ouvert, sur le seuil de la porte. Les vocérations des pleureuses avaient repris jusqu'au moment où la confrérie locale, dont les membres sont revêtus d'un surplis, était venue enlever le corps pour le transporter à l'église, précédé du gonfalon.

Au cimetière seulement, on avait cloué le couvercle de la bière; et avant qu'elle glissât dans la fosse bénite, les femmes s'étaient jetées dessus en gémissant; puis, arrachées à ce suprême enlacement, avaient frappé le cercueil de la main, ou du pied, — comme pour tenter une dernière fois de réveiller le mort...

Par une belle fin d'après midi, à l'orée de cette superbe forêt d'Aïtone dont les grands pins semblent escalader la muraille rocheuse, j'ai revu le titanesque décor dans lequel s'était déroulé ce drame.

Bouleversé comme par un cataclysme, le massif de granit étage en gradins l'amoncellement chaotique de ses blocs, évase par pans brusques l'énorme déchirure au fond de laquelle serpente la rivière de Porto, et s'entr'ouvre en un cirque immense que l'imagination populaire a voué aux sabbats.

Les derniers rayons du soleil éclairaient encore les bords supérieurs du précipice qu'envahissait déjà l'ombre crépusculaire. Un peu de lumière se jouait parmi la verdure des arbousiers énormes accrochés aux pentes, aigrettait les aspérités du roc, s'attardait aux crêtes des escarpements, ou s'égarait, livide, dans les sombres profondeurs de la fantastique déchirure.

Et, par delà l'entonnoir de la Spelunca, à travers

Digitized by Google

l'échancrure que délimitaient à l'arrière-plan sur l'or du couchant les promontoires de Porto, la mer apparaissait, glauque et scintillante, irradiante de rouges lueurs — telle un animal de légende, squameux et fulgurant, gardant l'entrée de ce gouffre infernal.

## Les Voceri.

Les chants funèbres de la Corse, ces cris de douleur ou de vengeance que la mort arrache du cœur affligé des femmes, semblent nous offrir l'expression la plus remarquable et la plus caractéristique de la poésie populaire. Improvisés devant le cadavre du défunt, éclos d'un prime jet dans une langue rude et naïve, imagée et violente, ces *voceri* reflètent intensément l'âme passionnée de cette race dont la sauvage énergie magnifie jusqu'à l'héroïsme les élans de tendresse et accentue la haine jusqu'à la férocité. Le culte des morts a conservé, dans la plupart des régions corses, ses pratiques anciennes, et, malgré l'infiltration des mœurs continentales, on y pleure ses proches disparus comme David pleurait Saül et Jonathas, Achille son ami Patrocle, Hécube son fils Hector. Ce sont les mêmes lamentations farouches, les mêmes apostrophes véhémentes, les mêmes murmures de caresses, les mêmes adieux déchirants ou furieux appels au meurtre.

Écoutez cette jeune fille pleurant la mort de son père :

Je pars des Calanches vers la quatrième heure de la nuit, je me dirige avec un flambeau de pin résineux et fouille tous les jardins pour retrouver mon père. . Hélas! ils lui avaient donné la mort!

Lors, cherchez-moi les ciseaux et retournez vite ici. Je veux me tondre les cheveux pour boucher ses blessures, car du sang de mon père j'ai les doigts poisseux.

De votre sang, ô mon père, je veux en imbiber un mouchoir et je le mettrai à mon cou quand j'aurai envie de rire.

Digitized by Google

Je monte par les Calanches, je descends par Santa-Croce toujours vous appelant, ô mon père! Répondez-moi donc un mot!... On me l'a crucifié comme Jésus-Christ sur la croix !

Une autre jeune fille dont les deux frères ont été assassinés le même jour s'écrie :

O Mort, maudite sois-tu, pour tout le mal que tu nous as causé!... Je veux m'acheter du noir de fumée, je veux me teindre de noir comme les ailes d'un corbeau. Ma vie s'écoule et court comme l'eau des torrents... Ne voyez-vous pas mes yeux? Ils sont devenus deux fontaines à pleurer mes deux frères abattus en une seule matinée! Oh! les cloches ont de la besogne à sonner le glas funèbre!...

L'apostrophe est fréquente et d'une grande richesse d'épithètes, d'une extrême variété d'images. S'adressant à son mari défunt, une femme l'appelle sa rose sans épines, son cyprès touffu, son raisin muscat, sa pâte sucrée, sa manne douce et belle, sa perle orientale, son orange colorée, son huile surfine, son vêtement brodé d'or, son épée finement trempée, son encens parfumé, sa boîte d'or pleine de tabac musqué, son coq majestueux, son chéri d'élection Parfois la comparaison poursuit son développement logique et emplit toute la strophe — la strophe de six vers octosyllabiques commune à tous les *voceri :*

Vous étiez mon navire en haute mer et tout prêt à accoster! Mais la bourrasque est venue et il n'a pu gagner le port, et est allé faire naufrage avec ses précieux trésors.

La Mort, c'est la Cruelle, la Voleuse, Celle au Pied-Léger qu'on interpelle et qu'on implore, et qu'on maudit.

O mort! pourquoi m'arraches-tu ma fille de mon sein, et pourquoi, au surplus, me laisses-tu seule ici pour pleurer? Que veux-tu que je fasse ici-bas si elle n'y est plus pour me consoler?...

Qui donc me consolera, ô mon espérance, maintenant que tu t'en vas, là où le Seigneur t'appelle? Oh! pourquoi le Seigneur lui-même de toi a-t-il eu si grand désir?

Mais tu reposes au Ciel, au milieu des ris et des fêtes, car le monde n'était pas digne de posséder un si beau visage! Combien il sera plus beau, maintenant, le Paradis!

Digitized by Google

Certains *lamenti* sont d'une ineffable candeur et d'une touchante naïveté. La vocératrice converse avec le défunt ou la défunte, le charge de commissions pour le ciel, lui reproche affectueusement d'avoir quitté ceux qui l'aiment. Voici un *vocero* de jeune fille pour une amie morte en sa quatorzième année et recueilli par M. Marcaggi :

Puisque vous voulez partir, changer de pays, de climat, bien que ce soit encore trop tôt, bien que vous ne soyez pas à l'apogée de la vie, écoutez un tantinet votre amie d'autrefois.

Je veux écrire une courte lettre à la hâte, et je veux vous la donner; je n'y mets point de cachet car à vous je puis me fier et vous la remettrez à mon père dès que là-bas vous serez arrivée.

Et de vive voix vous lui donnerez les nouvelles de la famille qu'il laissa toute petite en pleurant autour de l'âtre; vous lui direz qu'elle va bien, qu'elle a grandi, qu'elle se relève.

Vous lui direz que sa fille aînée est déjà mariée, qu'elle a eu un enfant qui ressemble à un lys fleuri, qu'il reconnaît son père et le désigne du doigt...

Autour de la *tola*, sur laquelle est exposé le corps vêtu de ses plus beaux atours, ce ne sont point seulement la vocératrice de l'endroit, ou les proches, mais les amies qui prononcent le vocero; et cette collaboration spontanée donne au chant funèbre un singulier caractère de passion, de tendresse ou de sympathie, d'une très vivante diversité de ton :

Tu étais bonne comme le pain et douce comme le miel! (dit une mère à sa fille défunte). Ne la voyez-vous pas, ce matin, comme elle est devenue méchante? C'était une amande sucrée et aujourd'hui elle est amère comme le fiel!...

Mets ton costume, ô Marie, ma fille chérie. Tes amies sont toutes ici, et elles veulent t'accompagner pour entendre la messe à l'église Saint-Élie.

*Une amie :* « Nous voulons aller à la messe, maintenant que l'autel est paré de cierges, de bougies, et de noir drapé, car son père l'a évalué le prix de sa dot. Ce matin, à la paroisse, on aura un beau spectacle. On verra la dot de Marie convertie en cierges, en bougies... »

Digitized by Google

*Une autre amie :* « Mademoiselle, votre maladie, je voudrais bien la connaître. J'ignore si vous avez eu les fièvres ou bien la phtisie. Oh! quel mal mystérieux qu'autrefois on ne voyait jamais!

Où avez-vous pris la mort, ma chère demoiselle? Vous restiez toujours assise ou vous alliez à la promenade et votre mère ne vous faisait même pas dresser la table! »

Et la mère reprend, après avoir prié Dieu et la Vierge pour s'en aller « enlacée à sa fleur » :

Qui va hériter de tes douze matelas, de tes vingt-quatre bagues, ô la fleur des jeunes filles?... Que sont devenues tes joues vermeilles qui avaient l'éclat de la rose et qui, maintenant, sont toutes blêmes? Oh! la voleuse de la Mort, elle te les a flétries!...

Ne vois-tu pas tes compagnes? Elles sont pour toi si caressantes qu'elles te baignent le visage de larmes de douleur! Veux-tu donc les laisser si tristes, si dolentes?

Les unes sont allées cueillir des fleurs, les autres ramasser des roses; elles te tressent une guirlande pour orner ton front de fiancée, et tu voudrais t'en aller dans le cercueil clos!

Et cette intime communion entre le disparu et ceux qui le pleurent exalte davantage les regrets, fait s'épancher plus librement les cœurs angoissés et brisés. Mais qu'il s'agisse d'une mort violente, et la vocératrice, s'arrachant à l'évocation des tendres souvenirs, interrompant la lente psalmodie des caresses murmurées, s'agite bientôt, cheveux en désordre, et remplit de clameurs la chambre mortuaire :

Je veux maudire le canon de fusil, je veux maudire la détente, je veux maudire la main qui vous a tiré dessus!

Oh! pourquoi, par pitié, n'avez-vous pas rebroussé chemin, ô balles scélérates, plutôt que de fracasser ces chairs si délicates?..

O mon coq, qui t'a réduit à supporter si grave offense? Je n'en crois pas mes larmes, je me refuse à admettre qu'une balle t'ai tué!... Mais ici je termine mon *lamento* : chaque fusil a sa pierre à feu!

Ce significatif appel à la vengeance, à la vendetta, s'exprime par des périphrases diverses. « Tenez-vous en garde

Digitized by Google

si vous pouvez, autrement le prêtre va chanter » dit un autre *lamento*. « Qui d'entre vous devra, la première, étancher mes larmes et aura la peau et les yeux flétris à pleurer ses morts? » s'écriait une femme en s'adressant aux parents des meurtriers de son mari. Parfois, la menace est cruellement évocatrice : « Bientôt, il y aura de la chair fraîche! »

Mais, le plus souvent, l'excitation aux représailles se manifeste ouvertement, avec une ardeur farouche. « Si je ne voyais pas ma vendetta, dit une vocératrice, je voudrais me débaptiser. » Un autre a « soif de sang, appétit de la mort ». Elle voudrait qu'on arrachât « tripes et boyaux » aux assassins, qu'on les jetât en pâture aux oiseaux, qu'une nuée de corbeaux leur dévorât les chairs et mît les os à nu! Elle voudrait déchirer à belles dents leurs entrailles, les tordre dans ses mains!

Ah! si j'avais un fils, dit-elle, je lui taillerais un gilet dans mon tablier ensanglanté, afin qu'il n'oublie jamais le sang de mon frère et que, devenu grand, il fasse le massacre!...

Et maintenant, ô mes cousins, ceignez vos cartouchières! Ma sœur et moi nous pratiquerons les meurtrières. Faites que nous ne soyons pas les seules à porter les habits de deuil!

Toute la violence de la race, toute la brutale et primitive sauvagerie du tempérament corse s'exaspèrent sur les lèvres de ces Erinnyes modernes. Certes, il y a sans doute une part de suggestion dans ces crises de douleur effrayantes, dans ces emportements de fureur inexprimable qui font frissonner les hommes eux-mêmes; mais quand les voix rauques se sont tues, et que s'est tari le flot des imprécations, la semence de haine n'en germe pas moins dans tous les cœurs, et l'on a vu des femmes elles-mêmes, à défaut de parents mâles, faire leur propre vendetta. Comme dit l'épigraphe choisie par Mérimée pour son roman corse *Colomba* : *Ma per fa la to bindetta*,



Digitized by Google

*Sta siguru, basta anch' ella.* (Mais pour faire ta vendetta, sois-en sûr, elle seule suffit !)

Je veux ceindre la cartouchière, je veux m'armer de l'escopette et du pistolet, je veux être cruelle et féroce, et, bien que seule, délaissée, je veux venger le sang de celui qui est ici, étendu sur la *tola !*

Je veux porter ma tignasse échevelée sur mes épaules, et je veux courir par monts et par vaux à la pourchasse des assassins, jusqu'à ce qu'ils tombent morts sous mes balles !

Le contact de plus en plus fréquent avec les continentaux tend à adoucir ces mœurs sauvages ; mais qu'une balle ou un coup de couteau ramène le deuil sous un toit, et l'âme de Colomba renaît au cœur de la femme corse.

(*A suivre.*) AUGUSTE VIERSET.

Digitized by Google

# LES EUROPÉENS DANS L'INDE AU DÉCLIN DES GRANDS-MOGOLS (1).

Un ancien juge anglo-indien, qui a déjà publié plusieurs ouvrages fort estimés sur l'histoire de l'Inde, M. H. G. Keene, vient de faire paraître un volume sur les *Free Lances*, c'est-à-dire sur les soldats de fortune qui, pendant le déclin de l'empire mogol, accoururent dans l'Inde tenter la fortune des armes pour leur compte ou pour celui des princes indigènes. « Leurs origines — dit un ancien gouverneur de l'Inde, l'éminent sir Richard Temple, dans la préface qu'il a écrit pour cet ouvrage —, étaient aussi variées que leurs fonctions : Italiens, Savoyards, Français, Flamands, Hollandais, parfois même Anglais; quelques-uns étaient de bonne naissance, voire nobles; d'autres étaient de simples soldats, des matelots, des déserteurs; quelques-uns se conduisirent en gentlemen et en administrateurs; d'autres furent des soldats honorables, bien que rudes; il y en eut qui ne cherchaient que leur profit; on y trouve même des aventuriers de la pire espèce ». — En tout cas, tous surent déployer deux qualités maîtresses dans les temps d'anarchie : le courage et l'entregent.

M. Keene ayant longtemps résidé sur les lieux qui furent témoins de leurs exploits, a su utiliser avec un vrai talent d'historien les matériaux mis à sa disposition; il en a tiré un livre des plus intéressants non pas seulement pour ses compatriotes, mais encore pour tous ceux qui préfèrent les romans vécus et qui éprouvent un faible pour les coulisses de l'histoire, même lointaine. Certains passages font songer à des chapitres de Plutarque. L'ère des aventuriers — et je prends ici ce terme dans son meilleur sens qui est parfois celui de héros — n'est pas aussi complètement close qu'on serait tenté de le croire et si les activités individualistes qui veulent se soustraire à la routine de notre civilisation ne trouvent guère à s'employer que dans la voie des explorations scientifiques et commerciales, qui sait si demain la désagrégation — ou le réveil — des derniers empires asiatiques n'offrira pas des champs d'action comme ceux qui se rencontrèrent pendant les dernières convulsions de la puissance mogole?

(1) *Hindustan under Free Lances* (1770-1820), by H.-G. Keene. 1 vol. in-4° de xxxii-238 pages, avec portraits et cartes. Londres, Brown et Langham, 1907.

Digitized by Google

Dès la fin du XVI^e^ siècle, sous les empereurs Akbar et Shah Jehan, quand l'empire mogol était à l'apogée de son éclat, des Européens — officiers, missionnaires, médecins, artistes — trouvèrent emploi et faveur à la cour de Delhi. Le successeur de Shah Jehan, le fanatique Aureng Zeb, écarta le concours des chrétiens, en même temps que par ses persécutions religieuses il préparait la révolte des Hindous et des Sikhes. Sous ses faibles héritiers, de nouveaux royaumes se constituèrent au détriment de l'empire. Un brahmane, de condition modeste, avait organisé à Pounah la Confédération mahratte, dont les principaux membres, Scindia et Holkar, fondèrent vers le milieu du XVIII^e^ siècle, dans le centre de l'Inde, deux puissantes principautés où leurs descendants règnent encore aujourd'hui. En 1787, Scindia, appelé au secours du Grand Mogol, Shah Alam, qui venait d'être détrôné, emprisonné et privé de la vue par un chef rebelle, restaura le vieil empereur, mais en se réservant les pouvoirs d'un véritable Maire du Palais.

C'était l'époque où les établissements français de l'Inde, plus ou moins abandonnés par les successeurs incapables de Louis XIV, se trouvaient hors d'état de lutter contre les progrès croissants de la Compagnie anglaise qui s'immisçait de plus en plus dans les querelles des princes indigènes, en vue d'étendre sa domination sur le Bengale. Profondément découragés, les officiers qui avaient servi sous le brave et malheureux Dupleix, avaient offert leur épée, les uns à Scindia, les autres à Holkar ou au Nizam d'Haiderabad; quelques-uns s'étaient fait condottieri pour tenter la fortune dans le désarroi général. La science militaire des Européens assurait une telle supériorité sur la vieille tactique des masses asiatiques, que ces concours étaient vivement recherchés et chèrement rémunérés. Scindia fut un des premiers à les utiliser et dès lors tous ses compétiteurs durent en faire autant, sous peine de se condamner à la défaite. Ce fut d'abord Law, un officier français, d'origine écossaise, qui s'engagea en 1754 chez le Nabab du Bengale. Un de ses compagnons, Allemand du nom de Walter Reinhardt, connu sous le sobriquet de Sombre, ayant passé au service du Grand Mogol, se tailla, non loin de Delhi, à Sardanah, un fief considérable qu'après sa mort son épouse indigène, la Begum Sombre, gouverna habilement pendant plus de quarante ans, de 1795 à 1836. A côté de lui ou sous d'autres drapeaux servaient des Français dont le nom a été conservé : du Drénec, de Rohan, Crécy, de Moidravre, Courtin, Duprat, le général Martin, Saint-Frais, Médoc, etc. Dans les divers camps se rencontrent encore des Anglais : Bellasis, Gardner et Sutherland; le demi-sang Skinner; deux Hollandais : Hessing père et fils; deux Napolitains; les frères Filose, etc., tous personnages dont M. Keene nous décrit les vicissitudes si souvent dramatiques.

Quelques noms méritent une mention spéciale. Tel Benoit Boigne, un Savoyard, né en 1750, qui, après de nombreuses aventures en pays exotiques, se fit maître d'armes à Madras, puis passa au service de

Digitized by Google

Scindia, comme ce'ui-ci allait précisément imposer sa régence au fantôme de Grand Mogol qui régnait à Delhi. Devenu rapidement commandant en chef des forces du prince Mahratte, puis premier ministre, Boigne administra, en fait, de 1789 à 1796, tout l'empire Mogol. Rentré dans sa patrie, il y vécut jusqu'en 1830, créé comte par le roi de Sardaign et maréchal de camp par Louis XVIII.

Il fut remplacé dans l'Inde par un français, le « général » Perron, qui, avec des grandes qualités d'initiative et de courage, ne sut montrer ni la même habileté, ni le même esprit de suite. En 1802 il était maître de tout l'Hindoustan, mais il tomba aux mains des Anglais en 1806 et retourna en France avec une immense fortune.

Un autre français, Michel Raymond, eut une brillante carrière. C'était un employé de commerce qui déploya de rares talents militaires, d'abord au service d'Hyder Ali, l'irréconciliable adversaire des Anglais dans l'Inde méridionale, puis à celui du Nizam, qui lui confia le commandement en chef de ses troupes. Il mourut dans ce poste en 1798.

Un Irlandais, d'humble naissance, Georges Thomas, avait organisé, avec le concours de quelques autres Européens, une force militaire assez considérable qu'il louait aux princes désireux de s'en servir. Devenu lui-même rajah de l'Hariana, il posséda un moment tout le pays au sud de Sutlej; mais, finalement défait par les troupes impériales que commandait Perron, il mourut sur le chemin de l'exil. — Parmi les officiers étrangers qui avait servi sous ses ordres chez la Begum Sombre, se trouvait un wallon nommé Liégeois. Celui ci, après le départ de son chef, qui avait quitté le service de la princesse, ourdit un complot en faveur d'un fils que Walter Reinhardt avait eu d'une épouse musulmane et qu'il avait déshérité au profit de la Begum. Celle-ci dut prendre la fuite ; elle essaya même de se suicider pour ne pas tomber aux mains des rebelles; mais elle fut sauvée par le retour inopiné de Thomas qui fit rentrer dans l'ordre ses anciens subordonnés, délivra la princesse et envoya le jeune Rheinhardt prisonnier à Delhi. M. Keene dit avoir rencontré un descendant de ce Liégeois qui portait le nom indianisé de Lezwah (prononcé *Lizwah*). (1)

Un grand nombre de ces aventuriers, comme autrefois les compagnons d'Alexandre et d'Antiochus, ont fondé dans l'Inde des familles où l'immix-

(1) Il ne faut pas toujours se fier à la ressemblance des noms propres. Il y a trente ans, j'avais mentionné dans mes *Souvenirs de l'Inde* une riche famille de banquiers hindous, les Seth. Peu de temps après, je reçus d'une famille Seth qui habitait une ville de nos Flandres une lettre me demandant s'il n'y avait pas là quelque lien de parenté avec un de leurs membres qui avait séjourné dans l'Inde dans la première moitié du siècle. Mais les Seth étaient déjà connus comme banquiers à Hurshidabab lors des démêlés de Clive avec le nabab du Bengale vers 1756. Un autre nom belge qui se retrouve par pure coïncidence dans l'histoire de l'Inde est celui de l'ancien sénateur de Nivelles Zaman. Un Zaman Shah envahit le Punjab en 1795 avec une armée d'Afghans.

Digitized by Google

tion du sang oriental n'a pas tardé à l'emporter sur les éléments européens; seule peut-être l'entrée en scène de l'Angleterre a empêché certains d'entre eux de fonder de véritables dynasties, comme les conquérants helléniques de la Bactriane et du Punjab. Rousselet, dans son *Inde des Rajahs*, nous dit sa surprise, lorsque, arrivé à la cour de la rani de Bhopal, il y trouva, au premier rang, une vieille dame qui s'appelait Elisabeth de Bourbon; c'était la descendante d'un Français qui était devenu, sous l'empereur Akbar, Grand-Maître de l'artillerie et qui portait le nom de Jean de Bourbon. Ses descendants occupaient encore à Delhi en 1739 la charge de Grand Maître du Palais; mais après l'invasion de Nadir Shah, ils se retirèrent dans un vaste fief qu'ils avaient reçu avec le titre de nabab. En 1754 Bhoba de Bourbon fut détrôné par un Français au service de Scindia, le capitaine Fantôme dont Rousselet rencontra encore les descendants à la cour de Bhurtpore. Mais il ne tardera pas à retrouver un autre fief dans l'État de Marwar. En 1816, Balthasar de Bourbon devint premier ministre du Rajah de Bhopal et c'est sa veuve que le voyageur français avait rencontrée en 1866. A en croire Rousselet, les « Bourbons de l'Inde » règneraient encore sur un clan de 400 familles qui portent le nom de *Frantcis*. — L'Inde a un terrible pouvoir d'absorption; les Anglais n'y ont échappé que par un constant renouvellement de leur personnel et par l'abstention de toute alliance matrimoniale avec les familles indigènes. G. d'A.

Digitized by Google

# PETITE CHRONIQUE

Signalons la réapparition de *La Société nouvelle*, qui, jadis, sous la direction de M. F. Brouez groupa des collaborations aussi variées qu'attrayantes. Arts, littérature, sociologie y furent l'objet d'une égale et originale sollicitude. Toutes les contributions n'avaient pas la même valeur, comme il arrive forcément dans une publication d'avant-garde; mais la sincérité emportait et sauvait le reste. N'oublions pas que ce fut *La Société nouvelle* qui révéla *La Princesse Maleine*, *La nouvelle Carthage*, *Les tisserands*, etc., et, dans un autre ordre de préoccupations, *La femme*, de Bebel, *La question agraire*, de Henry Georges, *L'Anarchie*, de Kropotkine, etc., y furent traduits. Souhaitons à cette nouvelle série des œuvres inédites d'un prix égal; louons, en tout cas, la tenue très honorable de ce premier numéro, où voisinent les noms de Verhaeren, Jehan Rictus, R. de Souza, Jean Dominique, Arnold Goffin, d'une part; Elie Reclus, Malato, Vandervelde, de l'autre.

* * *

Sous le titre général de *Les romans de l'histoire*, M. Henri d'Alméras a publié déjà plusieurs volumes d'un intérêt historico-anecdotique, qu'on ne peut contester, un *Cagliostro* notamment, qui ne ressemble pas plus que ça à celui de Dumas père, *Les dévotes de Robespierre*, et tout récemment, un *Fabre d'Églantine*, qui vaut d'être signalé. Il nous touche même particulièrement, car les aventures de jeunesse de l'auteur de *Il pleut, bergère...* se déroulent en partie à Maestricht et à Liége. Elles ressemblent à des épisodes d'un roman comique et contrastent fort avec la fin tragique de la carrière de Fabre. M. d'Alméras est complaisant peut-être avec quelque excès pour les menus détails d'une vie plus agitée que prenante; mais il y a, dans ces infiniment petits de l'histoire littéraire, plus d'une leçon de psychologie à dégager et à formuler, ce à quoi l'auteur n'a pas complètement failli. (Paris, Lecène et Oudin, in-12.)

* * *

Henri Liebrecht, *Le masque tombe*, 1 vol. in-18.

Vivante étude de mœurs théâtrales; en même temps curieuse étude de psychologie intime, dans laquelle un auteur dramatique s'éprend de l'artiste personnifiant l'héroïne de son drame. Aime-t-il en elle la femme

Digitized by Google

aimante et le charme qui s'en dégage, ou seulement le personnage fictif qu'elle incarne ?

Le problème est habilement posé ; l'auteur en décrit toutes les phases ; une passion grandissante naît au cours des répétitions du drame ; l'auteur la fait se développer par une estime réciproque occasionnée par les rapports quotidiens de ses héros. Le succès de la pièce, dû autant au talent de l'artiste qu'à celui de l'écrivain, amène logiquement une liaison.

Chez l'écrivain, la passion s'accentue sous le doute angoissant, presque maladif, que lui suggère l'analyse de ses sentiments et il se pose la question : qu'aime-t-il en elle, la femme ou l'héroïne de son drame? L'amour de l'artiste, pondéré, calme et sincère, contraste avec celui de l'écrivain.

Il en résulte un livre intéressant à lire, vivant par la mise au point des personnages et par les silhouettes, lestement croquées, des comparses. Un livre à lire surtout pour la sincérité de l'analyse et pour le coloris du style.

* * *

Le 4e volume de *H. Taine, sa vie et sa correspondance* a paru récemment chez Hachette. Signalons-le brièvement avec l'intention de revenir en arrière, et de consacrer à ce volume et aux trois précédents, l'étude qu'ils méritent. Il y a, dans ces lettres des dernières années, toujours introduites et commentées avec scrupule, tous les traits épars d'une physionomie morale, qu'à notre avis les analystes de ce grand talent d'historien-philosophe n'ont pas tracé jusqu'ici avec une réconfortante précision. Les correspondants de Taine varient peu. Ils sont toutefois, dans ce IVe tome, d'intellectualité supérieure et variée, puisqu'ils s'appellent Alexandre Dumas, Ernest Havet, Gaston Paris, Boutmy, André Chevrillon, etc.

* * *

*La composition littéraire, psychologique, pédagogique et morale,* tel est le titre d'un manuel publié chez Delaplane (Paris), par MM. E. Rayot et M. Roustan. Comme l'indique ce titre, on n'a pas seulement ici des sujets de développement littéraire ; mais les thèmes de philosophie et de morale ont conquis une place, attestant des préoccupations prématurément bien graves chez le collégien, quoique certains appellent un traitement d'après le simple bon sens. On trouvera là toutes les indications de plans désirables, et des modèles discrets et étudiés pour chaque sujet de composition proposé à l'étudiant. W.

* * *

J. Huré, *Les Voix de la raison*, avec préface d'Emile Faguet, 1 vol. in-8°, Lecène, Oudin.

Dans la très jolie préface qu'il a écrite pour ce livre, M. Émile Faguet apparente (espérons-le sans ombre d'ironie) à Vauvenargues, l'auteur des *Voix de la Raison*.

Digitized by Google

M. Jules Huré, en effet, à l'instar de ce cher moraliste, aime assez les hommes pour leur dire nettement leurs vérités. Mais il ne s'en tient pas là. Il leur donne le goût des passions nobles, de la vérité, de la justice, de la beauté. M. Huré est un de ces moralistes qui s'ingénient à guérir la plaie qu'ils découvrent. A une époque où il semble que la palme soit réservée aux plus malins, aux plus perfides, le livre de M. Huré se propose comme un catéchisme de haute moralité et d'altière vertu. Il satisfera les esprits les plus difficiles tout en charmant parfois les sensibilités les plus délicates.

* * *

Dans une tonalité peu différente, M. Vincent Berge publie, chez Giard et Brière, une sorte de bréviaire, intitulé : *La vraie morale*, basée sur l'étude de la nature et les lois de la vie (in-12).

Dans une *société nouvelle*, complètement désorientée, M. Barge estime qu'il faut à l'homme un *guide nouveau*. « La vraie morale » sera ce guide; en observant la nature, en étudiant l'univers, dont il fait partie, l'homme trouvera des principes et des règles d'où découleront tous ses devoirs. Dans l'accomplissement de ses devoirs il trouvera le bonheur, *ici la morale d'utilité et la morale de raison se confondent*.

Ce livre, dans lequel l'auteur, avec un rare courage, a attaqué de front les préjugés les plus enracinés, est tout-à fait intéressant. L'exactitude et la clarté des idées, la justesse et la simplicité des expressions en rendent la lecture facile et attrayante.

* * *

Nous devons des excuses à M. Renard pour avoir tant tardé à annoncer sa jolie plaquette, intitulée *Petit Lourdes*, et sous-intitulée « Carnet d'un brancardier » (Bruxelles, Larcier). Ce sont des notes curieuses, prises non loin de la source, et dont l'intérêt s'avive d'une observation pittoresque, qui trouve le trait, le détail à choisir, mais qui se complète aussi par des réflexions solides, de la discussion loyale. On sent un esprit libéré, quoique éloigné de tout sectarisme, et cette plaquette, qui n'a rien d'un pamphlet, sera un utile avertissement pour la candeur de plus d'un...

* * *

Nous arrivons presque aussi tard pour mentionner et recommander le petit livre de notre collaborateur, M. Eugène Monseur, professeur à l'université de Bruxelles. On connaît les nombreux travaux de M. Monseur sur sur le folklore belge. *Les moines et les saints de Gand* (Bruxelles, bibliothèque de propagande) se rattachent à cette veine, qui n'est pas la seule exploitée par cet érudit ingénieux. M. Monseur y fait (ou plutôt y

Digitized by Google

refait, d'après un savant allemand, M. Holder-Egger), l'historique de la querelle des moines de deux monastères gantois au sujet de l'authenticité de certaines reliques, dont ils se targuaient les uns et les autres pour assurer à leur maison une prééminence doublée d'avantages matériels. La forme de cet écrit est très claire, très agréable et d'une personnalité savoureuse. La bonne foi de l'écrivain y transparaît, comme aussi le plaisir qu'il prend à dévoiler les tricheries monastiques. De nombreux appendices sont réservés à la démonstration documentée d'un certain nombre de points spéciaux. Ils sont destinés à un public plus restreint que le reste de l'ouvrage. W.

* * *

Parmi les récentes publications de M. CHAMPION, à Paris, il faut signaler plusieurs volumes de sa *Bibliothèque de la Renaissance*. Celle-ci est de création récente, et voici en quels termes elle a été annoncée et recommandée au public : « L'intérêt de plus en plus vif que porte le public lettré à l'histoire de la Renaissance et de l'Humanisme a suggéré l'idée de cette collection. Depuis une vingtaine d'années, les travailleurs appliquent, pour la première fois, à une période littéraire jusque-là trop légèrement traitée par la science, la méthode rigoureuse et les procédés d'investigation qui avaient été presque exclusivement réservés à l'étude de l'antiquité et du moyen âge. Le public, satisfait de trouver en ces études, qui ont aussi l'attrait de la nouveauté, une précision et une sûreté d'information auxquelles on ne l'avait pas habitué, y porte une certaine curiosité. Ainsi sont encouragées les recherches méthodiques sur une époque dont on ne saurait nier l'importance, puisque c'est celle où s'est préparée et formée la pensée moderne.

« L'histoire littéraire de la Renaissance a pour chapitre principal l'étude de cette forme internationale de culture qui s'est appelée l'Humanisme. Les études qui y sont consacrées ont depuis longtemps cause gagnée en Allemagne, en Italie et même en Angleterre. En France, jusqu'ici, sauf de notables exceptions, on s'est presque uniquement occupé de la Renaissance artistique, et beaucoup de questions littéraires, de réel intérêt, attendent encore la solution qui permettra de tenter, par exemple, l'histoire si désirable de l'Humanisme français. Il a semblé qu'on pourrait rendre service en créant une sorte de centre où viendraient se grouper des efforts trop dispersés et qui en susciteraient d'autres sur la période de la Renaissance. Les recherches d'ordre artistique ne sauraient toutefois en être bannies, la littérature ayant été alors, plus qu'en aucun autre temps, la compagne et même l'inspiratrice supérieure de toutes les manifestations de l'art. »

Le premier volume de cette collection, dirigée par deux spécialistes éprouvés, MM. Pierre de Nolhac et Léon Dorez, était dû à M. H. Cochin et consacré à *La chronologie du canzoniere de Pétrarque*. La critique ita-

Digitized by Google

lienne, forcément la plus compétente, lui a fait le meilleur accueil. Les derniers éditeurs des *Rime* qualifient l'ouvrage de « commentaire complet, très fin au point de vue de la chronologie, de la critique, de l'esthétique » des écrits en langue vulgaire du célèbre écrivain. Le même érudit a écrit (t. IV de la Bibliothèque) sur *Le frère de Pétrarque* un livre documenté qui éclaire par plus d'un côté l'existence agitée du poète lui-même. Ce frère fut un converti, qui entra en religion et exerça une profonde influence sur l'auteur du *Rime*. Les tomes II et III sont le recueil des *Epistolæ et orationes* de Robert Gaguin, qui appartint à l'Université de Paris et fut en relation avec tous les hommes illustres de la seconde moitié du XV^e^ siècle. On ne pourra plus écrire l'histoire des règnes de Louis XI et Charles VIII sans consulter cet ouvrage, précédé d'une longue étude biographique et enrichi de notes érudites. M. Thuasne, qui l'a publié, est aussi l'auteur du tome V de la collection, *Études sur Rabelais*, d'un intérêt plus spécial et plus menu, mais qui nous révèle quelques sources du conteur de Pantagruel. Le tome VI est l'édition du traité de Pétrarque, intitulé *De sui ipsius et multorum ignorantia*, œuvre de polémique dirigée contre l'averroïsme et où le platonisme est glorifié; le tome VII est dû à M. J. de Zangroniz; il a pour titre: *Montaigne, Amyot et Saliat*. C'est un essai sur les sources de Montaigne, dont on s'était peu préoccupé jusqu'ici. Il est établi désormais, qu'à côté du pillage en règle des Anciens, qu'avec sa fine bonhomie et une entière franchise opère dans ses *Essais* le célèbre penseur, celui-ci ne se gênait pas non plus pour prendre son bien chez Amyot, « escornifflant par cy, par là », comme il dit lui-même, et même beaucoup plus qu'il ne le dit, dans les *Vies* et les traités moraux du célèbre Grec, sans négliger l'*Hérodote* de Soliat, Diodore de Sicile, etc. Le tome VIII de la *Bibliothèque* est consacré au *Rerum memorabilium libri* de Pétrarque, édité par MM. Cochin et Dorez. Nous annoncerons la suite de cette publication.

* * *

Chez le même éditeur ont paru plusieurs autres livres sur des écrivains de la Renaissance. C'est d'abord *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*, par M. Albert Baur. L'auteur, élève de l'Université de Zurich, y a reçu les précieux enseignements de MM. Morf et Bovet; il a poursuivi ses études à Paris, auprès de M. Abel Lefranc, et un séjour à Lyon lui a facilité des recherches dont il nous communique ici les résultats partiels. C'est un essai intéressant de résurrection d'un milieu littéraire qui a eu son temps de célébrité, à une date où la centralisation intellectuelle n'était pas encore un fait totalement accompli. Au début du XVI^e^ siècle, Lyon attire foule d'érudits et d'écrivains; on y rencontre Lemaire de Belges, Pierre Sala, B. Aneau, l'adversaire de du Bellay, et l'auteur du *Quintil Horatian*, Grolier et d'autres, groupés autour du célèbre imprimeur et éditeur

Digitized by Google

Gryphius, rival des Alde et des Elzevier. Mais on y vit aussi Marot et Mellin de Saint-Gelais, et c'est là que vécut Maurice Scève, dont M. Baur étudie la vie et l'œuvre avec un soin pieux.

* * *

On ne peut quitter Lyon sans rappeler que cette ville fut « le centre de vulgarisation de la littérature italienne ». C'est là une constatation utile à faire en signalant le tome I de l'ouvrage de M. Émile Picot. *Les Français italianisants au* XVI^e^ *siècle* (Champion, in-8°). On sait la haute compétence de M. Picot dans toute l'étendue du domaine littéraire qui englobe la culture française des XV^e^ et XVI^e^ siècles. Ce premier volume d'un travail de grande envergure (l'histoire de la littérature italienne en France au XVI^e^ siècle) est consacré aux Français italianisants, et il comprend la moitié des quarante-et-une notices dont ces érudits et écrivains sont l'objet, et qui ont paru pour la première fois dans la *Revue des Bibliothèques et des Archives*. Plus tard viendront des études sur les *Italiens en France*, auteurs, juristes et humanistes, aussi bien que comédiens et libraires, mais avant tout les princes, diplomates, capitaines, banquiers, etc. On connaît la méthode de M. Picot, qui sans négliger les belles généralisations, préfère pourtant la forme, plus sobre, plus rigoureusement technique de la monographie. Ainsi procéda-t-il jadis pour le *Monologue dramatique*, les *Soties*, etc., où l'on peut dire qu'il déploya plus d'érudition que quiconque, sans dégager toujours les points de vue généraux, dont sa minutieuse et curieuse érudition se soucie peut-être moins que de résultats restreints et tangibles. Parmi les figures groupées ici, citons Claude de Seyssel, Marguerite d'Angoulême, Jean-François du Soleil, Monluc, etc. Une des plus longues monographies est celle dont Jean de Vauzelles est l'objet. Elle est riche en révélations littéraires et surtout bibliographiques.

* * *

Ferdinand Brunetière, *Questions actuelles*. — Paris, Perrin, in-12. Ce sont, en effet, des questions bien « actuelles », que traite M. Brunetière, dans son livre nouveau, avec ce mélange de pénétration spéculative et de sagesse agressive qui a fait le vif succès des *Chemins de la Croyance* et des *Discours de Combat*. Qu'il nous parle des prétendus conflits de la science et de la religion, ou des dangers d'un système pédagogique qui sacrifie « l'éducation » des enfants à leur « instruction », ou du « mensonge du pacifisme », ou bien de l'impossibilité de concevoir une religion sans dogmes, ou bien encore de l'impossibilité de rendre efficace une morale qui ne se fonde pas sur des croyances religieuses, chacun de ces sujets nous touche aujourd'hui plus directement que jamais, et chacun d'eux nous est exposé là dans une forme qui peut ne pas plaire à tous, mais telle toutefois qu'il n'y a personne de nous qui ne soit tenu de s'en émou

Digitized by Google

voir. Aussi bien n'a-t-on pas oublié l'énorme retentissement qu'ont eu, lorsqu'elles ont paru d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, la plupart des grandes études qui forment ce volume et dont la plus célèbre est évidemment celle intitulée : *Après une visite au Vatican*. Elles sont ici réunies, avec une importante préface et maintes pages nouvelles ; on y trouvera vraiment un résumé de toute la doctrine politique et morale de l'un des hommes qui auront eu l'influence la plus profonde sur la pensée française de ce temps.

***

F. LAUDET, *Souvenirs d'hier, Rome, Gascogne*. — 1 vol. in-16, 3 fr. 50 c. Paris, Perrin et Cie.

Les pages qui font l'objet de ce volume ont simplement pour but de fixer le souvenir de choses qui s'effacent. Bien qu'écrites au jour le jour dans ces dernières années, elles paraissent retracer le tableau d'un lointain passé, tant nous marchons vite! Qu'il s'agisse de la Ville Eternelle ou du plus humble village de Gascogne, l'esquisse d'hier ne rend déjà plus la la réalité présente. — N'est-ce pas une raison de chercher à en mieux garder l'image? C'est ce qu'a voulu faire l'auteur, heureux si, dans ces quelques croquis, ceux qui ont la pitié du souvenir retrouvent un peu du passé qu'ils aimèrent.

***

Sous le titre de *Philippe Égalité et Monsieur Chiappini* vient de paraître le premier volume de la collection des *Énigmes de l'Histoire*, dont la direction a été confiée par un éditeur averti, M. H. Daragon, à M. Maurice Vitrac, de la Bibliothèque nationale. Ce premier volume est, ainsi que l'indique son titre, consacré à l'étude de cette affaire Chiappini, qui, depuis 1830, n'a pas cessé de préoccuper les historiens et de défrayer la presse.

On sait quelle prétention éleva lady Maria Stella New Borough. Elle était, d'après son acte de baptême, née à Modigliana en Italie d'un geôlier du nom de Chiappini. Elle s'efforça plus tard d'établir par témoignages et fit admettre par un tribunal qu'elle était en réalité fille du duc de Chartres (plus tard Philippe Égalité) et de la duchesse, voyageant incognito en Italie.

On lui aurait substitué au jour de la naissance un autre enfant, un fils, né vers le même temps, des époux Chiappini, par la suite roi des Français. Si la thèse de Maria Stella était admise, il n'y aurait pas de maison d'Orléans. Et cela explique que cette question ait fait l'objet de livres de polémiques, d'articles de journaux, d'innombrables brochures. L'affaire Chiappini n'avait jamais été étudiée jusqu'ici par un historien n'ayant d'autre souci que la vérité, et qui travaille sur des documents originaux. M. Maurice Vitrac, avec le talent qui lui a valu déjà tant de

Digitized by Google

suffrages, a étudié ce problème et résolu cette énigme d'après les méthodes les plus rigoureuses de la critique moderne. Il a de plus, ce qui ajoute encore à l'intérêt de cette étude, écrit un livre charmant, plein de portraits finement tracés, et où revit toute la société du Palais royal au XVIII^e^ siècle.

* * *

Le livre de M. JEAN LORÉDAN (in-12, Paris, Flammarion), *La Peine de vivre*, est un livre d'un genre nouveau. — Un roman simple qui semble la vie même, qui est la représentation de la vie, sans rien de factice et sans dramatisation inutile. Nous disons « inutile » parce que *La Peine de vivre*, dans sa simplicité et dans sa vérité, puise des éléments d'émotion qui rendent inutile toute autre recherche, tout arrangement de faits plus ou moins vraisemblables. C'est l'histoire vraie d'une femme pure, loyale et intelligente, qui veut vivre, qui veut sa part de bonheur, et qui lutte, qui souffre, qui espère, qui est heureuse aussi, — parfois, qui pleure et qui sourit, qui aime. L'auteur eût pu intituler cela : « La lutte pour le bonheur. » — Est-il atteint ce bonheur? Est-il réalisé ce rêve? La vie nous trompe souvent. La vie est tour à tour bonne et cruelle. — Les joies de la vie l'emportent-elles sur les chagrins de la vie? Faut-il aimer la vie et désirer faire de la vie? Questions toujours d'actualité pour nous autres, pauvres hommes, qui vivons une existence si fragile, et si douloureuse parfois, — pantins dont une invisible main tient les ficelles.

* * *

Dans un décor de plein air, reproduisant avec beaucoup de sincérité et de pittoresque des paysages de Wallonie et de Flandre, l'auteur de *Croquis de jeunes filles* (Paris, Plon, in-12) évoque, prises sur le vif, cinq physionomies séduisantes de jeunes filles contemporaines. Désignée par sa caractéristique, *Snobinette*, *Dévote*, *Chasseresse*, *Écrivassière* ou *Virtuose*, chacune se rattache à un milieu qui la complète et l'explique; chacune est mêlée à une intrigue sentimentale qui lui fait révéler le secret de sa nature éprise de sport, d'idéal, de romanesque ou d'art. Le dialogue est mené avec vivacité et hardiesse. S'il est saupoudré d'ironie et semble noté par un observateur perspicace mais dépourvu d'indulgence, il est traversé aussi, par moments, d'une communicative émotion. On y retrouve, sous l'originalité des propos, les secrètes sympathies de l'auteur du *Courage d'aimer* pour la conception généreuse et élevée du bonheur qui appartient aux âmes d'élite. Les lecteurs qui firent un si rapide succès à son précédent roman assureront au nouveau livre de M. Henri Davignon une vogue persistante et légitime.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRAISON DE MAI


Pages.

**M. Wilmotte.** Un nouveau ministère . . . . . 5

**Ludwig Fulda.** Fragments de vie : Erwin Durer. (*Fin.*) . . . . . 12

**Maurice Heins.** Une question de frontière internationale en Flandre, aux IX^e^, X^e^ et XI^e^ siècles . . . . . 33

**Émile Gerard.** Barbey d'Aurevilly . . . . . 46

**Simon Fredericq.** Quinze jours dans le Tyrol. (*Fin.*) . . . . . 57

**J. Lhoneux.** Choses de Flandre : A propos de quelques livres récents. 72


## LIVRAISON DE JUIN


**Eugène Monseur.** La loi Coremans et l'examen d'entrée à l'université. 93

**Émile Gerard.** Barbey d'Aurevilly. (*Fin.*) . . . . . 114

**A. Vierset.** L'île parfumée. . . . . 126

**Léon Dumas.** Les 8 heures de travail . . . . . 143

**Arthur Symons.** Le journal d'Henry Luxulyan . . . . . 153

**J. Lhoneux.** Chronique hollandaise : L'histoire complète de Jeannot. 173

Petite chronique. . . . . 182


Digitized by Google

## LIVRAISON DE JUILLET

Pages.

**Edmond Pilon**. Jean-Jacques Rousseau musicien . . . . . 191
**M. Wilmotte**. Rousseau et ses récents critiques . . . . . 212
**Arthur Symons**. Le journal de Henry Luxulyan. *(Fin.)* . . . . 229
**Auguste Vierset**. L'île parfumée. *(Suite.)* . . . . . 252
**Dr Dwelshauvers**. Contribution à l'étude du « tempo » musical. . 269
Petite chronique . . . . . 283

## LIVRAISON D'AOUT

**Louis Strauss**. Le port d'Anvers . . . . . 287
**G. Phinaud**. Les nouveaux tarifs de voyageurs des chemins de fer allemands . . . . . 303
**Agnès Lebeau**. Une romancière contemporaine : Mme CLARA VIEBIG. — Le dernier numéro. Nouvelle par Mme Clara Viebig. Traduction de Mme Agnès Lebeau . . . . . 313
**Auguste Vierset**. L'île parfumée. *(Suite.)* . . . . . 349
**G. d'A.** Les Européens dans l'Inde au déclin des Grands-Mogols . . . 369
Petite chronique. . . . . 373

Digitized by Google

Digitized by Google

The Ohio State University
3 2435 06096805 4
OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
8 03 10 30 8 14 004
Digitized by Google